

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES.

TOME CINQUANTE-QUATRIEME.



HISTOIRE GENERALE DES VOIAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES PAR MER ET PAR TERRE;

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

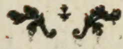
POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES;

TOME CINQUANTE-QUATRIEME.

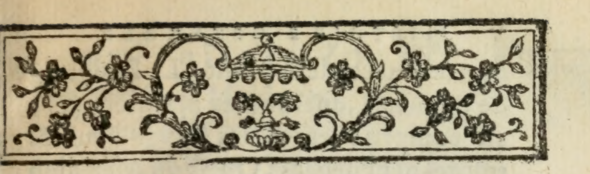


A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

TROISIEME PARTIE.

SUITE DU LIVRE VIe.

CONTINUATION DES VOÏAGES, des Découvertes & des Etablissemens dans l'Amérique Méridionale.

CHAPITRE IX.

Voïages au Bresil.

INTRODUCTION.

Les Espagnols & les Portugais ne s'accordent point sur les bornes du Bresil.

On comprend, sous le nom de Bresil, de vastes Provinces de l'Amérique Méridionale, qui bordent, à l'Est, l'Océan Atlantique, & sur les limites desquelles les Espagnols & les Portu-

INTODUCTION.

gais ne s'accordent point. La Longitude du Bresil, suivant les premiers (1), est comprise entre les vingt-neuf & trente-neuf degrés, Ouest du Méridien de Tolede, en vertu d'un ancien Traité des Rois de Castille & de Portugal, & d'une ligne de séparation, tirée du Cap de *Humos* par l'Ile de *Buenabrigo*. Les Portugais, étendant plus loin leurs droits, tirent cette ligne par l'embouchure du Fleuve des Amazones, au Nord, & par celle de Rio de la Plata, au Midi. On doit se rappeller les causes de cette différence. Le Pape Alexandre VI, Espagnol de Nation, aïant accordé aux Rois de Castille une Bulle qui les appelloit fort avantageusement au partage du Nouveau Monde, par la fameuse ligne de Démarcation dont on a rapporté les bornes (2), les Portugais s'en crurent assez blessés pour faire retentir leurs plaintes. On convint d'un autre Reglement entre les deux Cours : & d'habiles Géographes furent nommés, de part & d'autre, pour terminer ce grand différend dans l'espace de dix mois. Mais de nouvelles difficultés, qui s'éleverent pour la posses-

(1) Herrera, Decad. XX, liv. XX.

(2) Voïez ces détails, & la Bulle même d'Alexandre, au Tome XLV, de ce Recueil.

INTRODUCTION.

ſion des Iles Moluques, n'aïant fait que rendre les prétentions plus obſcures, chaque Parti s'en tint à ſes idées, & la concluſion demeura ſuſpendue, juſqu'à ceque les deux Couronnes étant tombées ſur une même tête, l'union des intérêts fit évanouir toutes les oppoſitions. Celles qui ſe ſont renouvellées depuis ſeront rappellées aux tems qu'elles regardent, & ſont encore aujourd'hui l'occaſion des guerres qui s'allument quelquefois dans les mêmes lieux.

Différentes opinions ſur ſa découverte.

Si l'on en croit Herrera, ce fut ſous les auſpices des Rois Catholiques, que la Côte du Breſil fut découverte, par Vincent Yanez Pinçon en 1499, & par Didace de Lopé en 1500. D'un autre côté, ſi les Relations qui portent le nom d'Americ Veſpuce étoient de lui, on pourroit croire, ſur ſon propre témoignage, qu'il partagea du moins cette gloire. Mais le récit d'Herrera paroît incertain; & l'on a déja fait obſerver que les quatre Relations de Veſpuce portent des caracteres de fauſſeté (3), qui ne permettent point de

(3) On s'eſt étendu, au Tome XLV, ſur les heureuſes impoſtures, qui firent donner ſon nom au nouveau Continent. Il eſt bien étrange que le ſavant Italien, qui a publié, cette année, l'Hiſtoire de la Vie & des Relations de Veſpuce en Italien, & les

INTRODUCTION.

s'y arrêter. Il auroit été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert, dans son troisieme Voïage, l'Ile de la Trinité & les bouches de l'Orinoque, de suivre une Côte qui l'auroit conduit jusqu'à l'Amazone ; mais rappellé par ses premiers Etablissemens & par l'espérance qu'il avoit encore de trouver une route vers la Côte Orientale des Indes, en suivant cette Mer qui s'enfonce entre Tierra-Firme au Midi, & la Floride au Nord, il abandonna des ouvertures qu'il auroit pû suivre heureusement.

§ I.

Voïages & Etablissement des Portugais au Bresil.

Découverte du Bresil par Alvarez Cabral.

AINSI ce fut proprement l'année suivante, que le Bresil fut découvert, par des Portugais, qui ne pensoient point à le chercher. Pierre Alvarez Cabral, Officier de distinction, étant parti de Lisbonne, au mois de Mars 1500, avec une Flotte de treize Navires, pour Sofala, d'où il devoit se rendre à la Côte de Malabar, après

Auteurs du Journal Etranger, qui en ont donné l'Extrait, n'en aient pas dit un mot. Si c'est pour l'avoir ignoré, l'admiration doit augmenter.

Voïages et Etablissem. des Portugais au Bresil.

avoir passé par les Iles du Cap Verd, prit si fort au large, pour éviter les calmes des Côtes d'Afrique, que le 24 d'Avril il eut la vue d'une Côte inconnue, qui se présentoit à l'Ouest. Il continua sa navigation jusqu'au quinzieme degré de Latitude Australe, où il trouva un bon Port, que cette raison lui fit nommer *Porto Seguro*; comme il donna le nom de *Sainte Croix* au Païs, parcequ'il y avoit arboré l'étendart du Christianisme. On lui donna dans la suite celui de *Bresil*, d'une sorte de bois qu'on y découvrit en abondance, & qui étoit connu trois siecles auparavant sous ce nom. Cabral, aïant fait reconnoître les terres, apprit avec joie qu'elles paroissoient fertiles, qu'elles étoient arrosées de belles Rivieres, couvertes de diverses especes d'arbres, & fort bien peuplées d'Hommes & d'Animaux. Il y descendit, pour en prendre possession au nom du Portugal. Quelques Habitans, attirés par ses présens & ses caresses, ne firent pas difficulté d'apporter des rafraîchissemens à sa Flotte. Il crut remarquer de la bonté dans leur caractere : mais ne leur voïant aucune trace de Religion, ni de Gouvernement, sa compassion, pour un état si triste, lui fit

Voïages et Etablissem. des Portugais au Bresil.

ordonner, au Pere Henri (4), Supérieur de cinq Missionnaires qu'il menoit aux Indes Orientales, de leur annoncer les Vérités de l'Evangile. On auroit peine à comprendre quel fruit il se promettoit d'une Prédication qui ne pouvoit être entendue, si l'on n'avoit fait remarquer plusieurs fois que s'attachant aux termes des Bulles Apostoliques, les Portugais & les Espagnols emploïoient toujours, au hazard, le prétexte de Religion pour justifier leurs invasions & leurs conquêtes. Aussi le Général n'oublia-t il point, après cette cérémonie, de faire planter un poteau, qui portoit les Armes de Portugal, comme s'il n'eut rien manqué désormais aux droits de cette Couronne. Ensuite, aïant dépêché un de ses Vaisseaux à Lisbonne, pour y porter la nouvelle de sa découverte, il remit à la voile vers les lieux auxquels sa Flotte étoit destinée.

Fausses Relations d'Americ Vespuce.

Les Relations d'Americ Vespuce contiennent le récit de deux Voïages, qu'il fit sur la même Côte, au nom d'Emmanuel, Roi de Portugal. Mais les dates en sont fausses, & c'est en quoi consiste l'imposture; car il est

(4) Herrera vante son mérite, & dit qu'il fut ensuite Evêque de Ceuta.

prouvé, par tous les témoignages contemporains que dans le tems qu'il nomme, il étoit emploïé à d'autres expéditions (5). Gonzale *Cohelo*, & plusieurs autres, s'occuperent long-tems à visiter les Ports, les Baies & les Rivieres du Païs. Les Terres ne leur parurent pas moins belles & moins fertiles qu'elles avoient été représentées par Cabral; mais comme ils n'en découvrirent pas tout-d'un-coup les Mines & les autres richesses, le zele ne devint pas fort ardent pour y établir des Colonies. On se contenta d'en apporter du Bois de teinture, des Singes & des Perroquets, marchandises qui ne coûtoient que la peine de les prendre, & qui se vendoient fort bien en Europe. Cependant la Cour de Lisbonne y fit transporter quelques Misérables, condamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, & des Femmes de mauvaise vie, dont on vouloit purger le Roïaume: c'étoit les exposer à mille morts, en leur faisant grace de la vie; car les Naturels, ouvrant les yeux sur le danger de la servitude, dont ils étoient menacés, avoient pris les armes pour s'en défendre, & faisoient la guerre sans quartier.

Premières mesures de la Cour de Portugal.

(5) Voïez la Relation d'Ojeda, au Tome XLV.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DES PORTUGAIS AU BRESIL.

Son indifférence pour le partage des Terres.

Cependant la Cour ne se fit pas presser pour accorder d'amples Concessions, à ceux qui offrirent d'eux-mêmes d'y former des Etablissemens. Elle assigna même, à quelques Seigneurs, des Provinces entieres, dans l'espérance qu'ils y rassembleroient des Habitans. La Terre coûtoit d'autant moins à donner, que l'Etat n'y faisoit aucune dépense. Enfin le Bresil fut engagé à Ferme, pour un revenu assez modique; & le Roi, content d'une nouvelle Souveraineté, se réduisit presqu'au titre. Les Indes Orientales attiroient alors toute l'attention des Portugais. Non-seulement les vertus militaires y trouvoient de l'exercice, mais on y parvenoit, par la valeur, à toutes les distinctions militaires & civiles; au lieu qu'au Bresil, il falloit se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre, & celle de défricher, par un travail assidu, des Terres à la vérité très fertiles, mais qui demandoient néanmoins de la culture pour fournir aux besoins des Habitans. Dans ces premieres entreprises, ils eurent beaucoup à souffrir des Brasiliens, Sauvages implacables dans leurs haines, & qu'on n'offensoit jamais impunément. Leur principale vangeance con-

Difficultés de la part des Sauvages.

ſiſtoit à manger leurs Priſonniers. S'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient point de le maſſacrer, & d'en faire un de ces horribles Feſtins qui font frémir la Nature. Tous les Voïages, qui ſe firent alors au Breſil, n'ont de remarquable que ces barbaries. Ils n'appartiennent point d'ailleurs à notre deſſein, parcequ'il ne s'en eſt point conſervé de Relations particulieres, & que juſqu'à préſent nous n'avons fait que recueillir ce qui ſe trouve diſperſé dans les Hiſtoriens.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DES PORTUGAIS AU BRESIL.

Malgré tant de difficultés, le Païs ne laiſſa point de ſe peupler d'Européens; & les fruits de leurs travaux en exciterent d'autres à les ſuivre. La guerre, qu'ils avoient ſans ceſſe à ſoutenir contre des Légions d'Indiens, les obligea de ſe partager en *Capitainies*; & dans l'eſpace de cinquante ans, on vit naître, le long de la Côte, diverſes Bourgades, dont les cinq principales étoient *Tamacara*, *Fernambuc*, *Ilheos*, *Porto ſeguro* & *Saint Vincent*. Les avantages que ces Colonies tirerent de leur ſituation firent ouvrir enfin les yeux à la Cour de Portugal. Elle ſentit le tort qu'elle s'étoit fait, en accordant des Conceſſions ſans bornes; & Jean III entreprit d'y remédier.

La Cour de Portugal prend le Breſil à cœur.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DES PORTUGAIS AU BRESIL.

Nouvelle administration.

Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitainies ; & dans le cours de l'année 1549, il envoïa Thomas de *Sousa* au Bresil, avec le titre de Gouverneur général. Six Vaisseaux, bien équipés & chargés d'un grand nombre d'Officiers, composoient sa Flotte. Il avoit ordre, non-seulement d'établir une nouvelle administration, dont il emportoit le plan dressé, mais encore de bâtir une Ville dans la Baie de Tous les Saints.

Missionnaires appellés.

Le Roi, pensant à la conversion des Brasiliens, qu'il regardoit comme ses Sujets, s'étoit adressé au Pape Paul III, & à S. Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jesus, pour leur demander quelques Missionnaires. Il en obtint six, qui furent les PP. Jean *Aspilcueta*, Navarrois, Antoine *Pirco*, Leonard *Nuñez*, Diegue de *Saint Jacques*, & Vincent *Rodriguez*, tous quatre Portugais, sous la conduite du P. Emmanuel Nobrega de la même Nation. Ces Hommes Apostoliques partirent avec Sousa, & prirent terre au Brésil dans le cours de Juin. A leur arrivée, ils bâtirent une Ville, qui fut nommée San Salvador (6). Sousa eut à soutenir de

Etat des Etablissemens Portugais jusqu'en 1555.

(6) Ou Saint Sauveur. Quelques-uns l'ont nommée simplement *la Baie*, parcequ'elle est située sur la Baie de Tous les Saints.

ſanglantes guerres ; ce qui n'empêcha point les Villes de ſe multiplier. Les premieres n'eurent que des Fortifications très ſimples, qui ſuffiſoient contre les ſurpriſes des Sauvages : mais bien-tôt, les Européens de diverſes Nations s'étant rendus redoutables dans ces Mers, il fallut ſe mettre à couvert de l'invaſion. Il n'y avoit pas cinq ans que Souſa gouvernoit le Breſil, lorſque les François entreprirent d'y former un Etabliſſement ſous ſes yeux. Les circonſtances de cette entrepriſe ſe ſont conſervées dans leurs propres Relations.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DES PORTUGAIS AU BRESIL.

§ II.

Etabliſſement des François au Breſil. Voïage de Jean de Lery.

INTRODUCTION.

Villegagnon entreprend de fonder une Colonie au Breſil.

ON paſſe legerement ſur les motifs & les premiers ſuccès de l'Expédition, parcequ'elle n'a jamais été publiée à titre de Voïage. En 1555, Nicolas *Durand de Villegagnon* (7), Chevalier de Malte & Vice-Amiral de Bretagne, livré aux opinions des nouveaux Sectaires, & piqué de quelques chagrins qu'il avoit eſſuiés dans l'exercice de

(7) Natif de Provins en Brie.

INTRODUCTION.

ſon emploi, conçut le projet de former, en Amérique, une Colonie de Proteſtans. Il étoit brave, entreprenant, homme de beaucoup d'eſprit, & plus ſavant même que ne l'eſt ordinairement un homme de guerre. Ses deſſeins furent déguiſés, à la Cour, ſous la ſimple vue de faire un Etabliſſement François dans le Nouveau Monde, à l'exemple des Portugais & des Eſpagnols; & ce prétexte lui aïant fait obtenir de Henri II deux ou trois Vaiſſeaux bien équipés, qu'il remplit de Calviniſtes ouverts ou ſecrets, il partit du Havre-de-Grace au mois de Mai, & n'arriva que dans le cours de Novembre au Breſil. Sa prudence parut l'abandonner dans le premier choix d'un Poſte; il débarqua ſur un grand Rocher, d'où la Marée le chaſſa bientôt: mais s'étant plus avancé, il entra dans une Riviere, preſque ſous le Tropique du Capricorne, & s'empara d'une petite Ile, dans laquelle il bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort de Coligny. A peine l'Ouvrage fut commencé, qu'il renvoïa ſes Vaiſſeaux en France, avec des Lettres où il rendoit compte de ſa ſituation à la Cour; mais il y en joignit d'autres, pour quelques Amis qu'il avoit à Geneve. Cet éclair-

ciſſement ſe trouve dans une Apologie de ſa conduite, qu'il publia lui même après ſon retour. On y apprend auſſi qu'en arrivant au Breſil, il y avoit trouvé quelques Normands, qu'un naufrage avoit jettés ſur cette Côte, & qui s'y étant mêlés avec les Sauvages, ſavoient leur Langue, & ſervirent d'Interpretes aux François du Fort. Tout le reſte eſt tiré de la Relation du Voïageur, dont cet article porte le nom.

INTRODUCTION.

L'ÉGLISE de Geneve, aïant reçu les Lettres de Villegagnon, ſaiſit ardemment l'occaſion de s'étendre dans un Païs, où toutes les apparences lui promettoient, pour ſes Partiſans, une liberté dont ils ne jouiſſoient point en France. L'Amiral de Coligny, leur Protecteur déclaré, à qui Villegagnon n'avoit pas manqué d'écrire auſſi, prit cette ouverture fort à cœur. Il connoiſſoit la prudence & le zele d'un vieux Gentilhomme, nommé *Philippe de Corguilleray*, mais plus connu ſous le nom de *Dupont*, qui étoit celui d'une Terre qu'il avoit poſſedée près de Châtillon ſur Loing, où l'Amiral avoit les ſiennes, & qui s'étoit retiré à Geneve pour y vivre paiſiblement dans l'exercice de

Motifs & préparatifs du Voïage de Léry.

Corguilleray Dupont eſt choiſi pour Chef.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY.

1556.

sa Religion. Il le sollicita, par ses Lettres, de se mettre à la tête de ceux qui voudroient partir pour le Bresil; & ce Vieillard, animé par les exhortations de Calvin, dont la réputation & l'autorité étoient alors au plus haut point dans le Parti opposé à l'Eglise Romaine, ne fit pas difficulté de sacrifier son repos au service de la sienne (8).

Ministres & autres Protestans qui partent avec lui.

Avec un Chef de cette considération, il falloit trouver, non-seulement des Particuliers de bonne volonté, qui fussent disposés à quitter pour jamais leur Patrie, mais encore des Ministres de leur Religion, des Artisans, & tous les secours nécessaires pour jetter les fondemens d'une nouvelle République. Entre quantité de Professeurs & d'Etudians en Théologie, dont Geneve étoit presqu'aussi remplie que de Citoïens, on n'eut pas de peine à choisir deux Ministres d'un mérite

(8) Histoire d'un Voïage fait en la Terre du Bresil, par Jean de Lery, natif de la Margelle, Terre de Saint Senne, au Duché de Bourgogne; cinquieme édition, dédiée à Madame la Princesse d'Orange, pp. 5 & 6. La premiere édition est de 1578. L'Auteur, dont la fidélité & le bon sens ont mérité l'éloge de M. de Thou, attaque, dans une fort longue Préface, *Thevet*, Historien d'ailleurs fort décrié, & lui reproche autant de mauvaise-foi que d'ignorance.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1556.

connu, qui se crurent honorés de cette distinction : l'un fut Pierre *Richer*, âgé de cinquante ans, & l'autre, Guillaume *Chartier*, que l'Auteur qualifie tous deux de *Maîtres* ; » & » qui furent entendus, dit-il, sur l'ex- » position de certains passages de l'E- » criture-Sainte. Mais Dupont, qui » ne vouloit point en imposer à per- » sonne, ne dissimulant point qu'il » avoit cent cinquante lieues à faire » par terre, & plus de deux mille par » Mer ; qu'en arrivant au terme, il » faudroit se contenter, au lieu de » pain, de manger des fruits & des » racines, renoncer au vin, dans un » Païs qui ne produit point de vignes, » & vivre en un mot d'une maniere » tout-à fait différente de celle de » l'Europe ; tous ceux, qui aimoient » mieux la théorie que la pratique, » perdirent l'envie de changer d'air, » de s'exposer aux dangers de la Mer, » & de souffrir les chaleurs de la Zône » torride, & par conséquent celle de » s'enrôler pour le Voïage (9) «. Cependant il s'en présenta quatorze, dont on nous a conservé les noms (10). Ils

(9) *Ibidem.*

(10) Pierre *Bourdon*, Mathieu *Verneuil*, Jean du *Bordel*, André *de la Fond*, Nicolas *Denis*, Jean *Gardien*, Martin

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1556.

partirent de Geneve le 10 de Septembre 1556.

Ils passent chez l'Amiral de Coligny.

Leur Chef ne manqua point de les faire passer par Chatillon sur Loing, où l'Amiral tenoit un état digne de son rang, dans un des plus beaux Châteaux de France. Ils y furent encouragés par ses exhortations & ses promesses. Delà, s'étant rendus à Paris, quelques Gentilhommes attachés aux mêmes principes, & d'autres Protestans de cette Capitale se déterminerent à grossir leur Trouppe. Leur embarquement devant se faire à Honfleur, ils prirent leur route par Rouen, d'où ils tirerent aussi quelques recrues; & tandis qu'on achevoit d'équiper leurs Vaisseaux par les soins de l'Amiral, ils ne négligerent point les préparatifs qui pouvoient leur faciliter la découverte & le travail des Mines. Un Officier, nommé Saint Denis, qui avoit la réputation d'exceller dans ces connoissances, s'étoit joint à eux dans leur passage à Paris.

Insulte qu'ils reçoivent à Honfleur.

Mais peu de jours avant leur embarquement, quelques Habitans de Honfleur aïant su qu'ils avoient célébré la Cene pendant la nuit, contre l'Ordon-

David, Nicolas *Raviquet*, Nicolas *Carnieau*, Jacques *Rousseau*, & l'Auteur de cette Relation, qui n'avoit alors que vingt-deux ans. *Ibid.* p. 7.

nance du Roi, qui ne permettoit aux Protestans de s'assembler que de jour, ils se virent attaqués dans leurs logemens avec tant de furie, que Saint Denis fut tué en se défendant. La ressource des autres fut de se retirer vers la Mer, & de précipiter leur départ sous de si malheureux auspices. Dans leur séjour au Bresil, ils regretterent plus que jamais la perte d'un Homme, à l'habileté duquel personne ne fut capable de suppléer.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1556.

Le Capitaine Saint Denis est tué.

Ils s'embarquerent sur trois Vaisseaux, armés en guerre aux dépens du Roi, par *Bois-le-Comte*, Neveu de Villegagnon. Celui qu'il montoit, avec la qualité de Vice Amiral, se nommoit la *petite Roberge*, & portoit environ quatre-vingts Hommes. Lery se trouva sur le plus grand, commandé par *Sainte Marie de l'Epine*, & nommé la *grande Roberge*, dont l'Equipage étoit de six vingts Hommes (11). Le troisieme, qu'on nommoit *la Rosée*, en avoit quatre-vingt-dix, en y comprenant six jeunes Garçons, qui devoient apprendre la Langue du Païs, pour se lier plus facilement avec les Sauvages, & cinq jeunes Filles, qu'on

Escadre préparée pour ce voïage.

(11) Lery vante l'habileté de son Pilote, qui se nommoit *Humbert*, natif de Harfleur.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1556.

se réservoit à marier suivant l'occasion, avec une Femme pour les gouverner. Il paroît que l'éloquence de Calvin & les efforts de Dupont avoient eu peu de pouvoir sur les personnes de ce sexe, puisqu'ils n'en avoient pû rassembler un plus grand nombre.

Depart de Honfleur.

Quoique la Colonie Protestante n'eut pas beaucoup à se louer des Habitans de Honfleur, elle ne sortit point du Port sans en avoir reçu les honneurs établis pour les Vaisseaux de guerre; c'est-à-dire qu'elle fut saluée de tout le Canon des Forts, joint, dit l'Auteur, au son des Trompettes, des Tambours & des Fifres, qui donnerent un air de triomphe à son départ. Mais la joie, que cette pompe avoit répandue sur les trois bords, fut bientôt suivie des plus mortelles allarmes. Une tempête, qui dura douze jours entiers, fit éprouver, à ceux qui ne connoissoient par la Mer, toutes les agitations & les terreurs de cet Elément. Ils s'en crurent délivrés, le treizieme jour, en voïant la tranquillité renaître autour d'eux; mais bien-tôt les vagues redevinrent si furieuses, qu'ils retomberent dans les mêmes dangers. Tandis que tout le monde frémissoit d'une situation, qui ne changea qu'au bout de sept jours, l'Au-

Longues tempêtes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1556.

teur nous apprend qu'elle le rendit Poète. Il fit quelques Vers, & quantité de bonnes réflexions, sur la folie des Hommes, qui leur fait braver la mort au milieu des Flots (12). D'ailleurs la consternation, où tous les autres avoient été pendant une si longue tempête, ne les empêcha point d'abuser de leurs forces pour se saisir de quelques Caravelles Espagnoles & Portugaises, qui n'étoient point en état de leur résister;

(12) Je tournai, dit-il, & amplifiai les vers d'Horace, en cette façon;

Quoique la Mer, par son onde bruïante,
Fasse hérisser de peur cil qui la hante,
Ce nonobstant, l'homme se fie au bois,
Qui d'épaisseur n'a que quatre ou cinq doigts,
Dequoi est fait le Vaisseau qui le porte;
Ne voïant pas qu'il vit en telle sorte,
Qu'il a la mort à quatre doigts de lui.
Réputer fol on peut donc bien celui
Qui va sur Mer, si en Dieu ne se fie;
Car c'est Dieu seul qui peut sauver sa vie.

Il ajoute: » Et voila » pourquoi encore un Philosophe, à qui on demandoit desquels il » étoit le plus, de Vivans ou de Morts? Répondit, de quel côté » on vouloit mettre ceux » qui vont sur Mer; pource, dit il, qu'étant si » proches de la mort, ils » ne doivent être réputés » entre les Vivans, p. 15. Il raconte aussi un évenement assez singulier, dont il fut témoin, & qui donne de la vraisemblance à ce qu'on lit dans Valere Maxime, (liv. 1. ch. 8.) d'un Matelot enlevé de son Vaisseau par une vague, & ramené par une autre. » Une grande caque de bois, dans laquelle on faisoit dessaler du lard, aïant été » emportée, dit Lery, plus » de la longueur d'une pique hors du Bord, fut » rapportée soudain par » une vague venant à l'opposite, & ne fut pas » même renversée, p. 18.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY.

1557.

autre ſujet, pour Lery, de déplorer le caractere des Hommes.

Arrivée de l'Eſcadre à Rio Janeiro.

Le vent n'aïant plus ceſſé d'être favorable, les trois Vaiſſeaux arriverent, le 26 de Février, à la vue de l'Amérique, proche d'une Terre fort haute, que les Habitans du Païs nommoient *Huvaſſou*. On ne nous en apprend point la poſition; mais l'Auteur aïant remarqué que le 13 du même mois, on étoit par les douze degrés de Latitude Auſtrale, il eſt vrai-ſemblable que quelques Mariniers qui avoient déja fait ce Voïage, & qui crurent reconnoître la Terre des *Margajas*, ne ſe trompoient point. Ils avertirent le Vice-Amiral que cette Nation étoit alliée des Portugais : mais on ne laiſſa point d'envoïer la Chaloupe à terre, après avoir tiré quelques coups de Canon.

Indiens qu'elle trouve ſur les Côtes.

Une troupe d'Indiens s'étant avancée ſur le rivage, on leur montra de loin, des couteaux, des miroirs & des peignes, dans l'eſpérance d'en obtenir des vivres, à ce prix. En effet, non-ſeulement ils comprirent ce qu'on leur demandoit, mais s'étant empreſſés d'apporter diverſes ſortes de rafraîchiſſemens, ſix d'entr'eux & une Femme ne firent pas difficulté d'entrer dans la Chaloupe, pour ſe laiſſer conduire

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Portrait qu'en fait Lery.

aux Vaisseaux. L'impression, que leur vue fit sur l'Auteur, mérite d'être représentée dans ses termes (13).

Dès le lendemain Bois le-Comte, craignant de pousser trop loin la confiance pour des Barbares qu'il ne connoissoit pas mieux, fit lever les ancres & suivre la terre. A peine eut-on fait

(13) Et parceque ce fut les premiers Sauvages que je vis de près, je laisse à penser si je les regardai & contemplai attentivement. Premierement, tant les Hommes que les Femmes, étoient aussi entierement nus, que quand ils sortirent du ventre de leur Mere; toutefois pour être plus bragards, ils étoient peints & noircis par tout le corps. Au reste, les hommes seulement, à la façon & comme la couronne d'un Moine, étant tondus fort près sur la tête, avoient sur le derriere les cheveux longs; mais, ainsi que ceux qui portent perruques, par deçà, étoient rognés à l'entour du cou. Davantage, aïant tous les levres de dessous trouées & percées, chacun y avoit & portoit une pierre verte, bien polie, proprement appliquée; & comme enchassée, laquelle étant de la largeur & rondeur d'un teston, ils ôtoient & remettoient quand bon leur sembloit. Pour en dire vrai, quand cette pierre est ôtée, & que cette grande fente en la levre de dessous leur fait comme une seconde bouche, cela les défigure bien fort. Quant à la Femme, outre qu'elle n'avoit pas la levre fendue, encore, comme celles de pardeçà, portoit-elle cheveux longs: mais pour l'égard des oreilles, les aïant si dépiteusement percées qu'on eut pû mettre le doigt à travers des trous, elle y portoit de grands pendans d'os blancs, lesquels lui battoient jusques sur les épaules. . . . . Et parcequ'ils n'ont entr'eux nul usage de monnoie, le paiement que nous leur fimes fut des chemises, couteaux, haims à pêcher, miroirs & merceries. Mais pour la fin & bon du jeu, tout ainsi que ces bonnes gens, à leur arrivée, n'avoient pas été chiches de nous montrer tout ce qu'ils portoient,

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Spiritu Santo, Fort Portugais.

neuf à dix lieues, qu'on se trouva devant un Fort Portugais, nommé le *Saint-Esprit* (14), dans un Canton que les Indiens nommoient *Moab*. Les Portugais de la Garnison, reconnoissant une Caravelle que les Prôtestans François avoient enlevée dans leur route, & ne doutant point qu'elle n'eût été prise sur leur Nation, tirerent quelques coups auxquels on répondit vigoureusement, mais sans leur nuire beaucoup à cette distance. On continua d'avancer vers un lieu nommé *Tapemiry*, dont les Habitans ne donnerent aucun signe de haine aux François. Un peu plus loin, par les vingt degrés, on passa devant les *Paraibes*, autres Sauvages, dont les Terres offrent de petites Montagnes en pointes, qui ressemblent à des cheminées. Le premier jour de Mars, on étoit à la hauteur des petites Basses, entremêlées de rochers, qui s'avancent en Mer & qui font l'épouvante des Matelots. Vis-

Nation des Paraibes, & des Ouetacas.

aussi au départir, qu'ils avoient vêtu les chemises que leur avions baillées, quand ce vint à s'asseoir en la barque, n'aïant pas accoutumé d'avoir linge ni autres habillemens sur eux, afin de ne les gâter pas, en les troussant jusqu'au nombril, & découvrant ceque plutôt il falloit cacher, ils voulurent encore, en prenant congé de nous, que nous vissions leur derriere & leurs fesses, pp. 51 & suiv.

(14) *El Spiritu Santo*.

à-vis, on découvroit une Terre unie, d'environ quinze lieues de longueur, possédée par les *Ouetacas*, Peuples si féroces, qu'ils sont toujours en guerre avec leurs voisins, & si légers à la course, que non-seulement cette propriété les dérobe à tous les dangers, mais qu'elle sert à leur procurer une extrême abondance de vivres, par la facilité qu'ils ont, dans leurs Chasses, à prendre toutes sortes de Bêtes. Au-delà de cette Terre, les Disciples de Calvin eurent la vue de celle de *Maghé*, dont le rivage présente un rocher de la forme d'une Tour, si brillant, lorsque les raïons du Soleil tombent dessus, qu'on le prendroit *pour une sorte d'Emeraude*. Aussi les François & les Portugais s'accordent-ils à le nommer l'*Emeraude de Maghé* : mais les pointes, qui l'environnent à plus de deux lieues en Mer, ne permettent point aux Vaisseaux d'en approcher, & l'on assure qu'il n'est pas moins inaccessible du côté de la Terre. Sur la même Côte, on rencontre trois petites Iles, qui portent aussi le nom d'Iles de Maghé, où l'impétuosité des flots, redoublée par un vent furieux qui s'éleva tout-d'un-coup, fit voir la mort à Lery, de plus près encore que dans les

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Emeraude de Maghé.

Troisième tempête.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

deux premieres tempêtes. Après trois heures d'un pressant danger, la grande Roberge ne fut redevable de son salut, qu'à l'habileté de quelques Matelots, qui jetterent l'ancre assez adroitement pour la rendre ferme, au moment que le Vaisseau étoit sur des pointes de rochers, qui l'alloient briser en mille pieces. Après une avanture, dont le seul souvenir lui glaçoit le sang, l'Auteur, qui se trouvoit fort mal de l'eau corrompue qu'on buvoit d'abord, fut extrêmement consolé d'en trouver de fraîche dans une des Iles; sans compter diverses espepeces d'Oiseaux, qui, n'aïant jamais vu d'Hommes, s'y laissoient prendre à la main.

Arrivée au Cap de Frio.

On étoit au Mercredi des Cendres. L'Escadre eut le lendemain un si bon vent, que vers quatre heures du soir, elle arriva au Cap *de Frio*, Port qu'elle cherchoit, & renommé alors par la navigation des François. Au signal de l'Artillerie, le rivage fut bien-tôt bordé d'une Trouppe d'Indiens, nommés *Tououpinambaoults* (15), Alliés de

(15) C'est le nom que Lery donne à cette fameuse Nation; & l'on doit juger qu'en aïant appris la Langue, jusqu'à se mettre en état d'en donner un vocabulaire, il n'ignoroit pas comment son nom devoit se prononcer & s'écrire. Cependant l'usage

Villegagnon,

Villegagnon, qui, reconnoiſſant le Pavillon de France, firent éclater leur amitié par de grands témoignages de joie. Bois-le-Comte ne balança point à faire jetter l'ancre. Outre les rafraîchiſſemens qu'on reçut des Sauvages, on fit une fort heureuſe pêche, où parmi quantité de Poiſſons extraordinaires on en prit un des plus monſtrueux. Lery, qui en fait une courte Deſcription, en parle comme d'un Monſtre inconnu. Il étoit, dit-il, à-peu-près de la groſſeur d'un bon veau d'un an. Son muſeau ſeul étoit long de cinq piés & large de dix-huit pouces, armé de dents tranchantes. Lorſque nous le vîmes à terre, chacun ſe tint ſur ſes gardes; Lery recommanda le même ſoin à ſes Compagnons, dans la crainte de quelque bleſſure. On le tua. La chair en étoit ſi dure, que malgré la faim dont tous les Equipages étoient preſſés, on le fit bouillir plus de vingt-quatre heures ſans en pouvoir manger.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Poiſſon monſtrueux.

Il ne reſtoit que vingt-cinq ou trente lieues juſqu'au terme du Voïage. L'impatience d'y arriver fit remettre à la voile plutôt qu'on ne ſe l'étoit propoſé; & le reſte de la navigation fut

en a fait Topinamboux, qui ſe trouve conſacré d'ailleurs par la fameuſe Epigramme de Boileau.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Rio Janeiro, ou Ganabara.

achevé si facilement, que le lendemain 7 de Mars, on entra dans l'embouchure de *Rio Janeiro*, nom que l'Auteur traduit par *Genevre*, quoiqu'il prenne soin d'ajouter que les Portugais l'ont donné à ce Fleuve, pour l'avoir découvert le premier jour de Janvier. Il prétend d'ailleurs que les Naturels du Païs le nommoient *Ganabara*.

Situation de Villegagnon dans le Fort de Coligny.

Villegagnon & ses gens, dont la retraite étoit dans une petite Ile du Fleuve, où ils avoient construit un petit Fort sous le nom de *Coligny*, se hâterent de répondre au bruit du Canon, & comprirent que leurs espérances étoient remplies par l'arrivée d'un Convoi. L'empressement fut égal, des deux côtés, pour se joindre ; l'Escadre, s'étant avancée jusqu'au bord de l'Ile, y fut reçue avec de vives acclamations. Dans la ferveur dont les Protestans étoient animés, ils oublierent, également, les uns une année de solitude & d'ennui, les autres tous les dangers qu'ils avoient essuïés dans leur navigation ; & pour se féliciter chrétiennement d'un bonheur commun, ils commencerent ensemble par en rendre graces au Ciel (16).

Ce n'est point dans cette occasion

(16) *Ubi suprà*, p. 62.

qu'on doit ſupprimer le détail des circonſtances, & craindre qu'elles ne jettent de la langueur dans la narration de Lery. Les pratiques & le langage des Proteſtans ont eu quelque choſe de ſi ſingulier dans les premiers tems de la Réformation, qu'un Lecteur, qui les ignore, ſera peut-être auſſi ſatisfait de la forme, que du fond de ce récit. Je n'y veux changer que les termes abſolument ſurannés, en m'attachant, pour le reſte, au ſtyle, comme au témoignage de l'Auteur.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Cela fait, nous fûmes trouver Villegagnon, qui nous attendoit dans une Place. Nous le ſaluâmes tous, l'un après l'autre; & de ſa part, nous embraſſant avec un viſage ouvert, il nous fit un très bon accueil. Enſuite le ſieur Dupont, notre Conducteur, avec Richer & Chartier, Miniſtres de l'Evangile, lui aïant déclaré en peu de mots le principal motif de notre voïage, qui étoit de dreſſer, ſuivant les Lettres qu'il avoit écrites à Geneve, une Egliſe Réformée d'après la parole de Dieu, il leur répondit dans ces propres termes: » Quant à moi, n'aïant rien de » plus à cœur, je vous reçois très vo- » lontiers à cette condition. Je veux » même que notre Egliſe ait la répu-

Comment il reçoit les Proteſtans.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

» tation d'être mieux réformée que » toutes les autres ; & dans cette vue, » j'entens quedès aujourd'hui les vices » ſoient réprimés, le luxe des habits » corrigé, enfin que tout ce qui pour- » roit nous empêcher de ſervir Dieu, » diſparoiſſe d'entre nous «. Puis levant les yeux au Ciel, & joignant les mains, il ajouta : » Seigneur Dieu, » je te rends graces de m'avoir envoïé » ce que depuis ſi long tems je te de- » mande avec tant d'ardeur : & s'adreſſant encore à notre Trouppe ; » Mes » Enfans (car je veux être votre Pe- » re), comme J. C. étant en ce Monde » n'a rien fait pour lui, & que tout » ce qu'il fait a été pour nous, de » même eſpérant que Dieu me con- » ſervera la vie juſqu'à ce que nous » ſoïons fortifiés dans cette Contrée, » & que vous puiſſiez vous paſſer de » moi, tout ce que je prétens faire » ici eſt pour vous, & pour tous ceux » qui viendront dans les mêmes in- » tentions. J'ai deſſein d'y aſſurer une » retraite aux pauvres Fideles qui ſe- » ront perſécutés en France, en Eſ- » pagne & ailleurs ; afin que ſans » crainte, ni du Roi, ni de l'Empe- » reur, ou d'autres Puiſſances, ils y » puiſſent purement ſervir Dieu, ſe-

» lon ſa volonté «. Tels furent les premiers propos de Villegagnon à notre arrivée, qui fut un Mercredi 10 de Mars (17).

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Circonſtances de leur arrivée.

Enſuite, il donna ordre que tous ſes gens s'aſſemblaſſent promptement avec nous dans une petite Salle qui étoit au milieu de l'Ile. Tout le monde s'y étant rendu, le Miniſtre Richer invoqua Dieu; & le Pſeaume cinquieme, *Aux paroles que je veux dire*, &c. (18) fut chanté. Alors Richer, prenant pour texte ces Verſets du Pſeaume vingt-ſeptieme, *J'ai demandé une choſe au Seigneur, laquelle je requerrai encore, c'eſt que j'habite en la Maiſon du Seigneur tous les jours de ma vie*, fit le premier Prêche au Fort de Coligny en Amérique. Pendant ſon diſcours, Villegagnon, ne ceſſant de joindre les mains, de lever les yeux au Ciel, de pouſſer de grands ſoupirs, nous cauſoit à tous de l'étonnement. Lorſque les Prieres ſolemnelles furent achevées, ſuivant le Formulaire établi dans les Egliſes réformées de France, l'Aſſemblée fut congédiée. Cependant tous les Nouveaux-venus demeurerent,

Villegagnon affecte des airs de piété.

Traitement qu'il fait aux Proteſtans.

(17) *Ibid.* pp. 64 & 65.

(18) Premiers vers de la traduction de Marot, qui étoit introduite dans les Egliſes Proteſtantes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY.

1557.

& nous dînâmes ce premier jour dans la même Salle, où, pour toute viande, nous eûmes de la farine de racine, du Poisson *boucané*, c'est-à-dire rôti à la maniere des Sauvages, d'autres racines cuites sous la cendre, & pour breuvage, faute de fontaine & de puits dans l'Ile, de l'eau d'une cîterne, ou plutôt d'un égoût de toute la pluie qui tomboit, aussi verte & sale qu'un vieux Fossé couvert de Grenouilles. Il est vrai, qu'en comparaison de l'eau puante & corrompue, que nous avions à bord du Vaisseau, nous la trouvâmes très bonne. Enfin, pour dernier rafraîchissement, après un si long travail de Mer, on nous mena tous porter de la pierre au Fort, qu'on continuoit de bâtir.

Sur le soir, lorsqu'il fut question de se loger, le sieur Dupont & les deux Ministres furent accommodés d'une espece de chambre : mais pour nous gratifier, nous autres Réformés, & nous traiter avec plus de faveur que les Matelots, dont la plûpart étoient Catholiques, on nous mit sur le bord de la Mer, dans une Cabane, qu'un Indien, Esclave de Villegagnon, achevoit de couvrir d'herbes, à la mode du Païs, & nous eumes des Hamacs, ou

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

lits de coton, pour nous y coucher en l'air. Dès le lendemain, on nous fit recommencer à porter de la terre & des pierres au Fort, sans aucun égard à la foiblesse qui nous restoit du voïage, ni à la chaleur excessive du Païs. La nourriture, qui nous fut assignée, se réduisoit, par jour, à deux gobelets de farine dure, d'une partie de laquelle nous faisions de la bouillie avec l'eau trouble de la cîterne, mangeant le reste sec. Nous n'eûmes point d'autre secours, pour travailler régulierement depuis le point du jour jusqu'à la nuit. Ce rude exercice ne dura pas moins d'un mois : mais le desir d'achever les édifices qui devoient servir de retraite aux Fideles, & les exhortations de Richer, notre plus ancien Ministre, qui nous répétoit sans cesse que nous avions trouvé dans Villegagnon, un second Saint Paul, (& de fait, jamais homme ne parla mieux de la Réformation chrétienne que Villegagnon faisoit alors) nous firent emploïer joïeusement toutes nos forces, à faire un métier, auquel personne de nous n'étoit accoûtumé.

Motifs qui les soutiennent.

Dès la premiere semaine, Villegagnon avoit établi qu'outre les prieres publiques, qui se faisoient chaque

Etablissement religieux.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY.

1557.

jour au ſoir après le travail, & où l'on chantoit, comme nous l'avions toujours fait ſur Mer, la Paraphraſe ſur l'Oraiſon Dominicale, telle qu'on l'a miſe en rime Françoiſe, les Miniſtres prêcheroient deux fois le Dimanche, & tous les jours une fois. Il avoit auſſi déclaré qu'il vouloit que ſans aucune addition humaine les Sacremens fuſſent adminiſtrés ſuivant la pure parole de Dieu, & que la Diſcipline Eccléſiaſtique fût exercée rigoureuſement contre ceux qui manqueroient au devoir. Conformément à cette Police, les Miniſtres aïant préparé tout le monde pour la Cene, elle fut célébrée, pour la premiere fois au Fort de Coligny, le Dimanche 21 de Mars, & l'Aſſemblée fut ouverte par deux Spectacles extraordinaires. Un ancien Docteur de Sorbonne, nommé *Jean de Cointa*, qui avoit quitté ce nom pour prendre celui de M. *Hector*, en traverſant la Mer avec nous, fut prié de faire une Confeſſion publique de ſa foi, dont on n'avoit pas bonne opinion. Il donna cette ſatisfaction aux Spectateurs. Enſuite Villegagnon, affectant toujours beaucoup de zele, ſe leva, pour repréſenter que les Capitaines, les Maîtres de Navire, les Matelots,

Cointa, Docteur de Sorbonne.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

& tous ceux qui n'avoient point encore fait profeſſion de la Religion Réformée, n'étoient pas capables d'aſſiſter au Myſtere de la Cene; il leur donna ordre de ſortir, & ſes volontés furent ſuivies. Alors, déclarant qu'il vouloit dédier ſon Fort à Dieu, & publier ſes véritables ſentimens à la face de l'Egliſe, il ſe mit à genoux ſur un Carreaux de velours, qu'il faiſoit porter ordinairement après lui par un Page; il tira un papier, qui contenoit deux prieres de ſa compoſition, & les prononça d'une voix haute. J'en obtins une copie, que j'inſere dans ma Relation, ſans y changer une lettre (19), pour faire connoître mieux combien ſon cœur étoit difficile à pénétrer. Après une oſtentation ſi ſinguliere, il ſe préſenta le premier, pour recevoir le pain & le vin de la main du Miniſtre.

Zele apparent de Villegagnon.

Mais, comme il eſt mal-aiſé de ſe contrefaire long-tems, on s'apperçut bien-tôt qu'il y avoit peu de fond à faire ſur deux Proſélytes, tels que Villegagnon & Cointa. Ils commencerent par ſuſciter des diſputes ſur la Doctri-

Il change de conduite. Ses diſputes ſur la Religion.

(19) Il les rapporte en effet : mais il ſuffit ici d'y renvoïer le Lecteur, pp. 70 & ſuiv La premiere eſt fort longue & ne manque point d'onction ni de force.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY.

1557.

ne, particulierement sur celle de la Cene, qu'ils avoient reçue tous deux avec de si grandes apparences de conversion. Quoiqu'ils rejettassent encore la transubstantiation des Catholiques, ils ne pouvoient entendre prêcher que le pain & le vin ne fussent pas réellement changés au Corps & au Sang du Sauveur. Si l'on demande comment ils l'entendoient, peut-être l'ignoroient-ils eux-mêmes. Cependant Villegagnon, n'en paroissant pas moins attaché à l'Eglise de Geneve, & protestant qu'il ne desiroit que d'être instruit, prit le parti de renvoïer en France le Ministre Chartier, pour consulter les Docteurs du Parti, surtout Calvin, dont on lui entendoit dire souvent, que c'étoit le plus savant personnage qui eût existé depuis les Apôtres. Il lui écrivit, dans tous les termes de la confiance & du respect. Un des trois Vaisseaux de Bois-le-Comte étant parti dès le mois d'Avril, il avoit déja profité de cette occasion, pour faire assurer Calvin qu'il feroit graver ses conseils en cuivre. Ceux, qu'il avoit chargés de cette Commission, avoient ordre aussi d'amener de France un nouveau nombre d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, dont il s'étoit engagé à paier

Il députe vers Calvin.

les frais ; comme il promettoit encore, par les Lettres qu'il remettoit à Chartier, de fournir à toutes les dépenses qui regarderoient la Religion. Il lui confia dix jeunes Sauvages qu'il avoit pris en guerre, & dont le plus âgé n'avoit pas plus de neuf ou dix ans, pour les conduire à la Cour de France. On a su depuis qu'ils furent présentés au Roi Henri II, qui en fit présent à divers Seigneurs.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

Enfans Sauvages conduits en France.

Villegagnon ne se relâchoit pas non plus sur la Discipline. Il fit épouser, à deux jeunes Hommes de ses Domestiques, deux des jeunes Filles que nous avions amenées. Cointa en épousa une troisieme, parente d'un Marchand de Rouen nommé *la Roquette*, qui aïant passé la Mer avec nous, & n'aïant pû soutenir long-tems l'air du Bresil, l'avoit laissée, en mourant, héritiere de tout son bien. Les deux autres, car on a dit qu'elles étoient cinq, furent bientôt mariées aussi, à deux Interpretes Normands. Ensuite Villegagnon, choqué de l'incontinence de quelques François, qui s'étant sauvés sur la Côte, après y avoir fait naufrage, s'étoient retirés parmi les Indiens, où ils vivoient dans la derniere licence avec les Femmes du Païs, & craignant que

Cinq Filles Françoises mariées.

Loi contre l'incontinence.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

la contagion de l'exemple ne pénétrât dans ſon Fort, y fit publier une défenſe, ſous peine de mort, à tous les Chrétiens, d'habiter avec les Femmes ou les Filles des Sauvages. Il permettoit néanmoins d'épouſer celles, qui ſe feroient inſtruire & baptiſer : mais les inſtructions des Miniſtres Proteſtans aïant eu ſi peu de ſuccès, qu'elles n'en convertirent pas une, la Loi ne laiſſa pas d'être fidelement obſervée : & je dois ce témoignage à Villegagnon, qu'il ne la ſoutenoit pas moins par ſon exemple que par ſa fermeté.

Autres diſputes de Villegagnon.

Les ſujets de plainte qu'il donnoit à ſon Egliſe, ne regardoient que l'adminiſtration des Sacremens. Il avoit là-deſſus un eſprit de contradiction, qui mettoit continuellement la paix en danger. Le jour de la Pentecôte aïant été marqué pour ſa ſeconde célébration de la Cene, il ſe ſouvint que Saint Cyprien & Saint Clement avoient écrit qu'il falloit mêler de l'eau avec le vin ; & non-ſeulement il voulut qu'on ſe conformât à cette pratique, mais il entreprit de perſuader à l'Aſſemblée, que le pain conſacré n'étoit pas moins utile au corps qu'à l'Ame. Enſuite, il prétendit qu'il falloit mêler du ſel & de l'huile à l'eau du Baptême ; & qu'un

Miniſtre Eccléſiaſtique ne pouvoit ſe marier en ſecondes Nôces. Cointa, voulant ſe faire honneur de ſon ſavoir, entreprit auſſi de faire des leçons publiques, qui augmenterent le trouble & la diviſion. En un mot, le deſordre alla ſi loin, que Villegagnon, ſans attendre la réponſe de Calvin, & renonçant tout-d'un-coup à l'opinion qu'il avoit eue de lui, déclara qu'il le regardoit » comme un méchant Hé» rétique, dévoïé de la Foi «. Depuis ce moment, il ceſſa de faire bon viſage aux Proteſtans. Il voulut que le Prêche ne durât plus qu'une demie heure, & rarement il y aſſiſtoit; enfin ſa diſſimulation fut reconnue. » Si l'on demande » quelle fut l'occaſion de cette révol» te, quelques-uns des nôtres diſoient » que le Cardinal de Lorraine & d'au» tres, qui lui avoient écrit de France » par un Vaiſſeau qui étoit arrivé vers » ce tems au Cap de Frio, lui avoient » reproché fort vivement d'avoir aban» donné la Religion Romaine, & que » la crainte l'avoit fait changer d'opi» nion (20). Mais quoi qu'il en ſoit, je

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Il traite Calvin d'Hérétique.

Lery explique ſon changement.

(20) On ſe garde bien d'ajouter ce que Lery prétend avoir entendu dire depuis ſon retour; que Villegagnon, avant même qu'il partît de France, pour ſe ſervir mieux du nom & de l'autorité de M l'Amiral, & pour abuſer plus facilement de l'E-

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY.

1557.

» puis assurer qu'après son changement, comme s'il eut porté son » Bourreau dans sa conscience, il devint si chagrin, que jurant à tout » propos par *le Corps Saint Jacques*, » son serment ordinaire, qu'il romproit la tête, les bras & les jambes » au premier qui le fâcheroit, personne n'osoit plus se trouver devant » lui.

Il l'accuse de cruauté.

Ce fut dans cette fâcheuse humeur, qu'il fit traiter avec une extrême cruauté un François, nommé de la Roche, retenu depuis long-tems dans les chaînes, & soupçonné d'avoir formé, avec quelques autres, le dessein de le jetter dans la Mer (21).

Les Protestans se lassent de lui.

Lery continue de rapporter divers exemples de la cruauté de Villegagnon; & quoiqu'il laisse sentir que le ressenti-

glise de Geneve & de Calvin, étoit convenu avec M. le Cardinal de Lorraine de contrefaire le Protestant. Lery, lui-même, paroît mépriser cette atroce imputation, p. 88.

(21) L'aïant fait coucher tout à plat contre » terre, & par un de ses » Satellites, à grands » coups de bâton, tant » fait battre sur le ventre, qu'il en perdoit » presque le souffle & » l'haleine; après que le » pauvre homme fut ainsi » meurtri d'un côté, cet » inhumain disoit; Corps » Saint Jacques, Paillard, » tourne l'autre: tellement qu'encore qu'avec une pitié incroiable, il laissa ainsi ce » pauvre homme tout étendu, brisé, & à demi mort; si ne fallut-il pas moins qu'il travaillât de son métier, » qui étoit de Menuisier. *Ubi suprà*, p. 98.

timent a beaucoup de part à ses reproches, on ne peut douter de la vérité d'un récit, sur lequel il cite autant de témoins qu'il y avoit de François au Bresil. Il convient même que si les Protestans, qui étoient en assez grand nombre pour se faire redouter, n'eussent été retenus par la crainte de déplaire à l'Amiral, ils auroient saisi plus d'une fois l'occasion de se défaire de lui. Mais ils se contenterent de tenir leurs Assemblées sans sa participation, & surtout de prendre le tems de la nuit pour célébrer la Cene. Cette conduite, dont il ne put manquer de s'appercevoir, & l'embarras qu'il en eut, lui firent prendre le parti de déclarer enfin qu'il ne vouloit plus souffrir de Protestans dans son Fort. C'étoit risquer trop, avec des gens qui étoient en état de l'en chasser lui même, s'il n'eut compris que la raison qu'on a rapportée seroit toujours capable de les contenir dans la soumission (22).

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Il les chasse du Fort.

Ainsi donc, reprend Lery, après avoir passé huit mois dans un Fort que nous avions aidé à bâtir, nous fûmes obligés de sortir de l'Ile pour attendre le départ d'un Vaisseau du Havre, qui étoit venu chargé de bois de teinture.

Leur retraite à la Briqueterie.

(22) *Ibidem*, pp. 94 & suivantes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Nous nous retirâmes ſur le rivage de la Mer, à gauche de l'embouchure du Fleuve, dans un lieu que les François avoient nommé *la Briqueterie*, & qui n'étoit qu'à une demie lieue du Fort. Les Sauvages, plus humains que Villegagnon, nous y apporterent des vivres. Deux mois entiers, pendant leſquels la bonté de ces Indiens fut notre unique reſſource, me donnerent le tems d'obſerver les lieux voiſins. L'eſpece de Golfe, que forme ici le Fleuve, eſt long d'environ douze lieues dans les Terres, & large, en quelques endroits, de ſept ou huit lieues. Il reſſemble aſſez, par ſa ſituation, au Lac de Geneve; mais les Montagnes dont il eſt environné ſont moins hautes. L'embouchure en eſt aſſez dangereuſe. Après avoir laiſſé en Mer les trois petites Iles, où nous avions failli de périr, on paſſe par un détroit, qui n'a pas un demi quart de lieue de large, & dont l'entrée eſt reſſerrée, à gauche, par un Mont pyramidal, qu'on prendroit pour un Ouvrage de l'Art. Outre ſon extrême hauteur, qui le fait découvrir de fort loin, il eſt rond, de la forme d'une Tour, & ſi régulierement taillé dans toutes ſes faces, que nous lui donnâmes le nom de Pot au Beurre.

Deſcription du Fort de Coligny.

Un peu plus loin, on rencontre un Rocher assez plat, de cent ou six vingts pas de circonférence, qui fut nommé le *Rattier*, & sur lequel Villegagnon avoit débarqué d'abord son Artillerie, dans le dessein de s'y fortifier : mais la violence de la Marée l'en chassa. Une lieue au-delà est l'Ile de Coligny, qui étoit déserte avant l'arrivée des François. Dans un circuit d'une demie lieue de France, elle est six fois plus longue que large, & ceinte de petits Rochers à fleur d'eau, qui ne permettent point aux Navires d'en approcher de plus près qu'à la portée du canon. Les plus petites Barques n'y peuvent aborder que par une ouverture qui lui sert de Port, opposée à la Mer, & si facile à garder, que la moindre résistance auroit pu la rendre imprenable à tous les efforts des Portugais. L'Ile a deux Montagnes aux deux bouts, sur chacune desquelles Villegagnon avoit fait construire une Redoute, comme il avoit bâti sa Maison sur un Rocher de cinquante ou soixante piés de haut, qui est au milieu de l'Ile. Des deux côtés du Rocher, nous avions applani quelques petits espaces, qui contenoient assez de logemens pour quatre-vingts personnes, c'est-à-dire pour le nombre

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

ÉTABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRÉSIL.

DE LERY. 1557.

que nous étions, avec la salle du Prêche, qui servoit aussi de salle à manger. Mais, à l'exception de l'édifice du Rocher, où l'on avoit fait entrer un peu de charpente, & de quelques Boulevarts pour le canon, qui étoient revêtus d'une certaine maçonnerie, tout le reste n'étoit que de simples Loges, dont les Sauvages étoient les Architectes; bâties par conséquent à leur maniere, c'est-à-dire de pieux de bois, & couvertes d'herbe. Tel étoit le Fort que Villegagnon avoit honoré du nom de Coligny (23).

A cette description du Fort, l'Auteur joint les observations qu'il avoit

(23) Lery raille ici Thevet de ce qu'en 1558, pour faire sa Cour au Roi, il fit faire une Carte de Rio-Janeiro & du Fort de Coligny, dans laquelle il mit à gauche du Fort, sur le Continent, une Ville qu'il nomma *Ville Henri*. » Et » quoiqu'il ait eu assez » de tems pour penser » que c'étoit pure mo- » querie, l'a néanmoins » de rechef fait mettre en » sa Cosmographie. Car » pour moi, quand nous » partîmes de ce Païs-là, » qui fut plus de dix huit » mois après Thevet, je » maintiens qu'il n'y » avoit aucune forme de » Bâtimens, moins Vil- » lage, ni Ville, à l'en- » droit où il nous en a » forgé une vraiment fan- » tastique.... Je lui con- » fesse bien qu'il y a une » Montagne, en ce Païs, » laquelle les premiers » François qui s'y habi- » tuerent, nommerent le » Mont-Henri; comme » aussi, de notre tems, » nous en nommâmes » une autre *Corguilleray*, » du nom de Philippe de » Corguilleray, sieur Du- » pont, qui nous avoit » conduits par-delà: mais » il y a bien de la diffé- » rence entre une Monta- » gne & une Ville, pp. 101 & suiv.

faites sur les Naturels du Païs & sur ses productions ; détail d'autant plus curieux, qu'il représente cette partie du Bresil & ses Peuples dans l'état qu'on peut nommer de pure nature, c'est-à-dire tels qu'ils étoient avant que la culture eût fait changer de face aux terres, & que l'introduction des usages de l'Europe eût altéré le caractere des Habitans. Mais remettant toutes ces remarques à la description générale, on se borne ici à suivre le Voïageur dans son retour, qui va présenter une scene fort étrange.

Observations de Lery sur le Païs & ses Habitans.

La Briqueterie, où les Protestans s'étoient retirés, étoit un lieu dans lequel on avoit construit quelques mauvaises Cabanes, pour mettre à couvert les François qui alloient à la Pêche, ou que d'autres raisons appelloient du même côté. Cette retraite étoit assez commode pour faire naître à la Trouppe fugitive le dessein de s'y établir, s'il y avoit eu quelque espérance de s'y soustraire à l'autorité de Villegagnon, qui étoit revêtu des ordres du Roi. Lery assure même, sur le témoignage de Fariban, Capitaine du Vaisseau, qui étoit à l'ancre dans le Fleuve, que sans cette difficulté, quantité d'autres Protestans seroient venus s'établir au mê-

Etablissement projetté à la Briqueterie.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY.

1557.

Province perdue pour la France.

me lieu. Fariban n'avoit fait le Voïage, que pour obſerver les circonſtances, à la priere de pluſieurs Perſonnes de diſtinction, qui penſoient à quitter auſſi la France. Dès la même année, ſept ou huit cens Perſonnes devoient paſſer au Breſil, ſur de grandes Hourques de Flandres, pour former une Ville à la Briqueterie. En un mot, Lery paroît perſüadé qu'en peu de tems on auroit vû dix mille François, qui non-ſeulement euſſent mieux gardé l'Ile & le Fort de Coligny, mais qui formeroient à préſent, ſous l'obéiſſance du Roi, une bonne Province, qu'on pourroit, dit-il, nommer la France antarctique (24).

Villegagnon renvoie les Proteſtans en France.

Quelques gens de Villegagnon, entre leſquels on nomme *la Chapelle* & *Boiſſy*, l'aïant quitté, dans l'intervalle, pour ſe joindre aux Proteſtans, la crainte d'une plus grande déſertion le fit uſer de ſon autorité pour hâter leur départ. Il écrivit à Fariban, qu'il pouvoit ſans difficulté les prendre à bord; avec la malignité d'ajouter, que » ſi leur arrivée lui avoit cauſé beau- » coup de joie, parcequ'il croïoit avoir » trouvé ce qu'il cherchoit, il ſouhai- » toit leur retour, puiſqu'ils ne s'ac-

(24) Pag. 437.

» cordoient point avec lui «. D'un autre côté, il leur envoïa un congé signé de sa main : mais Lery le charge ici d'une noire trahison (25). Le Vaisseau, qui se nommoit le Jacques, aïant achevé de charger du Bois de teinture, du Poivre de la Côte, du Coton, des Singes, des Perroquets, & d'autres productions du Païs, se trouva prêt à partir le 4 de Janvier 1558. On s'embarqua aussi-tôt, & l'ancre fut levée dès le même jour. Tout ce qu'il y avoit de monde à bord montoit à quarante-cinq hommes, Matelots & Passagers, sans y comprendre le Capitaine, & Martin *Baudouin* du Havre, Maître du Vaisseau.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Trahison qu'on lui attribue.

C'est à l'Auteur qu'il faut laisser reprendre sa narration, sans autre soin que de réformer son style, & d'abreger ses longueurs (26). Nous avions,

Retour des Protestans.

(25) » Dans un petit » coffret qu'il donna au » Maître du Navire, en- » veloppé de toile cirée, » à la façon de la Mer, » & plein de Lettres qu'il » envoïoit par deçà à » plusieurs Personnes, il » avoit mis aussi un Pro- » cès, fait & formé con- » tre nous à notre insu, » avec mandement ex- » près au premier Juge » auquel on le bailleroit » en France, qu'en vertu » d'icelui il nous retint » & *fit brûler*, comme » Hérétiques qu'il disoit » que nous étions. *pag.* 435. Quelque idée qu'on doive prendre de cette accusation, il est certain qu'on brûloit alors les Hérétiques à Paris.

(26) Il fait, à son départ, des réflexions fort

ÉTABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

dit-il, à doubler de grandes Basses, entremêlées de rochers, qui s'étendent d'environ trente lieues en Mer. Le vent n'étant pas propre à nous faire quitter la terre sans la côtoier, nous fûmes d'abord tentés de rentrer dans l'embouchure du Fleuve. Cependant, après avoir navigé sept ou huit jours, sans être fort avancés, il arriva pendant la nuit que les Matelots, qui travailloient à la pompe, ne purent épuiser l'eau, quoiqu'ils en eussent compté plus de quatre mille *Bastonés*. Le Contremaître, surpris d'un accident dont personne ne s'étoit défié, descendit au fond du Vaisseau, & le trouva non-seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau, qu'on le sentoit peu à peu comme enfoncer. Tout le monde aïant été réveillé, la consternation fut extrême. Il y avoit tant d'ap-

Danger qu'ils courent de périr à leur départ.

singulieres. » Pour dire » adieu à l'Amérique, je » confesse en mon parti- » culier que combien que » j'aie toujours aimé & » aime encore ma Patrie, » voïant néanmoins, » non-seulement le peu » & presque point du » tout de fidélité qui » y reste, mais qui pis » est les déloiautés dont » on y use les uns envers » les autres, & brief que » tout notre cas étant » maintenant italianisé, » ne consiste qu'en dissi- » mulations & paroles » sans effets, je regrette » souvent que je ne suis » parmi les Sauvages, » auxquels j'ai connu » plus de rondeur qu'en » plusieurs de par deçà, » lesquels, à leur con- » damnation, portent ti- » tre de Chrétiens, *pag.* 438.

parence qu'on alloit couler à fond, que la plûpart, desespérant de leur salut, se préparerent à la mort. Cependant quelques-uns, du nombre desquels je fus, prirent la résolution d'emploïer tous leurs efforts pour prolonger de quelques momens leur vie. Un travail infatigable nous fit soutenir le Navire avec deux pompes, jusqu'à midi, c'est-à-dire près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer si furieusement, que nous ne pûmes diminuer sa hauteur; & passant par le Bois de Bresil, dont le Vaisseau étoit chargé, elle sortoit, par les canaux, aussi rouge que du sang de Bœuf. Les Matelots & le Charpentier, qui étoient sous le tillac à chercher les trous & les fentes, ne laisserent pas de boucher enfin les plus dangereux, avec du lard, du plomb, des draps, & tout ce qu'on n'étoit point avare à leur présenter. Le vent, qui portoit vers terre, nous l'aïant fait voir le même jour, nous prîmes la résolution d'y retourner. C'étoit aussi l'opinion du Charpentier, qui s'étoit apperçu, dans ses recherches, que le Navire étoit tout rongé de vers. Mais le Maître, craignant d'être abandonné de ses Matelots, s'ils touchoient une fois au rivage, aima mieux hazarder sa vie

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

que ses Marchandises, & déclara qu'il étoit résolu de continuer sa route. Cependant il offrit aux Passagers une Barque pour retourner au Bresil; à quoi Dupont, que nous n'avions pas cessé de reconnoître pour Chef, répondit qu'il vouloit tirer aussi vers la France, & qu'il conseilloit à tous ses Gens de le suivre. Là-dessus, le Contremaître observa qu'outre les dangers de la Navigation, il prévoïoit qu'on seroit long-tems sur Mer, & que le Navire n'étoit point assez fourni de vivres. Nous fûmes six, à qui la double crainte du naufrage & de la famine fit prendre le parti de regagner la Terre, dont nous n'étions qu'à neuf ou dix lieues.

On leur offre de retourner au Bresil.

Six y consentent.

Comment Lery est engagé à demeurer à bord.

On nous donna la Barque, où nous mîmes tout ce qui nous appartenoit, avec un peu de farine & d'eau. Tandis que nous prenions congé de nos Amis, un d'entr'eux, qui avoit une singuliere affection pour moi, me dit, en tendant la main vers la Barque où j'étois déja; je vous conjure de demeurer avec nous. Considerez que si nous ne pouvons arriver en France, il y a plus d'espérance de nous sauver, soit du côté du Pérou, soit dans quelque autre Ile, que sous le pouvoir de Villegagnon,

gagnon, de qui nous ne devons jamais espérer aucune faveur. Ces instances firent tant d'impression sur moi, que le tems ne me permettant plus de longs discours, j'abandonnai une partie de mon bagage dans la Barque, & je me hâtai de remonter à bord. Les cinq autres, qui étoient Bourdon, du Bordel, Verneuil, la Fond & le Balleur, prirent congé de nous les larmes aux yeux, & retournerent au Bresil. Je ne remettrai pas plus loin à faire observer les remercimens que je dois au Ciel, pour m'avoir inspiré de suivre le conseil de mon Ami. Nos cinq Déserteurs étant arrivés à terre avec beaucoup de difficultés, Villegagnon les reçut si mal, qu'il fit donner la mort aux trois premiers (27).

ETABLISSEM DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

Sort de ceux qui quitterent le Vaisseau.

Le Vaisseau Normand remit donc à la voile » *comme un vrai cercueil*, » dit Lery, dans lequel ceux qui se » trouvoient renfermés s'attendoient » moins à vivre jusqu'en France, qu'à » se voir bien-tôt ensevelis au fond » des flots. Outre la difficulté qu'il » eut d'abord à passer les Basses, il es- » suïa de continuelles tempêtes pen-

Départ du Bresil pour le retour.

(27) L'Auteur ajoute, mais sans témoignage & sans preuve, » qu'il les fit mourir pour la Confession de » l'Evangile pag. 442.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

» dant tout le mois de Janvier ; & ne
» cessant point de faire beaucoup
» d'eau, il seroit péri cent fois le
» jour, si tout le monde n'eut tra-
» vaillé sans cesse aux deux pompes «.

Premiers malheurs de cette navigation.

On s'éloigna ainsi du Bresil d'environ deux cens lieues, jusqu'à la vue d'une Ile habitable, aussi ronde qu'une Tour, qui n'a pas plus d'une demie lieue de circuit. En la laissant de fort près à gauche, nous la vîmes remplie, non-seulement d'arbres, couverts d'une belle verdure, mais d'un prodigieux nombre d'Oiseaux, dont plusieurs sortirent de leur retraite pour se venir percher sur les Mâts de notre Navire, où ils se laissoient prendre à la main ; il y en avoit de noirs, de gris, de blanchâtres, & d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, qui paroissoient fort gros en volant, mais qui, étant pris & plumés, n'étoient gueres plus charnus qu'un Moineau. A deux lieues sur la droite du Bresil, nous apperçûmes des rochers fort pointus, mais peu élevés, qui nous firent craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau ; dernier malheur, qui nous auroit sans doute exemptés pour jamais du travail des Pompes. Nous en sortîmes heureusement. Dans tout notre passage, qui fut d'environ

Petite Ile sans nom.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.
DE LERY. 1558.

cinq mois, nous ne vîmes pas d'autres Terres que ces petites Iles, que notre Pilote ne trouva pas même sur sa Carte, & qui peut être n'avoient jamais été découvertes (28).

On se trouva, le 3. de Février, à trois degrés de la Ligne, c'est-à-dire, que depuis près de sept semaines, on n'avoit pas fait la troisieme partie de la route. Comme les vivres diminuoient beaucoup, on proposa de relâcher au Cap de Saint Roch, où quelques vieux Matelots assuroient qu'on pouvoit se procurer des rafraîchissemens. Mais la plupart se déclarerent pour le parti de manger les Perroquets & d'autres Oiseaux, qu'on apportoit en grand nombre, & cet avis prévalut. Quelques jours après, le Pilote, aïant pris hauteur, déclara qu'on se trouvoit droit sous la ligne, le même jour où le Soleil y étoit, c'est-à-dire l'onzieme de Mars; singularité si remarquable, suivant Lery, qu'il ne peut croire qu'elle soit arrivée à beaucoup d'autres Vaisseaux. Il en prend occasion de discourir sur les propriétés

Singularité du Passage sous la Ligne.

(28) Leur position n'est point marquée. C'est une négligence ordinaire aux anciens Voïageurs. Faisons observer encore que ce n'est qu'à titre de singularité, que la Relation de Lery mérite un Extrait de quelque étendue.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

de l'Equateur, & sur les raisons qui y rendent la navigation difficile; mais sa Philosophie, moins éclairée que celle de notre siecle, jette si peu de lumiere sur les difficultés qu'elle se forme, qu'on passe sur cette vaine discussion, pour lui laisser faire un récit beaucoup plus intéressant.

Source des grands malheurs du retour.

Nos malheurs, dit-il, commencerent par une querelle entre le Contre-Maître & le Pilote, qui, pour se chagriner mutuellement, affectoient de négliger leurs fonctions. Le 26 de Mars, tandis que le Pilote faisant son quart, c'est-à-dire conduisant trois heures, tenoit toutes les voiles hautes & déploïées, un impétueux tourbillon frappa si rudement le Vaisseau, qu'il le renversa sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes & le haut des mâts. Les cables, les cages d'Oiseaux, & tous les coffres qui n'étoient pas bien amarrés, furent renversés dans les flots, & peu s'en fallut que le dessus du Bâtiment ne prît la place du dessous. Cependant la diligence qui fut apportée à couper les cordages servit à le redresser par degrés. Le danger, quoiqu'extrême, eut si peu d'effet pour la réconciliation des deux Ennemis, qu'au moment qu'il fut passé, & mal-

gré les efforts qu'on fit pour les appaiser, ils se jetterent l'un sur l'autre, & se battirent avec une mortelle fureur.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Le Vaisseau s'ouvre.

Ce n'étoit que le commencement d'une affreuse suite d'infortunes. Peu de jours après, dans une Mer calme, le Charpentier & d'autres Artisans, cherchant le moïen de soulager ceux qui travailloient aux Pompes, remuerent si malheureusement quelques pieces de bois au fond du Vaisseau, qu'il s'en leva une assez grande, par où l'eau entra tout-d'un-coup avec tant d'impétuosité, que ces misérables Ouvriers, forcés de remonter sur le Tillac, manquerent d'haleine pour expliquer le danger, » & se mirent à crier, » d'une voix lamentable, nous sommes perdus, nous sommes perdus ! » Surquoi le Capitaine, Maître & Pilote, ne doutant point de la grandeur du péril, ne pensoient qu'à » mettre la Barque dehors en toute » diligence, faisant jetter en Mer les » panneaux qui couvroient le Navire, » avec grande quantité de bois de » Bresil & autres Marchandises ; & » déliberant de quitter le Vaisseau, se » vouloient sauver les premiers. Même le Pilote, craignant que pour le

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

» grand nombre de personnes qui de-
» mandoient place dans la Barque, el-
» le ne fût trop chargée, y entra avec
» un grand coutelas au poing, & dit
» qu'il couperoit les bras au premier
» qui feroit semblant d'y entrer : tel-
» lement que nous voïant délaissés à
» la merci de la Mer, & nous ressou-
» venant du premier naufrage dont
» Dieu nous avoit délivrés, autant ré-
» solus à la mort qu'à la vie, nous al-
» lâmes nous emploïer de toutes nos
» forces à tirer l'eau par les Pompes,
» pour empêcher le Navire d'aller à
» fond. Nous fîmes tant, qu'elle ne
» nous surmonta point. Mais le plus
» heureux effet de notre résolution fut
» de nous faire entendre la voix du
» Charpentier, qui étant un petit jeu-
» ne Homme de cœur n'avoit pas aban-
» donné le fond du Navire comme les
» autres. Au contraire, aïant mis son
» Caban à la Matelote sur la grande
» ouverture qui s'y étoit faite, & se
» tenant à deux piés dessus pour ré-
» sister à l'eau, laquelle, comme il
» nous dit après, de sa violence le sou-
» leva plusieurs fois, crioit en tel état,
» de toute sa force, qu'on lui portât
» des habillemens, des lits de coton
» & autres choses, pour empêcher

» l'eau d'entrer pendant qu'il racoû-» treroit piece. Ne demandez pas s'il » fut servi aussi-tôt : & par ce moïen » nous fûmes préservés (29).

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

On continua de gouverner, tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, qui n'étoit pas notre chemin, dit Lery, car notre Pilote, qui n'entendoit pas bien son métier, ne sut plus observer sa route; & nous allâmes ainsi, dans l'incertitude, jusqu'au Tropique du Cancer, où nous fûmes pendant quinze jours dans une Mer herbue. Les herbes, qui flottoient sur l'eau, étoient si épaisses & si serrées, qu'il fallut les couper avec des coignées, pour ouvrir le passage au Vaisseau (30). Là un autre accident faillit de nous perdre : » Notre Canonier, faisant sécher de la poudre » dans un pot de fer, le laissa si long- » sur le feu qu'il rougit; & la flamme, » aïant pris à la poudre, donna si ra- » pidement d'un bout à l'autre du Na- » vire, qu'elle mit le feu aux voiles & » aux cordages. Il s'en fallut peu qu'el- » le ne s'attachât même au bois, qui » étant goudronné n'auroit pas man- » qué de l'allumer promptement, & » de nous brûler vifs au milieu des

Ignorance du Pilote.

Le feu prend au Vaisseau.

(29) *Ubi suprà*, pp. 455 & précédentes.
(30) *Ibid.* p. 456.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

» eaux. Nous eumes quatre Hommes
» maltraités par le feu, dont l'un mou-
» rut peu de jours après; & j'aurois
» eu le même ſort, ſi je ne m'étois cou-
» vert le viſage de mon Bonnet, qui
» m'en rendit quitte pour avoir le bout
» des oreilles & les cheveux grillés.

Commencement d'une horrible famine.

Mais Lery met encore cette diſgrace au nombre de celles qu'il a nommées ſon prélude. Nous étions, continue-t-il, au 15 d'Avril. Il nous reſtoit environ cinq cens lieues juſqu'à la Côte de France. Nos vivres étoient ſi diminués, malgré le retranchement qu'on avoit déja fait ſur les rations, qu'on prit le parti de nous en retrancher la moitié; & cette rigueur n'empêcha point que vers la fin du mois, toutes les proviſions ne fuſſent épuiſées. Notre malheur vint de l'ignorance du Pilote, qui ſe croïoit proche du Cap de Finiſtere en Eſpagne, tandis que nous étions encore à la hauteur des Iles Açores, qui en ſont à plus de trois cens lieues. Une ſi cruelle erreur nous réduiſit tout-d'un-coup à la derniere reſſource, qui étoit de balaïer la *Soute*, c'eſt-à-dire la Chambre blanchie & plâtrée, où l'on tient le Biſcuit. » On y
» trouva plus de vers & de crottes de
» Rats, que de miettes de pain. Ce-

» pendant, on en fit le partage, avec » des cuillieres, pour en faire une » bouillie aussi noire & plus amere que » suie. Ceux qui avoient encore des » Perroquets, car dès long tems plu- » sieurs avoient mangé les leurs, les » firent servir de nourriture dès le » commencement du mois de Mai, » que tous vivres ordinaires manque- » rent entre nous. Deux Mariniers, » morts de mal-rage de faim, furent » jettés hors le bord : & pour montrer » le très pitoïable état, où nous étions » lors réduits, un de nos Matelots, » nommé *Nargue*, étant debout, ap- » puïé contre le grand mât, & les » chausses avallées, sans qu'il put les » relever, je le tançai, de ce qu'aïant » un peu de bon vent il n'aidoit point » avec les autres à hausser les voiles ; » le pauvre Homme, d'une voix basse » & pitoïable, me dit hélas! je ne » saurois ; & à l'instant il tomba roide » mort.

ETABLISSEM DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY 1558.

A quoi l'on est réduit à bord.

L'horreur d'une telle situation fut augmentée par une Mer si violente, que faute d'art ou de force, pour ménager les voiles, on se vit dans la nécessité de les plier, & de lier même le Gouvernail. Ainsi le Vaisseau fut abandonné au gré des vents & des ondes.

Embarras du côté de la Mer.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY.

1558.

Ajoutez que le gros tems ôtoit l'unique espérance dont on pût se flatter, qui étoit celle de prendre un peu de poisson. Aussi tout le monde étoit-il d'une foiblesse & d'une maigreur extrêmes.
„ Cependant, la nécessité faisant penser & repenser à chacun dequoi il pourroit appaiser sa faim, quelques-uns s'aviserent de couper des pieces de certaines *Rondelles*, faites de la peau d'un Animal nommé Tapiroussous, les firent bouillir à l'eau pour les manger : mais cette recette ne fut pas trouvée bonne. D'autres mirent ces rondelles sur les charbons ; & lorsqu'elles furent un peu rôties, le brûlé ôté & raclé avec un couteau, cela succeda si bien, que les mangeant de cette façon, il nous étoit avis que ce fussent Carbonades de couenne de Pourceau. Cet essai fait, ce fut à qui avoit des rondelles, de les tenir de court ; & comme elles étoient aussi dures que cuir de Bœuf sec, il fallut des serpes & autres ferremens pour les découper. Ceux qui en avoient, portant les morceaux dans leurs manches, en petits sacs de toile ; n'en faisoient pas moins de compte que font par deça les gros Usuriers de leurs bourses pleines d'é-

Autres effets de la famine.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

» cus. Il y en eut qui en vinrent jusques-là, de manger leurs collets de maroquin & leurs souliers de cuir. Les Pages & Garçons du Navire, pressés de male-rage de faim, mangerent toutes les cornes des Lanternes, dont il y a toujours grand nombre aux Vaisseaux, & autant de chandelles de suif qu'ils en purent attraper. Mais notre foiblesse & notre faim n'empêchoient pas que, sous peine de couler à fond, il ne fallût être nuit & jour à la pompe, avec grand travail.

On regretteroit sans doute que la suite de ce récit fût dans un autre style que celui de l'Auteur. Combien de détails touchans ne faudroit-il pas sacrifier à l'élégance? » Environ le 12 de Mai, reprend Lery, notre Canonier, auquel j'avois vu manger les trippes d'un Perroquet toutes crues, mourut de faim. Nous en fûmes peu touchés, car loin de penser à nous défendre si l'on nous eut attaqués, nous eussions plutôt souhaité d'être pris de quelque Pirate qui nous eût donné à manger. Mais nous ne vîmes, dans notre retour, qu'un seul Vaisseau, dont il nous fut impossible d'approcher.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

» Après avoir dévoré tous les cuirs de » notre Vaiſſeau, juſqu'aux couver- » cles des coffres, nous penſions tou- » cher au dernier moment de notre » vie : mais la néceſſité fit venir à quel- » qu'un l'idée de chaſſer les Rats & les » Souris, & l'eſpérance de les prendre » d'autant plus facilement, que n'aïant » plus les miettes & d'autres choſes à » ronger, elles couroient en grand » nombre, mourant de faim dans le » Vaiſſeau. On les pourſuivit avec » tant de ſoin, & tant de ſortes de » piéges, qu'il en demeura fort peu. » La nuit même, on les cherchoit à » yeux ouverts, comme les Chats. Un » Rat étoit plus eſtimé, qu'un Bœuf » ſur terre. Le prix en monta juſqu'à » quatre écus. On les faiſoit cuire dans » l'eau, avec tous leurs inteſtins, qu'on » mangeoit comme le corps. Les pattes » n'étoient pas exceptées, ni les autres » os, qu'on trouvoit le moïen d'amol- » lir. L'eau manqua auſſi. Il ne reſtoit, » pour tout breuvage, qu'un petit » tonneau de Cidre, que le Capitaine » & les Maîtres ménageoient avec » grand ſoin. S'il tomboit de la pluie, » on étendoit des draps, avec un bou- » let au milieu, pour la faire diſtiller. » On retenoit juſqu'à celle qui s'écou-

L'eau manque à bord.

» loit par les égoûts du Vaiſſeau, quoi-
» que plus trouble que celle des rues.
» On lit dans Jean de Leon, que les
» Marchands qui traverſent les Déſerts
» d'Afrique, ſe voïant en même ex-
» trémité de ſoif, n'ont qu'un ſeul re-
» mede; c'eſt que tuant un de leurs
» Chameaux, & tirant l'eau qui ſe
» trouve dans ſes inteſtins, ils la par-
» tagent entr'eux & la boivent. Ce
» qu'il dit enſuite, d'un riche Négo-
» ciant qui traverſant un de ces Dé-
» ſerts & preſſé d'une ſoif extrême,
» acheta une taſſe d'eau, d'un Voitu-
» rier qui étoit avec lui, la ſomme de
» dix mille Ducats, montre la force
» de ce beſoin; cependant, ajoute le
» même Hiſtorien, & le Négociant,
» & celui qui lui avoit vendu ſon eau
» ſi cher, moururent également de
» ſoif; & l'on voit encore leur ſépul-
» ture dans un Déſert, où le récit de
» leur avanture eſt gravée ſur une groſ-
» ſe pierre (31). Pour nous, l'extrêmi-

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Exemples de cette ſituation.

(31) Hiſtoire d'Afrique, liv. 1. Cette édition du voïage de Lery étant de 1611, il compare ici la famine de ſon Vaiſſeau avec celle de Sancerre, pendant le Siege de 1573, où il s'étoit trouvé, & dont il avoit publié la Relation. » Tant y a, dit il, » comme j'ai là noté, » que n'y aïant eu faute, » ni d'eau, ni de vin, » quoiqu'elle fût plus » longue, ſi puis-je dire » qu'elle ne fut ſi extrê- » me que celle dont eſt » ici queſtion: car pour

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

» té fut telle qu'il ne nous resta plus
» que du Bois de Bresil, plus sec que
» tout autre Bois, que plusieurs néan-
» moins, dans leur désespoir, gru-
» geoient entre leurs dents. Corguil-
» leray Dupont, notre Conducteur,
» en tenant un jour une piece dans la
» bouche, me dit avec un grand sou-
» pir; hélas, Lery mon Ami, il m'est
» dû en France une somme de quatre
» mille francs, dont plût à Dieu
» qu'aïant fait bonne quittance, je
» tinsse maintenaut un pain d'un sou
» & un seul verre de vin. Quant à
» Maître Richer, notre Ministre,
» mort depuis peu à la Rochelle, le
» bon Homme, étant étendu de foi-
» blesse, pendant nos miseres, dans sa
» petite Cabine, ne pouvoit même
» lever la tête pour prier Dieu, qu'il
» invoquoit néanmoins, couché à plat
» comme il étoit. Je dirai ici, en pas-
» sant, avoir non-seulement observé
» dans les autres, mais senti moi-mê-
» me pendant les deux plus cruelles
» famines où j'ai passé, que lorsque
» les corps sont atténués, la nature dé-
» faillante, & les sens aliénés par la

Cruelle disposition que la Famine inspire.

» le moins avions-nous,
» à Sancerre, quelques
» racines, herbes sauva-
» ges, bourgeons de vi-
» gnes; & autres choses
» qui se peuvent trouver
» sur terre. p. 466.

» dissipation des esprits, cette situa-
» tion rend les Hommes farouches,
» jusqu'à les jetter dans une colere,
» qu'on peut bien nommer une espece
» de rage : & ce n'est pas sans cause
» que Dieu, menaçant son Peuple de
» la famine, disoit expressément que
» celui qui avoit auparavant les cho-
» ses cruelles en horreur, deviendroit
» alors si dénaturé, qu'en regardant
» son Prochain & même sa propre
» Femme & ses Enfans, il desireroit
» d'en manger (32); car outre l'exem-
» ple du Pere & de la Mere, qui man-
» gerent leur propre Enfant au Siége
» de Sancerre, & celui de quelques
» Soldats, qui, aïant commencé par
» manger les corps des Ennemis tués
» par leurs armes, confesserent ensui-
» te que si la famine eut continué, ils
» étoient résolus de se jetter sur les
» Vivans, nous étions d'une humeur
» si noire & si chagrine sur notre Vais-
» seau, qu'à peine pouvions-nous nous
» parler l'un à l'autre sans nous fâcher,
» & même (Dieu veuille nous le par-
» donner !) sans nous jetter des œil-
» lades & des regards de travers, ac-
» compagnés de quelque mauvaise vo-

(32) C'est ce qu'on lit, en effet, au chap. 28 du Deutéronome, versets 53 & 54.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Lery mange son Perroquet chéri.

» lonté de nous manger mutuellement.
» Le 15 & le 16 de Mai, il nous
» mourut encore deux Matelots, sans
» autre maladie que l'épuisement cau-
» sé par la faim. Nous en regrettâmes
» beaucoup un, nommé *Roleville*, qui
» nous encourageoit par son naturel
» joïeux, & qui dans nos plus grands
» dangers de Mer, comme dans nos
» plus grandes souffrances, disoit tou-
» jours : mes Amis, ce n'est rien. Moi,
» qui avois eu ma part à cette fami-
» ne inexprimable, pendant laquelle
» tout ce qui pouvoit être mangé l'a-
» voit été, je ne laissois pas d'avoir
» toujours secretement gardé un Per-
» roquet que j'avois, aussi gros qu'une
» Oie, prononçant aussi nettement
» qu'un Homme ce que l'Interprete,
» dont je le tenois, lui avoit appris de
» la Langue Françoise & de celle des
» Sauvages, & du plus charmant plu-
» mage. Le grand desir que j'avois
» d'en faire présent à M. l'Amiral,
» me l'avoit fait tenir caché cinq ou
» six jours, sans avoir aucune nour-
» riture à lui donner; mais il fut sa-
» crifié comme les autres à la néces-
» sité; sans compter la crainte qu'il
» ne me fût dérobé pendant la nuit.
» Je n'en jettai que les plumes : tout

» le reste, c'est-à-dire non-seulement » le corps, mais aussi, trippes, piés, » ongles & bec crochu, soutint pendant quatre jours quelques amis & » moi. Cependant mon regret fut » d'autant plus vif, que le cinquieme » jour nous découvrîmes la terre. Les » Oiseaux de cette espece pouvant se » passer de boire, il ne m'eut pas fallu » trois mois pour le nourrir dans cet » intervalle.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Le Vaisseau arrive à la vûe des Côtes de France.

» Enfin Dieu, nous tendant la main » du Port, fit la grace à tant de Misérables, étendus presque sans mouvement sur le Tillac, d'arriver le » 24 de Mai 1558, à la vue des Terres de Bretagne. Nous avions été » trompés tant de fois par le Pilote, » qu'à peine osâmes-nous prendre » confiance aux premiers cris qui nous » annoncerent notre bonheur. Cependant nous sûmes bien-tôt que nous » avions notre Patrie devant les yeux.

Furieuse résolution du Maître du Navire.

» Après que nous en eûmes rendu graces au Ciel, le Maître du Navire » nous avoua publiquement que si notre situation eut duré seulement un » jour de plus, il avoit pris la résolution, non pas de nous faire tirer » au sort, comme il est arrivé quatre » ou cinq ans après, dans un Navire

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

» qui revenoit de la Floride (33) ;
» mais, ſans avertir perſonne, de
» tuer un d'entre nous, pour le faire
» ſervir de nourriture aux autres : ce
» qui me cauſa d'autant moins de
» fraïeur, que malgré la maigreur
» extrême de mes Compagnons, ce
» n'auroit pas été moi qu'il eut choiſi
» pour premiere victime, s'il n'eut
» voulu manger ſeulement de la peau
» & des os.

Premieres circonſtances de l'arrivée.

Nous nous trouvions peu éloignés de la Rochelle, où nos Matelots avoient toujours ſouhaité de pouvoir décharger & vendre leur bois de Breſil. Le Maître, aïant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre, prit la Chaloupe avec Dupont & quelques autres, pour aller acheter des vivres à Hodierne, dont nous étions aſſez proches. Deux de nos Compagnons, qui partirent avec lui, ne ſe virent pas plutôt au rivage, que l'eſprit troublé par le ſouvenir de leurs peines, & par la crainte d'y retomber, ils prirent la fuite, ſans attendre leur bagage, en proteſtant que jamais ils ne retourneroient au

(33) Lery raconte qu'en 1564, la Famine fit tuer ſur Mer un Malheureux, nommé *la Chere*, & que l'Equipage, extrêmement affoibli, commença par boire ſon ſang tout chaud. Il cite l'Hiſtoire de la Floride, où l'on trouve effectivement ce fait, chap. 3.

Vaiſſeau. Fort long-tems après, l'un des deux aïant lû les premieres Editions du Voïage de Lery, lui écrivit à Geneve, pour lui marquer combien il avoit eu de peine à rétablir ſa ſanté. Les autres revinrent ſur-le-champ avec toutes ſortes de vivres, & recommanderent aux plus affamés d'en uſer d'abord avec modération. On ne penſoit plus qu'à ſe rendre à la Rochelle, lorſqu'un Navire François, paſſant à la portée de la voix, avertit que toute cette Côte étoit infeſtée par certains Pirates. L'impuiſſance où l'on étoit de ſe défendre, détermina tout le monde à ſuivre le Vaiſſeau dont on avoit reçu cet avis; & ſans le perdre de vue, on alla mouiller le 26 dans le beau Port de Blavet.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

On va mouiller au Port de Blavet.

Pour l'inſtruction des Voïageurs, arrêtons-nous un moment aux obſervations de Lery, dont les détails naïfs & curieux ne peuvent être conſervés que dans ſon ſtyle. » Entre pluſieurs Vaiſ» ſeaux de guerre, qui ſe trouvoient » dans ce Port, il y en avoit un de » Saint Malo, qui avoit pris & em» mené un Navire Eſpagnol revenant » du Pérou, & chargé de bonne Mar» chandiſe, qu'on eſtimoit plus de » ſoixante mille Ducats. Le bruit s'en

Inſtruction pour les Voïageurs.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.
DE LERY.
1558.

» étant divulgué par toute la France, » il étoit arrivé à Blavet quantité de » Marchands Parisiens, Lyonnois, & » d'autres lieux, pour en acheter. Ce » fut un bonheur pour nous, car plu- » sieurs d'entr'eux se trouvant près de » notre Vaisseau, lorsque nous en » voulûmes descendre, non-seule- » ment il nous emmenerent par-des- « sous les bras, comme gens qui ne » pouvoient encore se soutenir, mais » apprenant ce que nous avions souf- » fert de la famine, ils nous exhorte- » rent à nous garder de trop manger, » & nous firent d'abord user peu à » peu de bouillons de vieilles Poulail- » les bien consommées, de lait de » Chevre, & autres choses propres à » nous élargir les boiaux, que nous » avions, tous, fort rétrécis. Ceux » qui suivirent ce conseil s'en trouve- » rent bien. Quant aux Matelots qui » voulurent se rassasier dès le premier » jour, je crois que de vingt, échap- » pés à la famine, plus de la moitié » creverent & moururent subitement. » De nous autres quinze, qui nous » étions embarqués comme simples » Passagers, il n'en mourut pas un » seul, ni sur Terre ni sur Mer «. A la vérité, n'aïant sauvé que la peau & les

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

os, non-ſeulement on nous auroit pris pour des cadavres déterrés, mais auſſi tôt que nous eûmes commencé à reſpirer l'air de terre, nous ſentîmes un tel dégoût pour toutes ſortes de viandes, que moi particulierement, lorſque je fus au Logis, & que j'eus approché le nez, du vin qu'on me préſenta, je tombai à la renverſe, dans un état qui me fit croire prêt à rendre l'eſprit. Cependant, aïant été couché ſur un lit, je dormis ſi bien cette premiere fois, que je ne me réveillai point avant le jour ſuivant.

Avec quelles difficultés les Proteſtans ſont guéris.

Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, petite Ville qui n'en eſt qu'à deux lieues, où les Médecins nous conſeillerent de nous faire traiter. Mais un bon régime n'empêcha point que la plûpart ne devinſſent enflés, depuis la plante des piés juſqu'au ſommet de la tête. Trois ou quatre ſeulement, entre leſquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. Nous eûmes tous un cours de ventre ſi opiniâtre, qu'il nous auroit ôté l'eſpérance de pouvoir jamais rien retenir, ſans le ſecours d'un remede dont je crois devoir la recette au Public. C'eſt du Lierre terreſtre & du riz bien cuit, qu'il faut

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

étouffer enſuite dans le même Pot, avec quantité de vieux draps alentour. On y jette enſuite des jaunes d'œufs; & le tout doit être mêlé enſemble dans un Plat ſur un réchaud. Ce mets, qu'on nous fit manger avec des cuillieres, comme de la bouillie, nous délivra tout-d'un-coup d'un mal, qui n'auroit pu durer quelques jours de plus ſans nous faire périr tous (34).

Inutilité du Procès fait par Villegagnon.

Mais Lery & ſes Compagnons étoient menacés d'un autre danger, dont ils n'avoient eu juſqu'alors aucune défiance. On doit ſe rappeller que Villegagnon avoit remis au Maître du Navire un petit Coffre, qui contenoit, avec ſes Lettres, un Procès qu'il avoit formé contr'eux, & qu'il envoïoit tout inſtruit aux Juges du premier lieu où le Coffre ſeroit ouvert. Il le fut à Hennebon, parceque Villegagnon, qui étoit né en Bretagne, voulut écrire à diverſes Perſonnes de cette Province. Le Procès fut remis aux Juges. Mais Dupont en connoiſſoit quelques-uns, auſſi attachés que lui à l'Egliſe de Geneve, qui loin d'avoir égard à ces odieuſes accuſations, les ſupprimerent, & ne rendirent que de bons offices à ceux dont elles menaçoient la vie.

(34) *Ibid.* pp. 476. & précédentes.

Ils quitterent Hennebon, pour se rendre à Nantes, sans avoir encore la force de conduire leurs chevaux, ni de supporter le moindre trot, obligés même d'avoir chacun leur Homme à pié, pour les conduire par la bride. Nos sens, dit Lery, étoient comme entierement renversés. A Nantes, ils eurent encore, pendant huit jours, l'oreille si dure, & la vue si troublée, qu'ils craignirent d'être devenus sourds & aveugles, à l'exemple de Jonathas, fils de Saül; car Lery ne perd point une occasion de s'appuïer du témoignage des Livres Saints. Lorsque Jonathas, dit-il, après avoit goûté du miel au bout d'une baguette, déclara que sa vue étoit éclaircie, il fit assez connoître que c'étoit la faim dont il avoit été pressé, qui la lui avoit obscurcie (35). Cependant ils furent si bien traités, qu'un mois après il ne leur restoit pas la moindre foiblesse aux yeux. Ils furent guéris aussi de leur surdité. Mais l'estomac de Lery demeura fort foible; & les nouveaux malheurs du même genre, dans lesquels il retomba au Siége de Sancerre, acheverent de le ruiner. Il ne nous apprend point quelle fut sa retraite, en quittant la Ville de

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Effets des maux qu'avoit soufferts Lery.

(35) Pag. 484.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS AU BRESIL.

Nantes. D'autres circonſtances ont pû faire juger qu'il prit le parti de retourner à Geneve.

DE LERY. 1558. Eclairciſſement ſur le Fort de Coligny & ſur Villegagnon.

Mais il ne laiſſe point ſans éclairciſſement ce qu'il a déja dit, avec quelque obſcurité, de l'établiſſement des François au Fort de Coligny. Villegagnon, que quelqu'un, dit-il, a nommé le Caïn de l'Amérique, abandonna cette Place; & par ſa faute elle tomba enſuite au pouvoir des Portugais, avec l'Artillerie marquée aux armes de France. Il revint en France, où il ne ceſſa point de faire la guerre aux Sectateurs de Calvin, & mourut (36) au mois de Décembre 1571, dans une Commanderie de l'Ordre de Malte, nommée Beauvais, en Gâtinois, près de Saint Jean de Nemours.

§ III.

Voïages & Etabliſſement des Hollandois au Breſil.

INTRODUCTION.

ON peut dire du Breſil, qu'il n'y a point de grande Région où l'on ait ſi ſi peu de Voïages qui en portent le titre, & qu'en récompenſe il n'y en a

(36) Saiſi d'un feu au corps, ſuivant quelques Ecrivains Proteſtans.

pas

pas non plus dont tant de Voïageurs aient eu l'occaſion de parler (37); d'où il arrive que nous n'en avons point encore de Relation bien complette, mais que pour en former une on peut s'aider des lumieres qui ſe trouvent diſperſées dans un grand nombre de Relations. Il paroît ſeulement néceſſaire de commencer par l'expoſition de quelques évenemens Hiſtoriques, qui jetteront du jour ſur mille obſervations qui en demandent; & nous l'emprunterons des Hiſtoriens les plus exacts.

Entrepriſes & Conquêtes des Hollandois au Breſil.

Le Portugal continuoit de jouir du Breſil, depuis le regne d'Emmanuel, qui avoit commencé à donner de la ſolidité aux premiers Etabliſſemens. Mais cette Couronne étant paſſée, en 1581, ſur la tête de Philippe II, Roi d'Eſpagne, les guerres que ce Prince eut à ſoutenir contre la France & l'Angleterre, & ſurtout contre les Mécontens des Païs-Bas, qui formerent ſous ſon regne la République des Provinces

(37) La raiſon en eſt ſimple; c'eſt que les Portugais, ſeule Nation de l'Europe qui faſſe le voïage exprès, ne s'attachent gueres, par une politique qui leur eſt commune avec les Eſpagnols, à faire connoître leurs Domaines; & que d'un autre côté la ſituation du Breſil y fait ſouvent relâcher des Etrangers curieux, qui ne perdent pas l'occaſion de jetter ſur leur Journal ce qu'ils y obſervent en paſſant.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Unies, lui laisserent peu de loisir pour s'occuper de ses acquisitions étrangeres. D'un autre côté, ces nouveaux Républiquains, qu'il n'avoit pû retenir dans sa dépendance, étoient encore trop foibles, ou trop pressés de leurs affaires domestiques, pour entreprendre d'affoiblir l'Ennemi de leur liberté par des Conquêtes : mais ils firent de si grands progrès pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV, qu'après avoir établi fort heureusement leur Compagnie des Indes Orientales (38), ils se virent en état d'en former une des Indes Occidentales, qui n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui d'être une des principales branches de leur commerce.

Cette institution devint fatale aux Portugais dès son origine. Jacob Willekens & l'Hermite, deux Commandans des Flottes Hollandoises, commencerent par courir les Côtes de Portugal, & firent des prises qui augmenterent leurs forces. Après cet essai, les Hollandois envoïerent Willekens au Bresil. Ils n'ignoroient point que ce Païs, qui n'a gueres moins de douze cens lieues de Côtes, étoit naturelle-

(38) Voïez l'établissement de cette Compagnie, au Tome XXIX.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ment riche & fertile. On a vû qu'il y avoit peu de grandes Maisons, en Portugal, qui n'y possedassent des terres. Les Brasiliens les plus voisins avoient été soumis par degrés. On y prenoit peu de part aux guerres qui troubloient l'Europe; & si l'on excepte l'Entreprise des François, dont le souvenir commençoit à s'éloigner, on y jouissoit depuis long-tems d'une paix profonde. Aussi les Gouverneurs ne s'y appliquoient-ils qu'au Commerce, & les Soldats étoient devenus Marchands. Cependant quelques Particuliers Hollandois, qui s'y étoient présentés pour la Traite, avoient été fort bien reçus des Indiens, parceque donnant les Marchandises à bon marché, il y avoit plus de profit à tirer d'eux que des Portugais. Ce commerce clandestin avoit disposé de tous les Naturels du Païs en leur faveur.

Telles étoient les conjonctures, lorsque Willekens parut dans la Baie de tous les Saints. Les Portugais songerent moins à se défendre, qu'à sauver la meilleure partie de leurs richesses. L'Amiral Hollandois se rendit maître de Saint Salvador, Capitale de cette grande Région. Dom Diegue de Mendoça, qui en étoit Gouverneur, n'eut

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ni le courage de se défendre, ni la prudence de se sauver. L'Archevêque seul (39), à la tête de son Clergé, entreprit de soutenir l'honneur de sa Nation, se retira dans un Bourg voisin, où il se fortifia, & causa dans la suite beaucoup d'embarras aux Conquérans. Mais ils firent un butin inestimable dans la Ville, & s'emparerent en peu de jours, de la plus grande Capitainie du Bresil.

Cette nouvelle jetta le Portugal dans une extrême consternation, qui fut encore augmentée par l'opinion que le Gouvernement Espagnol n'étoit pas fâché de voir perdre aux Portugais une partie de ce beau Païs; dans l'espérance que n'aïant que cette ressource, ils en seroient plus souples & moins fiers. Mais Philippe en jugeoit différemment. Il écrivit de sa propre main aux Grands de Portugal, & les pria de faire leurs efforts pour réparer cette perte. En moins de trois mois ils équiperent, à leurs frais, une Flotte de vingt six Vaisseaux. Toute la Noblesse s'empressa de contribuer à cet armement, soit par des levées de Troupes, soit en s'embarquant elle-même. Cependant, l'Espagne voulant y joindre aussi

(39) Il se nommoit Michel Texeira.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ſes forces, les deux Flottes ne ſe trouverent prêtes qu'au mois de Février 1626. Elles étoient commandées par Frederic *de Tolede Oſorio*, Marquis de *Valdueſa.* Le nombre des Matelots & des Soldats montoit à douze ou quinze mille, & le paſſage fut aſſez heureux juſqu'à la Baie de tous les Saints.

Depuis la conquête, les Hollandois avoient beaucoup ſouffert à San Salvador. L'Archevêque, avec quinze cens Hommes qui s'étoient raſſemblés ſous ſes ordres, avoit ſouvent défait leurs Partis, leur avoit coupé les vivres, & les tenoit étroitement bloqués, lorſqu'il fut enlevé par la mort. Nuñez Marino prit le commandement après lui. Il eut, pour ſucceſſeur, Dom Franciſco de Moura. Mais ces changemens n'aïant point interrompu le blocus, la ſituation des Hollandois n'étoit pas changée à l'arrivée des Flottes combinées d'Eſpagne & de Portugal. On en débarqua quatre mille Hommes, ſous la conduite de Dom Manuel de Menezez. Il n'en falloit pas tant pour forcer une Place déja fatiguée par un long Siége. Le Gouverneur voulut faire quelque réſiſtance; mais la Garniſon, révoltée contre ſes ordres, le força d'ac-

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

cepter une composition, le 10 d'Avril. Après cet exploit, la Flotte remit à la voile, & revint en Europe, fort délabrée par la tempête, qui en fit périr une partie.

La République des Provinces-Unies ne se borna point à la vangeance qu'elle prit en Europe, en faisant enlever quantité de Vaisseaux Portugais, où elle faisoit souvent un riche butin. Vers le milieu de l'année 1629, l'Amiral *Lonk* partit avec une Flotte de vingt-sept Vaisseaux de guerre, fournis par divers Ports de Hollande. Les Trouppes de débarquement étoient commandées par Thierry de Wardenbourg. Cet armement fut augmenté, dans sa navigation, jusqu'au nombre de quarante-six Vaisseaux : mais il fit bien du chemin avant que d'arriver au Bresil, puisqu'il ne découvrit la Côte de Fernambuc que le 3 de Février 1630. Wardenbourg débarqua le 15 dans la Capitainie de ce nom, avec deux mille quatre cens Soldats, & quatre cens Hommes des Equipages. Il s'avança, le 16, vers la Ville d'Olinde, qu'il prit, après s'être rendu maître de trois Forts, qui lui couterent trois sanglans combats. Les Brasiliens, animés par les Portugais, les avoient aidés à dis-

puter vivement l'entrée de leur Païs. Mais Lonk détermina la victoire, en se postant sur le Récif, situé au Midi d'Olinde, & sur la pointe d'une longue terre, où les Portugais avoient élevé un Fort sous le nom de Saint George.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRE-

Un avantage de cette importance répandit la terreur dans tout le Païs, & les Hollandois en profiterent pour se rendre Maîtres du reste de la Capitainie : ils en fortifierent les principaux lieux, surtout le Récif, qu'ils rendirent en peu de tems une des meilleures & des plus fortes Places de l'Amérique. On n'épargna rien, en Portugal, pour engager les Ministres d'Espagne à se remettre en possession d'un si beau Païs. On leva des Trouppes ; on arma une Flotte nombreuse, & l'on fournit de très grosses sommes. Les Espagnols s'étant déterminés à faire partir aussi quelques Vaisseaux, *Oquendo* fut nommé pour commander cette nouvelle Flotte, qui auroit suffi pour reprendre ce qu'on avoit perdu, si la mortalité ne s'étoit pas mise dans les Trouppes avant leur embarquement. De cinq mille Hommes dont elles devoient être composées, il en mourut deux mille, & la crainte du même sort dis-

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

perſa le reſte. Il fallut emploïer la force, pour ramener les Déſerteurs & pour les faire embarquer. Ils partirent au mois de Mai, ſur trente Vaiſſeaux, dont la moitié étoit à peine en état de ſoutenir un Combat naval. Cependant, cette Flotte aïant été renforcée aux Canaries par quinze Vaiſſeaux de guerre, & par neuf aux Côtes du Cap verd, elle ſe trouva forte de cinquante-quatre. Les Hollandois, qui, ſur la premiere nouvelle de ſon départ, étoient venus au-devant d'elle, avec quatorze Vaiſſeaux & deux Yachts, furent extrêmement ſurpris d'une augmentation à laquelle ils ne s'étoient point attendus. On avoit dit à *Pater*, leur Amiral, qu'elle ne conſiſtoit qu'en huit Galions ; au lieu qu'elle avoit douze Galions de Caſtille & deux Pataches, cinq Galions de Portugal, dix-neuf Vaiſſeaux de Roi, & le reſte de différentes ſortes. L'inégalité des forces n'empêcha point Pater de riſquer un engagement. Il y périt par le feu, qui fit ſauter ſon Vaiſſeau ; & *Thys*, autre Commandant Hollandois, eut le même ſort. Les Hollandois ne laiſſerent point de faire une belle retraite, & d'emmener à Olinde un Vaiſſeau Eſpagnol, qu'ils avoient pris dans le

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Combat. Oquendo, qui les ſuivoit, mouilla ſur la Côte de Paraïba, mit à terre douze cens Hommes, pour la garde du Païs, pourvut à la ſureté de la Riviere de Saint François, des Capitainies de Ségeripe & de la Baie de Tous les Saints, & rafraîchit l'Armée Portugaiſe, commandée par d'Albuquerque; mais il reprit enſuite la route de Liſbonne ſans avoir penſé à faire le ſiege d'Olinde. Dans ſa navigation, il fut rencontré par une Flotte Hollandoiſe, qui maltraita furieuſement la ſienne.

L'année ſuivante, Dom Frederic de Tolede, qui conduiſit une autre Flotte au Breſil, cauſa peu de mal aux Hollandois. Ils ne ſe ſaiſirent pas moins des Capitainies de Tamaraca, de Paraiba, & de Rio grande, qui ne leur couterent que trois Campagnes.

En 1636, ils firent un dernier effort, pour achever la Conquête du Breſil. Le Comte Maurice de Naſſau, qu'ils choiſirent pour Général, partit du Texel le 25 Octobre de la même année, & jetta l'ancre, dans la Baie de Tous les Saints, le 23 du même mois de l'année ſuivante. Des Troupes qu'il avoit à bord, & de celles qu'il trouva dans les poſſeſſions Hollandoiſes, il forma une Armée conſidérable,

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

dont la plûpart des Officiers connoissoient le Païs, & les méthodes militaires des Portugais, contre lesquels ils avoient remporté divers avantages. A peine fut-il arrivé, qu'il tint la Campagne. Il alla chercher le Comte de Banjola, & le mit en fuite, après un combat fort opiniâtre. Porto-Calvo ouvrit ses Portes au Vainqueur, qui assiégea aussi-tôt la Citadelle de *Porvacaon*. La Garnison Portugaise y fit une fort belle défense; mais aiant été forcée de capituler, cette Conquête fut suivie de celle d'Openeda, & d'autres succès importans.

Le Comte Maurice, ne voulant pas laisser aux Portugais le tems de respirer, entreprit de les affoiblir encore par une diversion : il envoïa sur la Côte de Guinée, une Flotte considérable, qui y prit le fameux Fort de Saint Georges de la Mina. La Campagne suivante ne fut pas plus heureuse pour les armes du Portugal. Banjola, qui continuoit de les commander, fut défait pour la seconde fois par les Hollandois, dans la Capitainie de Segeripe, dont ils se rendirent maîtres, après avoir mis le feu à la Capitale. Les Nations de *Siara*, l'une des Capitainies Septentrionales du Bresil, se mirent sous leur protection, & leur deman-

derent du ſecours contre l'oppreſſion de leurs anciens Maîtres. Le Comte Maurice leur envoïa quelques Trouppes, ſous la conduite de *Gartouan*, qui, ſecondé par *Algodojo*, Cacique de Siara, mit le Siége devant la Ville de ce nom, la prit, & conquit tout le reſte de cette Capitainie.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Celles du Paraiba & de Rio Grande paroiſſoient difficiles à conſerver, parceque les Portugais y avoient des intelligences & des Places : le Comte emploïa toutes ſes forces à ſe ſaiſir des Places, s'aſſura des Indiens par toutes ſortes de faveurs, fit rebâtir dans le Paraiba l'ancienne Ville de Philippine, & la nomma Fredericſtat, du nom du Prince d'Orange. Il tenta auſſi de ſe rendre maître de San Salvador, où les Portugais s'étoient avantageuſement rétablis : mais après s'être ſaiſi des Châteaux d'*Albert*, de Saint Barthelemy & de Saint Philippe, qui couvrent cette Ville, il perdit, dans une ſortie vigoureuſe, la plûpart de ſes Officiers, ſes Ingénieurs & quantité de Soldats. Cette diſgrace, joint à l'arrivée d'un ſecours Portugais, qu'il ne put empêcher d'entrer dans la Place, l'obligea d'abandonner les Châteaux, & de ſe retirer avec aſſez de précipitation.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

L'année 1639 ne fut qu'une ſuite de malheurs pour les entrepriſes de l'Eſpagne & du Portugal. Les deux Nations mirent en Mer, ſous les ordres du brave Fernand de Maſcarenhas, Comte de la Torre, une Flotte de quarante-ſix Vaiſſeaux de guerre, parmi leſquels on comptoit vingt-ſix Galions équipés au double, avec cinq mille Soldats & un nombre proportionné de Matelots. Elle fut encore augmentée ſur la route; & vrai-ſemblablement elle eut forcé le Comte Maurice d'abandonner le Breſil, ſurtout dans un tems où les Trouppes Hollandoiſes étoient fort diminuées & manquoient de proviſions; mais en raſant les Côtes d'Afrique, cette redoutable Flotte prit au Cap verd un mal contagieux, qui fit périr trois mille Soldats. Le reſte étant arrivé dans un triſte état à San Salvador, Maſcarenhas emploïa le tems à remonter ſes Vaiſſeaux de tout ce qu'il put trouver de monde dans la Capitainie de Rio Janeiro, reſſource heureuſe, qui le mit en état de lever l'ancre avec douze mille Hommes de combat: mais elle fut ſi lente, qu'on étoit au mois de Janvier 1640, & dans l'intervalle Maurice n'avoit pas fait de moindres efforts pour ſa défenſe. Il

attendoit, de Hollande, des ſecours qui arriverent à propos. L'Amiral *Loos* s'étoit mis en Mer avec quarante & un Vaiſſeaux, de différentes grandeurs, & ſe trouvoit à quatre milles du Port d'Olinde lorſque les Portugais ſortirent de la Baie de tous les Saints. Les deux Flottes ſe livrerent quatre furieux combats : Loos périt dans le premier, & la victoire n'en demeura pas moins à ſes Trouppes. Jacques *Huygens*, qui ſucceda au commandement, livra les trois autres, & n'y perdit que vingt-huit Hommes, tandis que la perte des Portugais & des Caſtillans fut de pluſieurs mille. Une partie de leur Flotte échoua ſur les écueils, nommés *Baxas de Roccas*, où les uns moururent de ſoif, & les autres n'eurent pas peu de peine à ſe ſauver : le reſte ſe diſſipa. Enfin la diſcorde, qui ſe mit entre les deux Nations, acheva leur perte ; & d'un ſi bel armement, il ne revint en Eſpagne que quatre Galions, avec deux Vaiſſeaux Marchands.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Le Comte Maurice aïant embarqué preſque tous ſes Soldats ſur ſa Flotte, ſes Garniſons ſe trouvoient ſi affoiblies, que les Portugais du Breſil ſe flatterent de pouvoir ſe remettre en poſſeſſion de quelques Places. Jean Lopez

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

de Carvalho, à la tête d'un Parti, & les Brasiliens commandés par un de leurs plus braves Chefs, nommé *Cameron*, ravagerent le Bresil Hollandois, y battirent quelques Trouppes & prirent des Villes. Mais ce bonheur dura peu : ils furent défaits à leur tour par *Coine*, qui avoit fait l'expédition du Bresil, & réduits à chercher leur salut dans la fuite. En même tems *Lichthart*, étant entré avec vingt-cinq Vaisseaux dans la Baie de Tous les Saints, répandit de toutes parts les horreurs de la plus cruelle guerre. Montaleran, Viceroi du Bresil Portugais, en fut si touché, qu'il proposa au Comte Maurice une convention stable, pour donner enfin des bornes aux hostilités : mais tandis que les Commissaires étoient occupés de cette négociation, on apprit, au Bresil, la révolution qui venoit de détacher le Portugal de la Couronne d'Espagne.

Jean IV, que les Portugais s'étoient donné pour Maître, avoit besoin de toutes ses forces pour se soutenir contre l'Espagne, à qui la perte d'un si beau Roïaume causoit le plus vif regret. D'ailleurs, l'Espagne & le Portugal ensemble n'aïant pû chasser du Bresil leurs Ennemis communs, il y avoit

peu d'apparence que dans la crise où l'on étoit, le Portugal en fût capable seul. Le nouveau Monarque ne pensa, au contraire, qu'à liguer avec lui les Hollandois contre l'Espagne. Tristan de Mendoça Hurtado, son Ambassadeur à la Haie, conclut avec eux une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une Tréve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Ce Traité fut signé le 23 de Juin 1641. Chacun étoit conservé dans la possession de ce qu'il tiendroit au jour de la publication; & les Ministres des deux Partis devoient s'assembler à la Haie, huit mois après la ratification, pour traiter une Paix générale : il étoit même reglé que si l'on ne parvenoit point à ce but, la Tréve ne laisseroit pas de subsister, & que le Commerce seroit libre, avec cette seule restriction, que les Hollandois ne pourroient envoïer en Portugal des Marchandises venues du Bresil, ni les Portugais en Hollande.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Mais il s'éleva des difficultés, qui arrêterent l'effet de ces dispositions. Les Hollandois trouverent des prétextes, pour refuser de rendre quelques Places qu'ils avoient prises depuis le tems marqué par la Tréve; & Jean IV, piqué de cette conduite, prit la résolu-

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

tion de laisser aux Portugais du Bresil, la liberté d'agir pour ses intérêts, sans faire paroître qu'il y prît la moindre part. Ses Officiers feignant par ses ordres de ne penser qu'à vivre dans une parfaite union avec les Hollandois, emploïerent toute leur adresse à leur faire prendre le parti de renvoïer leurs Trouppes en Europe. Le Comte Maurice s'y laissa tromper lui-même. Il crut la tranquillité si bien établie, qu'il ne fit pas difficulté de retourner en Hollande, avec la meilleure partie de ses forces (40). Les Directeurs que la Compagnie d'Occident avoit nommés pour gouverner après lui, étoient *Hamel*, Marchand d'Amsterdam, *Bassis*,

(40) M. le Clerc, dans son Histoire des Provinces-Unies, prétend qu'il fut rappellé, parcequ'ils faisoit une si grande dépense au Bresil, qu'elle avoit fait baisser les Actions de la Compagnie; & loin d'avouer qu'il eut été trompé par de fausses apparences, il assure » qu'il s'étoit déja plaint, » aux Etats Généraux, » d'une œconomie mal » entendue, qui avoit » fait diminuer trop les » appointemens des Officiers de la Compagnie, » & surtout le nombre des » Trouppes, qu'on vouloit réduire à dix-huit » cens hommes, forces » insuffisantes pour tenir » en bride les Ennemis » de l'établissement Hollandois «. Suivant le même témoignage, Maurice avoit aussi représenté » que tout le monde se » plaignoit du mépris que » la Compagnie témoignoit pour ceux qui » étoient à son service; » que les Portugais, restés dans les Possessions » Hollandoises, étoient » des Ennemis cachés, » qui soupiroient pour se » revoir soumis à leur » Roi, & qui devoient à

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Orfévre de Harlem, & *Bulleſtraat*, Charpentier de Middelbourg, c'eſt-dire des eſprits ſimples, & moins propres au Gouvernement qu'au Commerce. Dans un Conſeil qu'ils formoient entr'eux, & qui jouiſſoit de toute l'autorité, ils ne s'occupoient que des moïens d'augmenter leurs richeſſes; ils vendoient des armes & de la poudre aux Portugais, qui leur en donnoient un prix exceſſif; ils négligeoient les Fortifications, dont la plûpart commençoient à tomber en ruine, & ils donnoient facilement des congés aux Soldats qui demandoient à retourner en Europe, pour faire tourner à l'avantage du négoce la dépenſe des Garniſons qu'ils croïoient inutiles pendant la Tréve.

Les effets d'une ſi mauvaiſe adminiſtration ne tarderent point à ſe faire

» la Compagnie des ſommes conſidérables qu'ils » ſeroient bien aiſes de » ne pas païer, ce qui » pouvoit cauſer tôt ou » tard un ſoulevement; » qu'il n'y avoit pas aſſez de Trouppes pour la » garde des Ports & des » Forts; que ces mêmes » Portugais ſe plaignoient » qu'on ne leur laiſſoit » point l'exercice de leur » Religion auſſi libre » qu'on l'avoit promis, » & que tout cela, joint » à la différence de la » Langue & des uſages, » leur donnoit une invincible averſion pour » les Hollandois. *Hiſtoire des Provinces-Unies*, *tom.* 1, *l.* 12. *pag.* 230. Ainſi le Comte Maurice ne s'y trompa point, & la ruine des Hollandois étoit comme annoncée: mais la Compagnie, ſuivant le même Hiſtorien, s'affoibliſſoit en formant des entrepriſes au deſſus de ſes forces. *Ibid. p.* 218.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ſentir. En 1645, un Portugais, nommé Antonio *Calvalcante*, ſut échauffer tout-d'un-coup ſa Nation. Il faiſoit ſa demeure dans la Ville-Maurice, qui étoit devenue comme la Capitale du Païs de Fernambuc, où il exerçoit l'Office de Juge des Portugais. Les nôces de ſa Fille devoient ſe faire le 24 de Juin: il y invita tous les Hollandois qui avoient part au Gouvernement, réſolu de ſe ſaiſir d'eux au millieu du Feſtin, de les maſſacrer, & de faire enſuite main baſſe ſur le Peuple, qui étoit ſans précaution, parcequ'il ſe croïoit ſans danger. Les principaux Portugais, qui avoient part à ce deſſein, ou qui ne l'ignoroient pas, avoient acheté des Hollandois quantité de Marchandiſes, païables à terme, dans l'eſpérance de les retenir après l'exécution du complot. Mais il fut découvert par un des Complices. Calvacante eut le bonheur de ſe ſauver avec les principaux Conjurés, & raſſembla quelques Trouppes, avec leſquelles il ſe mit à ravager les Terres Hollandoiſes. Envain le Conſeil ſuprême de Fernambuc envoïa faire ſes Plaintes au Gouverneur Portugais: non-ſeulement il proteſta qu'il n'avoit pas eu la moindre connoiſſance de cette entrepriſe, mais il promit d'obſerver

religieusement la Tréve. L'Ambassadeur de Portugal à la Haie donna les mêmes assurances au nom de son Roi.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Cependant, dès le mois d'Août suivant, il y eut une action fort vive entre quelques Trouppes de la Compagnie & celles de Cavalcante, près de Saint Antoine. L'avantage y fut égal, & le Gouverneur Portugais feignit encore de n'y prendre aucune part : mais peu de tems après, Cavalcante s'étant trouvé en état d'assiéger le Fort de Puntal, au Cap Saint Augustin, avec deux mille quatre cens Hommes & quelque Artillerie, il parut assez qu'on lui envoïoit sous main du secours. Le lendemain, une Flotte de vingt-huit Vaisseaux Portugais vint mouiller devant le Récif d'Olinde. Ses Chefs protesterent aussi qu'ils n'avoient aucune connoissance de la conspiration, & se fournirent des rafraîchissemens, avec lesquels ils remirent à la voile. Les Hollandois, en commençant à ouvrir les yeux, attribuerent cette conduite à la crainte que la Flotte Portugaise avoit eue de huit Vaisseaux de guerre, qui étoient restés dans la Rade & dans le Port d'Olinde, sous le commandement de Lichthart. Ils furent confirmés dans cette opinion, lorsqu'ils eurent appris

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

que sept des Vaisseaux Portugais étoient venus de la Baie de Tous les Saints. On sut ensuite que cette Flotte avoit débarqué au Rio Formoso quinze cens Hommes, qui s'étant joints aux Rebelles, attaquerent Serinhaim, & forcerent la Garnison Hollandoise de se rendre après huit jours de Siége.

Les hostilités continuerent vivement, sans que la Cour de Lisbonne changeât de conduite; c'est-à-dire que pendant qu'on se battoit au Bresil, le Roi de Portugal déclaroit qu'il n'entroit point dans ces démêlés, & promettoit même de punir le Gouverneur du Bresil, si l'on pouvoit prouver qu'il y eût quelque part. Cependant l'Historien des Provinces-Unies assure que les preuves ne manquoient point à la Haie. » On y produisit, dit-il, une Lettre » envoïée à la Baie de Tous les Saints, » & signée de la propre main du Roi, » qu'on avoit trouvée dans un petit » Bâtiment qui y portoit des muni» tions, & qui avoit été pris par les » Algériens : ils avoient vendu leur » prise, & les papiers étoient tom» bés entre les mains d'un Juif, qui » avoit une Correspondance à Ams» terdam avec d'autres Juifs. Ceux-ci » l'avoient remise à la Compagnie,

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

» qui la fit voir aux Etats Généraux.
» Elle servit encore à découvrir qu'un
» Juif, arrivé du Bresil avec le Comte
» Maurice, avoit eu quelque connois-
» sance du dessein des Portugais, &
» que le complot de Cavalcante avoit
» été tramé avant le départ du Comte
« Maurice. Ce Juif fut arrêté, & con-
» damné à une grosse amende; mais il
» eut l'adresse de se sauver de sa Pri-
» son (41).

Quel moïen de convaincre un Roi, qui s'obstine à désavouer toute sorte de preuves? Les Etats Généraux n'aïant pas laissé de donner des ordres pour armer puissamment en Hollande, le Roi de Portugal poussa la dissimulation jusqu'à les faire avertir, par son Ambassadeur, qu'il étoit de leur intérêt de prendre la voie d'un accommodement; qu'ils trouveroient, dans leur entreprise, plus de difficultés qu'ils ne s'y attendoient; que les Soulevés du Bresil avoient six mille hommes bien armés, & qu'il leur en étoit venu trois autres mille de la Capitainie de la Baie; qu'avec ces forces, il seroit difficile aux Hollandois de les réduire, & qu'ils n'avoient point de meilleur parti que d'accepter l'offre qu'il leur

(41) Le Clerc, *ubi sup.* p. 232.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

faisoit de les soumettre lui-même, s'il pouvoit s'accorder sur le reste avec les Etats Généraux. L'Historien, faisant observer que si la Lettre n'étoit pas une supposition, il étoit visible que les Etats se laissoient tromper, n'explique leur aveuglement que par une profonde disposition de la Providence, qui ne vouloit pas permettre que tout le Commerce de l'Orient & de l'Occident tombât entre les mains d'une seule Nation. L'expérience, dit-il, a fait voir qu'elle ne seroit pas devenue plus vertueuse par l'augmentation de ses richesses (42). D'un autre côté, les Portugais comptoient de leur en imposer facilement, depuis le Traité avantageux qu'ils avoient conclu, le 20 Mars de la même année, avec leur Compagnie d'Orient, par lequel ils étoient demeurés, en effet, maîtres de toute la Canelle, en promettant d'en porter au Fort de Galle, où les Hollandois étoient établis dans l'Ile de Ceylan, cinq cens quintaux à un prix reglé, sans qu'il leur fût permis d'en prendre eux mêmes, ni d'en planter, dans l'Ile (43).

Pendant environ dix ans, la guerre fut continuée au Bresil, avec les mê-

(42) *Ibidem*
(43) Aitzema, Tom. 3. .28.

mes déguiſemens de la part du Roi de Portugal & de ſes Gouverneurs, qui ſe prêtoient même quelquefois à des arrangemens de Commerce, dont les grandes affaires de l'Europe forçoient les Etats Généraux de ſe contenter. En 1654, après avoir fait la paix avec les Anglois, ils ſentirent enfin l'importance de rétablir leur Compagnie des Indes Occidentales; & reconnoiſſant qu'il n'y avoit rien de ſincere à ſe promettre des Portugais ſur l'affaire du Breſil, ils réſolurent, pour les mettre à la raiſon, de ſe joindre au Protecteur de la République d'Angleterre: mais jugeant auſſi qu'ils devoient commencer par mettre leur Marine en bon état, ils donnerent des ordres pour l'équipement d'une Flotte de trente Vaiſſeaux de guerre, qui devoient ſe rendre d'abord à la Riviere de Liſbonne, & demander raiſon au Roi de Portugal de toutes les infidélités que la République avoit à lui reprocher. On étoit dans la chaleur de cet armement, lorſqu'on reçut, au commencement de Mai, la triſte nouvelle que dès le 25 de Janvier les Portugais s'étoient rendus maîtres de tout ce que les Hollandois avoient poſſedé dans le Breſil.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

On douta d'abord d'une si fâcheuse information. Les Commissions, qui avoient été données pour courir sur les Portugais aux Indes Occidentales, ne furent pas révoquées, & l'on en donna même de nouvelles. Mais le malheur de la République fut confirmé dans le cours du mois suivant. Il y avoit alors, à Lisbonne, un grand nombre de Vaisseaux Marchands d'Amsterdam, que le Roi de Portugal auroit pû faire arrêter, mais il prit le parti de les laisser libres, pour ne pas trop irriter les Etats Généraux, & se réserver le pouvoir de faire plus facilement la paix.

Schonembourg, Président du Conseil du Bresil, & *Hacks*, un des Conseillers, qui arriverent en Zelande le 13 de Juillet, après un voïage de quatre mois, firent, le 4 d'Août, leur rapport aux Etats Généraux : il contenoit en substance, qu'aïant souvent informé les Etats de la situation des affaires au Bresil, les explications qu'ils ne s'étoient pas lassés d'envoïer avoient donné le tems de prévenir les disgraces qui venoient d'arriver ; qu'ils avoient manqué de vivres & d'autres nécessités ; ce qui avoit fait perdre à la Colonie Hollandoise le respect qu'elle devoit

devoit à ses Chefs : qu'ils avoient pris patience, dans l'espoir qu'on leur donnoit de les secourir, mais que ces secours aïant été différés trop long tems, les Portugais avoient enfin saisi l'occasion, en les attaquant par Mer, le 20 Décembre de l'année précédente, avec une Flotte de soixante voiles, & par Terre avec une Armée de Portugais, de Brasiliens, de Negres & de Mulâtres, à qui la Flotte fournissoit abondamment des munitions & des vivres : qu'ils avoient eu soin de faire un Journal des opérations, qui seroit remis aux Etats, & par lequel leur conduite & celle de leurs Trouppes seroit justifiée : qu'ils n'avoient rendu les Places, qu'avec l'approbation & le conseil de Schouppe, Général de la République, des autres Officiers, de divers Colleges, & même des Juifs.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Ils représenterent que toutes les Trouppes, c'est-à-dire celles de Terre comme celles de Mer, se plaignoient d'avoir été forcées par le Gouvernement à servir trois fois plus long-tems qu'elles ne s'y étoient engagées ; que long-tems avant le Siege, tous les Soldats avoient manqué de vivres & d'habits ; que le desespoir d'être négligés, jus-

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

qu'à ne pas recevoir un ſou de paie, en avoit porté une partie à paſſer au ſervice des Portugais ; que d'autres s'étant cachés dans les Vaiſſeaux qui devoient partir, on s'étoit vu dans la néceſſité de les en tirer par force & de les faire pendre ; qu'entre ceux qui étoient demeurés, loin de penſer à combattre, on parloit de l'arrivée des Ennemis, comme d'une heureuſe délivrance ; que malgré l'ordre du Gouvernement, les trois Vaiſſeaux qui étoient à la garde de la Côte s'étoient retirés ; qu'ils avoient fait, à la vérité, quelques priſes, mais inſuffiſantes pour l'entretien des Garniſons, ou pour empêcher que les Portugais ne ſe remiſſent en poſſeſſion de tous les Païs qu'ils avoient perdus ; qu'enſuite il étoit arrivé de l'argent par quelques Navires de Hollande, & que les Trouppes avoient été païées ; mais que leur miſere n'avoit pas diminué, parcequ'avec de l'argent même elles n'avoient pû trouver des vivres : que ſi dans les derniers tems on avoit été délivré de cette extrémité, il ne s'enſuivoit pas qu'on ne fût plus menacé d'y retomber ; que cette crainte avoit porté les Soldats & le Peuple à demander des congés & des Paſſeports

pour ſe retirer, & qu'ils avoient été confirmés dans cette diſpoſition par des Billets que les Ennemis avoient fait répandre, au nom de *Barretto*, Général Portugais, par leſquels il promettoit aux Soldats & au Peuple cent cinquante florins, un habit neuf, & la liberté de retourner dans leur Patrie, comme on pouvoit le vérifier par quelques-uns de ces Billets que Schonembourg avoit conſervés : que là-deſſus les Soldats avoient menacé de piller le Récif ; ce qu'ils avoient déja fait à Stamarica & dans d'autres lieux, & que le Peuple, voïant ſes malheurs augmentés par cette crainte, avoit conjuré ſes Magiſtrats de compoſer avec les Portugais : enfin que ſi l'on n'avoit pas pris ce parti, il falloit conſiderer encore que tous les Braſiliens, qui étoient demeurés fideles au Gouvernement de Hollande, étoient en danger de tomber dans un eſclavage perpétuel, comme il étoit arrivé à San Salvador & dans pluſieurs autres Villes, lorſque les Portugais s'y étoient rétablis. Pour concluſion, on répétoit qu'il étoit notoire & certain qu'on n'avoit jamais reçu de ſecours régulier, quoiqu'on eût fait ſouvent de triſtes peintures de l'état des affaires du Breſil.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Cet Ecrit étoit ſigné du nom de ceux qui le préſentoient.

Schouppe, qui étoit arrivé auſſi, donna un autre Mémoire, dans lequel il rappelloit aux Etats, que depuis cinq ou ſix ans qu'il commandoit les Trouppes au Breſil, & qu'il avoit part au Gouvernement, il n'avoit pas manqué de rendre compte de ſa ſituation, ſurtout par rapport aux Soldats, qu'on avoit dégoûtés par toutes ſortes de mauvais traitemens, tels que le retranchement des vivres, le défaut de pain, & le refus de faire paſſer en Europe ceux qui avoient ſervi au-delà du terme; qu'il avoit ſouvent indiqué les ſeuls moïens qui reſtoient, pour conſerver d'importantes conquêtes qui avoient coûté ſi cher à la République, & qu'on n'avoit eu nul égard à ſes repréſentations; que des raiſons ſi fortes avoient obligé le Gouvernement du Breſil à rendre Olinde & le Recif aux Portugais, pour ſauver un grand nombre de Malheureux qui n'étoient plus en état de s'y défendre; qu'il n'y avoit pas eu d'autre reſſource, 1°. parceque le nombre des Trouppes ne ſuffiſoit plus pour la défenſe des Places; 2°. parceque les Soldats, mal païés & mal entretenus, avoient regardé l'ar-

rivée des Portugais devant le Récif, comme la fin de leurs propres maux, & qu'ils avoient déclaré que leur résolution étoit de piller la Place, pour se païer par leurs propres mains, plutôt que de faire aucune fonction militaire; 3°. parcequ'il ne restoit qu'un seul Vaisseau pour la défense de la Côte, contre soixante-huit Vaisseaux Portugais, & que ce Vaisseau même, après avoir refusé d'entrer dans le Port du Récif, avoit mis en Mer; 4°. parceque la Place manquoit de munitions de guerre, & qu'elle étoit particulierement sans mêche.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Les Chambres de la Compagnie des Indes Occidentales nommerent des Députés pour examiner ces deux Mémoires, & l'on crut y trouver plusieurs contradictions. L'Historien est persuadé que de part & d'autre on avoit commis de grandes fautes; & que les intérêts particuliers avoient prévalu sur l'utilité publique. Cependant, après une longue discussion, les Etats Généraux commencerent par faire arrêter le Président de Schonembourg, Hacks, & Schouppe. On leur donna des Juges, choisis d'entre les Officiers Militaires de la République. Schouppe fut privé des appointemens qu'il pouvoit pré-

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

tendre depuis le 20 de Janvier, jour de la Capitulation du Récif; & condamné à tous les frais de la Justice; châtiment leger, s'il étoit coupable. Il paroît que les deux autres furent absous.

Les Portugais, contens du succès de leur politique, qui ne leur avoit coûté que de la patience par sa lenteur, ne refuserent point aux Hollandois, qui se trouvoient encore dispersés en divers lieux du Bresil, la liberté de retourner en Europe. On ne connoît aucune entreprise, de la part des Etats Généraux, ou de la Compagnie Hollandoise d'Occident, pour réparer leur perte. Ils continuerent la guerre contre le Portugal, mais sans expliquer d'autres motifs que ceux qui l'avoient fait commencer avant cette disgrace. Enfin, s'appercevant qu'ils ne faisoient que nuire aux Sujets de la République, qui avoient des liaisons de Commerce à Lisbonne, la Province de Hollande fut la premiere qui se détermina, le 1 de Mars 1661, à faire une Députation aux Etats Généraux, pour représenter aux autres Provinces, que quelques plaintes qu'on eût à faire contre les Portugais, il étoit tems de penser à la Paix. On en trouvoit une occasion

favorable, dans la médiation du Roi d'Angleterre, Charles II, qui vouloit épouser l'Infante de Portugal. Ce Prince offroit déja de proposer une suspension d'armes, en attendant qu'il fût assez instruit des différends de la République avec les Portugais, pour se rendre plus utile à la pacification par ses soins. Cependant la Députation de la Chambre de Hollande, qui se fit le 5 de Mars, parut d'abord inutile. Les autres Provinces jugerent qu'avant que d'entrer en Traité, le Portugal devoit commencer par la restitution du Bresil. A l'égard de la suspension d'armes, elles prétendirent aussi, que loin d'y penser si-tôt, il falloit attendre que le Portugal eût fait quelques propositions raisonnables, & les demander armes en main. On ne laissa point de faire passer, en Angleterre, les Pieces qui pouvoient faire connoître la mauvaise foi qu'on reprochoit à la Cour Portugaise; & quelque parti qu'on pût prendre, sur les offres de l'Angleterre, on déclara que l'honneur de la République ne permettoit pas de souffrir que les négociations avec les Portugais se fissent ailleurs qu'en Hollande. Ce reste de fermeté servit peut-être à les avancer: elles commencerent

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ETABLISS^T. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

bien-tôt à la Haie, ſans que le Roi de la Grande Bretagne s'en mêlât beaucoup. Leur dénoûment, qui décida du ſort d'une grande Région, ne peut être ſupprimé.

Traité qui rend le Breſil aux Portugais.

Les Portugais aïant conſenti à traiter, par un Miniſtre qu'ils envoïerent aux Etats Généraux, leur firent repréſenter que la propoſition de leur rendre les Terres qu'ils avoient poſſédées au Breſil, ne pouvoit jamais être acceptée; mais qu'ils avoient déja offert de donner un équivalent en argent, & fait ſentir à la République les avantages que la Paix devoit apporter aux deux Partis; que les intérêts du Portugal & de la Hollande étoient les mêmes aux Indes Orientales, par rapport à l'Eſpagne, qui s'attribuoit des droits ſur tout ce que la République y poſſédoit; que la Cour de Liſbonne avoit fait publier, l'année précédente, un Ecrit qui contenoit les offres de S. M. Portugaiſe, & qu'on ne lui avoit fait là-deſſus aucune réponſe; enfin qu'elle en demandoit une, qui lui fît connoître la derniere réſolution des Etats.

On ne ſe hâta point de s'expliquer ſur ces repréſentations: cependant on prit enfin le parti de commencer ſé-

rieusement les conférences avec le Ministre Portugais. La difficulté, entre les Provinces, ne fut que sur les matières qui en devoient faire l'objet. La Gueldre, la Zelande, & la Province d'Utrecht, ne vouloient traiter que sur les demandes qu'on avoit déja faites au Portugal : mais la Hollande, qui prévoïoit apparemment l'inutilité d'une conférence de cette nature, rejetta leur proposition. Le 23 de Mai, le Ministre Portugais offrit ; 1°. de donner pour équivalent la somme de quatre millions de cruzades, qui revient à huit millions de florins Hollandois, en sucre, en tabac, en sel, & autres marchandises ; 2°. de s'accommoder avec les Compagnies de Hollande, touchant le prix du sel qu'elles faisoient prendre à *Saint Ubes* ; 3°. d'accorder la liberté du Commerce, dans toutes les Conquêtes des Portugais, pour toutes sortes de marchandises, à l'exception du Bois de Bresil, 4°. de païer ce qui étoit dû aux Particuliers ; 5°. de faire publier la paix, aussi-tôt que la ratification seroit arrivée.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Après ces offres, il s'éleva une contestation dans l'Assemblée, sur la distribution de la somme offerte : les uns vouloient qu'elle fût livrée aux Action-

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

naires, & les autres aux Directeurs de la Compagnie d'Occident. Cependant Aitzema rapporte une Lettre des Etats de Zelande, par laquelle il paroît qu'ils se plaignirent amérement de ce que le 18 du même mois les Députés des Etats de Hollande, & ceux des deux autres Provinces, avoient conclu qu'il falloit renouer les Conférences avec le Ministre de Portugal : la Zelande demeuroit ferme à ne recevoir aucune proposition, que le Portugal n'eût du moins offert de rendre les terres du Bresil. Pendant cette contestation, l'Ambassadeur d'Espagne demanda une Audience aux Etats Généraux, dans laquelle il déclara qu'il avoit ordre du Roi son Maître, par une Lettre du 27 d'Avril, de les assurer qu'aussi-tôt qu'il auroit soumis le Portugal, il leur rendroit fidellement toutes les Places que les Portugais leur avoient enlevées, ou qu'ils avoient prises à la Compagnie des Indes Occidentales, depuis l'année 1641, suivant le cinquieme article de la Paix de Munster. On vit, dans cette occasion, un parfait accord entre l'Espagne & la Zelande, qui avoient toujours été fort opposées : mais comme l'Espagne ne parvint point à faire rentrer les Portugais dans la sou-

mission, les Zelandois ne virent pas retomber, non-plus, le Bresil au pouvoir de la République.

Etablissem. des Hollandois au Bresil.

Malgré tous les obstacles, & sans égard pour le jugement peu avantageux qu'on porta de la précipitation des cinq Provinces qui se déclarerent pour la Paix, elle fut signée le 6 d'Août, à la Haie, par le Comte de Miranda, Ambassadeur de Portugal, & par six Commissaires des Etats, & publiée ensuite le 10 du même mois. Cependant, comme il s'étoit fait, entre les Cours de Londres & de Portugal, un Traité qui faisoit douter s'il ne s'y étoit pas conclu quelque chose qui ôtât au Roi de Portugal le pouvoir d'observer tout ce qu'il venoit de promettre à la Haie, les Etats stipulerent, par un article séparé, qui fut signé le même jour, que s'il arrivoit quelque difficulté de cette nature, le Portugal donneroit un équivalent pour la perte qu'elle pourroit causer aux Hollandois, & que le reste du Traité n'en seroit pas exécuté moins fidellement. On convint aussi avec l'Ambassadeur Portugais, qui devoit partir incessamment pour Lisbonne, qu'en arrivant dans cette Ville il se feroit montrer l'original du Traité de sa Cour avec les Anglois,

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

pour vérifier s'il renfermoit quelque contrariété avec l'autre, & qu'il en envérroit aussi-tôt un Extrait authentique à la Haie ; qu'ensuite il ne seroit plus permis au Portugal de faire valoir aucune autre contrariété, pour retarder l'accomplissement du Traité dans cette partie ; & que s'il manquoit sur ce point, ou s'il se passoit une année, après la signature de cet article, sans que l'équivalent fût païé & toutes les conditions remplies, la République auroit les mêmes droits contre le Roi de Portugal & ses Sujets, qu'elle avoit eus avant la conclusion du Traité.

Tous les articles furent dressés en Latin, au nombre de vingt-six. Quoiqu'on en ait rapporté quelques uns dans les offres du Comte de la Miranda, l'importance d'une convention si solemnelle, en vertu de laquelle le Portugal est demeuré maître du Bresil, c'est-à-dire d'une Contrée qui vaut aujourd'hui le Pérou pour cette Couronne, doit faire souhaiter de trouver ici ce que les autres contiennent de plus essentiel (44). On n'a pas eu d'autre motif, pour donner tant d'étendue au récit de cette grande négociation.

(44) On le tire d'Aitzema, au Tome II des Résolutions secretes, pp. 302 & suivantes.

Le Roi & le Roïaume de Portugal s'engageoient à païer, aux Etats des Provinces Unies, quatre millions de cruzades, évaluées à huit millions de florins de Hollande, & de faire cette somme en argent, en Sucre, en Tabac & en Sel. Ces Marchandises devoient être taxées au prix courant. Si la somme ne se trouvoit pas complette, en argent, ou en Marchandises stipulées, le Roi se réservoit la liberté d'y suppléer à son choix, soit par quelque Marchandise d'une autre espece, soit en relâchant les droits que les Marchands Hollandois païoient sur d'autres Marchandises, achetées ou vendues en Portugal, & les Etats auroient le pouvoir d'établir des Commis pour l'exécution. Les paiemens devoient se faire en seize parties égales, dont la premiere se paieroit après la ratification du Traité. Le Roi promettoit de faire rendre toute l'Artillerie qui avoit été prise au Bresil, & qui seroit marquée des Armes de la République ou de celles de la Compagnie des Indes Occidentales. Les Hollandois auroient la liberté d'acheter, tous les ans, du Sel à Saint Ubes, au prix qu'il se vendoit en Portugal; & si l'on ne pouvoit convenir du prix, on supprimeroit en

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

leur faveur le partage du Sel, qui y avoit été introduit depuis quelques années; de ſorte qu'il leur ſeroit libre d'en acheter de ceux qui le vendoient, indifféremment & dans la quantité qu'ils le deſireroient. Les Sujets des Etats pourroient négocier en toute ſureté, du Portugal au Breſil, & du Breſil au Portugal, en païant les mêmes droits que les Portugais, & porter ou rapporter de tout, à l'exception du bois de teinture : ils pourroient auſſi naviger, du Breſil aux autres lieux de la domination du Portugal, y charger & décharger librement, avec la ſoumiſſion d'accorder l'entrée de leurs Vaiſſeaux aux Exacteurs des droits, pour y voir les Marchandiſes, les peſer, & recueillir les droits ordinaires. Ils jouiroient, ſans exception, des mêmes priviléges dont les Anglois jouiſſoient alors, ou jouiroient à l'avenir. Après avoir une fois païé les droits, ils pourroient faire voile en tout autre endroit de la domination Portugaiſe ſans en païer de nouveaux; ils pourroient même charger des Marchandiſes, que les Portugais ou les Amis du Portugal voudroient leur confier, pour les tranſporter dans quelque Port appartenant au Portugal, ſans païer rien de plus que les Sujets

mêmes de cette Couronne. Ils pourroient naviger dans toutes les Colonies, Iles & Ports de cette Nation, sur les Côtes d'Afrique, avec la même liberté que les Anglois, ou que les Marchands de tout autre Païs, y séjourner, y commercer, y porter toutes sortes de Marchandises par Mer, ou par les Rivieres, ou par Terre, s'y établir des Magasins & des Maisons. Ces deux derniers articles ne pourroient être violés sous aucun prétexte; & si ce malheur arrivoit de la part des Portugais, les Etats Généraux auroient droit de leur faire le même traitement, pourroient intenter contre le Portugal la même action qu'ils avoient intentée pendant la guerre, & le Portugal seroit obligé de leur donner satisfaction; comme il auroit les mêmes droits contr'eux, s'ils tomboient dans le même cas. Toute hostilité cesseroit de part & d'autre, en Europe, deux mois après la signature du Traité, & dans les autres Païs lorsqu'il y auroit été publié. Ce qu'on se prendroit mutuellement, dans cet intervalle, seroit restitué; mais ce qu'on se seroit pris auparavant, dans les Indes Orientales & Occidentales, demeureroit à ceux qui s'en trouveroient en possession; seul

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

moïen d'entretenir la paix, qu'on vouloit rendre durable entre les deux Nations (45).

Combien les Hollandois sont gênés dans les Etats Portugais.

La plûpart des autres articles regardoient la sureté du commerce Hollandois en Portugal, surtout la liberté d'y exercer leur Religion, sans avoir rien à souffrir, pourvu qu'ils renfermassent cet exercice dans leurs Vaisseaux, ou dans leurs Maisons, s'ils en avoient d'habituelles. Mais quoique le Traité soit formel sur ce point, l'Inquisition est un Tribunal si redoutable aux Protestans, que peu de Hollandois se hazardent à demeurer en Portugal, excepté dans la Capitale & dans quel-

(45) On voit par ce dernier article, observe l'Historien, que la Compagnie des Indes Orientales, qui avoit acquis, par le droit de la guerre, ce qu'elle avoit pris sur les Portugais aux Indes Orientales, étoit confirmée dans sa possession, & qu'elle n'avoit aucun sujet de plainte : il n'y avoit que la Compagnie Occidentale qui eût à se plaindre : mais falloit-il perpétuer la guerre avec le Portugal, pour enrichir des Particuliers, sans aucune certitude de la finir avec avantage? D'ailleurs on ne pouvoit espérer de reprendre & de conserver le Bresil, qu'avec une armée considérable & des soins infinis, parceque ce Païs étoit plein de Portugais, qu'il n'étoit pas possible d'en chasser, & qu'on n'avoit pas même assez de monde pour y occuper leur place. On a remarqué, depuis long-tems, que les Habitans des Provinces Unies ne sont pas propres à faire des Colonies & à les conserver, quoique les Espagnols, les Portugais, les Anglois & les François y aient très bien réussi, surtout en Amérique.

ques Ports de Mer, où ils sont rassurés par la protection des Ambassadeurs & des Consuls. » Au Bresil, remarque » l'Historien de leur Nation, & dans » les Colonies d'Afrique, où cette res- » source manque, il n'est pas sûr de » professer une autre Religion que » celle des Portugais, s'il n'arrive » qu'on y soit jetté par la tempête. » D'ailleurs le commerce que les Hol- » dois y pourroient faire, dépend si fort » des Gouverneurs & autres Officiers » des Ports maritimes, qu'on en re- » çoit des insultes, qui en ont éloigné » toutes les autres Nations. S'en plain- » dre à la Cour, c'est se jetter dans de » si grands frais & de si ennuïeuses » longueurs, que personne n'aime à » s'y exposer. Ainsi cette liberté, que » les Traités de 1661 accordent aux » Hollandois comme aux Anglois, de » naviger dans toutes les possessions » Portugaises d'Afrique & d'Améri- » que, n'est qu'une faveur apparente, » ou qui n'a quelque réalité que dans » le Portugal même.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés des Hollandois, que ne pensant qu'à s'étendre, ils s'avancerent au Midi vers la Riviere de Plata, qui les sépare des Espagnols à son embouchu-

Usurpations des Portugais.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

re, & au Nord jusqu'à celle des Amazones. Les Iles qui sont à l'entrée de ce dernier Fleuve leur parurent si bonnes, & si convenables à leur Domaine du Bresil, qu'ils ne tarderent point à s'y établir. Ils passerent tout-à-fait le Fleuve; & trouvant d'autres commodités dans la Guiane, ils s'en saisirent de même, & s'en assurerent la possession par des Forts, en continuant de prétendre que toutes ces Terres étoient de la dépendance du Bresil. A ce compte, à force de passer des Rivieres, ils y auroient pû comprendre l'Amérique entiere, s'ils avoient eu de quoi soutenir leurs prétentions. Les désordres qui arriverent dans la Colonie Françoise de Cayenne, établie dès l'an 1635, leur donnerent le tems, jusqu'en 1664, de s'affermir au Nord de l'Amazone, que les François regardoient comme une borne naturelle entr'eux. Ils s'y établirent si bien, que lorsqu'on y fit attention il ne fut pas possible de les en chasser: ils se sont même avancés jusqu'au Cap d'Orange, qui les sépare actuellement des François.

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS A SURINAM.

D'un autre côté, les Hollandois, chassés du Bresil, songerent à se dédommager de leurs pertes, par un autre Etablissement dans l'Amérique Méridio-

Etablissem. des Hollandois au Bresil.

nale. Dès l'année 1640, les François en avoient formé un ſur la Riviere de Surinam ; mais les Terres y étant maré-cageuſes & mal-ſaines, ils les abandonnerent bien-tôt. L'Angleterre, qui s'en ſaiſit, n'en fit gueres plus de cas. Les Hollandois, dont la Patrie n'eſt qu'un Marais, s'en accommoderent mieux ; & Charles II n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur, vers l'année 1668 (46). Il ſemble que la Nation Hollandoiſe ſoit née pour faire valoir des Marais, où les autres Peuples ne trouvent qu'un terroir ingrat & des fonds ſtériles. Elle a trouvé, ſur les bords de la Riviere de Surinam, une Terre humide & bourbeuſe (47) où

(46) On verra, dans la ſuite, qu'ils lui céderent la Nouvelle Belge, dans l'Amérique Septentrionale.

(47) Voici l'idée qu'en donne l'Hiſtorien de la Republique : Charles II, dit-il, envoïa ordre, le 9 Juillet 1668, à ceux qui tenoient Surinam pour l'Angleterre, de remettre ce Poſte aux Hollandois. Il eſt ſur la Côte Orientale de l'Amérique, au cinquieme degré de Latitude Nord ; (5 deg. 49 min. ſuivant M. de la Condamine). Le terrein y étoit alors extrêmement mal ſain, parcequ'il étoit couvert de Forêts, qui empêchoient que le Soleil, quoique deux fois vertical dans l'année, ne le deſſéchât, & que le vent ne contribuât au même effet. Mais enfin, après avoir vû qu'on en pouvoit tirer beaucoup de ſucre, on y a fait un ſi grand abbatis de bois, qu'il eſt devenu beaucoup plus ſain en ſe deſſéchant ; ce qui a fait groſſir conſidérablement la Colonie. Un Particulier, qui y avoit demeuré long-tems, & qui étoit revenu riche, diſoit que ſi les Provinces-Unies n'en tiroient autant, ou

ETABLISSEM. DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

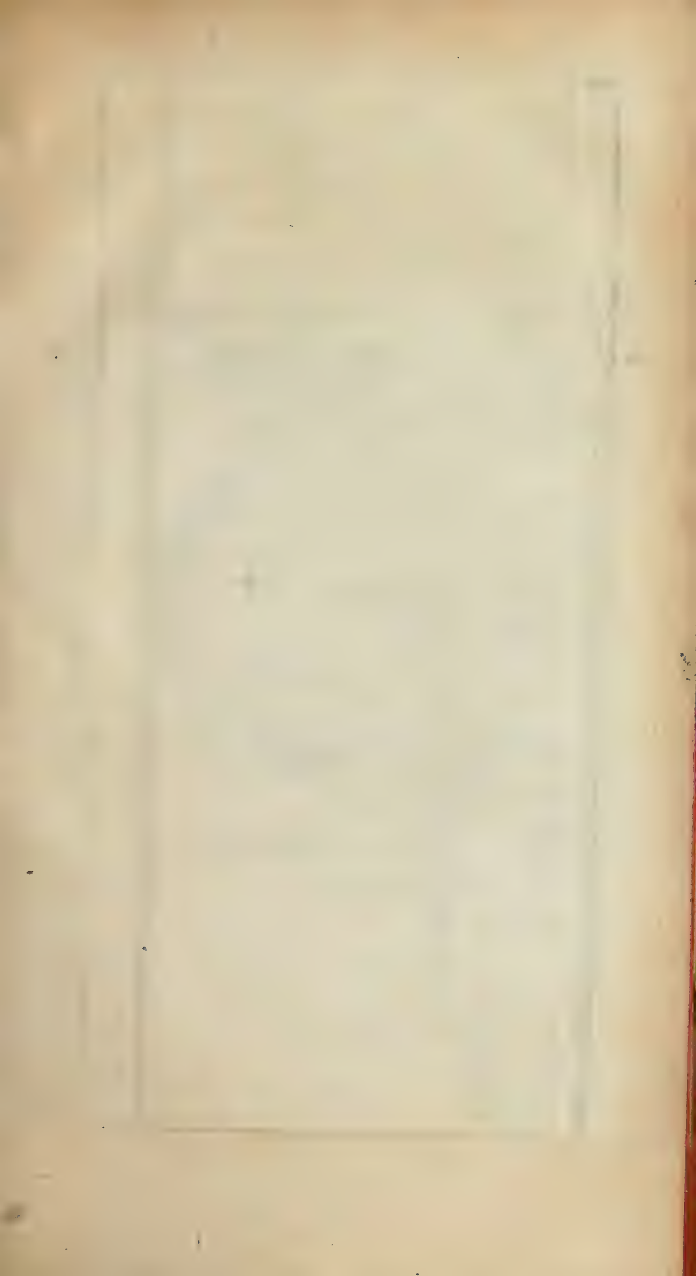
elle n'a pas laiſſé de bâtir un Fort, nommé *Zelandia*, proche du Bourg de Paramaribo ; & cette Colonie, accrue par des François réfugiés, eſt devenue floriſſante. Elle appartient à différentes Sociétés, dont la Compagnie des Indes Occidentales fait partie. Quelques Particuliers ont commencé des Habitations ſur le *Berbice*, à l'Oueſt de Surinam ; mais ces Etabliſſemens ont été moins encouragés & n'ont pas fait les mêmes progrès.

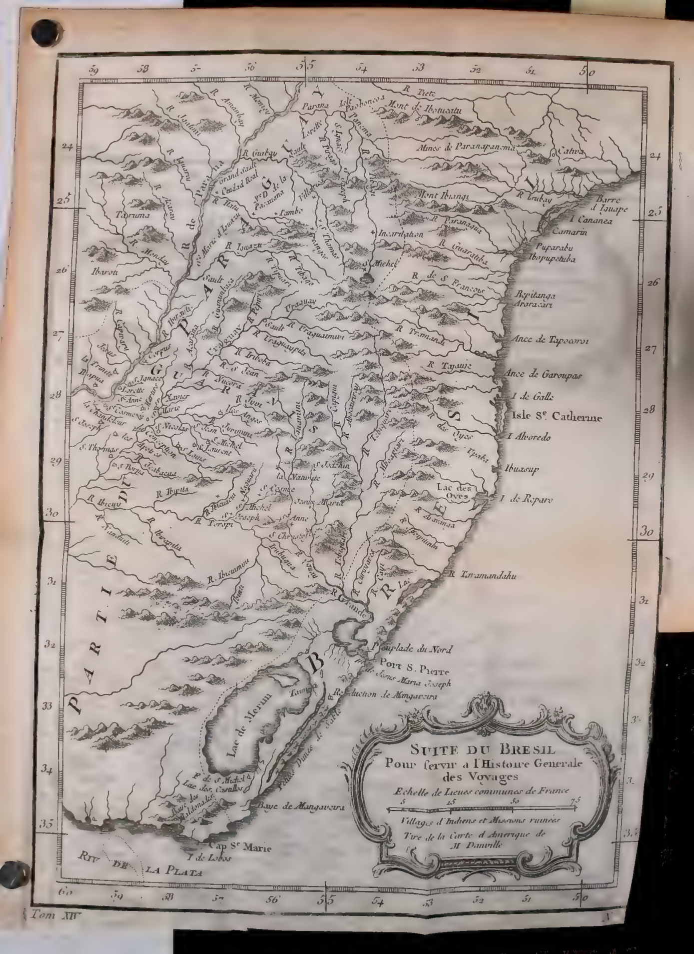
Ile qu'ils poſſédent ſur la même Côte.

La même Compagnie, qui avoit fait la Conquête du Breſil, poſſede encore, au Nord de la Côte de Venezuela, trois Iles, de celles qu'on nomme ſous le vent. La principale eſt *Curacao*, qui ſe prononce Curaço : les deux autres ſont *Bonnaire* & *Aruba*, ou *Oruba*. On rapporte l'acquiſition de Curacao à l'année 1634 (48).

plus, que des Indes Orientales, ce ſeroit leur faute. En effet, la Colonie, n'aïant fait qu'augmenter, s'eſt étendue le long de la Riviere, du Nord au Sud. Elle envoïa bien-tôt une très grande quantité de ſucre brut en Hollande ; & depuis peu de tems on a eſſaïé d'y planter du caffé, qui y a très bien réuſſi, & qui deviendra encore meilleur avec le tems, quand on aura ſu, par l'expérience, la meilleure maniere de le cultiver. *T.* 3. *l.* 5. *p.* 241.

(48) Pendant que les Etats, dit le même Hiſtorien, travailloient à faire des Conquêtes au Breſil, ils penſerent à ſe procurer auſſi quelque Ile. Ils jetterent les yeux ſur celle de Curacao : elle eſt au douzieme degré de Latitude Septentrionale, peu éloi-





SUITE DU BRESIL
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de Lieues communes de France
5 25 50 75
Villages d'Indiens et Missions ruinées
Tire de la Carte d'Amerique de M. Danville
PARTIE DU PARAGUAY
GUARANIS
R. de Parana
Isle S.te Catherine
Lac de Merim
Port S. Pierre
Peuplade du Nord
Reduction de Mangaveira
Baye de Mangaveira
Cap S.t Marie
I. de Lobos
RIV. DE LA PLATA
Mines de Paranapanema
Mont de Ibotucatu
Cananea
Ance de Tapocoroi
Ance de Garoupas
I. de Galle
I. Alvoredo
Ibuasup
Lac des Oyes
I. de Reparo
R. Taramandahu
Lac de Merim
Tom. XIV

§ IV.

Description du Bresil.

QUOIQU'UNE partie des noms qu'on va lire ait déja paru dans les Journaux & les autres récits précédens, on ne cherche point à se dispenser de l'embarras de les recueillir dans une Description plus réguliere. La Géographie a toujours fait un des principaux objets de ce Recueil, & nous ne commencerons point si tard à nous écarter de notre méthode.

INTRODUCTION.

C'est aux guerres presque continuel-

gnée de la Côte de Venezuela ; & sa longueur est de sept lieues, sur trois de largeur. Elle est fertile ; on y nourrit du Bétail ; il y avoit divers bois de teinture : mais ce n'étoit pas pour cela qu'on voulut en faire la conquête ; c'étoit pour la faire servir de retraite aux Vaisseaux Hollandois, que la Compagnie envoïoit croiser dans ces Mers, sur les Espagnols qui alloient, de la Nouvelle Espagne & de las Honduras, à la partie Méridionale de l'Amérique. La Compagnie y envoïa quatre Vaisseaux & quelques Trouppes, qui réduisirent facilement le Gouverneur Espagnol à se rendre, le 21 d'Août, à condition qu'il seroit transporté au Continent avec toute sa Colonie, avec liberté néanmoins de demeurer dans l'Ile pour ceux qui le voudroient, outre une vingtaine de Familles que les Hollandois furent bien aises d'y retenir, parcequ'ils en espéroient quelques services pour leur établissement. Cette Ile est encore entre les mains des Hollandois, & sert plutôt à recevoir les Vaisseaux de cette Nation, qui vont négocier sur la Côte avec les Espa-

Descript du Bresil.

les que les Portugais ont eues à soutenir contre les Habitans naturels du Bresil, qu'on attribue l'éloignement qu'ils ont toujours eu pour s'établir dans l'intérieur des Terres; mais quelqu'autre motif qu'on veuille leur supposer, la plûpart de leurs Colonies, leurs Villes & leurs Forts, sont situés le long du rivage, à des distances inégales, & souvent assez considérables. On a déja remarqué qu'ils donnent à leurs Provinces, ou leurs Gouvernemens, le nom de Capitainies. Comme ils ont affecté, à l'exemple des Espagnols, de n'en publier aucun détail qui porte un caractere d'autorité, on est réduit à des témoignages particuliers, Etrangers ou

gnols, malgré les défenses du Roi d'Espagne, qu'à tirer parti des productions du terroir. La Colonie de l'Ile ne peut exciter l'envie : elle dépend d'un Gouverneur, du nombre de ceux qui ne peuvent subsister en Europe, & qui ne la quittent que pour s'enrichir par toutes sortes de voies. l. 3. p. 150.

Bonnaire est à douze degrés & quelques minutes de la même Latitude. Sa circonférence est de seize ou dix-sept milles; & ses Côtes sont fort escarpées, Elle est moins fertile que Curacao, mais le bois de teinture y est encore plus abondant. Pour peu que le tems soit clair, on voit ces Iles de l'une à l'autre. Aruba n'a pas plus de trois lieues de long, & n'est éloignée que d'environ huit milles, du Cap Saint Romain. Entre plusieurs Montagnes, elle en contient une qui s'éleve en pain de sucre. Une autre petite Ile, qui en est fort voisine, lui forme un Port commode de cinq ou six brasses d'eau, sur un fond de vase. De toute autre part, les Côtes sont escarpées. *Laet*. l. 18. c. 16.

Nationaux, & quelquefois avec le chagrin de ne pas les trouver d'accord. Herrera, par exemple, & d'autres Historiens après lui, ne comptent que neuf Gouvernemens dans toute l'étendue du Bresil. Oliveira, qu'on doit croire mieux instruit, puisqu'il étoit Portugais & qu'il fait profession d'écrire sur des Mémoires de sa propre Nation, en compte quatorze, à commencer, dit-il, depuis Para, c'est-à-dire, presque sous l'Equateur, jusqu'au trente-cinquieme degré de Latitude Australe; & suivant la Côte dans tous ses détours, il fait monter cet espace à plus de mille & quarante lieues. Qu'on lui donne, ajoute-t'il, le nom de Bresil ou tout autre nom, il comprend quatorze Capitainies, qui sont *Para*, *Marañon*, *Ciara*, *Rio grande*, *Paraïba*, *Tamaraca*, *Fernambuc*, *Seregipé*, *Bahia*, *Ilheos*, *Spiritu santo*, *Porto seguro*, *Rio Janeiro* & *Saint Vincent*; six desquelles appartiennent à des Seigneurs particuliers, qui les ont conquises par les armes, & les huit autres au Roi. Il entre même dans le compte de leurs distances. Depuis celle de Para jusqu'à la seconde qui est celle de Marañon, il compte cent soixante lieues; de Marañon à Ciara, cent vingt-cinq; de

Nombre des Gouvernemens, ou Capitainies.

Descript. du Bresil.

Ciara à Rio grande, cent; de Rio grande à Paraiba, quarante-cinq; de Paraiba à Tamaraca, vingt-cinq; de Tamaraca à Fernambuc, six; de Fernambuc à Seregipé, soixante-dix; de Seregipé à Bahia, vingt-cinq; de Bahia à Ilheos, trente; d'Ilheos à Porto Seguro, trente; de Porto Seguro à Spiritu Santo, soixante-cinq; de Spiritu Santo à Rio Janeiro; soixante-quinze; & de Rio Janeiro à Saint Vincent, soixante-cinq. On aura l'occasion de faire plusieurs remarques sur ces mesures, d'après quelques Voïageurs plus récens; mais ne connoissant point de meilleur ordre pour la description de ces Provinces, on va le suivre, tel qu'il est ici tracé.

Capitainie de Saint Vincent.

La Province de Saint Vincent, qui est la plus méridionale, commence, suivant Oliveira, au Fleuve qu'on a décrit sous le nom de Rio de la Plata. Mais ses limites paroissent incertaines & mal expliquées. Un ancien Missionnaire en parle dans ces termes; » La » Ville de cette Capitainie est située » dans un petit Golfe, par les vingt- » quatre degrés de Latitude Australe, à » quarante lieues au Sud de la Ville de » Rio Janeiro. Sept ou huit Jésuites, » qui y font leur séjour, s'emploient

DESCRIPT. DU BRESIL.

» avec beaucoup de peine & de zele
» au Salut des Indiens, qui ſont ré-
» pandus aux environs dans pluſieurs
» Villages. Ils pénetrent ſouvent dans
» l'intérieur du Païs, ſurtout vers ce-
» lui des *Cariges*, qui ſont à quatre-
» vingt lieues au Sud de la Ville de
» Saint Vincent, & qui ne s'étendent
» pas moins de deux cens lieues ſur
» cette Côte, juſqu'aux bords de Rio
» de la Plata. De tous les Indiens du
» Breſil, ce ſont les plus policés. Ils ſe
» couvrent le corps de peaux de Bêtes.
» La plûpart ſont d'une belle taille,
» & le diſputent en blancheur aux Eu-
» ropéens. On leur a toujours trouvé
» beaucoup de bonne foi dans le Com-
» merce; mais la crainte de l'eſcla-
» vage, pour lequel ils ſe voient quel-
» quefois enlevés par les Portugais,
» leur ôte la hardieſſe de s'approcher
» de Saint Vincent. On obſerve que
» par un juſte Jugement de Dieu, les
» Colonies, qui traitent ces malheu-
» reux Indiens avec cruauté, décroiſ-
» ſent de jour en jour; au lieu que
» celles qui ſe conduiſent plus humai-
» nement, proſperent d'une maniere
» ſenſible (49).

(49) Le P. Jarric, dans ſon Tréſor.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Stadius (50) donne le nom de *Tupinikinses* aux Brasiliens de cette Capitainie, qui ont reconnu la domination des Portugais. Ils habitent, dit-il, les Montagnes à plus de quatre-vingt lieues dans les Terres, & ne laissent pas de s'étendre d'environ quarante lieues sur la Côte. Leurs Voisins, au Sud, sont les Cariges. Du côté du Nord, ils ont les Topinambous, Nation farouche, qui a toujours déteste les Portugais. Les Missionnaires établis dans ces quartiers parlent d'un Peuple barbare, qu'ils nomment les *Miramumins*, dont les Portugais ont eu beaucoup à souffrir, mais presque toujours par leur propre faute. Il n'y avoit point d'artifices & de violences, qu'ils n'emploïassent continuellement pour y faire des Esclaves, jusqu'à se déguiser souvent sous des habits de Jésuites, avec des armes cachées sous leurs robbes.

Ville de Santos.

La principale Ville de cette Capitainie porte le nom de *Santos*. Sa situation est à quarante lieues de Rio Janeiro, vers le Sud, à trois ou quatre de la Mer, dans une Baie où les plus grands Vaisseaux Marchands peuvent mouiller. On n'y compte gueres plus

(50) On a de lui deux Journaux fort informes, qui se trouvent dans la Collection de Ramusio.

de quatre-vingts Maiſons. Les Anglois, ſ'en étant autrefois ſaiſis ſous la conduite du fameux *Candish*, en demeurerent Maîtres environ deux mois, & trouverent dans le butin une bonne quantité d'or, que les Indiens y apportoient d'un lieu nommé Mutinga, où les Portugais ont aujourd'hui des Mines. Il y avoit alors, aux environs de la Ville, trois Moulins à Sucre. Laet raconte, ſur le témoignage d'un Flamand, qui avoit paſſé quelque tems dans cette Contrée, que la Ville de Santos eſt ſituée vis-à-vis de la pointe de l'Ile de Saint *Amarro*, à trois lieues de la Mer; qu'elle eſt fermée d'un mur du côté de la Riviere, à laquelle il donne en cet endroit une demie lieue de large; qu'elle a d'ailleurs deux petits Forts, l'un au Sud, l'autre vers le mieu du mur; qu'elle a plus de cent Maiſons, dont les Habitans ſont un mélange de Portugais & de Metifs, une Egliſe Paroiſſiale, un Monaſtere de Bénédictins & un Collége de Jéſuites (51). L'Entrée du Port ſe nomme *Barra grande*.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Saint Vincent, qui ne paſſe que pour la ſeconde Ville de ce Gouvernement, quoiqu'il en porte le nom, eſt à trois

Ville de Saint Vincent.

(51) Deſcription des Indes Occidentales, l. 15. ch. 16.

ou quatre milles au Sud de Santos. On vante ses édifices ; mais le Port en est moins commode, & presqu'inaccessible aux grands Vaisseaux. A sept ou huit milles, dans le Continent, on trouve *Tanse* & *Cabane*, deux Bourgs habités par des Portugais, & renommés pour la fécondité de leur terroir. C'est, de ce côté, le terme des Etablissemens du Portugal. Le Flamand de Laet comptoit environ soixante-dix Maisons à Saint Vincent, & trois ou quatre Moulins à Sucre.

Une troisieme Ville, ou du moins un lieu que les Portugais honorent de ce nom, est *Hitauhacin*. Le même Flamand nomme encore *Hangé* & *Cananée*, qui sont au Sud de Saint Vincent. Hangé en est à dix ou onze lieues, & Cananée à quarante. Mais on les donne moins pour des Villes que pour des Cantons peuplés, puisque l'on fait consister Cananée en deux ou trois Villages, ou petites Villes sans fortifications, qui ne sont accessibles qu'aux petits Navires.

De Saint Vincent à Barra grande, on compte trois lieues. Les plus grands Vaisseaux remontent par cette Barre jusqu'à Santos : mais une autre Barre, nommée *Britioca*, quatre ou

DESCRIPT. DU BRESIL.

cinq lieues au Nord de la grande, ne reçoit que de fort petits Bâtimens pour Santos, quoiqu'on ait pris ſoin de la munir d'un petit Fort de pierre, qui eſt à l'entrée même, ſur une pointe ſabloneuſe.

Monts de Pernabiacaba.

A trois lieues de Santos, en continuant de remonter le Fleuve, on rencontre de très hautes Montagnes, que les Indiens nomment *Pernabiacaba*, & qui s'étendent en longueur, dans la forme d'une Côte de Mer. Le Fleuve même contient pluſieurs Iles, où les Portugais ont des Métairies & des Jardins. On monte, dans des Barques, juſqu'au lieu qu'ils appellent *Cabatra*, où l'eau du Fleuve ſe trouve potable; & deux lieues plus loin, on deſcend, par une pente fort rapide, des Montagnes précédentes. Ainſi les Monts de Pernabiacaba ſont des hauteurs extraordinaires, qu'on n'emploie pas moins de deux heures à monter avec beaucoup de peine, par des chemins taillés en degrés parmi les Arbres, & dont le ſommet n'a pas plus de cent cinquante pas de large. Il offre un chemin, qui conduit, d'abord au Sud, enſuite à l'Oueſt, par d'autres Montagnes & par une [illegible] de ſix ou ſept lieues, vers la Ville de Saint [illegible]. Ce

chemin eſt coupé pas deux petites Rivieres, qui ſe réuniſſent hors de la Forêt pour prendre leur cours à l'Eſt, où elles ſe jettent enfin dans le Fleuve *Injambi*. En ſortant de la Forêt, le même chemin continue l'eſpace d'une lieue vers l'Oueſt, & delà vers le Nord, juſqu'à Saint Paul, par une Plaine fort découverte. La Ville de Saint Paul eſt ſituée ſur une Colline, d'environ cent cinquante pas de haut, du pié de laquelle ſortent deux Ruiſſeaux, l'un du côté du Sud, l'autre de celui de l'Oueſt, qui mêlant bien-tôt leurs eaux, vont ſe jetter auſſi dans l'Injambi. On a, de la Ville, une vue charmante au Sud, à l'Eſt & au Nord, ſur des Plaines ſans bornes; à l'Oueſt, ſur de fort grandes Forêts. Elle contient une centaine de Maiſons; une Egliſe Paroiſſiale; deux Monaſteres, l'un de Bénédictins, l'autre de Carmelites, & un Collége de Jéſuites. Le Commerce n'y conſiſte qu'en Beſtiaux & en fruits de la terre, ſurtout en Froment, dont le ſeul défaut eſt de manquer de couleur. La Nature n'a refuſé, à ce Canton, que de l'huile, du ſel & du vin. L'air, rafraîchi par celui qui deſcend des Montagnes, n'y eſt jamais d'une exceſſive chaleur. L'Hiver y eſt aſſez froid, &

quelquefois même accompagné d'un peu de glace.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Le Fleuve Injambi coule au Nord de Saint Jean, à près d'une lieue de la Ville. Il eſt fort poiſſonneux, aſſez large, & capable de porter des Bâtimens médiocres. Sa ſource eſt au Levant de la Ville, dans les Montagnes de Pernabiacaba, d'où il deſcend à l'Oueſt : la ſaiſon des pluies le fait quelquefois ſortir de ſes bornes, juſqu'à couvrir tous les champs voiſins. Au Nord du Fleuve, les Montagnes s'étendent de trente ou quarante lieues en longueur, entre l'Eſt & l'Oueſt, & de dix, ou quelquefois quinze, en largeur. Elles renferment pluſieurs Mines d'or, qui s'y trouve en grains & en poudre, & communément de vingt-deux Carats. Laet en rapporte les noms; celles de Sant'Iago & de Santa Cruz, dans les plus hautes parties des Montagnes ; celles de Peſniapiacolba, à quatre ou cinq lieues de la Mer ; celles de Geragua, à cinq lieues au Nord de Saint Paul, & dix-ſept ou dix-huit de la Mer ; celles de *Sierra Dos Guamuncis*, à deux lieues au-delà de Geragua ; celles de Noſtra Señora de Monſeratte, à dix ou douze lieues de Saint Paul à l'Oueſt, où l'on trouve

Mines d'or de S. Paul.

des grains qui pesent jusqu'à trois onces; celles de Buturunde, à deux lieues à l'Ouest de celles-ci; & celles de *Punta Cattiva*, à trente lieues de Saint Paul, au Sud. Du même côté, presqu'à la même distance de Saint Paul, on rencontre les Montagnes de Berasuëaba, abondantes en veines de fer, & même assez riches en or, que les Indiens de Cananea viennent tirer. Les Portugais y ont bâti une petite Ville, nommée Saint Philippe. Le Fleuve Injambi devient ici beaucoup plus grand, par la jonction de plusieurs Rivieres, qui descendent de l'Est & de l'Ouest; & l'on prétend qu'il porte leurs eaux avec les siennes dans le Parana; mais ses fréquentes cataractes le rendent peu navigable jusqu'à son embouchure. A quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vis-à-vis du chemin qui conduit à Berasuëaba, on voit un beau Moulin à sucre, dont tout le produit est emploïé en confitures & en conserve, parceque les citrons & toutes sortes de fruits sont ici dans une extrême abondance.

Montagnes de Berasuëaba.

Enfin, à quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vers l'Est, on rencontre un gros Bourg d'Indiens, mêlés de quelques Portugais, qui se nomme Saint

Miguel, & qui eſt ſitué ſur la rive même du Fleuve Injambi. Cinq autres lieues plus loin, mais plus droit à l'Eſt, on arrive à *Magi-Miri*, Village d'un petit nombre de Maiſons, peu éloigné de l'Injambi & des Montagnes de Pernapiacaba. C'eſt à quelques lieues de ce Village, entre l'Eſt & l'Oueſt, que le Fleuve Injambi ſort de trois ou quatre ſources. Si l'on traverſe ces dernieres Montagnes, on ttouve d'autres terres, & de vaſtes Plaines, arroſées par un aſſez grand Fleuve, auquel on a donné le nom de *Rio de Sorobis*, qui, après avoir parcouru un vaſte Païs & s'être précipité par plus d'une cataracte, va ſe jetter dans l'Océan entre le Cap *Frio*, & Spiritu Santo. A l'Oueſt de ce Fleuve, on ne trouve que d'immenſes Campagnes, la plûpart deſertes, ou peu cultivées, & traverſées par divers Fleuves, qui coulant au Sud, vont ſe perdre vrai-ſemblablement dans celui de la Plata. Elles ſont fermées à l'Eſt par de hautes & rudes Montagnes, qu'on ne croit point ſans pluſieurs Mines d'or & d'argent. Il en ſort pluſieurs Fleuves, particulierement celui qui ſe rend dans l'Ocean entre Bahia & Fernambuc, & qui eſt connu ſous le nom de *Rio S. Franciſco*.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Le Port & l'embouchure du Fleuve de Santos ont devant eux, à la distance d'environ vingt milles d'Angleterre, l'Ile de *Saint Sebastien*, assez grande, dans sa forme oblongue; & vers le Sud, à quelque distance de celle-ci, celle d'*Alatrasse*, qui est de moindre grandeur, mais plus haute. Entre l'Ile de Saint Sebastien & le Continent, il n'y a point de grands Vaisseaux qui ne puissent être à couvert des vents, dans un mouillage fort sûr. L'Ile même offre quantité de Havres, où la pêche & l'aiguade sont également faciles. Mais elle est si couverte de Bois & de ronces, qu'on n'y sauroit pénétrer. Son principal Port se nomme *Porto dos Castellanos*. Deux petites Iles voisines portent le nom de *Victorio* & *dos Busios*. Sur le Continent, vis-à-vis de S. Sebastien, on trouve quelques Portugais dans un petit Bourg, que *Knivet*, Voiageur Anglois dont nous avons une petite Relation, nomme *Ja meverè*. Il va plus loin, il place un Village nommé *Pianiteo*, habité par des Indiens qu'il appelle *Pories*.

Oliveira donne, à cette Capitainie, cinquante lieues depuis Santos vers le Sud, & quinze ou vingt vers le Nord. Il y comprend aussi la Colonie

de *Paratininga*, qui eſt à dix ou douze lieues de la Ville de Saint Vincent, dans les grandes plaines dont on a parlé, où les Jéſuites avoient une Maiſon qui fut ruinée par les Sauvages en 1600, mais qu'on croit bien rétablie.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Colonie de Paratininga.

CAPITAINIE DE RIO JANEIRO.

On donne le ſecond rang à la Capitainie de Rio Janeiro, ou Riviere de Janvier, que Diaz de Solis, à qui l'on attribue ſa découverte en 1525, met à vingt-deux degrés vingt minutes de Latitude Auſtrale. On a vu que les François s'y établirent en 1555, ſous la conduite de Villegagnon, & nous n'ajouterons rien à la deſcription du Fleuve & de ſon Ile, que nous avons donnée ſur les obſervations de Lery. Après la retraite des François, qui furent dépoſſedés en 1558, par Emmanuel *de Sa*, les Portugais y bâtirent une Ville du côté Méridional du Fleuve, ſur une petite Baie qui forme un demi cercle, à deux milles de la Mer, dans un lieu plat, mais entre deux Montagnes d'une pente fort douce. Sa longueur, dans cette ſituation, eſt d'une demie heure de chemin, tandis qu'en largeur à peine contient-elle dix ou douze Maiſons. Les rues n'en étoient point encore pavées vers le

DESCRIPT. DU BRESIL.

milieu du dernier ſiecle ; elle n'avoit encore ni portes, ni murs : mais elle étoit défendue par quatre Forts, dont le premier s'offroit, du côté de l'Eſt, ſur un Roc fort élevé ; le ſecond, dans une Ile ou un Rocher de la forme d'un pain de ſucre, à peu de diſtance de la partie occidentale de la Côte ; le troiſieme, au Sud de la Ville, & le quatrieme, au Nord. La Ville, d'ailleurs, eſt comme diviſée en trois parties, dont la premiere & la plus haute contient l'Egliſe principale & le College des Jéſuites ; la ſeconde, un peu plus baſſe, ſe nomme *Barrio de S. Antonio ;* & la troiſieme s'étend ſur le rivage même de la Baie, depuis le Fort intérieur, juſqu'aux murs d'un Monaſtere de l'Ordre de Saint Benoît. Le P. Jarric nous apprend que c'eſt le Roi Sebaſtien qui a bâti le College de Rio Janeiro, comme la plûpart de ceux du Breſil. On n'y compte pas ordinairement moins de cinquante Jéſuites, en y comprenant néanmoins ceux qui ſont diſperſés dans d'autres petits Etabliſſemens de ſa dépendance, ſurtout dans deux grands Villages voiſins de la Ville, compoſés de pluſieurs milliers de Braſiliens, qui ont embraſſé le Chriſtianiſme.

Cette Province renferme le Cap *Frio*, & la Baie *dos Reyes*, où les Portugais ont une Ville nommée *Angra dos Reyes*, éloignée d'environ douze lieues de l'embouchure de Rio Janeiro, & ſituée dans le Continent, vis-à-vis d'une Ile que les Portugais nomment *Grande*, qui en a près d'elle une plus petite, nommée *Ypoja*. Cette Colonie, qui n'eſt pas fort ancienne, n'a point encore fait de grands progrès. C'étoit dans le Païs de Rio Janeiro, que la célebre Nation des Topinamboux avoit ſes principaux Etabliſſemens. Il y eſt reſté peu de ces redoutables Indiens, excepté vers la Côte de l'Ile de Marigua, où les Naturels du Païs font gloire d'en tirer leur origine, & leur reſſemblent en effet par les mœurs, la figure & le langage. Les autres Braſiliens du Païs ſont un mêlange de différentes Nations, qui ont reçu le joug des Portugais, & qui les ſervent avec une aveugle ſoumiſſion.

DESCRIPT. DU BRESIL.

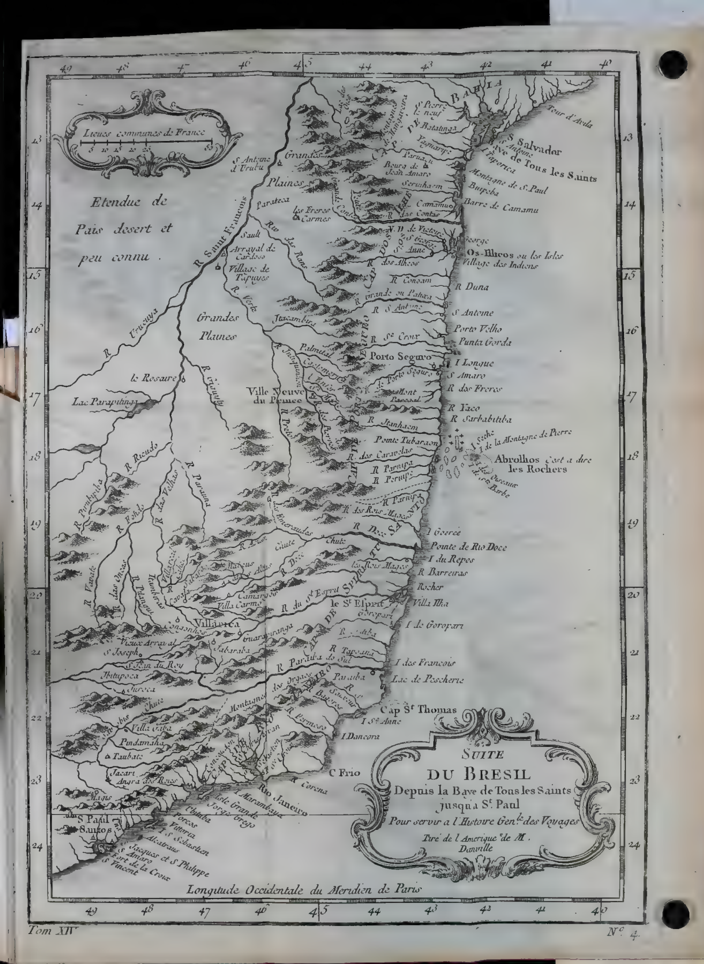
CAPITAINIE DE SPIRITU SANTO.

La troiſieme Capitainie du Breſil, nommée Spiritu Santo, eſt ſituée par les vingt degrés de Latitude Auſtrale, à ſoixante lieues au Nord de Rio Janeiro, & cinquante au Sud de Porto

Seguro. On n'y compte gueres plus de deux cens Familles Portugaises, dans deux Villes, dont l'une porte, comme sa Baie ou son Port, le nom de Spiritu Santo. Laet parle d'un petit Fort, assez mal muni, qui se présente à droite en entrant dans le bassin du Port.

On vante cette Province, comme la plus fertile partie du Bresil. Il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à la vie. La chasse y fournit toute sorte d'Animaux, les Rivieres une quantité incroïable de Poisson; & les Terres, arrosées des plus belles eaux du monde, ne refusent rien au travail de ceux qui les cultivent. Ses anciens Peuples, qui se nommoient Margajats, ont été longtems mortels ennemis des Portugais; mais s'étant apprivoisés par degrés, ils ont fait avec eux des alliances que le tems a confirmés.

Les Contrées, qui séparent cette Capitainie de celle de Rio Janeiro, sont arrosées par un grand Fleuve nommé *Pareyba*, qui se jette dans l'Océan par les vingt-un degrés & quelques minutes, & dont les rives ont pour Habitans la Nation des *Pareybes*. On remarque ici, pour éviter la confusion, que cette Côte a trois Fleuves du


Suite du Bresil
Depuis la Baye de Tous les Saints jusqu'a St. Paul
Pour servir a l'Histoire Gen.le des Voyages
Tiré de l'Amerique de M. Danville
Lieues communes de France
Etendue de Pais desert et peu connu.
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Bahia
S. Salvador
Baye de Tous les Saints
Porto Seguro
Abrolhos C'est a dire les Rochers
Villarica
le St. Esprit
Cap St. Thomas
C Frio
Rio Janeiro
S. Paul
Santos
Tom XIV
N.o 4.

nom de Parayba (52) ; l'un, dont on a parlé, qui tombe dans la Mer, entre Rio de la Plata & la Capitainie de Saint Vincent ; le second, dont il eſt ici queſtion, qu'on fait deſcendre de fort loin dans les terres, & qui ſe groſſit, dit-on, d'un fort grand nombre d'autres Rivieres ; & le troiſieme, dans la partie Septentrionale du Breſil, dont il reſte à marquer la ſituation.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Port de Spiritu Santo.

Les Hollandois, aïant obſervé le Port de Spiritu Santo, pendant qu'ils étoient en poſſeſſion du Breſil, en ont donné la deſcription ſuivante : il s'ouvre à l'Eſt, dans une Baie de médiocre grandeur, qui contient quelques petites Iles, & dont le côté ſeptentrional eſt parſemé de rocs dangereux. L'entrée du Port ſe fait reconnoître par une haute Montagne, en forme de cloche, que les Portugais nomment *Alva*, & qui ſert comme de but aux Pilotes. Enſuite, avançant un peu, on découvre, ſur une hauteur eſcarpée, une Tour blanche, peu éloignée du rivage, qui étoit autrefois celle d'une Egliſe nommée *Noſtra Señora de Penna*. Il y avoit dans ce lieu une petite Ville, dont quelques Maiſons ſubſiſtent encore,

Villa-Veja.

(52) On a remarqué pluſieurs fois que *Para*, dans la Langue de ces Indiens, ſignifie grande eau.

DESCRIPT. DU BRESIL.

ſous le nom de *Villa-veja*. Avant que d'y arriver, on trouve quelque difficulté à paſſer le col du Port, qui eſt reſſerré par une petite Ile oblongue, dont il part un banc de ſable; mais après ce paſſage, la navigation eſt ſans danger. En entrant, on découvre à droite un rocher qui s'éleve en forme de cône obtus; à gauche, ſur le bord même du rivage, une Montagne aſſez haute, que les Portugais ont nommée le Pain de Sucre, parcequ'elle en a réellement la forme; & de l'autre côté, c'eſt-à-dire au-delà du rocher, un petit Fort quarré, qui mérite peu d'attention. On arrive ainſi à la Ville de Spiritu Santo, qui eſt ſituée au côté droit du Port, ſur la rive même, à la diſtance d'environ trois lieues de la Mer, & qui n'a, ni foſſé, ni mur. On voit, dans ſa partie Orientale, un Monaſtere avec ſon Egliſe, de l'Ordre de Saint Benoît, dont il porte le nom: vers le milieu de la Ville, une autre Egliſe, qui ſe nomme San Franciſco; & dans la partie Occidentale, le Collége & l'Egliſe des Jéſuites.

Ville de Spiritu Santo.

Le P. Jarric dit que celle Ville eſt la quatrieme Réſidence de ſa Compagnie au Breſil; qu'elle eſt ſituée au vingtieme degré de Latitude Auſtrale,

& qu'elle eſt à ſoixante-dix lieues de la Ville de Janeiro. Il compte dix mille Indiens convertis, dans ſix Villages voiſins. Celui qui porte le nom des trois Rois eſt le plus nombreux. Les *Tapujas* & les *Apiapetanjas*, Indiens barbares du Païs, cauſent beaucoup de mal aux Portugais, avec leſquels ils ne veulent point de réconciliation.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CAPITAINIE DE PORTO SEGURO.

Porto Seguro, quatrieme Capitainie du Breſil, conſerve le nom qu'il reçut d'Alvarez Cabral, lorſqu'il deſcendit le premier ſur cette Côte. Il eſt à trente lieues, au Sud, de ce qu'on nomme le Gouvernement des Iles, à cinquante lieues au Nord de Spiritu Santo, & par les ſeize degrés trente minutes de Latitude Auſtrale. On donne à cette Province trois Villes Portugaiſes; *Saint Amaro*, *Santa Cruz*, & *Porto Seguro*, mais toutes fort mal peuplées. Celle de Porto Seguro eſt ſituée au ſommet d'un Rocher blanchâtre, vis-à-vis duquel la terre eſt fort haute du côté du Nord; mais du côté oppoſé, le terrein s'applanit, & forme par degrés un rivage ſablonneux. La Ville de Sainte Croix eſt éloignée de celle-ci d'environ trois lieues, ſur un autre Port, qui ne peut recevoir que de fort petits Vaiſſeaux.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Elle appartient au Duc d'Aveyra.

Cette Capitainie appartient au Duc d'Aveyra ; & le Commerce de ses Habitans, Portugais, consiste à porter par Mer, aux autres Provinces du Bresil, des vivres de toute espece, que leurs Terres produisent dans une extrême abondance. C'est à peu de distance de cette Côte, que commencent les fameux écueils qui se nomment *Abrolhos*, & qui s'étendant fort loin en mer, sans qu'on en ait encore pû fixer les bornes, font la terreur des Pilotes, surtout dans les navigations aux Indes Orientales. On y a découvert néanmoins plusieurs Canaux, par lesquels on trouve un passage, mais avec un danger qui demande toujours les plus grandes précautions. A six ou sept lieues du Continent, on rencontre, par ces écueils, quatre petites Iles, que les Portugais nomment *Monte de Piedras*, *Ilha seca*, *Ilha dos Passeros*, & *Ilha de Meo*. Les deux premieres sont extérieures, & laissent à leur Ouest un Canal navigable. Les deux autres, qui sont intérieures, peuvent être rangées des deux côtés, mais avec une extrême attention. En général, les Ecueils nommés Abrolhos sont couverts de Mer haute, ou ne passent point la surface des flots. De Mer basse,

Abrolhos, écueils voisins.

on découvre leurs pointes ; ce qui diminue beaucoup le danger pendant le jour, surtout lorsque les vagues s'y brisent assez pour servir d'avertissement aux Navigateurs. L'eau d'ailleurs est toujours fort haute alentour.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Les Hollandois, qui visiterent la Côte de Portò Seguro, & qui pénétrerent même dans le Continent, n'y trouverent que de vastes solitudes, des Terres presqu'impénétrables, & des Fleuves extrêmement poissonneux. Le P. Jarric lui donne cinquante lieues au Nord jusqu'à Bahia, ou la Baie de Tous les Saints, & vingt jusqu'à Ilheos. Il y compte, aux environs de la Ville, onze Bourgs ou Villages d'Indiens convertis ; ce qui n'a point empêché, dit-il, qu'elle n'ait tant souffert de la barbarie d'une Nation Sauvage, nommée les *Guaymurs*, qu'il y reste à peine vingt Familles exposées sans cesse aux mêmes incursions, & quelquefois réduites à vivre d'herbes & de racines, dans un Païs dont on vient de vanter la fertilité. La même raison a fait abandonner Saint Amaro, quoique cette Ville tirât beaucoup d'avantages de cinq Moulins à Sucre qu'elle avoit fait construire. Les Guaymurs aïant déja dévoré la plus grande partie des

S. Amaro est abandonné.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Ouvriers & des Domeſtiques, il ne reſta aux Maîtres que le parti de la fuite.

CAPITAINIE D'ILHEOS.

La Capitainie, qu'on nomme *Ilheos*, tire ce nom de pluſieurs Iles, qui couvrent l'entrée d'une Baie, où ſa principale Ville eſt ſituée. Elle eſt à trente lieues au Nord de Porto Seguro, & preſqu'à la même diſtance de Bahia au Sud. Sa Latitude, ſuivant Herrera, eſt par les quinze degrés quarante minutes; & ſuivant les Cartes marines, quinze degrés cinquante-cinq minutes. Cette Colonie renferme environ deux cens Familles Portugaiſes. D'autres ne lui en donnent pas plus de cent cinquante. Elle appartenoit, dans l'origine, à un Portugais nommé Lucas Giraldo. Une Riviere médiocre, qui traverſe la Ville, offre pluſieurs Moulins à Sucre. La principale occupation des Habitans eſt l'Agriculture, dont ils tranſportent les fruits, ſur de petites Barques, à Fernambuc & dans quelques autres lieux.

A ſept lieues de la Ville, dans l'intérieur des Terres, on rencontre un Lac d'eau potable, long & large de trois lieues, profond de quinze braſſes, d'où ſort une Riviere, mais par des Canots ſi étroits, qu'à peine un Canot

Descript. du Bresil.

y peut paſſer. Les eaux du Lac ne laiſſent pas de s'enfler comme celles de la Mer, lorſqu'elles ſont agitées par le vent. Le Poiſſon, dont il nourrit différentes eſpeces, y eſt excellent, & d'une ſinguliere groſſeur, ſurtout les Manatées, ou Lamentins, dont on a pris pluſieurs qui peſoient quarante Arrobes, c'eſt-à-dire environ mille livres de France. Les Caymans & les Requins y ſont auſſi monſtrueux. On trouve, dans cette Province, des Arbres d'où la moindre inciſion fait découler un Baume, auquel on attribue de merveilleuſes vertus. Le Païs voiſin de celui d'Ilheos s'eſt peuplé, depuis l'arrivée des Portugais, d'une Nation barbare, chaſſée apparemment de ſes propres Terres, & plus blanche que le commun des Indiens, mais ſi belliqueuſe & ſi cruelle, que la Colonie en a toujours eu beaucoup à ſouffrir. On remarque que ces Sauvages, ſoit par un ancien uſage, ou parcequ'aïant perdu leur Patrie, ils dédaignent de ſe faire de nouveaux Etabliſſemens, n'habitent jamais deux jours dans le même lieu, & qu'errant dans les Champs & les Forêts, ils n'ont point d'autres lits que la terre. Leurs acs ſont maſſifs, & leurs fleches d'une longueur extraordinaire.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Le P. Jarric met auſſi la Capitainie d'Ilheos à trente lieues au Sud de Bahia. Il donne le nom d'*Aimurs*, ou Guaymurs, aux Sauvages dont elle eſt infeſtée ; & leur barbarie va, dit-il, juſqu'à manger leurs propres Enfans. Cette Province ſeroit une des meilleures du Breſil, ſi le voiſinage de ces Barbares permettoit de la cultiver.

CAPITAINIE DE BAHIA.

On compte, pour ſixieme Capitainie celle qui porte le nom de *Bahia de todos Santos*, Baie de Tous les Saints, ou de *Bahia*, *Baie* par excellence, à l'honneur de ſa ſituation ſur une fort grande Baie. Elle eſt à trente lieues d'Ilheos, au Nord ; & cent lieues de Fernambuc au Sud, par les treize degrés de Latitude Auſtrale. Sa Baie n'a pas plus de deux lieues & demie de large ; mais elle ſe diviſe en pluſieurs Anſes, qui la font pénétrer juſqu'à plus de quatorze lieues dans les Terres, à l'extrême avantage des Habitans. Elle contient quantité d'Iles, grandes & petites. Trois Fleuves de la même grandeur, nommés le *Pitonge*, le *Gereſippe* & le *Gachocira*, y deſcendent de l'intérieur des Terres. On ſe diſpenſe d'en nommer pluſieurs petites.

La plus grande & la plus extérieure

DESCRIPT. DU BRESIL.

Description de la Baie de Tous les Saints.

des Iles porte le nom de *Taperica*. C'est d'après les observations des Hollandois, qu'on entre ici dans un détail qu'ils ont donné seuls. L'ouverture de la Baie est au Sud, d'où elle s'étend vers le Nord. A l'entrée, elle a sur la droite le Continent du Bresil, & sur la gauche l'Ile de Taperica, dont la forme est oblonge. La distance, d'une rive à l'autre, est d'abord d'environ trois lieues : ensuite elle se rétrécit à droite par une pointe de terre, vis-à-vis de laquelle sont situés le Fort de *Saint Antoine* & ce qu'on nomme *Villaveja*, dans une Anse fermée au Nord par un Cap, d'où la Côte tourne vers l'Est, & forme un demi cercle, où la Ville de Saint Sauveur est située. De ce côté, la Baie se termine au Nord par une Langue de terre assez étroite, qui s'avance en angle, & qui contient le Fort de Tagesipe. La distance de cet angle, à l'Ile de Taperica, est d'environ deux lieues. Delà, la Côte recommence à tourner vers l'Est; & la Baie s'élargissant pénetre dans les Terres, où elle forme une espece de Détroit de peu de largeur, mais qui se dilate ensuite comme en deux bras, dont l'un s'avance au Nord jusqu'à l'embouchure du Fleuve Pitangé, après la-

quelle il continue encore près d'une lieue vers le Nord ; & là, fléchiſſant du côté de l'Oueſt, il forme un petit Golfe demi-circulaire, qui contient une Ile cultivée. La Côte continue delà droit à l'Oueſt, pendant deux lieues ; & dans cet eſpace on trouve une autre Ile nommée *Marre*, longue d'une lieue ſur une demie lieue de large. L'extrêmité de la Côte ſe termine à l'Oueſt par une Pointe de terre obtuſe, qui a devant elle une Ile triangulaire, à laquelle les Hollandois donnent le nom d'*Ile des Moines*. De cette Pointe elle reprend vers le Nord, en laiſſant à l'Oueſt, dans l'eſpace d'un peu plus de deux lieues, l'embouchure du Fleuve Cachocira, celle de deux petites Rivieres, & quatre petites Iles, ſéparées du Continent par un Canal fort étroit, dont la premiere ſe nomme *Burapabara*, & la ſeconde *Porto Madero*. On ne nous apprend point le nom des deux autres. Après la derniere, qui maſque l'embouchure d'une petite Riviere, la Côte forme un coude, pour tourner à l'Oueſt ; & devant la pointe du coude eſt une autre Ile, qui ſe nomme *Fontes*. Enſuite la Côte tourne droit au Nord, & bientôt elle s'ouvre pour faire place à l'embouchure d'un Fleuve médiocre, qu'on appell

appelle Rio Tambaria. Enfin, par d'autres détours, elle conduit à l'embouchure du Fleuve Gereſipe, qui forme le fond de ce grand Détroit, & par conſéquent celui de la Baie. Ce Fleuve deſcend du Nord, & reçoit des deux côtés pluſieurs Rivieres. Il a devant lui deux petites Iles, ſans parler d'une autre, qui eſt dans l'embouchure même, & qui la diviſe. Des deux extérieures, la plus proche ſe nomme *Pyca*, & l'autre, *Caraïba*. Du Fleuve Gereſipe, la Côte tourne au Sud, & laiſſe paſſage à une Riviere dont l'embouchure eſt auſſi diviſée par une petite Ile, & maſquée par quelques autres. Enſuite, continuant près de trois lieues dans la même direction, elle parvient à l'embouchure du Fleuve Cachocra, qui, plus large dans les Terres qu'il ne l'eſt en ſortant, y forme une eſpece de Golfe ou de Lac, où l'on trouve quelques Iles, avec pluſieurs Anſes par leſquelles il reçoit diverſes petites Rivieres. A ſon embouchure, il a l'Ile de *Mevé*. La Côte ne ceſſe point d'aller vers le Sud, coupée par quantité d'Anſes, & de petites Rivieres, juſqu'à ce qu'elle arrive devant l'Ile de Taperica, qui ſe préſente à l'Eſt; & dont elle eſt ſéparée, comme

DESCRIPT. DU BRESIL.

on l'a dit, par un Détroit assez large. Telle est la fameuse *Baie*, qui est connue sous le nom de Bahia, ou de Baie de Tous les Saints.

Villes de la Capitainie de Bahia.

La principale Ville de cette Capitainie, est *San Salvador*, ou Saint Sauveur, dont on a déja donné une Description particuliere. Il suffira de remarquer ici qu'elle a changé de situation, & qu'avant celle qu'elle occupe aujourd'hui, dans une Anse demi-circulaire, elle étoit dans le lieu qu'on nomme à présent Villa-veja, proche du Fort de Saint Antoine. La seconde Ville, nommée *Paripe*, est à quatre lieues de Saint Sauveur dans les Terres. Quelques-uns placent dans la même Capitainie une autre Ville, qui est aussi dans les Terres entre Bahia & Fernambuc, & qu'Oliveira honore elle-même du titre de Capitainie; il la nomme *Seregipe del Rey*. On y va de la Baie par une petite Riviere, qui n'a pas plus de treize palmes d'eau dans la plus haute Marée. Elle est à dix ou onze lieues du Fleuve Roïal au Nord, & à sept de celui de Saint François au Midi.

Le Bresil n'a point de Province plus riche & plus peuplée que celle de Bahia. Aussi la Ville de Saint Sauveur est-elle


Vue de la Ville de St. Salvador du coté de la Baye
PLAN DE LA VILLE DE St. SALVADOR
Capitale du Bresil
Renvoy
1. la Cathedrale
2. la Miserivorde
3. l'Evêché
4. les Jesuites
5. St. François
6. Chapelle du Tiers Ordre
7. Ste. Claire
8. Notre Dame de Palme
9. Notre Dame du Rosaire
10. St. Benoist
11. St. Pierre
12. les Capucins
13. Ste. Therese
14. Notre Dame du Carmel
15. St. Antoine
16. les Jacobins
17. Notre Dame de la Conception
18. St. Elme
19. Ste. Barbe
20. Notre Dame de l'Ile
Echelle de 300 Toises
100 200 300
A Fort Praya
B Fort Diego
C. Fort Neuf
D. Corps de Garde
E. Casernes
F. Magasin a Poudre
G Remparts de Terre ruiné
H. Batterie du Chateau
I Place du Palais
K. le Palais
L Audience
M la Monnoye
N. Machines pour monter et descendre les Marchandises
O. Place de la Cathedrale
P. Place des Jesuites
Q Fort St. Antoine
R. Batterie neuve a fleur d'eau
S. Aigade
T. Batterie de St. François
V Batterie du Port des Chaloupes
X. Pate
Y. Batterie de l'Arsenal
Z Batterie projettée
a. Arsenal
b. Port des Chaloupes
c Atelier de la Construction
d. Cale de la Construction
e. Chemins pour monter a la Ville
Tom. XIV
N.° 5

DESCR

le séjour du Gouverneur Général, de l'Evêque, de l'Auditeur, & de tous les Officiers du Gouvernement.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CAPITAINIE DE FERNAMBUC.

Le nom de Fernambuc, septieme Capitainie du Bresil, est une corruption de *Pernambuc*, sans que Laet ose décider si c'est aux Hollandois ou aux François qu'elle doit être attribuée. Cette Province est à cent lieues de Bahia au Nord, & n'est qu'à cinq de Tamaraca, au Sud; distance qui ne doit être entendue que des Villes Capitales, car les limites des Capitainies se touchent. Oliveira nous apprend que celle de Fernambuc eut, pour premier Seigneur, Edouard d'Albuquerque. Il lui donne une vaste étendue. Depuis Olinde, elle s'étend au Sud d'environ quarante lieues jusqu'au Fleuve Saint François. Au Nord de ce Fleuve est située la Ville d'*Alagoa*, où deux Rivieres se joignent pour se rendre dans l'Océan. Près delà est Porto Calvo, vis-à-vis duquel, on trouve, au Nord, deux Bourgs qui se nomment *Una* & *Scripham*; & plus loin un autre Bourg, mais plus considérable, qui porte le nom de *Poyucar*, sur le Fleuve de même nom, qui se décharge un peu au-dessus du Cap Saint Augustin. Près du même Cap, est le Bourg de Saint

Antoine; & plus bas, l'Eglise de N. S. de la Candelaria, d'où part un chemin qui conduit à des Métairies nommées *Curacanas*, où l'on nourrit un fort grand nombre de Bestiaux. Des Curacanas à Olinde, on compte cinq lieues; & neuf ou dix de cette Ville à *Malta de Brasil*, Bourg extrêmement peuplé, où l'on fait un commerce de bois de teinture, qui se transporte au Bourg de Saint Laurent. Tout ce Païs, ajoute Oliveira, est riche en Moulins à Sucre.

Les Hollandois, plus exacts, comptent depuis le Fleuve Saint François, qui est en effet à quarante lieues d'Olinde, cinq lieues jusqu'à une petite Riviere, qu'ils nomment *Coreripé*, & qui est bordée, à cinq ou six milles de la Mer, d'un Bourg Indien, où l'on trouve aussi quelques Portugais. Ils assurent que c'est dans ce lieu seul qu'on coupe une grande quantité de ce bois de teinture, qui est distingué par le nom de Bresil. De ce Bourg, ils comptent deux lieues jusqu'au Fleuve de Saint Michel, où l'on coupe aussi du même bois, mais apparemment en moindre abondance. Alagoa est à trois lieues de Saint Michel : on nomme Alagoa un Lac intérieur, à sept ou huit

milles de la Mer, où l'on entre par une Riviere assez difficile à remonter. De l'embouchure de cette Riviere, il y a sept lieues jusqu'au Fleuve Saint Antoine, & deux ensuite à *Camaragibé*. De Camaragibé à Porto Calvo, il y en a trois, & quatre de Porto Calvo à Barra grande. Le Fleuve tombe ici dans une belle Baie, où le mouillage est très bon, & l'entrée sans danger, du côté du Nord comme de celui du Sud, mais n'est commode au Nord que pour les petits Navires. On cultive ici beaucoup de Tabac, parceque le Païs n'a que des Campagnes plattes & sans arbres. De Barra grande, la distance est d'une lieue jusqu'à Una, d'où elle est de quatre, jusqu'au Fleuve connu sous le nom de *Rio Formoso*, qui est assez grand pour recevoir des Bâtimens de Commerce. De ce Fleuve à Serinhan, on compte deux lieues. Vis-à-vis de l'embouchure du Fleuve, à la distance d'une demie lieue, se présente l'Ile de *Saint Alexis*, qui manque d'eau douce. De Serinham, deux lieues jusqu'à la Riviere de *Macaripo*, où l'on ne trouve pas plus de huit ou neuf palmes d'eau. De cette Riviere à Poyucar, quatre lieues; & de Poyucar, une au plus jusqu'au Cap de Saint Augustin.

DESCRIPT. DU BRESIL.

C'eſt dans le Port de ce Cap, que tombe la Riviere de Morekipu : l'entrée du Port eſt facile ; mais les rocs & les ſables, qui la bordent des deux côtés, en rendent la ſortie fort dangereuſe. Les Hollandois y éleverent un petit Fort, tandis qu'ils étoient en poſſeſſion d'Olinde. On rencontre enſuite, au Nord, à quatre lieues d'un Bourg nommé *Peciſſa*, le Fleuve qu'on nomme Rio de Sangados, & qui n'a pas plus de ſept ou huit palmes d'eau à ſon embouchure. D'Olinde vers le Nord, on trouve d'abord la Riviere de *Tapado*, enſuite *Rio Dola*, & plus loin *Pao Amorello*, d'où l'on compte deux lieues juſqu'à *Maria Furinha*. Delà il n'en reſte qu'une demie juſqu'à la Riviere de Garaſù, qui fait les limites de cette Capitainie.

Laet obſerve ici, ſur le témoignage d'un Hollandois qui avoit paſſé pluſieurs années au Breſil, que les Portugais tiroient alors, tous les ans, plus de quarante mille caiſſes de Sucre, des ſeules Capitainies de Fernambuc, de Tamaraca & de Paraïba, juſqu'à Rio grande ; ce qui ne le ſurprend point, dit-il, parcequ'il ſavoit d'ailleurs qu'on comptoit plus de cent Moulins dans la Capitainie de Fernambuc. Il ajoute,





Equateur ou Ligne Equinoctiale
CARTE DU BRESIL
Prem. Partie
Depuis la Riviere des Amazones jusqua la Baye de Tous les Saints
Pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de Lieues Communes de France
5 10 15 20 25 50 75 100
Tire de la Carte de l'Amerique de Mr. Danville
CAPITANIE DE MARAGNAN
CAPITANIE DE SEARA
PARTIE DU BRESIL
l'Interieur du Pais n'est pas connu
Les Nations errantes qui l'habitent sont nommees
TAPUYAS
CAPE. DE RIO GRANDE
CAPE. DE PARAIBA
CAPE. D'OLINDE
CAPE. DE SERGIPE
Para
Mont Perau
I. de St. Jean
S. Louis de Maranha
Cap S. Roc
Rio Grande
Paraiba
Itamaraca
Olinde ou Fernambouc
R. de S. Francois
Itapuam
Sergipe ou Rio Real
Baye de Tous les Saints
Longitude Occidentale de Paris
Tom. XIV
No. 6

ſur les mêmes lumieres, que les grands Moulins emploïoient quinze ou vingt Portugais & cent Negres; les médiocres, huit ou dix Portugais & cinquante Negres; les moindres, cinq ou ſix Portugais & vingt Negres. Des grands Moulins, on tiroit annuellement ſept ou huit mille arrobes de Sucre, quatre ou cinq mille des médiocres, & trois des petits (53). Les Vaiſſeaux ordinaires, qui partoient du Breſil avec ce Sucre, en païoient au Roi dix pour cent, ſuivant Oliveira, & cinq de plus en arrivant dans les Terres de Portugal : mais les Seigneurs du Moulin, qui le tranſportoient à leurs propres frais, étoient exempts du cinquieme. Le Bois de teinture appartenoit au Roi, ou à ceux qui achetoient de lui le droit d'en couper; & les Vaiſſeaux, qui ſervoient au tranſport, étoient obligés, ſuivant leur grandeur, d'en prendre un certain poids pour Sa Majeſté.

Olinde & Garaſu.

Olinde eſt une Ville célebre, non-ſeulement par ſa ſituation & ſa grandeur, mais encore plus par la Conquête que les Hollandois en firent, le 10 de Février 1630, & par la poſſeſſion qu'ils en conſerverent pendant

(53) *Ubi ſuprà*, lib. 15. cap. 24.

quelques années. Elle eſt bâtie dans un lieu élevé du rivage de la Mer; & renferme pluſieurs Collines dans ſon enceinte. Sa ſituation eſt en effet ſi bizarre, que toute l'induſtrie humaine ne pourroit la fortifier. Entre ſes édifices publics, on diſtingue le College des Jéſuites, fondé par le Roi Sebaſtien, ſur la pente d'une fort agréable Colline. C'eſt le premier objet qui ſe préſente à ceux qui arrivent de la Mer. On y enſeigne les Sciences aux jeunes gens du Païs, & juſqu'à lire & écrire aux Enfans. Vis-à-vis, eſt un Couvent de Capucins; celui des Religieux de Saint Dominique eſt preſque ſur le rivage; & les Bénédictins ont, dans la partie ſupérieure de la Ville, un Monaſtere naturellement ſi bien fortifié, qu'il en fait la principale défenſe. Elle a d'ailleurs un Convent de Religieuſes, ſous le titre de *la Conception* de N. D.; deux Egliſes Paroiſſiales, l'une dédiée à Saint Sauveur, & l'autre à Saint Pierre; un Hôpital, nommé *la Miſericorde*, & ſitué preſqu'au milieu de la Ville, ſur une haute Colline, au pié de laquelle eſt une autre Egliſe qui porte le nom de *Noſtra Señora del Gonparo*; l'Egliſe de Saint Jean; celle de N. S. de la Guadeloupe; & deux autres, N. S.

de Monte & Saint Amaro, qui ſont hors des murs. Le nombre des Habitans Portugais ne monte qu'à deux mille ; mais celui des Indiens, & des Eſclaves, ou Domeſtiques de l'un & de l'autre ſexe, eſt fort grand. Cependant le Breſil n'a point d'Etabliſſement où les vivres & les autres néceſſités de la vie ſoient plus rares. On les y apporte des autres Cantons, ou des Iles Canaries, & du Portugal même.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Le Port eſt petit & peu commode. D'ailleurs, il eſt tellement fermé par une chaîne de Rochers & de Bancs, dont cette Côte eſt bordée dans une grande étendue, que les grands Vaiſſeaux Marchands n'y peuvent entrer que par un Canal étroit ; & le Baſſin, qui reçoit une petite Riviere, eſt éloigné de plus d'une lieue de la Ville. Mais il a ſur ſes bords un Village, ou une eſpece de Fauxbourg, dans lequel on a bâti des Magaſins pour le Sucre & les autres Marchandiſes, avec un petit Fort, à l'entrée même du Canal, que les Portugais ont élevé ſur le roc, depuis l'inſulte qu'ils reçurent des Anglois à la fin du ſeizieme ſiecle ſous la conduite du Capitaine Lancaſtre, & qui, joint à la diſpoſition naturelle des lieux,

DESCRIPT. DU BRESIL.

rend l'accès du Port presqu'inaccessible.

La Riviere, nommée *Rio Bibiribi*, passe à côté de la Ville, & ne reçoit que de fort petits Vaisseaux. Elle tombe entre le Continent & le Canal, ou le cou du Port, où elle forme une petite Ile, qui se nomme *Vaaz*, en se joignant avec une autre Riviere, nommée *Rio Capesecia*, ou *de Fidalgos*, & par d'autres, *Capibarivi*, qui descend du côté Septentrional de l'Ile, comme Rio Bibiribi descend du côté du Sud. Elles se joignent par un bras, qui part de celle-ci, & qui sépare l'Ile, du Continent.

Garasu mérite moins le nom de Ville que de Bourg. Il est à quatre ou cinq lieues d'Olinde, & ses premiers Habitans étoient de pauvres Artisans Portugais, qui vivoient de leur métier, ou de la coupe du bois de teinture; mais lorsque les Hollandois se furent emparés d'Olinde, ils se retirerent dans cette Ville, où ils esperoient de faire avec eux de plus gros profits. On pénetre aussi de Garasu à la Mer par une petite Riviere, qui descend du Canton de Tamaraca.

Amatta do Brasil.

A neuf ou dix milles d'Olinde, on trouve *Amatta do Brasil*, Bourg extrêmement peuplé, dont les Habitans

font leur principale occupation de couper du bois de teinture & d'en transporter beaucoup à la Mer. San Laurenzo est un autre Bourg, situé entre Amatta & la Ville, où l'on fait une quantité d'excellent Sucre.

Guarape, Moribara, Camassarim, Vergea.

Enfin, de Curacanas on ne compte que cinq lieues jusqu'à Olinde; & dans cet intervalle on trouve vingt-deux Moulins à Sucre, dont les Cantons se nomment *Guarape*, *Moribara*, *Camassarim*, & *Vergea* de Capivari, ainsi nommé de ce Fleuve, qui en arrose les Terres. Tout ce Païs est d'un extrême agrément, par la verdure & la fertilité de ses Campagnes; sans compter que s'étendant à deux lieues de la Mer, les Negres & les autres Ouvriers y ont la commodité de la pêche.

Fortifications des Hollandois au Port d'Olinde.

Les Hollandois ne manquerent pas de se fortifier, dans la partie de cette Province dont ils s'étoient rendus maîtres. On a dit plusieurs fois que presque toute la Côte Orientale du Bresil est bordée d'une chaîne de Rochers, qui, de basse Mer, se montrent comme un mur d'environ quinze toises de largeur, & quoiqu'ouverts en plusieurs endroits, ne donnent passage aux Bâtimens que par un petit nombre de ca-

naux fort étroits. Cette eſpece de ceinture paroît ſe terminer vis-à-vis d'Olinde, en angle obtus, où les Portugais avoient conſtruit anciennement un petit Fort dans le roc. Il y avoit auſſi, à l'extrêmité d'une Langue de terre qui deſcend d'Olinde, un Bourg nommé le *Recif*; & cette Langue, ſi étroite qu'elle n'a nulle part plus de cinquante ou ſoixante toiſes de largeur, eſt reſſerrée à l'Occident par Rio Bibiribi, comme elle l'eſt à l'Orient par la Mer. Le Bourg, qui étoit autrefois ouvert, fut fermé d'un Mur & de Paliſſades. Le Fort, qui étoit à l'Orient, & que les Portugais nommoient *Saint Georges*, fut aggrandi & fortifié par de nouveaux Ouvrages, & les Hollandois lui donnerent le nom de *Bruga*. Ils éleverent au-delà du Fleuve, ſur l'angle du Continent, vis-à-vis de l'Ile de Vaaz, un Ouvrage à cornes, qui reçut le nom de *Wardendourg*; & dans l'Ile même, preſqu'en face du Recif, ils conſtruiſirent un autre Fort, qui regarde le Sud, & qu'ils nommerent *Erneſt*. A cent vingt pas de cet Ouvrage, ils en firent un autre de figure pentagone, & d'une force ſinguliere, auquel ils donnerent le nom du Prince *Frederic Henri*. Enfin, ils y ajouterent

le Fort *Amelie*, & quantité de petites Redoutes, qui fermoient absolument tous les passages.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CAPITAINIE DE TAMARACA.

Tamaraca, huitieme Capitainie du Bresil, passe pour la plus ancienne, quoique le voisinage de Fernambuc & de Paraïba l'ait fait tomber dans l'obscurité. Elle tire son nom de l'Ile de *Tamaraca*, ou Tamarica, qui est séparée du Continent par un Canal fort étroit, & dont la longueur est d'environ trois lieues, sur deux de large. Un Historien assure (54) que les François ont été les premiers Possesseurs de cette Province, & qu'elle leur fut enlevée par les Portugais. Elle conserve encore leur nom, dans un Port voisin de l'Ile, que les Portugais appellent eux-mêmes *Porto dos Franceses*.

Cette Ile, qui n'est qu'à cinq milles d'Olinde, a dans le Sud un assez bon Port, dans lequel on entre par un Canal qui n'a jamais moins de quinze ou seize palmes d'eau. Il est défendu par un Fort Portugais, situé sur une haute Colline, & de très difficile accès. Cependant les Hollandois d'Olinde, pour ôter cette commodité à leurs Ennemis; éleverent à l'entrée même du Canal, un autre Fort, qu'ils nom-

(54) La Popliniere, dans son Livre des trois Mondes.

DESCRIPT. DU BRESIL.

merent *Orange*, & les réduisirent au seul passage qui reste du côté du Nord, mais qui, n'aïant que neuf ou dix palmes d'eau, ne peut recevoir que de fort petits Navires. Il se nomme *Catuaina*.

L'Ile de Tamaraca & la partie du Continent qui porte son nom appartiennent aux Comtes de *Monsanto*, qui en tirent annuellement un revenu de trois mille Ducats, par les Moulins à Sucre qu'ils ont particulierement sur le Fleuve de *Goiana*, ou Govana, & dans les Cantons d'Aracipé & de Paratibé.

Riviere de la Côte.

A la distance d'une lieue de l'Ile, sort du Continent la petite Riviere de *Massarandu*, qui peut être remontée par de petits Bâtimens ; & devant l'Ile même, vers l'Ouest, deux autres Rivieres aussi petites, qui se nomment *Aripé* & *Ambor*. A six lieues de l'Ile, vers le Nord, on trouve le Fleuve de Govana, qui n'a pas plus de neuf ou dix palmes d'eau à son embouchure, mais dont le Canal est beaucoup plus profond dans l'intérieur des Terres. A sept ou huit milles de la Mer, il a sur ses rives un petit Bourg, jusqu'où les petits Bâtimens peuvent remonter, pour charger le sucre de plusieurs

Moulins. C'eſt à deux milles du Goyana au Nord, qu'eſt ſitué Porto dos Franceſes, ou le *Port François*. Il eſt fermé par deux rochers, qui en font une retraite aſſez ſure : mais il n'eſt habité aujourd'hui que par quelques Pêcheurs.

Avant que de paſſer à la Capitainie ſuivante, on nous fait revenir ici ſur nos traces, pour nous faire prendre une idée plus exacte de la Côte.

Reviſion de toute la Côte.

De Britioga, Port Septentrional de la Capitainie de Saint Vincent, à l'Ile de Saint Sebaſtien, on compte neuf ou dix lieues. Cette Ile eſt ſituée, ſuivant les Obſervations des Hollandois, par les vingt-quatre degrés de Latitude Auſtrale : ſon rivage produit une eſpece de Pois fort venimeux. On compte quatre lieues, de Saint Sebaſtien à l'Ile des Porcs. Le mouillage eſt fort commode, entre ces Iles & le Continent. C'eſt là que ſe trouve la Baie d'*Ubatuba*. De l'Ile des Porcs à l'Ile *Grande*, quelques-uns comptent ſept lieues, d'autres plus ; mais tous s'accordent à repréſenter l'Ile Grande comme une Terre haute, couverte de Bois & de rochers, qui abonde en ſources d'eau vive, & qui a pluſieurs Ports commodes pour l'aiguade & pour le bois.

DESCRIPT. DU BRESIL.

A deux lieues de cette Ile, vers l'Oueſt, on trouve le Cap de *Carouſſu*; & vers le Nord, *Angra dos Reyes*. Elle a, du côté de l'Eſt, *Morembaya*, d'où l'on compte quatre lieues juſqu'à la Riviere de *Garatuba*, comme on en compte auſſi quatre de cette Riviere à celle de *Toyugua*. Ces deux Rivieres ne reçoivent que de petits Bâtimens. A deux lieues de Toyugua, eſt un très haut Rocher, fait en pain de Sucre, mais à pointe plate, qui ſe nomme *Gavea*; & deux lieues encore delà, on arrive au Fleuve de Janeiro. Ainſi ce Fleuve eſt à-peu-près à douze lieues de l'Ile Grande. De Rio Janeiro, on en compte dix-huit juſqu'au Cap Frio, qui eſt ſitué par les vingt-trois degrés. Juſqu'ici la Côte eſt à l'Orient.

Du Cap Frio juſqu'à la Baie de Saint Sauveur, la diſtance eſt de neuf lieues, & la Côte tourne ici au Nord. Du même Cap à l'Ile Sainte Anne, qui fait face au Continent, il y a deux lieues; & cet eſpace forme une ſtation très commode pour les Vaiſſeaux. L'Ile même eſt agréable, & revêtue d'arbres, entre leſquels on trouve une eſpece de Ceriſiers, dont le fruit renferme un noïau fort rude, & n'en eſt pas d'une ſaveur moins agréable. Mais l'eau

douce y manque. De l'Ile Sainte Anne, on compte huit lieues jusqu'au Cap Saint Thomas, dont la situation est par les vingt-deux degrés; & de ce Cap, huit autres lieues jusqu'au Fleuve de Paraiva. Du Paraiva au Managé, cinq lieues; autant du Managé à l'Itapemeris. Les Hollandois placent à vingt-un degrés le Fleuve *Dolce*, qui est habité par des Portugais; & dix minutes de plus, l'Ile de Sainte Claire, éloignée d'un demi mille du Continent, couverte de Palmiers, & fort bien pourvue d'eau douce. Quatre ou cinq lieues de l'Itapemeris au Gleretebe, qui est par les vingt degrés quarante-cinq minutes. Sept, de Gleretebe à Guarraparé, que les Portugais nomment *Sierra de Guariparis*. De Guarraparé à la Ville de Spiritu Santo, huit lieues. De la Baie de cette Ville, six lieues jusqu'au Fleuve des Rois Mages, qui est par les dix-deuf degrés quarante minutes, & delà huit jusqu'au Fleuve Dolce. Sept de ce Fleuve à Criquaré; dix de Criquaré à *Maranepé*, ou Mucuripe, situé à dix-huit degrés quinze minutes. De Maranepé, à Parouepé ou Pesteripé, cinq lieues; & de Paraouepé, trois à *las Caravelas*: six ensuite jusqu'à *Barreiras ver-*

DESCRIPT. DU BRESIL.

meilhas, & deux delà au Corebado, qui est à dix sept degrés & demi de l'Equateur. Du Corebado à Porto Seguro, on en compte dix-huit.

Il n'y a que trois lieues de Porto Seguro à *Santa-Cruz*, où les Portugais aborderent, lorsqu'ils découvrirent ce Continent, & neuf ou dix de Santa-Cruz, à Rio grande. C'est dans l'intervalle, qu'on rencontre ces fameux Ecueils, qu'ils ont nommés *Baixos de San Antonio*. Dix-huit lieues de Rio grande à Ilheos; & l'on trouve, entre deux, de très hautes Montagnes qui bordent le rivage, sous le nom de *Sierra de Aymures*.

D'Ilheos au Fleuve *das Contas*, huit ou neuf lieues; six delà jusqu'à Camamu, & trois de Camamu à Guepena. Quatre ensuite jusqu'au Fleuve de Finharés, qui est bordé d'une grande Montagne, nommée Morro de S. Pablo. De ce Fleuve, à la Baie de Tous les Saints, il n'en reste que douze; ensuite on en compte vingt-six jusqu'au Fleuve roïal, qui est par les onze degrés trente minutes; dix-sept de ce Fleuve à celui de Saint François; quinze du Fleuve de Saint François à la Pointe qu'on nomme *Guira*; six, de cette Pointe aux Rochers de Camera-

guba; cinq de Cameraguba au Fleuve des Pierres; & delà douze, jusqu'au Cap Saint Augustin. L'Ile de Saint Alexis est à cinq milles de ce Cap au Sud, par les huit degrés quarante-cinq minutes, & ne manque d'aucune commodité pour faire du bois & de l'eau. Du Cap Saint Augustin à Fernambuc, huit lieues; quatre ou cinq de Fernambuc à Tamarica, & quinze de Tamarica à Paraiba, où l'on s'est proposé de nous ramener par cette longue énumération.

DESCRIPTÉ DU BRESIL.

CAPITAINIE DE PARAIBA.

La Capitainie de Paraiba doit son origine aux François. Les Portugais, après les en avoir chassés en 1584, y bâtirent une Ville & quelques Bourgs, dont les Habitans s'emploient à la culture du Sucre. On prétend qu'ils en recueillent chaque année environ cent cinquante mille arrobes.

En suivant la Côte au Nord, depuis Porto dos Franceses, on rencontre d'abord le *Cap Blanc*, par les six degrés quarante-cinq minutes; d'où l'on ne compte que deux lieues jusqu'au Fleuve Paraiba, qui donne son nom à la Capitainie. Ce Fleuve entre dans la Mer à l'Est, par une assez grande embouchure, en déclinant un peu vers le Sud. Il contient une Ile oblongue, en-

tierement couverte d'arbres; sur sa pointe méridionale les François avoient construit un petit Fort, que les Portugais ont aggrandi, surtout après que les Hollandois se furent saisis d'Olinde. Le Fleuve, dans son cours, qui descend de l'Ouest, est si rempli de rocs & de sables, qu'il ne peut être remonté que par des Pilotes experts. C'est sur sa rive méridionale qu'est située la Ville de Paraiba, nommée aussi *Philippea*, dans une sorte d'Anse, à trois lieues de la Mer, d'où les Vaisseaux Marchands ne laissent pas d'y arriver avec peu de difficulté. Cette Ville, qui n'étoit habitée au milieu du siecle dernier que par quatre ou cinq cens Portugais, est devenue beaucoup plus puissante depuis la prise d'Olinde par les Hollandois. Elle étoit ouverte; mais le voisinage de l'Ennemi l'a fait entourer d'un mur & de quelques autres Fortifications.

Ville du même nom.

Cette Capitainie a du côté du Nord un autre Cap nommé *Punta de Lucena*, où l'on trouve un fort bon mouillage, derriere quelques rochers qui s'avancent en Mer. Quelques-uns donnent, au Fleuve de Paraiba, le nom de San Domingo. A deux lieues de son embouchure, on trouve un autre

Fleuve, qui se nomme *Mangiapé*, & qui a devant la sienne une Ile couverte de Mangliers, dont elle tire son nom. Ses bords sont habités par quelques Portugais, qui y nourrissent quantité de Bestiaux.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Tout le terroir de cette Capitainie est d'une extrême fertilité, & n'est pas sans agrémens. On y trouve, en plusieurs endroits, du bois de teinture, & même quelques Mines d'argent, surtout dans un Canton que les Indiens nomment *Tayouba*. Ceux qui habitent cette partie du Continent s'appellent *Petivarés*. Ils vivoient dans une étroite alliance avec les François, & leur fidélité ne se distingue pas moins pour les Portugais : mais ils ont pour voisins des Peuples Barbares, nommés les Figuarés, avec lesquels ils sont continuellement en guerre

Ile de Fernando de Noronha.

C'est devant cette Côte, à cinquante lieues, suivant les Portugais, & soixante dix suivant les Hollandois, qu'est située l'Ile de Fernand de Noronha, sur laquelle on a déja donné quelques Eclaircissemens (55), avec sa véritable position. Sa longueur est d'environ deux milles, sur un de largeur. Ceux, qui ont observé soigneusement

(55) Tome LI de ce Recueil.

DESCRIPT. DU BRESIL.

ſa figure, la comparent à une feuille de Laurier. Elle eſt platte dans la plus grande partie, à la reſerve de quelques Montagnes diſperſées, dont l'une s'élevant en forme de Tour, accompagnée d'une autre plus platte, repreſente fort bien une Egliſe avec ſon Clocher (56). On prétend que le terroir eſt ſi nitreux, que les ſources, qui y ſont en grand nombre, & les torrens même qu'on voit tomber des Montagnes pendant la ſaiſon des pluies, ſentent le nître. Il n'en eſt pas moins fertile. Diverſes ſortes de légumes y croiſſent naturellement. Le P. Claude d'Abbeville, dans ſon paſſage avec les François qui allerent à l'Ile de Marignan (57), y vit des arbres d'une qualité ſi cauſtique, que ceux qui porterent la main aux yeux après en avoir touché les feuilles, ſouffrirent des douleurs aigües, & furent privés de la vue pendant quelques heures. Mais il s'y trouve un autre arbre, dont les feuilles ſervent auſſi-tôt de remede.

Les Côtes de l'Ile ſont preſque partout fort eſcarpées, ſurtout du côté du Nord, où la Mer eſt ordinairement ſi

(56) Auſſi les Hollandois l'ont-ils nommée l'Ile *Kerke*, c'eſt à dire Egliſe.

(57) Voïez ci-deſſous.

grosse, qu'il est fort difficile aux Chaloupes d'y aborder. A la pointe Orientale, on voit quelques autres petites Iles, ou plutôt quelques Rochers, qui en sont séparés par des Canaux sablonneux. Le côté de l'Occident a deux Rades assez commodes; l'une proche de la pointe Orientale de l'Ile, où tombe un ruisseau favorable pour l'aiguade; l'autre, sous cette Montagne qui a la forme d'un Temple. Du côté Oriental, & presqu'au milieu de l'Ile, on trouve une petite Baie en forme de croissant. Le Voïageur qu'on vient de nommer parle d'une autre Ile, peu éloignée de celle-ci, mais beaucoup plus petite, qu'il nommoit l'Ile de feu, & dans laquelle on trouve une singuliere quantité d'Oiseaux.

Côte depuis Mongiangape jusqu'à Rio grande.

Un Angle, que le Continent forme à l'extrêmité de la Capitainie de Paraiba, est le dernier endroit où la Côte du Bresil regarde l'Orient. Elle tourne ici à l'Ouest, & se présente presque droit au Nord; ce qui lui a fait donner, par les Hollandois, le nom de Bresil Septentrional. Cette Côte étant peu connue jusqu'à Rio grande, on est obligé ici de recueillir des lumieres dispersées dans l'Itinéraire Portugais de Figueredo, dans les Relations

DESCRIPT. DU BRESIL.

Hollandoises, & dans quelques Voïageurs François.

Du Fleuve Mongiangape jusqu'à *Bahia de Treyciaon*, ou la Baie de trahison, on compte une lieue. Cette Baie, suivant les Hollandois, est à sept lieues de Paraiba, par les six degrés vingt minutes de Latitude Australe. Elle est fermée à l'Est par une Pointe basse, d'où part un Banc de sable qui se montre au départ de la Marée, & qui couvrant une grande partie de la Baie, laisse derriere soi un mouillage sûr & commode pour douze ou quinze Vaisseaux. Le Continent offre ici des Bois fort épais, entre lesquels & le rivage on trouve une espece d'Etang, large d'un quart de lieue, qui peut être passé à gué, excepté dans la saison des pluies. Au-delà, les Portugais ont une Eglise, & quelques Métairies, où ils font nourrir des Bestiaux. Une partie de la Nation des Figuarès, qui habitoit ces lieux, ne ressembloit aux autres Brasiliens, ni par le langage, ni par les mœurs. Elle portoit tant de haine aux Portugais, qu'elle ne se fit pas presser pour se déclarer contr'eux en faveur des Trouppes Hollandoises; mais après leur départ, elle se trouva exposée à la vangeance de ceux qu'elle avoit

avoit trahis. Ils en tuerent une partie, & mirent l'autre en fuite. Quelques-uns des Fugitifs se réfugierent du côté d'Olinde, d'où les Hollandois en transporterent plusieurs en Europe, leur apprirent leur Langue, & tirerent d'eux des éclaircissemens utiles sur le Païs qu'ils avoient habité.

De la Baie de Trahison jusqu'au petit Fleuve de *Cromataym*, la distance est d'une lieue. Figueredo donne à ce Fleuve le nom de Camaratuba, & termine à sa rive la Capitainie de Paraiba. On ne peut le remonter que dans des Barques. Les Figuarès avoient, à quatre lieues du rivage, un gros Bourg nommé *Tabouſſura*, dont le Cacique se nommoit *Yayuari*. A quatre lieues du même Fleuve, on trouve, suivant Figueredo, une Pointe de terre, derriere laquelle s'ouvre une Baie que les Portugais nomment *Bahia Formosa*, d'où sort vers l'Est une petite Riviere, nommée *Rio Huagau* par le même Ecrivain, & *Congaycu* par les Hollandois. Elle reçoit, pendant quatre ou cinq milles, des Bâtimens de médiocre grandeur, jusqu'au lieu où les Portugais ont un Bourg & des Moulins à Sucre. La Baie porte le nom de *Quartapicaba* entre les Indiens. On y trouve

DESCRIPT. DU BRESIL. quantité de bois de teinture, que les François alloient autrefois couper. De Bahia Formosa, on ne compte qu'une lieue jusqu'au Port de *Curumatau*, qui est également sûr & commode. Une demie lieue plus loin, on arrive à la Riviere que Figueredo nomme *Rio Subauma*; & peu au-delà, on rencontre une Pointe de terre, nommée *Punta da Pipa*, derriere laquelle les Vaisseaux trouvent un abri. Ensuite on trouve un rivage sans Port & couvert de Bois, qui se nomme *Parananbuco*, dans le Continent duquel on ne connoît qu'un Lac nommé *Guairara*. Les Figuarès comptoient quatre milles, de Curamatau à ce Lac, & trois ensuite jusqu'à la Riviere de Tareyrik, où l'on trouve, disoient-ils, une espece de Bois jaune, qu'ils nommoient *Tatayouba*. Ils assuroient que cette partie du Continent a des Mines de fer, ou d'*Ita*, nom qu'ils donnoient à ce Métal. C'est encore sur leur témoignage qu'on place, une lieue plus loin, le Fleuve de *Pirangue*, & le Port que les Portugais nomment *dos Busios*, d'où Figueredo compte trois lieues jusqu'à *Punta Nigra*. Les Vaisseaux trouvent derriere cette Pointe un mouillage commode; & delà, il ne reste que deux lieues jusqu'à Rio gran-

DESCRIPT. DU BRESIL.

de. Punta Pipa eſt par les ſix degrés. A peu de diſtance de dos Buſios eſt un autre Port, nommé Tourous, par les cinq degrés quarante minutes. C'eſt entre ces deux Ports, que le Pirangue a ſon embouchure.

Devant cette Côte, à dix ou douze lieues du Continent, on rencontre le grand & fameux Ecueil que les Portugais nomment *los Baixos de San Roque.* Il s'étend de pluſieurs lieues entre l'Eſt & l'Oueſt, en s'approchant du Continent, de ce dernier côté, juſqu'à n'en être quelquefois qu'à quatre ou cinq lieues. La prudence ne permet d'en approcher que de jour, parce-qu'on eſt alors averti du danger par la blancheur de l'eau.

CAPITAINIE DE RIO GRANDE.

Les François s'établiſſent ſur ce Fleuve.

Le Fleuve, que les Portugais nomment *Rio grande*, porte entre les Braſiliens le nom de *Poteingi*. Son embouchure eſt par cinq degrés trente minutes de Latitude Auſtrale. L'entrée en eſt difficile; mais dans l'intérieur, il eſt agréable & ne manque point d'eau. Les François avoient entrepris de s'y établir, après avoir abandonné Rio Janeiro, & s'y étoient fortifiés par une alliance avec les Indiens du Païs, qui ſe nomment les *Petivares*. Mais le Roi d'Eſpagne, alors en poſſeſſion du Por-

DESCRIPT. DU BRESIL.

tugal, ne souffrit pas long-tems de si dangereux voisins. Feliciano Cuello de Carvalho, Gouverneur de Paraiba, reçut ordre de les écarter; & dans une Lettre de l'année 1597 il se vantoit d'avoir repoussé ceux qui avoient tenté de surprendre le Fort de *Capo delo*, en demandant du secours pour les chasser de Rio grande, où il confessoit qu'il n'étoit point en état de les attaquer. Il ajoutoit qu'ils avoient découvert, dans un lieu du Continent nommé *Capaoba*, plusieurs Mines d'argent, d'où ils avoient tiré de grandes richesses. Cependant il ne paroît point qu'ils aient été forcés d'abandonner leur Etablissement avant l'année 1601. *Knivet*, Voïageur Anglois, dont on a déja cité le témoignage, raconte qu'étant parti cette année de Rio Janeiro il se rendit à Fernambuc, d'où le Gouverneur, Emmanuel de Mascarenhas, conduisit quatre cens Portugais & trois mille Indiens au secours de Feliciano Cuello, alors pressé par une multitude de Barbares, alliés des François, & qu'aïant défait ces Ennemis du Portugal, il leur fit accepter la paix à certaines conditions; qu'ensuite, il fit construire un Fort sur le bord du Fleuve, & que ce Païs devint un nouveau Gouvernement

Portugais, qui eſt aujourd'hui la dixieme Capitainie du Breſil. DESCRIPT. DU BRESIL.

Les Hollandois, partis en 1631 de Fernambuc, avec une Flotte, pour ſe rendre maîtres du Fort de Rio grande, rendirent témoignage qu'il étoit ſitué à gauche de l'embouchure du Fleuve, ſur un Rocher ſéparé du Continent par un Canal fort étroit; qu'il étoit ceint d'un mur de pierre, avec diverſes Fortifications qui s'avançoient juſqu'au Fleuve, & pourvu d'une nombreuſe Artillerie; de ſorte que ſa ſituation & ſes défenſes en rendoient l'approche fort difficile aux Vaiſſeaux; enfin qu'il ne pouvoit être forcé que par la famine, ou par la diſette d'eau douce, que les Habitans étoient obligés de ſe faire apporter d'une petite Riviere voiſine.

Cette Capitainie ne contient pas un grand nombre de Portugais: il conſiſte en ſoixante ou quatre-vingts Hommes, qui compoſent la Garniſon du Fort, & quelques autres qui habitent un Village voiſin, pour cultiver les Cannes de Sucre, & nourrir des Beſtiaux. Les Indiens y ſont auſſi fort rares. La plûpart ont été détruits par les Portugais, & le reſte s'eſt retiré chez les Tapuyras.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Côte depuis Rio grande.

Figueredo, entreprenant la description de cette Côte, assure qu'il y a deux lieues du Fleuve Grande au Cap de *Siara*, derriere lequel il fait sortir une Riviere de même nom. Les Hollandois placent dans cet intervalle, à moins d'un mille de Rio grande, une petite Baie fort commode, que les Indiens nomment *Jenipahou*. Figueredo continue de compter neuf ou dix lieues du Cap de Siara jusqu'à la Baie de *Petitigua*, qui est fort grande, & défendue contre toutes sortes de vents : les Hollandois comptent deux lieues, du Cap de Siara au Fleuve de Morunjape, & six de ce Fleuve jusqu'à une Pointe de terre, qu'ils nomment *Pequetinga*.

Difference entre Figueredo & les Hollandois.

De la Baie de Petitigua, suivant Figueredo, la Côte continue de s'étendre à l'Ouest, tantôt haute, tantôt plus basse, & couverte de Bois en divers endroits, jusqu'à *Omerco*, qui en est à vingt-cinq lieues : il paroît, dit le même Ecrivain, que ce lieu faisoit autrefois la séparation des Portugais & des Castillans. Les Hollandois comptent six lieues de Pequetinga à la Pointe de *Chugasu*, ou *Ugassumha*, & font observer que les Ecueils de Saint Roc finissent près de cette Pointe. Elle est suivie, disent-ils, d'une autre

Pointe, qu'ils nomment *Ubaranduba.* Descript. du Bresil.

Figueredo compte, d'Omarco à Guamaraé, quinze lieues d'une Côte basse, entremêlée de quelques Collines de sable, derriere lesquelles on découvre fort loin, dans le Continent, de hautes Montagnes que les Indiens, nomment *Buturuna.* Les Hollandois placent Guamaré par les quatre degrés quarante-cinq minutes de Latitude Australe.

A peu de distance de Guamaré, la Côte, suivant Figueredo, se dérobbe, pour former une Baie, dont les rives sont fort marécageuses & couvertes de Mangliers. Là sont les célebres Salines, qui portent le nom de Guamaré, & d'où l'on tire en abondance un sel d'une extrême blancheur, qui s'y forme naturellement. Les Hollandois observent que c'est un Fleuve, qui se nomme *Caru-Bretuma*, ou *Rio de Salinas*, & qu'il est à trois lieues de Guamaré vers l'Ouest. Figueredo comptè deux lieues des Salines à *Maretuba*, Baie très spacieuse, qui reçoit la Mer par quatre entrées, & d'où la Côte commence à s'élever jusqu'à la Pointe qu'il nomme *Punta do mel*, devant laquelle sort un Torrent nommé *Guararahu.* Les autres avertissent que depuis Rio

de Salinas, il faut s'éloigner à deux lieues de la Côte, pour éviter quantité de rocs & de sables, & qu'il sort de cette Côte quatre Rivieres, à demie lieue l'une de l'autre, nommées *Guapetuba*, *Manetuba*, *Gararaſſu* & *Perſin*, peuplées d'une multitude d'Indiens, quoique leurs embouchures soient embarraſſées d'un grand nombre de Rocs. Ils ajoutent que Punta do mel ſe nomme Cucaratuba parmi les Indiens; qu'à deux lieues de Guararahu, ſort la Riviere d'*Uquiaguara*, & huit lieues plus loin celle de Hupancma; que la Côte recommence ici à s'abbaiſſer, juſqu'à certaines Collines rougeâtres, ſuivies de la Baie d'Ubarana, d'où ils comptent huit lieues juſqu'à *Jaguaribé*, ſitué par les quatre degrés.

Au-delà de Jaguaribé, la Côte devient plus haute, & ne ceſſe point d'être revêtue d'arbres dans un eſpace de vingt lieues juſqu'à *Iguapé*, qui eſt une Baie fort ouverte, mais où l'on ne trouve point d'eau douce.

D'Iguapé à Mocuripa, on compte huit lieues d'une Côte fort haute, derriere laquelle regnent de grandes Montagnes, que les Indiens nomment *Camumé* ou *Aquimumé*. A cinq lieues d'I-

guapé ſort le Fleuve *Ypocara*, qui eſt ſans Port & ſans Rade ; & deux lieues plus loin, *Rio Coco*. La Baie de Mocaripé eſt par les trois degrés quarante minutes. On trouve enſuite, à peu de diſtance, le Païs de *Siara*, où les Portugais commencerent à s'établir vers le milieu du dernier ſiecle, & qu'Oliveira compte entre les Capitainies du Breſil.

Les Indiens Figuarès, dont les Hollandois prirent des informations, leur firent de cette Côte une Deſcription un peu différente du Cap de Siara : ils comptoient une lieue juſqu'à la petite Riviere de Piracabuba : & delà deux à Pecutinga : ſix enſuite juſqu'à la petite Riviere Uguaſu ; dix-huit d'Uguaſu à Kaalſa ; deux de Kaalſa à Guamaré, & une de Guamaré à Carouarcharma, où l'on trouve de belles Salines dans les tems ſecs ; une demie lieue des Salines à la petite Riviere de Barituba, & delà une lieue juſqu'à celle de Guararahug. C'eſt au-deſſus de cette Riviere qu'habitent les *Tapouyas*, mortels Ennemis des Portugais, & derriere eux une autre Nation barbare, qui ſe nomme les *Jandaves*. Du Guararahug au Jandupatiſſa, deux jours de chemin ; & delà

DESCRIPT. DU BRESIL.

une demie lieue jusqu'au Torrent de Wupanama, d'où l'on a six lieues jusqu'à la Riviere d'Avarance : delà, six lieues encore jusqu'à celle d'Yuguarich ; une demie lieue, ensuite, à celle de Pariporié, & une lieue à Guatapugui. Ces Rivieres sont habitées par une branche des Tapaouyas, nommée les *Japovatons*, & grands ennemis des Portugais. Six lieues plus loin, sort la petite Riviere de *Wichoro*, dont l'embouchure n'est point habitée ; mais dans les terres on trouve la Nation des Hytartayous, descendue aussi des Tapaouyas. Figueredo avertit les Portugais d'éviter soigneusement tous ces Barbares. A deux journées du rivage, on voit encore ici les Montagnes de Wichoro, où le Nitre est en si grande abondance, qu'il distille des pierres. De Wichoro, les Figuarès comptoient six lieues jusqu'à Iguaguasu, onze ensuite à Moucouru, & delà une enfin à Ciara.

CAPITAINIE DE CIARA, ET RESTE DE LA CÔTE JUSQU'AU MARAÑON.

Avant que de passer à la Capitainie de Ciara, nos Guides font quelques observations sur Moucouru. Les Hollandois varient sur la situation de ce lieu, que les uns mettent à trois degrés vingt minutes, & le prennent pour la Baie que les François nomment *les*

trois Tortues, tandis que les autres la placent à trois degrés cinquante-deux minutes. Il paroit qu'ils donnent ainsi le même nom à deux Baies différentes, qui sont à douze milles l'une de l'autre. L'Auteur d'une Relation Hollandoise, qui mouilla au mois de Novembre 1601, dans une Baie qu'il nomme Moucouru, raconte que plusieurs Indiens, venus à bord, lui apprirent que ce lieu n'est pas éloigné d'une Montagne où l'on trouve quantité d'Emeraudes; qu'étant descendu à terre avec eux, il passa la nuit dans un Bourg extrêmement peuplé, & que delà il fut conduit au pié d'une très haute Montagne, d'où sortoit un rocher fort dur & fort blanc, qui paroissoit renfermer des Emeraudes du plus beau verd, mais que faute d'instrumens de fer, il ne put vérifier cette conjecture. Les mêmes Indiens lui dirent qu'ils avoient quelquefois vu des François sur leur Côte.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Entrons dans Ciara, qu'Oliveira compte, avons-nous dit, entre les Capitainies Portugaises. Elle a néanmoins peu d'Habitans de cette Nation. Ils y ont construit un Fort, au pié d'une Montagne, du côté droit du Port, qui n'est pas capable de recevoir de grands

Bâtimens. Une petite Riviere, qui s'y jette, eſt la ſenle qu'on rencontre dans l'eſpace de trois milles. Au-deſſous du Fort, les Portugais ont une douzaine de Maiſons, entre leſquelles on diſtingue celle de leur Gouverneur. On ne donne pas plus de dix ou douze lieues de circuit à cette petite Province. Deux ou trois Navires, qui y abordent tous les ans, en tirent diverſes Marchandiſes, telles que du chanvre, du cryſtal, quelques autres pierres précieuſes, & pluſieurs eſpeces de bois. Les cannes de ſucre croiſſent ici volontiers; mais dans le tems dont il eſt queſtion, les Portugais y avoient peu de Moulins à ſucre, & n'étoient pas même en état de s'y défendre. Le Païs intérieur eſt habité par des Barbares qui les aiment peu, & dont on prétend que le Chef a pluſieurs autres petits Rois dans ſa dépendance. On aſſure auſſi qu'à deux journées de la Mer, il exiſte un Etat bien ordonné; dont les Peuples ſe nomment *Javarobates*. A quatre lieues de Moucouru, on trouve le Bourg de *Tapirug*, habité par une branche de la Nation des Figuarès; & ſix lieues au-delà de Tapirug, on rencontre une Montagne, nommée *Boraguaba*, qu'on croit riche en veines d'argent.

Figueredo met à ſix lieues de Ciara, ſur la même Côte, une Baie, qu'il appelle *Paramiri*, du nom d'un fort beau Fleuve qu'elle reçoit, dont l'eau eſt fort douce, & les bords couverts d'Acajous. Les Hollandois placent, après Ciara, un Lac d'eau douce, qu'ils nomment *Upezès*. De l'angle occidental de ce Lac, ou de cette Baie, juſqu'à la Pointe que les Indiens nomment *Itajuba*, ou Titajuba, on compte huit lieues; & c'eſt dans cet intervalle que ſort le Fleuve *Tiraiva*. De Titajuba au Fleuve Mondahug, quatre lieues. On rencontre enſuite la Riviere de Satahuba, & la Baie de *Jeruquacuara*, où l'aiguade eſt très commode; mais il faut s'y garder des Tapouyas & des Tabaxares, Indiens qui déteſtent les Portugais. On ne laiſſa point d'y voir naître, en 1613, une Bourgade Portugaiſe, ſous le nom de Noſtra Senhora de Roſario; mais elle fut tranſportée l'année ſuivante ſur le Marañon.

D'ici au Fleuve *Camuſi*, ou Camocipé, on compte huit lieues; cinq, de ce Fleuve à celui de *Guaſipira*, & trois enſuite juſqu'à *Joſara*; d'où l'on s'avance vers une large & profonde Baie, qui reçoit dans ſon ſein le grand Fleuve de Para, dont l'embouchure eſt

DESCRIPT. DU BRESIL.

fort ſablonneuſe. Un autre Pilote Portugais compte trente lieues, du Camocipé au Fleuve qu'il nomme *Para Ovaſa*, & le place à deux degrés trente minutes de Latitude Auſtrale. Il reſte, delà au Marañon, vingt-cinq lieues d'une côte baſſe & ſans arbres, ſurtout dans l'endroit où elle s'ouvre pour former l'embouchure du Fleuve Maripé, audelà duquel elle eſt couverte de Mangliers pendant ſix lieues. Le rivage eſt fort ſablonneux juſqu'à la belle Riviere de Perca, dont l'embouchure n'a pas moins d'une lieue de large, & forme l'entrée la plus orientale de la Baie de Maragnan, vers la Ville ou le Fort de Saint Jacques, Etabliſſement commencé par les Portugais en 1614. D'autres Pilotes de la même Nation comptent ſeize lieues, du Fleuve de Para Ovaſu, juſqu'au bord d'un autre Fleuve, qu'ils nomment *Rio das Preguiſas*; & neuf de celui-ci au Fleuve *Mario*, d'où il en reſte ſix juſqu'au Perca. Figueredo parle, dans un autre lieu, d'une grande Baie, qui contient pluſieurs petites Iles, & qu'il nomme *Ototoy*, à vingt lieues du Marañon, vers l'Eſt, par les deux degrés quarante minutes de Latitude Auſtrale.

Les Hollandois, qui ont viſité ſoi-

gneusement cette Côte, mettent un Cap, que les Portugais nomment Cabo Bianco, à deux degrés trente-huit minutes, quoique d'autres l'aient placé presqu'à trois degrés, & comptent six ou sept lieues delà au Fleuve Camusi ou Camocipé, qu'ils appellent *Campocip*. Ils parlent d'un Fleuve, nommé *Rio de Cruz*, a dix milles de Camusi : mais les Portugais avertissent que dans quelques Cartes hydrographiques, Camusi ou Camocipé, est nommé Rio de Cruz, & qu'il est à deux degrés quarante minutes de l'Equateur. De ce Fleuve, à celui de Rio grande, ils comptent neuf lieues. Les Figuarès Hollandois mettoient la petite Riviere d'Upeses, à cinq lieues de Ciara d'un côté, & de l'autre à la même distance de Fleuve Para ; ils marquoient, dans l'intervalle, *Couru*, *Tarequy*, *Tatayoug*, *Pourasag*, *Aracatihug*, *Paratihug*, *Tiruohug*, *Juriaqũeto*, *Upeba* & *Camosipé*, près duquel ils assuroient qu'il se trouve des Mines d'argent & de crystal.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Un Pilote Hollandois, qui parcouroit cette Côte en 1600, vit à trois degrés au Sud de l'Equateur, une Baie qu'il appelle *Arrekeytos* ; & plus proche, à un degré quarante-cinq minu-

DESCRIPT. DU BRESIL.

tes, un Fleuve qu'il nomme *Rio de Lies*, dont les Habitans ont la taille fort haute, le visage difforme, la chevelure longue, les oreilles percées & pendantes jusqu'aux épaules, la peau colorée de noir, excepté depuis les yeux jusqu'à la bouche, la lévre inférieure & les narines percées comme les oreilles, avec de petites pierres & de petits os pour ornement.

ILE DE MARAGNAN, ET ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS.

Il est surprenant qu'il reste encore tant d'incertitude, sur une Côte si fréquentée. Laet l'attribue presqu'également aux premieres Cartes & aux premiers Historiens Espagnols & Portugais, » qui ont confondu les noms, » dit-il, jusqu'à donner indiféremment celui de Marañon aux trois » grands Fleuves qui sortent de l'Amérique méridionale, sur sa Côte Septentrionale, c'est à-dire l'Amazone, » l'Orinoque, & celui qu'on nomme » ici Maragnan, mais qui paroît moins » un Fleuve, qu'une grande Baie devant laquelle est située l'Ile de même nom, & qui reçoit trois Fleuves » descendus du Midi droit au Nord, » derriere les Provinces Portugaises » du Bresil «. Au reste, ces ambiguités n'empêchant point le même Ecrivain de ranger, comme Oliveira, l'Ile

DESCRIPT. DU BRESIL.

& cette partie de la Côte entre les Provinces du Bresil Septentrional, il s'attache, pour la connoissance de l'Ile, à la Relation du P. Claude d'Abbeville (58).

Tous les Géographes, dit-il, après ce Missionnaire, ont oublié dans leurs descriptions du Bresil, l'Ile de Maragnan. La Baie devant laquelle est située l'Ile de Maragnan, s'ouvre entre deux Pointes, & s'enfonce d'environ vingt-cinq milles dans le Continent. Elle n'en a gueres moins de l'autre côté, vers le fond. Du côté de l'Est, elle est fermée d'abord par une petite Ile, que les Indiens nommoient *Upaonmici*, & dont les François ont changé le nom en celui d'*Ilette Sainte Anne*. Quelques lieues plus loin on rencontre la grande Ile de Maragnan, qui n'a pas moins d'environ quarante-cinq milles de circuit, & qui est située à deux degrés trente minutes au Sud de l'Equateur.

Du fond de la Baie sortent, vers cette Ile, trois beaux Fleuves, qui viennent la ceindre de toutes parts; de sorte que d'un côté elle n'est qu'à cinq ou six milles du Continent; d'un au-

(58) Publiée à Paris en 1612, sous le titre d'Histoire de la Mission des PP. Capucins dans l'Ile de Maragnan. On verra bientôt à quelle occasion.

DESCRIPT. DU BRESIL. tre à deux ou trois, & plus ou moins par ses autres faces. Le plus grand & le plus oriental des trois Fleuves se nomme *Mounin*; & sa largeur, à l'embouchure, est d'un quart de mille. Il ne prend pas sa source à plus de cinquante milles du rivage. Le second, ou celui du milieu, s'appelle *Taboucourou*; & descend par un cours de plus de cinq cens milles. Son embouchure est large d'un demi mille. Le troisieme, qui est l'Occidental, se nomme *Miary*. Il a cinq ou six milles de largeur à son embouchure, & l'opinion commune est qu'il prend sa source sous le Tropique même du Capricorne. Ce Païs a d'autres Rivieres, telles que le *Pinaré*, qui aïant reçu le *Maracou*, tombe dans le Miary, à soixante ou quatre-vingts milles de son embouchure, & l'*Ouaicou*, qui sort des Forêts pour se jetter aussi dans le Miary; ce qui augmente beaucoup la rapidité de ce Fleuve. Le Taboucourou n'est gueres moins rapide, surtout vers son embouchure, après avoir été resserré par deux rochers. Les grands flots, causés par ces deux Fleuves, rendent l'accès de l'Ile de Maragnan fort difficile; sans compter qu'en dehors, c'est-à dire vers la Mer, elle est environnée de sables & d'écueils,

qui donnent beaucoup d'embarras aux Pilotes. C'est néanmoins comme la clé de toute cette Province, dont la Côte, à l'Est comme à l'Ouest, est bordée de basses, & de monticules de sable encore plus dangereux. Depuis le Cap de la Tortue jusqu'à celui des Arbres secs, noms d'origine Françoise, ces écueils s'étendent de quatre ou cinq milles en Mer, & quelquefois plus. On fait la même peinture de toute la Côte, depuis le Cap de Tapouytapere, qui forme la Baie à l'Occident, jusqu'au grand Fleuve des Amazones : c'est-à-dire qu'elle est masquée par une infinité d'Ilots & de sables, & que le rivage même est couvert de Mangliers si épais, que joint à la nature du terrein, où les traces des piés disparoissent aussi-tôt, il est impossible d'y pénétrer.

Tous les environs de l'Ile & de la Baie de Maragnan étant tels qu'on les représente, on n'y a découvert que deux passages; l'un entre le Cap des Arbres secs & l'Ilette Sainte Anne, qui n'est pas même sans danger pour ceux qui le connoissent le mieux : les grands Vaisseaux ne peuvent passer au-delà de cette petite Ile; & les petits sont les seuls qui se hazardent jusqu'à

DESCRIPT. DU BRESIL.

la grande. Le ſecond paſſage eſt de l'autre côté de Sainte Anne ; il peut recevoir les grands Vaiſſeaux ; mais comme ce n'eſt qu'en certains tems, & jamais ſans quelque danger, on ne ſauroit apporter trop de précaution au choix des Pilotes.

Les Indiens, qui habitent la grande Ile de Maragnan, nomment leurs Habitations *Oc*, ou *Tave*. Elles ſont compoſées de quatre longs édifices, qui forment un quarré avec une grande cour au milieu. Chaque côté eſt ordinairement long de deux cens piés ; mais dans quelques-unes il en a juſqu'à cinq cens. Leur largeur eſt de vingt ou trente piés. Ce ſont de grands troncs d'arbres, dont les intervalles ſont remplis par des branches entrelacées ; & du pié juſqu'au ſommet, tout eſt revêtu de feuilles de palmier. On y voit pluſieurs centaines d'Indiens, qui vivent paiſiblement ſous le même toît. L'Ile contient vingt-ſept Bourgs ou Villages de cette forme ; & l'évaluation des principaux fit juger aux François qu'elle n'avoit pas moins de dix ou douze mille Habitans.

Propriétés de l'Ile de Maragnan.

Le Ciel eſt ordinairement pur & ſerein dans cette Ile. On n'y ſent preſqu'aucun froid. La ſéchereſſe n'y eſt

point immoderée, comme le brouillard n'y est jamais épais, ni les vapeurs nuisibles à la santé. On n'y connoît point les tempêtes & les tourbillons de vent. Il n'y est jamais tombé de grêle, ni de nége. Le tonnerre y est très rare, ou ne se fait gueres entendre que dans la saison des pluies. On y voit assez souvent des éclairs, vers le soir, & le matin même, tandis que l'air est le plus serein. Lorsque le Soleil retourne du Tropique du Capricorne vers celui du Cancer, il chasse des pluies devant soi, dans toutes ces Régions, quarante jours au plus avant que d'arriver à leur Zenith, ensuite, aussi-tôt qu'il a passé, on essuie, pendant deux ou trois mois, des pluies continuelles, suivant la différence des climats. Dans l'Ile de Maragnan, il pleut depuis la fin de Février jusqu'au commencement ou vers le milieu de Juin. Après le Solstice d'Eté, lorsque le Soleil revient vers le Tropique du Capricorne, les vents d'Est, qui se nomment Brises, commencent à se lever, & se fortifient à mesure qu'il s'approche du Zenith, comme ils s'affoiblissent à mesure qu'il s'en éloigne. Ils se levent ordinairement après le crepuscule, c'est-à-dire à sept ou huit heures du matin, & leur violence aug-

mente à proportion qu'il monte sur l'Horison. L'après midi, ils perdent insensiblement leur force ; & le soir ils cessent tout-à-fait de souffler. Dans l'Ile & dans le Continent voisin, on ne sent point d'autre vent que celui d'Est, qui rafraîchit merveilleusement l'air & le rend fort sain. A si peu de distance de l'Equateur, les jours & les nuits sont égaux, la température presque toujours la même, & l'on auroit peine à trouver un Païs dont le climat soit plus agréable.

Quoique l'Ile soit environnée d'eau de Mer, ou qui en a les qualités, elle n'en abonde pas moins en sources d'eau douce, la plus pure & la plus saine, d'où se forment plusieurs Ruisseaux qui l'arrosent. Aussi la terre y est-elle si fertile, que sans secours & sans repos elle produit en trois mois une abondante moisson de Maïz, avec toutes sortes de fruits, de légumes & de racines à proportion. Les Marchandises qu'elle peut d'ailleurs fournir sont du Bois de teinture, du Saffran, du Chanvre, cette teinture rouge qu'on nomme *Rocou*, quelques especes de Laque, du Baume que le P. Claude compare à celui de la Meque, d'excellent Tabac, & cette sorte de Poivre que les Indiens nom-

DESCRIPT. DU BRESIL.

ment Axi. Ceux qui ont observé les qualités du terroir le croient propre à porter des Cannes de Sucre. On trouve souvent de l'ambre gris sur les Côtes ; & dans les Cailloux, une sorte de Crystal blanc & rougeâtre, plus dur que ce qu'on nomme les pierres d'Alençon. L'Ile n'est pas non plus sans d'autres pierres précieuses, puisque les Habitans en tirent celles qu'ils portent aux levres, & qu'ils ont l'art de polir eux-mêmes. Ils sont bien pourvus aussi de pierres à bâtir, quoiqu'ils n'en fassent aucun usage, d'Argile pour faire des Briques, de Ciment & de Chaux. Enfin cette Ile, n'aïant ni de trop hautes Montagnes, ni des Plaines trop vastes, & se trouvant partout aussi riche en bois qu'en eau, peut passer pour un des plus beaux séjours du Monde. Ses Animaux & ses Plantes sont peu différens de ceux du Bresil, entre lesquels on prendra soin de rappeller ceux qui méritent une Observation particuliere.

A l'Ouest de l'Ile de Maragnan, on trouve une petite Province, nommée *Tapouitaperé*, qui n'en est séparée que par un Détroit de trois ou quatre lieues. Elle fait partie du Continent, quoique dans les hautes marées, elle paroisse

environnée d'eau. Les Terres basses, qui se trouvent alors inondées, demeurent à sec après le reflux. Ce Canton est habité, comme l'Ile, par une Colonie de ces braves Topinamboux, qui abandonnerent volontairement leur Patrie pour se dérober au joug des Portugais. Ils y ont quinze ou vingt Habitations, bâties comme celles des Insulaires; & leur Païs est encore plus agréable, plus fertile & plus peuplé que l'Ile. De cette Province, on passe dans une autre, qui tire son nom du Fleuve *Comma*, dont ses limites sont arrosées, & qui surpasse aussi l'Ile de Maragnan en fertilité. On y compte seize Bourgs, dont les Habitans sont encore une Colonie de Topinamboux. Entre la Province de Comma & celle de Cayeté, qui touche à celle de Para, d'où l'Ile de Maragnan est éloignée d'environ quatre-vingts lieues, on trouve d'autres Païs habités par des Topinamboux, surtout vers la Mer. Ceux de Maragnan, de Tapouitaperé & de Comma vivent dans une étroite alliance, s'unissent même par des mariages, & sont en guerre continuelle avec la Nation des Tapouyas. Pendant les dernieres années du XVIe Siecle, les Marchands d'Amsterdam & de Roterdam

terdam envoïerent ici plusieurs Vaisseaux. Mais n'oublions pas d'expliquer, d'aprés le P. Claude d'Abbeville, quelles furent alors les entreprises des François.

Comment les François s'établirent dans l'Ile de Maragnan.

Un Capitaine François, nommé *Riffaut*, aïant été pressé par un Brasilien, qui se nommoit *Ouyrapire*, fort accrédité dans sa Nation, de revenir avec des Marchandises & des forces, arma quelques Navires en 1594, pour tenter fortune dans cette partie de l'Amérique : mais la discorde, qui se mit entre ses gens, & la perte d'une partie de son Escadre, ne lui permirent pas de faire un long séjour au Bresil. Il y laissa néanmoins quelques Soldats, sous la conduite d'un Gentilhomme nommé *de Vaux*, qui se concilia l'affection des Sauvages jusqu'à leur faire desirer ardemment de voir établir dans leur Canton une Colonie Françoise. De Vaux, retourné en France, rendit compte au Roi, de la disposition des Brasiliens, & des propriétés du Païs; & ce Prince en conçut une si haute idée, que promettant de ne rien épargner pour le succès d'un Etablissement, il résolut seulement de se procurer des éclaircissemens plus certains. La Ravardiere fut envoïé avec de Vaux, pour

prendre de nouvelles informations. Ils passerent six mois entiers dans la Baie de Maragnan. Mais, à leur retour, ils trouverent la France privée du meilleur de tous les Rois, par un affreux parricide ; & leur entreprise demeura suspendue jusqu'à l'année 1611. Cependant la Ravadiere, s'étant lié d'intérêts avec Rasilly & le Baron de Sansy, emploïa cet intervalle à former de nouveaux projets. Sur ses Observations, il obtint, de la Reine Mere, quatre Capucins ; entre lesquels on comptoit le P. Claude d'Abbeville, Auteur de la Relation ; & ne se promettant rien moins qu'un échange avantageux pour les Brasiliens, de leur or & de leur argent pour les lumieres de la Foi, il partit de Concale en Bretagne, avec trois Vaisseaux, le 19 Mars de l'année 1612.

Une tempête, qui le jetta sur la Côte méridionale d'Angleterre, l'obligea de s'arrêter cinq semaines à Plimouth. Ensuite, aïant remis à la voile, il passa, le 7 de Mai, entre Fortaventura & la grande Canarie ; & quatre jours après il eut la vue de Rio del oro, sur la Côte d'Afrique, qu'il continua de ranger presque jusqu'à l'Equateur. Le 17 de Juin, il se trouva par les quatre

DESCRIPT. DU BRESIL.

degrés de Latitude Auſtrale; d'où tournant à l'Oueſt, il arriva le 23 à l'Ile Fernandez de Noronha. Il s'y arrêta juſqu'au 8 de Juillet; & delà s'étant rendu en trois jours à la Baie de Moucouru, où il entra le 11 à midi, il ſuivit la Côte juſqu'au Cap de la Tortue, par les deux degrés vingt minutes du Sud. Il y paſſa douze jours; & le vingt-ſix, il ſe trouva proche de l'Ilette Sainte Anne, d'où il paſſa ſans obſtacle à l'Ile de Maragnan.

Son premier ſoin fut d'y élever un Fort, dans un lieu commode. Il choiſit une Colline aſſez haute, qui commande l'entrée du Port principal, entre deux Rivieres qui tombent dans le Détroit. Cet Etabliſſement reçut le nom de Saint Louis, & fut muni de vingt-deux Pieces de Canon. Pendant qu'on n'épargnoit rien pour le fortifier, les Capucins s'emploïerent à la converſion des Indiens, dont pluſieurs ouvrirent les yeux à la lumiere. Le P. Claude, aïant reçu ordre de repaſſer en France, y en mena quelques-uns, qui furent baptiſés ſolemnellement à Paris.

Les François abandonnent l'Ile de Maragnan.

Il paroît certain que les François ne furent pas long-tems maîtres de l'Ile; mais on ignore en quel tems ils ſe virent forcés de l'abandonner. Laet juge

que ce fut en 1614, lorſque Jérôme d'Albuquerque fut envoïé avec une puiſſante Flotte, pour ſoumettre ces Provinces au Portugal. Il aborda, dans le cours du mois d'Octobre, à l'entrée du Fleuve Perea, où l'on a dit que les Portugais avoient formé depuis peu une petite Colonie, nommée *Noſtra Senhora del Roſario.* On ne trouve, dans aucune Relation, ce qui ſe paſſa entre les François & lui; mais il eſt conſtant qu'ils furent contraints de ſe retirer, & que les Portugais s'établirent ſolidement à leur place. La Ravardiere avoit fait alliance avec les Indiens qui habitoient la Montagne d'Yballyahap, & ces Barbares furent auſſi chaſſés par des Ennemis ſupérieurs en nombre. Cette Montagne, qui n'eſt pas éloignée du Fleuve de Camuſi, eſt ſi haute, qu'à peine la peut-on monter en quatre heures; mais ſon ſommet forme une belle & vaſte Plaine, à laquelle on donne vingt-quatre milles de long, ſur vingt de largeur, & qui n'eſt pas moins riche en eau, qu'en arbres & en fruits. On y comptoit alors plus de deux cens Villages Indiens. A peu de diſtance, une autre Montagne, nommée Cotiova, mais beaucoup moins grande, en contenoit ſept ou huit.

Nous avons décrit la Côte du Bresil Septentrional jusqu'au Fleuve Perea, qui fait comme l'entrée de la Province de Maragnan du côté de l'Est, & qu'on place à deux degrés quinze minutes au Sud de l'Equateur. De l'embouchure de ce Fleuve, on s'avance à l'Ilette Sainte Anne, qui n'a pas plus d'une grande lieue de circuit; & pour se rendre au Fort de Saint Louis, on reconnoît d'abord le Cap de Tapuitaperé, d'où l'on tourne vers la grande Ile, où est situé ce Fort, que les Portugais ont enlevé aux François. Ensuite on trouve un autre Fort, qu'ils ont construit eux-mêmes, sous le nom de San Francisco. Celui de Saint Louis est par les deux degrés vingt minutes.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Une Carte Portugaise, que Laet juge fort exacte, représente l'étendue de la Capitainie du Maragnan. Elle place sur la rive gauche du Fleuve Perea, à quelque distance de son embouchure, le Fort Portugais de Saint Jacques, dans une petite Anse, avant laquelle plusieurs Rivieres qui tombent dans le Fleuve & quantité de petites Iles le rendent fort large. Au-delà des Iles, on trouve un autre Canal, qui sort de la Baie de Maragnan entre deux petites Iles oblongues, & dans lequel on voit

DESCRIPT. DU BRESIL.

ſur la gauche un autre Fort Portugais, nommé Sainte Marie. Un peu plus loin, du même côté, on rencontre l'embouchure du Fleuve Mounin, enſuite celle du Tapocoru, vers les trois degrés, d'où la Côte, qui alloit preſque droit au Sud, fait un coude à l'Oueſt juſqu'à l'embouchure du grand Fleuve Meary. Delà elle retourne au Nord juſqu'au Cap de Tapuitaperé. L'Ile de Maragnan, qui eſt au milieu de la Baie, Nord & Sud dans ſa longueur, en remplit preſque toute l'étendue. Le Port, ou l'Anſe, qui contient le Fort de Saint Louis devant ſon embouchure, entre deux Rivieres qui en font une petite Ile, s'ouvre à l'Occident. Le Fort de Saint François eſt au fond de cette Anſe, & preſqu'au milieu de ſon enceinte. Autour de l'Ile, ſur les Côtes de la Baie, on trouve pluſieurs Habitations, dont les plus conſidérables ſont celle de Saint André, qui eſt preſqu'à la pointe Septentrionale de l'Ile, & celle de Saint Jacques, à la pointe méridionale.

On lit, ſur la même Carte, que les François avoient remonté le Fleuve de Tapocoru dans des Barques, juſqu'aux cinq degrés de Latitude Auſtrale, où ce Fleuve reçoit une grande Riviere

qui defcend de l'Eft, & qu'ils avoient remonté auffi le Meary jufqu'au huitieme degré.

Du Cap de Tapuitaperé, en fuivant la Côte à quelque diftance du rivage, qui eft bas & bordé de Sables, on rencontre d'abord, à dix lieues du Cap, le Port d'Aippe; d'où l'on en compte deux à l'Ile de *Camara*, & deux encore de cette Ile à celle de *Supat-uvé* : Delà, quatre à l'Ile Blanche, ou de Saint Jean, qui n'eft qu'à un degré douze minutes au Sud de l'Equateur.

Dans la Carte dont Laet vante l'exactitude, les lieux, qui font entre le Cap de Tapuitaperé & la Pointe qui tourne au Sud, fous le nom de Punta Separata, portent des noms fort différens de ceux qui fe trouvent dans les autres Cartes. Après la Province de Comma, en fuivant la Côte à l'Oueft l'efpace d'environ vingt-cinq lieues, on rencontre, fuivant cette Carte, une Baie qui s'enfonce de quelques lieues dans le Continent, & qui fe nomme *Comma Vaffou*. De cette Baie au Fleuve *Comajamu*, la Carte met cinq lieues; enfuite quinze jufqu'au Fleuve *Joroque*. Elle donne, à toutes les Terres qui font dans cet intervalle, le nom

DESCRIPT. DU BRESIL.

de *Costa Alagoada*, parcequ'elles sont remplies de Marais & d'Etangs. Du Fleuve Joroque, qui vient de fort loin dans le Continent, elle marque environ vingt-cinq lieues jusqu'au Fleuve Paraguacoté; & les Terres, entre ces deux Fleuves, y portent le nom de *Costa Baxa*. Le Paraguacoté est suivi de la Riviere de *Surianamé*, à huit ou neuf lieues; & cette Riviere, de celle de Surama, presqu'à la même distance. L'*Itata* est à onze lieues de celle-ci; & le Namé à quatre ou cinq de l'Itata. Enfin, du Namé, au Promontoire qui se nomme Punta Separata, la Carte marque environ neuf lieues. Elle met, devant cette Pointe, une petite Ile qu'elle nomme *Isla de Arca*.

Après Punta Separata, on trouve d'abord une Riviere nommée *do Sol*; ensuite l'Ile oblongue *das Bandeiras*, & plus loin un angle de Terre qu'on nomme *Punta do mel*, d'où l'on passe à un angle obtus, où est située, sur un bras du Fleuve des Amazones, la Forteresse de Para, dont le Païs forme une autre Capitainie Portugaise (59).

Intérieur du Bresil.

Mais nous ne continuerons point de suivre la Côte, sans avoir recueilli ce qu'on trouve de plus clair & de plus

(59) Laet, lib. 16. cap. 20. & præcedent.

certain sur l'intérieur du Bresil, que l'ordre ne permet point de laisser derriere nous. Reprenons à la premiere Capitainie, qui est celle de Saint Vincent. Correal, qui fit un séjour de cinq ans, dans les Terres Portugaises, depuis 1684 jusqu'en 1690, raconte qu'étant à Bahia ou la Baie de Tous les Saints, il fut emploïé avec distinction sur quelques Barques qu'on envoïoit à Saint Vincent pour y porter des provisions, ce qui lui donna occasion, dit-il, de s'instruire assez particulierement de l'état de cette Province (60). Santos qui en est la Capitale, est une petite Ville maritime, qui lui parut très bien située. Dans toutes les Indes Occidentales, il n'y a point de Port qui puisse être mieux fortifié, ni qui soit plus propre à contenir de gros Vaisseaux. La Colonie étoit alors composée de trois ou quatre cens Portugais, Metifs, mariés la plûpart à des Indiennes converties, & gouvernés par des Prêtres ou des Religieux, qui possedent toutes les richesses du Païs. Ils ont un grand nombre d'Esclaves & d'Indiens tributaires, qu'ils obligent de leur fournir une certaine quantité d'argent, des Mines qui sont entre Santos & Saint

DESCRIPT. DU BRESIL.

Ville de Santos décrite par Correal.

(60) Voïages de François Correal, Part. 2, chap. 9.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Paul. Ces riches Ecclésiastiques songent peu à l'instruction de leurs Sujets. Correal regarde les Habitans de Santos comme les plus ignorans de toutes les Indes. » Un d'entr'eux lui demanda » s'il y avoit des Indiens en Europe, » & si les Hommes y étoient faits com- » me au Bresil ? La conversation étant » tombée sur la différente position du » Bresil & du Portugal, qui fait que » l'un de ces deux Païs a l'Eté lors- » qu'on a l'Hiver dans l'autre, & qu'il » est nuit ici lorsqu'il est jour au Bre- » sil, Correal ne put persuader à per- » sonne qu'il parlât sérieusement. Son » embarras augmenta beaucoup, par » une indiscrétion qui le fit parler des » Anglois, parmi lesquels il avoit ser- » vi. On lui demanda vingt fois s'il » n'étoit pas Hérétique ; & ceux qui » l'avoient entendu, apporterent de » l'Eau-Benite, dont ils arroserent le » lieu où il étoit avec eux.

Ignorance de ses Habitans.

République de Saint Paul.

Il ne vit point la Ville de Saint Paul, qui est à plus de douze lieues de Santos dans les Terres, enfermée de tous côtés par des Montagnes inaccessibles, & par la grande Forêt de Pernacabiaba ; mais il fut bien informé de ce qu'il n'avoit sû jusqu'alors que par des témoignages incertains. » C'est une espece de Ré-

» publique, composée, dans son origine, d'un mélange d'Habitans sans » foi & sans loi, que la nécessité de se » conserver a forcés de prendre une » forme de Gouvernement. Il s'y trouve des Fugitifs de tous les Ordres & » de toutes les Nations ; des Prêtres, » des Religieux, des Soldats, des Artisans, des Portugais, des Espagnols, des Créoles, des Metifs, des » *Caribocts*, qui sont des Indiens nés » d'un Brasilien & d'une Negresse, & » des Mulâtres «. Elle ne consistoit d'abord qu'en une centaine de Familles, qui pouvoient monter à trois ou quatre cens personnes, en y comprenant les Esclaves & quelques Brasiliens des Cantons voisins. Dans l'espace de quinze ou vingt ans, elle s'accrut de dix ou douze fois ce nombre. Les *Paulistes*, c'est le seul nom que l'Auteur leur donne, prennent la qualité de Peuple libre, & ne donnent pas d'autre marque de dépendance aux Portugais, qu'un tribut annuel du Quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fond : on prétend qu'il monte à huit cens marcs. C'est la tyrannie des Gouverneurs, qui a donné naissance à cette petite Société. Elle est si jalouse de sa liberté, qu'elle ferme l'entrée de ses Terres aux Etran-

Son origine.

Ses Loix & ses usages.

gers, s'ils ne se présentent dans le dessein de s'y établir. Alors on les assujettit à de longues épreuves; autant pour s'assurer qu'ils ne sont pas des Espions & des Traîtres, que pour connoître à quoi ils peuvent être emploïés. Lorsqu'on se croit sûr de leurs dispositions, on leur fait faire de pénibles courses, dans lesquelles ils sont obligés d'enlever chacun deux Indiens, qu'ils doivent amener pour l'esclavage, & qui sont emploïés au travail des Mines ou de l'Agriculture. Si l'on ne soutient pas l'examen, ou si l'on est soupçonné de quelque perfidie, on est tué sans pitié. La permission de se retirer ne s'accorde pas plus aisément à ceux qui se lassent de cette contrainte. Chaque fois qu'ils envoient païer le tribut, ils font déclarer que le devoir & la crainte n'y ont aucune part, & que leur unique motif est un ancien sentiment de respect pour le Roi de Portugal. On assure qu'aïant quantité de Mines d'or & d'argent, ce qu'ils paient aux Officiers du Roi est fort éloigné d'en être le Quint. Les Gouverneurs Portugais en sont convaincus: mais comment forcer une Troupe de Brigands, qui sont environnés de rochers inaccessibles, & qui ajoutent sans cesse de nouvelles défen-

ſes aux paſſages qu'ils ne croient pas aſſez fortifiés par la Nature ? Ils ne marchent qu'en corps, armés de fleches & d'armes à feu. On ignore s'ils ont l'art de faire des Fuſils, mais il eſt certain qu'ils n'en ont jamais manqué. Correal juge que reſpectant peu les Voïageurs qui s'écartent, & recevant quantité de Negres fugitifs, ils amaſſent des armes à feu par cette voie. Ils font des courſes de quatre ou cinq cens lieues dans l'intérieur des Terres, entre les Rivieres de la Plata & des Amazones. Quelquefois même ils ont eu l'audace de traverſer le Breſil. On a ſu que les Jéſuites du Paraguay avoient fait divers efforts pour s'introduire dans les Terres des Pauliſtes ; mais que ſoit par défiance de leurs vues, ou par indifférence pour la Religion, ces indociles Brigands s'étoient obſtinés à les rejetter (61).

DESCRIPT. DU BRESIL.

Témoignage des Miſſionnaires.

Il eſt heureux que le témoignage de Correal ſe trouve ici confirmé par celui des Miſſionnaires : mais quoique leurs récits ſe reſſemblent pour le fond, il y a d'autres lumieres à tirer des Obſervations du P. Loçano. Les Portugais, dit-il, après avoir bâti la Ville de Saint Vincent ſur le bord de la

(61) Correal, *ubi ſup.*

Mer, avoient envoïé delà quelques Colonies dans les Terres. Elles y fonderent des Villes, dont une des plus célebres est celle de Saint Paul, qui fut bâtie dans un Canton, nommé Piratininga par les Naturels du Païs, d'où elle prit le surnom de Piratiningue. Peu de tems après sa fondation, le P. Emmanuel de Nobrega, qui avoit été envoïé au Bresil par Saint Ignace pour y être le premier Supérieur Provincial de sa Compagnie, aïant jugé cette petite Ville avantageusement placée, pour le dessein d'y former une nombreuse Eglise de Brasiliens, qu'il se flattoit d'y trouver plus dociles que vers le rivage de la Mer, y transfera le College de Saint Vincent. Comme il y étoit arrivé la veille du jour où l'on célebre la Conversion de Saint Paul, en 1554, il dédia l'Eglise du nouveau College à cet Apôtre, dont le nom est devenu ensuite celui de la Ville.

Origine des Mamelus de l'Amérique Méridionale, & leurs ravages.

Ses Habitans se maintinrent quelque tems dans la piété ; & les Indiens du Canton, protegés par les Jésuites, qui les faisoient traiter humainement, embrassoient le Christianisme à l'envi : mais cette faveur dura peu, & la Colonie Portugaise de Saint Paul de Piratiningue, dont les Missionnaires

avoient espéré toute sorte de secours, devint bientôt leur plus grand obstacle. La premiere source du mal fut une autre Colonie, voisine de Saint Paul, où le sang Portugais étoit fort mêlé avec celui des Brasiliens. Cet exemple fut contagieux pour Saint Paul; & par degrés il sortit, du mélange des deux Sangs, une génération perverse, dont les desordres furent poussés si loin, qu'ils firent donner à ces Metifs, le nom de *Mamelus*, pour exprimer apparemment leur ressemblance avec ces anciens Brigands d'Egypte.

Les efforts des Gouverneurs, des Magistrats, & des Supérieurs Ecclésiastiques ne pûrent empêcher que la dissolution ne devînt générale, & les Mamelus secouerent enfin le joug des Loix divines & humaines. Des Bandits de diverses Nations, Portugais, Espagnols, Italiens & Hollandois, qui fuïoient les poursuites de la Justice des Hommes, & qui ne craignoient point celle du Ciel, s'établirent à Saint Paul. Quantité de Brasiliens vagabonds s'y rassemblerent aussi; & le goût du brigandage s'étant bien-tôt ranimé parmi tant de gens accoutumés au crime, ils remplirent d'horreurs une immense étendue de Païs. Le plus court, ob-

ſerve l'Auteur, eut été d'en purger la Terre ; & les deux Couronnes d'Eſpagne & de Portugal, réunies alors ſur une même tête, y étoient également intéreſſées. Mais la Ville, ſituée ſur la cime d'un Rocher, ne pouvoit être ſoumiſe que par la faim. Il falloit des Armées nombreuſes, que le Breſil n'étoit point en état de fournir ; ſans compter qu'un petit nombre de gens déterminés pouvoit en défendre les approches, & que pour les réduire il auroit fallu, entre les deux Nations, un concert qui ne s'y eſt jamais trouvé.

Ce qui paroît ſurprenant, & ce qui empêcha peut-être qu'on ne prît du moins quelques meſures contre les Mamelus, c'eſt qu'ils n'avoient pas beſoin de ſortir de chez eux pour jouir de toutes les commodités de la vie. On reſpire, à Saint Paul de Piratiningue, un air pur, ſous un Ciel toujours ſerein. Le climat, quoique par les vingt-quatre degrés de Latitude Auſtrale, eſt fort temperé. Toutes les Terres ſont fertiles & portent de très beau Froment. Les Cannes de Sucre y croiſſent en abondance, & les pâturages y ſont excellens. Ainſi l'on ne peut attribuer qu'au goût du vice & du brigandage cette fureur qui leur a fait long-tems

parcourir, avec des fatigues incroïables & de continuels dangers, de vastes Régions sauvages, qu'ils ont dépeuplées de deux millions d'Hommes (62). D'ailleurs rien n'étoit plus misérable que la vie qu'ils menoient dans ces expéditions, qui duroient souvent plusieurs années. Il y en périssoit un grand nombre. D'autres, à leur retour, trouvoient leurs Femmes remariées. Enfin leur propre Païs auroit été bien-tôt sans Habitans, si ceux qui ne revenoient point n'eussent été remplacés par les Captifs qu'on ramenoit de ces longues courses, ou par des Indiens avec qui la Ville étoit en Société.

Les Espagnols du Paraguay n'ont pas moins souffert de ces Ennemis publics, que les Nations Indiennes, qui se trouvoient exposées à leurs incursions. Mais l'Historien du Paraguay leur reproche de ne pouvoir s'en prendre qu'à eux-mêmes : ils n'avoient, dit-il, qu'à soutenir les Réductions, c'est-à dire les Bourgades Chrétiennes du Paraguay contre les Mamelus, qui n'auroient jamais pû forcer cette barriere. L'intérêt les aveugla. Ils ne voïoient, dans ces nouvelles Eglises, qu'une Digue op-

(62) Voïez l'Histoire du Paraguay, par le P. de Charlevoix.

posée à leur cupidité ; & jamais ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvoient tirer justement, qu'après la ruine de cette Frontiere. Cependant comme les Mamelus ne laisserent pas de trouver plus de résistance qu'ils ne s'y étoient attendus de la part des nouveaux Chrétiens, & qu'ils ne vouloient pas s'affoiblir à force de vaincre, ils eurent recours à la ruse, dont ils emploïerent plusieurs sortes. Celle qui eut le plus de succès, du moins pendant quelque tems, fut de marcher en petites Trouppes, dont les Commandans étoient vétus en Jésuites, dans les lieux où ils savoient que ces zélés Missionnaires cherchoient à faire des Proselytes ; ils commençoient par y planter des Croix ; ils faisoient de petits présens aux Indiens qu'ils rencontroient, ils donnoient des médicamens aux Malades, & sachant la Langue *Guaranie*, qui est la plus commune dans cette contrée, ils alloient jusqu'à les presser d'embrasser le Christianisme, dont ils leur donnoient une courte explication. Lorsque ces artifices avoient eu le pouvoir d'en rassembler un grand nombre, ils leur proposoient de venir s'établir dans un lieu commode, où rien ne devoit manquer à leur bonheur. La

Mamelus déguisés en Jésuites.

plûpart se laissoient conduire par ces Traîtres, qui levant enfin le masque, commençoient par leur lier les mains, égorgeoient ceux qui leur faisoient craindre quelque résistance, & traînoient les autres à l'esclavage. Cependant il s'en échappa quelques-uns, qui répandirent l'allarme; mais avant que cette infernale perfidie fut vérifiée, les Jésuites en ressentirent de tristes effets, par les dangers auxquels ils furent exposés dans leurs courses Apostoliques, & surtout par la difficulté qu'ils trouverent long-tems à se faire suivre des Indiens.

Toute la nouvelle Histoire du Paraguay est remplie des sanglantes entreprises des Mamelus; & ce fut à l'occasion d'un mal, qui croissoit de jour en jour, que les Jésuites obtinrent enfin du Roi d'Espagne la permission d'armer leurs Indiens. On ne me pardonneroit pas de supprimer un trait si curieux.

Ce n'étoit pas assez, dit le pieux Historien, d'avoir rassemblé les nouveaux Chrétiens dans les Réductions, & de les y avoir mis même à couvert d'une surprise. Leurs Chefs représenterent au Supérieur des Missions, que tandis qu'il n'y auroit point d'égalité dans les

armes, les précautions ne pourroient empêcher qu'ils ne ſuccombaſſent aux Mamelus. Les Miſſionnaires n'en étoient pas moins perſuadés qu'eux; mais on s'étoit fait une maxime d'Etat, en Eſpagne, de ne pas introduire l'uſage des armes à feu parmi les Indiens, & rien n'étoit plus ſage, en effet, pour les Indiens en commande, qui vivoient parmi les Eſpagnols, interreſſés à leur conſervation. On ne pouvoit compter ſur la fidélité de ces eſpeces d'Eſclaves, dont la ſoumiſſion étoit forcée, qu'autant qu'ils étoient dans l'impuiſſance de ſecouer le joug. Mais il n'en étoit pas de même des autres: leur ſoumiſſion étoit volontaire; & les avantages qu'ils y avoient trouvés leur en aïant fait connoître le prix, rien ne pouvoit les porter à la révolte, auſſi long-tems du moins qu'on n'entreprendroit point ſur leur liberté, que le Souverain s'étoit engagé à maintenir. D'ailleurs, ils étoient les ſeuls ſur leſquels on pût compter, pour la défenſe des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata contre les entrepriſes des Portugais & des Indiens du Breſil, qui n'ont détruit les Villes de Xeres, de Villarica & de Ciudad Real, ne ſe ſont ouvert un chemin au Pérou

par le Nord du Paraguay, & ne se sont mis en possession de plusieurs belles Mines d'or, telles que *Montegrosso* & *Guïaba*, que depuis qu'on leur a laissé ruiner les Réductions du Guayra. Il étoit fort surprenant que les Gouverneurs Espagnols, à qui l'on avoit fait plusieurs fois ces représentations, y eussent si peu d'égard : ils se laissoient prévenir par diverses personnes qui n'avoient en vue que leurs intérêts propres, & qui les entendoient même très mal, en leur sacrifiant celui de l'Etat & de la Religion.

Dans les circonstances présentes, où ces fausses idées paroissoient bien établies, un Gouverneur, le mieux intentionné, n'auroit osé prendre sur lui d'autoriser les armes à feu parmi les nouveaux Chrétiens, & les Missionnaires osoient encore moins le proposer ; mais le P. de Montoya, un des principaux (63), devant faire le voïage de Madrid, on ne manqua point de mettre cet article dans ses instructions. Il en fit l'ouverture au Conseil Roïal des Indes. Comme il s'étoit attendu à se voir objecter, que si les Néophytes, une fois armés, se

(63) Voïez, ci-dessus, les Voïages sur la Riviere de la Plata.

DESCRIPT. DU BRESIL.

révoltoient contre les Espagnols, il seroit impossible de les réduire, puisqu'on n'avoit pû les soumettre lorsqu'ils n'avoient pour armes que leurs fleches & leurs macanas; il alla au-devant de cette objection, en représentant que le dessein des Missionnaires n'étoit point de laisser les armes à la discrétion de leurs Indiens; qu'ils comptoient de les garder eux-mêmes, avec toutes les munitions, & de ne les leur mettre en main que lorsqu'ils seroient menacés de quelque irruption de la part de leurs ennemis; de n'en garder même, dans les Réductions, que ce qui seroit nécessaire pour se garantir d'une surprise, & de mettre tout le reste en dépôt dans la Ville Espagnole de l'Assomption. Il ajouta que ces armes seroient achetées des aumônes qu'ils recevroient; qu'il n'en coûteroit pas un sou à la Caisse roïale; & que pour apprendre aux Indiens à les manier, on feroit venir du Chili quelques Freres Jésuites qui avoient servi dans les Troupes.

Enfin la Cour goûta ces raisons, & fut satisfaite des précautions dont on avoit eu soin de les appuier. Tout fut accordé en 1639; & les Gouverneurs particuliers, comme le Vice-

roi, reçurent des ordres qui furent bien-tôt ſuivis de l'exécution. Quelques Eſpagnols ſe récrierent beaucoup ſur cette innovation : mais le Conſeil Roïal des Indes a tenu ferme, & les Rois Catholiques n'ont pas ceſſé d'approuver ſa déciſion. Dans ces derniers tems, Philippe V, jugeant les Miſſionnaires plus intéreſſés que perſonne à ne pas ſouffrir que leurs Indiens abuſent de leurs armes, s'eſt contenté, dans un Decret dû 28 Décembre 1743, de recommander au Supérieur des Réductions d'emploïer tous ſes ſoins pour arrêter les abus dans leur ſource, & d'informer le Conſeil des moindres déſordres : mais comme il n'eſt jamais rien arrivé qui puiſſe juſtifier les défiances, la Cour d'Eſpagne a reconnu qu'il n'y avoit point d'établiſſement plus ſage. Depuis plus d'un ſiécle, non-ſeulement les Mamelus & leurs Alliés, n'ont pû entamer les Réductions chrétiennes, ni pénétrer impunément dans les Provinces où elles ſont établies, mais il s'eſt formé, parmi les Néophytes, une Milice qui fait la principale reſſource du Souverain, dans cette partie de l'Amérique Méridionale, & dont l'emploi ne lui coûte pas plus que l'en-

DESCRIPT. DU BRESIL.

tretien. On en a vu particulierement, des exemples, dans les différends de l'Espagne avec le Portugal, pour la fameuse Colonie du Saint Sacrement (64).

En 1705, lorsque les Portugais se furent emparés de cette Colonie, le Sergent Major, Dom Baltazar Garcia de Ros, qui fut chargé d'en faire le Siege, & qui y rétablit les Espagnols, déclara, dans un Mémoire public, adressé au Roi, au Conseil Roïal des Indes, au Viceroi du Pérou, à tous les Tribunaux de l'Amérique Espagnole, & aux Officiers des Trouppes, qu'il avoit toute l'obligation du succès aux Indiens des Réductions du Parana & de l'Uraguay, » qu'ils s'é» toient chargés de tous les travaux, » jusqu'à porter, à force de bras, les

(64) Nous n'entrons point dans la derniere querelle, qui est d'une autre nature, & qui a besoin d'éclaircissemens, qu'on ne peut attendre que de l'avenir. Il paroît certain que les Réductions ont pris les armes contre l'Espagne même, à l'occasion de l'accommodement des deux Cours pour cette Colonie, & que les Indiens ont été battus cette année (1756) par les Trouppes réunies de l'Espagne & du Portugal: mais quelque idée qu'on puisse prendre de cette guerre, il n'est pas moins vrai que, depuis cent vingt ans, les Réductions avoient été fort utiles à l'Espagne; ce qui porte à croire que l'affaire presente ne s'éclaircira qu'à leur avantage. Nous avons déja remarqué que les dernieres Nouvelles font honneur à la conduite des Missionnaires.

» canons

» canons pour les batteries ; qu'ils » avoient toujours eu la tête des attaques, & qu'ils avoient essuïé, avec » la plus grande intrépidité, le feu de » la Place. Les Assiegés en eurent tant » d'effroi, que les voïant marcher pour » l'assaut, ils s'embarquerent sur plusieurs Navires, arrivés avec un secours qui n'eut pas le tems de débarquer, & laisserent dans la Place » toute leur artillerie & leurs munitions «. On ajoute, à l'honneur des mêmes Indiens, que lorsqu'ils furent congédiés, ils refuserent généreusement cent quatre-vingt mille piastres, que le Gouverneur leur offrit, & qui devoient leur revenir pour le tems de leur service (65).

(65) Nous ne dérobberons point au Lecteur, une autre peinture de ce Siege, qui ne leur est pas moins glorieuse. » Un » Navire François étant » entré dans le Port de » Buenos-Aires, pendant » qu'on y faisoit les préparatifs de cette expédition, le Capitaine » apprit que les Espagnols étoient sans Ingénieur, & s'offrit à » leur en servir. Son offre » fut acceptée. On lui » donna le Plan de la » Place qui devoit être » attaquée. Ensuite, s'étant informé quelles » étoient les Trouppes qui » devoient marcher, il » fut étonné que dans le » dénombrement qu'on » lui en fit, le Gouverneur parût faire » beaucoup de fond sur » les Indiens des Missions » des Jésuites, qui étoient » attendus au premier » jour. Que voulez-vous » faire, Monsieur, lui » dit-il, de ces Gens-là ? » Attendez, pour en juger, répondit le Gouverneur, que vous les

DESCRIPT. DU BRESIL.

Description de la Province de Guayra.

La Province de Guayra, qu'on vient de nommer, touche au Bresil, du côté de l'Orient, est bordée au Nord par un Païs couvert & marécageux, qui est peu connu; au Midi, par l'Uruguay, & vers l'Ouest par le Paraguay, quoique dans l'intervalle il se trouve plusieurs Nations, la plûpart errantes. Elle est traversée en largeur, & près de son milieu, par le Tropique du Capricorne. Son terroir est humide, son climat fort inégal, & communément mal-sain; ses Terres, à l'exception des Montagnes, sont assez fertiles en lé-

» aïez vus dans l'action. » Peu de jours après, on » vint avertir que leur » premiere division pa- » roissoit. Le Gouverneur » invita le Capitaine Fran- » çois à monter à cheval » avec lui. Bien-tôt ils » apperçurent les braves » Néophytes, qui sor- » toient deux à deux d'un » défilé, & qui se for- » moient en Bataillons » dans la Plaine, leurs » armes en bon état, & » suivis de quelques Pie- » ces d'artillerie: l'ordre, » le silence, & la facilité » de leurs mouvemens, » causerent de la surprise » au François. Il voulut » parler en Espagnol à » ceux qui composoient » la premiere ligne; mais » ils ne lui répondirent » que par ces deux mots » *los Padres*, en lui mon- » trant les Jésuites qui les » suivoient. Il joignit un » de ces Missionnaires, » qui lui dit que les In- » diens ne parloient point » d'autre Langue que la » leur; que si l'on avoit » quelque ordre à leur » donner, lui & les au- » tres Jésuites étoient là » pour leur servir d'In- » terpretes, & qu'on pou- » voit compter sur une » prompte & fidelle exé- » cution. On leur assigna » le poste qui étoit exposé » au feu de la Place. Ils y » répondirent vivement, » & bientôt ils demande- » rent la permission d'al- » ler à l'assaut. On leur

gumes, en racines & diverses autres Plantes qui demandent peu de culture. Le Païs est rempli de Serpens, de Viperes & de Caymans. Entre plusieurs Rivieres qui l'arrosent, les plus considérables, après le Parana, sont le *Paranapé*, qui en reçoit plusieurs autres, & le *Guibay*, sur lequel étoit bâti la Ville Espagnole qui portoit le nom de Villarica, assez proche du lieu où il tombe dans le Parana, dont toutes les Rivieres de la même Province sont tributaires.

DESCRIPT. DU BRESIL.

A l'Ouest de la Capitainie de Saint Vincent, vers les vingt-huit ou vingt-neuf degrés de Latitude Australe, on

Lac des Caracaras.

» dit que la breche n'étoit » pas encore assez grande: » ils répondirent que c'é» toit leur affaire, & » qu'ils ne comptoient » pas moins de la forcer. » On leur permit de sui» vre leurs vues. Lors» qu'ils commençoient à » se mettre en marche, » on leur tira, de la Pla» ce, une volée de ca» non, qu'ils essuïerent » sans quiter leurs rangs. » La mousqueterie, qui » leur tua aussi beaucoup » de monde, n'eut pas » plus de force pour les » arrêter. Enfin l'intrépi» dité, avec laquelle ils » ne cessoient point d'a» vancer, effraïa les Por» tugais & leur fit pren» dre la fuite. Le Capitai» ne François, d'après le» quel on fait ce récit, » n'admira pas moins le » sang froid des Mission» naires, qui, n'aïant » que leur Breviaire à la » main, ne voïoient tom» ber aucun de leurs Gens » sans courir à lui, & » s'exposer au feu le plus » vif, pour l'exhorter à » mourir chrétiennement. » Ils ne paroissoient pas » plus émus que s'ils eus» sent été dans leur Eglise. *Histoire du Paraguay, liv. 15. pp. 261 & précédentes.*

DESCRIPT. DU BRESIL.

trouve un Lac de quarante lieues de long, mais d'une largeur peu proportionnée & fort inégale. Dans les anciennes Cartes, il porte le nom des Caracaras; & dans les plus récentes, celui d'Ibera. Sa figure est irréguliere: il a, dans sa partie Méridionale, deux Pointes qui avancent dans le Lac, & d'où sortent deux petites Rivieres, dont l'une se décharge dans Rio de la Plata, & l'autre dans l'Uruguay; la premiere, sous le nom de *Rio Mirinay*; la seconde, sous celui de *Rio Corientes*. Un Missionnaire dit que ce Lac, ou, comme il s'exprime, le Marais des Caracaras, communique avec le Parana: mais on a fait observer, dans les Voïages sur Rio de la Plata, qu'on donne souvent à ce Fleuve le nom de Parana, depuis sa jonction avec le Paraguay, jusqu'à ce qu'il reçoive les eaux de l'Uruguay. Le Lac des Caracaras a des Iles flotantes, qui servent de retraite à des Sauvages de différentes Nations.

Montagnes de Tapé.

Derriere les premieres Capitainies du Bresil, mais à quinze journées de la Mer, regne pendant deux cens lieues, de l'Est à l'Ouest, une chaîne de Montagnes nommées *Tapé*, qui commence à huit journées de l'Uruguay. On y

Descript du Bresil.

trouve des Vallées fertiles, & de fort bons pâturages. Les Jésuites du Paraguay y avoient établi quantité de Réductions, dont la plûpart ont été ruinées par les Mamelus.

Différentes Nations qui habitent le Bresil.

On ne pense point ici à donner les noms de tous les Païs & de tous les Peuples qui bordent le Bresil, dans une aussi vaste étendue que celle qu'on a représentée depuis Rio de la Plata jusqu'au Fleuve des Amazones. Outre que la plûpart n'ont jamais été bien connus, les transmigrations continuelles d'un grand nombre de Nations barbares ont mis une extrême confusion dans les témoignages des Voïageurs & des Historiens. Ajoutons que les Réductions Chrétiennes, formées ordinairement sous des noms modernes, & souvent ruinées par les Mamelus, ou transférées d'un lieu à l'autre, pour éviter leurs incursions, sont une autre source d'obscurité (66). Mais il paroît que dans le Bresil même, les Portugais ont apporté plus de soin à connoître les premiers Habitans qu'ils y ont trouvés. Un Anglois, aussi curieux, dans ses

(66) Delà vient, peut-être, que la nouvelle Histoire du Paraguay n'est pas aussi instructive qu'il seroit à desirer, pour la connoissance Géographique du Païs. C'est un reproche qu'on lui a fait dans l'Année littéraire.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Voïages, de connoître les Hommes, que la situation des lieux, s'est fait aussi, pendant plusieurs années de séjour en différentes parties du Bresil, une étude d'observer les différentes races des Indiens : c'est Knivet, qu'on a déja cité. Enfin Laet, persuadé que cette connoissance des noms certains est fort importante, pour démêler l'origine des Nations qu'on ne cesse point de découvrir dans l'intérieur du Continent, a pris la peine de recueillir ce qu'il a trouvé de mieux éclairci dans ces deux sources. Nous ferons un court extrait du sien.

Leur langue la plus commune.

Il commence par observer que les Indiens du Bresil ne parlent point la même Langue; que cependant il y en a une qu'on peut nommer plus générale que les autres, parcequ'elle est celle de dix Nations qui habitent le rivage & quelques parties de l'intérieur des Terres. La plûpart des Portugais l'entendent. Elle est facile, abondante, & même assez agréable. Les Enfans Portugais, nés ou élevés dans le Païs, ne la savent pas moins parfaitement que les Habitans naturels, surtout dans la Capitainie de Saint Vincent; & les Jésuites n'en emploient pas d'autre avec ces Peuples, qui

ſont d'ailleurs les plus humains de tous les Barbares. C'eſt avec leur ſecours que les Portugais ont ſoumis les autres Nations, & qu'ils ont chaſſé, ou détruit, celles qui ont entrepris de leur réſiſter.

Recherches des Portugais.

Petiguares.

On donne le premier rang, entre tous les Peuples du Breſil, aux *Petiguares*, qui habitent les environs du Fleuve de Paraiba, à la diſtance d'environ trente lieues de Fernambuc, & qui ont dans leurs terres le plus précieux bois de teinture. Une Relation anonyme, mais qui paſſe pour l'Ouvrage d'un Jéſuite Portugais, leur attribue beaucoup d'affection pour les François, avec leſquels ils s'allierent même par des Traités & des Mariages, juſqu'à l'année 1584, que les Portugais s'établirent dans la Capitainie de Paraiba, ſous la conduite de Diego de *Flores* & de *Fructuoſo Baroſa.* Une grande partie de cette Nation conſerve encore le ſouvenir de ſes anciens Alliés, qui leur fait déteſter ſes derniers Maîtres, & qui les diſpoſe toujours à prendre parti contr'eux, comme les Hollandois l'ont éprouvé.

Viatans.

Ils avoient pour voiſins la Nation des *Viatans*, autrefois nombreuſe,

DESCRIPT. DU BRESIL. mais aujourd'hui presque entierement détruite. Les Portugais, aïant reconnu qu'elle étoit fort unie avec celle des Petiguares, emploïerent l'artifice pour les diviser; & lorsqu'ils furent parvenus à les mettre en guerre; ils donnerent à leurs propres Alliés la permission de manger les Viatans, dont une partie fut cruellement dévorée. Ensuite il se saisirent facilement du reste, qu'ils vendirent pour l'esclavage, ou qu'ils forcerent de les servir eux-mêmes à Fernambuc, où la plûpart périrent de misere.

Tupinabes. Depuis Rio Real jusqu'à l'extrémité de la Capitainie d'Ilheos, on trouve la grande Nation des *Tupinabes* (67), qui s'est divisée en un grand nombre de branches, entre lesquelles il y a peu d'union. Ceux, qui ont leur établissement vers la Baie de Tous les Saints, sont continuellement en guerre avec ceux qui habitent vers Camanu.

Caetas. Les *Caetas* occupoient autrefois les bords du Fleuve de Saint François, & portoient une haine mortelle aux Indiens les plus voisins de Fernambuc.

(67) Apparemment ceux qui ont été nommés Topinamboux, & que leur dispersion fait rencontrer de toutes parts.

Tupinaques.

Entre la Capitainie d'Illheos & celle de Spiritu Santo, on trouve les *Tupinaques*, partis anciennement des environs de Fernambuc, pour s'établir sur cette Côte, où leur Colonie devint très nombreuse; mais elle est aujourd'hui fort diminuée. De tous les Barbares, ils passent pour les plus opiniâtres dans leurs erreurs, pour les plus vindicatifs, & les plus livrés à la polygamie. Cependant ceux qui embrassent le Christianisme y demeurent constamment attachés.

Tupiques.

Les Tupiques, qui descendent des Tupinaques, habitent l'intérieur du Païs, depuis la Capitainie de Saint Vincent jusqu'à celle de Fernambuc. Ils formoient autrefois une Nation considérable, mais la persécution des Portugais, qui les enlevoient pour l'esclavage, a fait chercher d'autres retraites au plus grand nombre. Ils ont pour voisins les *Apigapitangas*, les *Mariapigtantas*, & les *Guaracas*. Cette derniere Nation, qui se nomme aussi les *Patas*, porte une haine mortelle aux Tupinaques.

Tummimives.

Les Tummimives habitent les environs de la Ville de Spiritu Santo, & ne haïssent pas moins les Tupinaques : mais il n'en reste au-

jourd'hui qu'un très petit nombre.

Tamvias.

Les bords de Rio Janeiro étoient autrefois habités pas les Tamvias ; mais les Portugais, en s'y établissant, ont presqu'entierement détruit cette Nation. Ses restes se sont retirés dans le Continent, où ils portent aujourd'hui le nom d'*Ararapas*.

Caroës.

Tout le rivage, dans un espace d'environ quatre-vingts lieues, entre la Capitainie de Saint Vincent, & l'embouchure de Rio de la Plata, est occupé par les *Caroës*, Nation extrêmement nombreuse, & mortelle ennemie des Tupinaques.

Tapuyas, & leurs différentes branches.

On trouve, de part & d'autre, quantité de branches d'une Nation nommée les *Tapuyas*, qui ont pris différens noms dans cette variété d'établissemens. Celle qui se nomme les Guaymuras est voisine des Tupinaques, à sept ou huit lieues de la Mer, & s'est fort étendue dans l'intérieur des Terres. Les Indiens de cette Nation sont de haute taille, infatigables au travail, & d'une agilité surprenante. Ils ont les cheveux noirs & longs. On ne leur connoît point de Villages, ou d'autres Habitations régulieres. Ils menent une vie errante, & portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent appro-

cher. Leurs alimens ſont des racines & des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des arcs d'une grandeur & d'une force ſingulieres, & des maſſues, armées de pierre, dont ils écraſent la tête à leurs Ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables à tous les autres Habitans du Breſil, ſans en excepter les Portugais.

DESCRIPT. DU BRESIL.

On compte entre les branches des Tapuyas, toutes les Nations ſuivantes: les *Tucanucos*, qui habitent les Plaines de Caatinga, vers Rio grande, derriere la Capitainie de Porto Seguro; les *Nacios*, établis près d'Aquitigpé; plus loin, les *Oquigtaiaubas*, & les *Pahis*, qui ſe couvrent le corps d'un tunique de chanvre ſans manches, & qui ont une Langue particuliere; enſuite les *Axos*, les *Aquitigpas*, & les *Laratios*; ſur la même ligne, les *Mandevis*, les *Macutuos* & les *Naporas*, qui exercent l'agriculture; les *Cuxaras* & les *Nuhinuos*, qui habitent de grandes Plaines intérieures. Aſſez proche de la Baie de Tous les Saints, on trouve les *Guayavas*, qui ont leur propre Langue; & dans le même quartier, les *Taicuivios* & les *Corivios*, qui ont des habitations fixes. Ces trois Peu-

ples sont liés aux Portugais par d'anciens Traités. Les *Pigruvrès* ont aussi des habitations régulieres. Les *Obacatiarès* occupent les Iles du Fleuve Saint François. Les *Anhelimès*, les *Aracuitos* & les *Caiviarès* habitent dans des cavernes & des loges soûterraines. Les *Canucuiarès* ont les mammelles pendantes jusqu'aux cuisses, & sont obligés de se les lier dans leurs courses (68). Les *Jobioras-Apuyarès* sont un Peuple errant, qui n'a pour armes que des bâtons brûlés par le bout. Dans une multitude d'Antropophages, les *Cumpehas* sont presque les seuls qui ne mangent point de chair humaine : mais, errans comme les autres, ils coupent la tête à leurs Ennemis, & la portent suspendue à leur côté. Les *Guayos* ont leurs domiciles : ils sont redoutables par l'art qu'ils ont d'empoisonner leurs fleches. Les *Cincès*, les *Pahaivès*, les *Jaicuives*, les *Tupiois*, les *Maracaguacos*, les *Jaracuvès*, les *Tapecuvès*, les *Anacuès*, les *Piracuès*, les *Taraguargas*, les *Pahacuvès*, les *Parapotes*, les *Caracibo ins*, les *Caracuivès*, les *Maimimis*, sont des Alliés ou des Descendans des Guaymurès, quoiqu'ils parlent une

(68) On ne parle apparemment que de leurs Femmes.

Langue différente. Les *Aturaras*, les *Cuigtas* & les *Guipas* habitoient autrefois les environs de Porto Seguro. Les *Gruigravibas* & les *Augararis* n'étoient pas éloignés du rivage, entre Porto Seguro & la Capitainie de Spiritu Santo.

Les *Amixocoros* & les *Carajas* possedent encore le Païs intérieur, au Nord de la Capitainie de Saint Vincent. Vers Aquirigpé, on trouve les Apetupas, les Caraguatayras, les Aquihiras, & les Tapiguiris, Peuple si petit, quoique robuste, que les Portugais lui donnent le nom de Pygmées ; les Quinciguis, qui sont excellens Cavaliers, les Quajeras & les Anaguigis.

Les *Guaitacas* habitent la Côte, entre la Capitainie de Spiritu Santo & le Fleuve Janeiro. Ils aiment le grand air, & fuient les Bois. Jamais on ne les trouve dans leurs Cabanes, que dans le tems du sommeil. Les Ighigranupanis, étroitement alliés avec les Guaimures, & leurs Associés ordinaires dans leurs excursions, jettent la terreur par l'usage qu'ils ont de faire un grand bruit avec des bâtons de bois sonore, qu'ils battent l'un contre l'autre. Les *Quirigujas*, chassés par les To-

DESCRIPT. DU BRESIL.

pinamboux des lieux qu'ils occupoient ſur la Baie de Tous les Saints, dont ils étoient les principaux Habitans, & qui tiroient d'eux le nom de *Quirimures*, ont choiſi leur retraite vers le Sud. Les *Maribucos* habitent près Rio Grande; les *Cataguas* vis-à-vis de *Jequericaré*, entre les Capitainies de Porto Seguro & de Spiritu Santo; les *Tapuxenquis* & les *Amacaxis*, Ennemis des Tupinaques, vers Saint Vincent, dans l'intérieur des Terres, & dans la même Contrée, les *Noncas*, les *Apuys*, les *Panaguiris*, les *Bigrargis*, les *Pyriyis*, les *Anciuvis*, & les *Guaracativis*.

Ainſi l'on ne compte pas moins de ſoixante-ſeize Sociétés de Tapuyas, dont la plûpart ne parlent plus la même Langue. Peuples féroces, indomptés, qui ſont en guerre continuelle avec tous les autres, à l'exception néanmoins d'un petit nombre, qui habitent les bords du Fleuve Saint François, ou qui ſont voiſins des Colonies Portugaiſes (69).

Recherches de Knivet.

Petivarès, & leurs uſages.

Knivet nomme quelques autres Nations. Les *Petivarès*, auxquels il fait habiter un très grand Païs, dans la partie Septentrionale du Breſil, ſont, dit-

(69) *Laet*, Deſcription des Indes Occidentales, l. 14. c. 3.

il, beaucoup moins barbares que les autres Sauvages de ces Provinces, ils reçoivent aſſez civilement les Etrangers, & ne laiſſent pas d'être fort braves à la guerre. Leur ſtature eſt médiocre. On leur perce les levres dans l'enfance, avec une pointe de corne de Chevre; & lorſqu'ils ſont ſortis de cet âge, ils y portent de petites pierres vertes, dont ils tirent tant de vanité, qu'ils mépriſent toutes les Nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connoît aucune Religion. Ils prennent autant de Femmes qu'ils en peuvent nourrir; mais ils ne permettent aux Femmes que le Commerce d'un ſeul Homme. En guerre, elles portent dans des paniers, ſur leur dos, les proviſions de vivres, qui ſont des racines, de la venaiſon & de la volaille. Pendant leur groſſeſſe, le Mari ne tue aucun Animal Femelle, dans l'opinion que leur fruit s'en reſſentiroit. Lorſqu'elles ſont délivrées, il ſe met au lit, pour recevoir les félicitations de tous ſes Voiſins. Dans leurs courſes par des Païs déſerts, où ils craignent de voir manquer leurs proviſions, ils portent une grande quantité de Tabac, dont ils mettent les feuilles entre leurs gencives & leurs joues, en

DESCRIPT. DU BRESIL.

laissant distiller leur salive par le trou qu'ils ont aux levres. Leur humanité pour les Etrangers n'empêche point qu'ils n'immolent cruellement leurs Ennemis, pour en devorer la chair. Ils habitent de grandes Bourgades ; & chacun a son champ distingué, qu'il cultive soigneusement.

Moroquitès.

Le même Voïageur place sur la Côte de l'Océan Atlantique, entre Fernambuc & la Baie de Tous les Saints, les *Moriquitès*, race de Tapuyas, dont les Femmes, quoique d'une figure agréable, sont fort belliqueuses. Cette Nation passe la vie dans des Forêts, comme les Bêtes sauvages, & s'étend jusqu'au Fleuve Saint François. Rarement elle attaque ses Ennemis à force ouverte ; elle emploie les embuscades & la ruse, avec d'autant plus de succès, qu'elle est d'une vîtesse extrême à la course. Elle dévore aussi ses Captifs.

Tomomymis, & leurs Villes.

Knivet remarque, sur les Topinamboux qui habitent la Baie de Tous les Saints, qu'ils ont les mêmes usages & les mêmes ornemens que les Petivarès ; qu'ils parlent la même Langue, & que leurs Femmes passent pour belles, mais qu'ils different de tous les autres Indiens par l'usage qu'ils ont de laisser croître leur barbe.

Siege de Morogegés, où Knivet assista.

Dans la Capitainie de Spiritu Santo, Knivet compte une Nation très féroce, qu'il nomme les *Tomomymis*, & contre laquelle il fit souvent la guerre au Service des Portugais. Il attaqua une de leurs Villes, nommées Morogegés; car il croit pouvoir donner le nom de Villes à leurs Habitations, qui sont en grand nombre sur le Fleuve de Paraiba. Elles sont revêtues, en dehors, d'une enceinte de grosses pierres, disposées en maniere de Palissades; & par derriere, d'un mur de Cailloux. Les toits des Maisons sont d'écorce d'arbres, & les murailles d'un mélange de solives & de terre, dans lequel ils laissent des trous pour lancer leurs fleches. » Notre Armée, raconte Knivet, étoit » composée, pour ce Siége, de cinq » cens Portugais & de trois mille Indiens Alliés : cependant les Tomomymis firent des sorties si violentes, » qu'ils nous obligerent de nous retrancher nous-mêmes & de faire demander du secours à Spiritu Santo. » Ces Barbares se montroient audacieusement sur leurs murs, ornés » de plumes, & le corps teint de rouge; ils se mettoient sur la tête une » sorte de petite roue combustible, à » laquelle ils mettoient le feu; & la

DESCRIPT. DU BRESIL.

» faiſant tourner dans cette ſituation, » ils nous crioient de toute leurs for- » ces, *Lovaé eyavé pomoubana*, c'eſt- » à-dire, vous ſerez brûlés de même. » Mais, à l'arrivée de nôs Auxiliaires, » ils commencerent à ſe retirer furti- » vement ; & les Portugais ne s'en » furent pas plutôt apperçus, que ſe » couvrant de claies de Cannes, à l'é- » preuve des fleches, ils ſe précipite- » rent vers le mur, qu'ils ne renver- » ſerent pas ſans peine, & pénétrerent » dans la Ville. Ils y perdirent plu- » ſieurs Soldats ; mais faiſant main- » baſſe ſur les Barbares, ils en tuerent » ou prirent environ ſeize mille. En- » ſuite ils ſe rendirent maîtres de quel- » ques autres Villes de moindre gran- » deur, dont les Habitans éprouverent » le même ſort, & tout le Païs fut ra- » vagé. Delà nous deſcendîmes, par le » Fleuve de Paraiba, juſqu'à la Ville » de Morou ; & traverſant la Monta- » gne que les Braſiliens nomment *Pa-* » *rapiaguena*, nous arrivâmes à la vue » de *Tupa Boyera*, voiſine de Rio » Janeiro, & nommée *Organa* par les « Portugais, d'où nous n'eûmes que le » Fleuve *Maccein* à deſcendre, juſ- » qu'à la Ville de Saint Sebaſtien, où » l'Armée fut congédiée.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Ovaitaguases, Habitans du Cap Frio.

Les Ovaitaguases habitent les environs du Cap Frio, qui porte le nom de *Jocox* entre les Indiens. Le Païs est humide & bourbeux. Ces Indiens, de beaucoup plus haute taille que les Guaymures, laissent croître leurs cheveux. Ils ont accoutumé leurs Femmes à faire la guerre. Leurs lits ne sont point des Hamacs, comme chez les autres Nations; ils couchent à terre sur un peu de mousse, devant leur Foïer. Ils ne sont en paix avec personne, & leurs plus cruels Ennemis sont leurs Voisins.

Ouaiyanassés.

L'Ile Grande, située à dix-huit lieues de l'embouchure du Rio Janeiro, est habitée par les Ouaiyanassés, qui ont la taille fort courte; le ventre fort gros, & qui ne se piquent point de force ni de courage. Leurs Femmes ont le visage assez beau, & le reste du corps très difforme, quelque soin qu'elles apportent à le peindre d'une couleur rouge. Les deux sexes sont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonsure sur la tête, en forme de couronne. Leur principale habitation se nomme *Jaouaripipo*.

Knivet observe, sur les Tupinaques de la Capitainie de Saint Vin-

DESCRIPT. DU BRESIL.

cent, qu'ils égorgent leurs Captifs avec beaucoup d'appareil, & qu'ils danſent pendant trois jours à cette barbare cérémonie.

Poriés.

Les *Poriés*, qui demeurent aſſez loin de la Mer, reſſemblent beaucoup aux Ouaiyanaſſes par la taille & les uſages; mais ils vivent de fruits. Les Hommes ſe couvrent le corps, tandis que leurs Femmes vont nues, & ſe peignent de diverſes couleurs. Cette Nation cultive la Paix avec les Portugais, & n'a pas moins d'éloignement pour la guerre avec ſes voiſins. Elle ne mange point de chair humaine, lorſqu'elle trouve d'autres alimens. Ses Lits ſont une eſpece de Hamacs, d'écorce d'arbres, qu'ils ſuſpendent aux arbres mêmes, & dans leſquels ils ſe garantiſſent des injures de l'air par de petits toîts de branches & de feuilles entrelaſſées. Ils n'ont point d'autre Habitation. On croit que cet uſage vient de la multitude de Lions & de Léopards qu'ils ont dans leur Païs, & dont ils ne peuvent ſe défendre autrement. Leurs ſeules richeſſes ſont un Baume qui découle de leurs Arbres, & qu'ils donnent en échange, aux Portugais, pour des Couteaux & des Peignes.

Molopaques.

Les Molopaques occupent une vaste Contrée, au-delà du Fleuve Paraiba. On les compare aux Allemands pour la taille. Cette Nation est du petit nombre de celles qui laissent croître leur barbe, & qui se couvrent assez décemment le corps. Leurs mœurs n'ont rien qui blesse l'honnêteté naturelle. Ils ont des Villes, environnées d'un mur de solives, dont les intervalles sont remplis de terre. Chaque Famille habite une Cabane séparée. Ils reconnoissent l'autorité d'un Chef, qu'ils nomment *Moroshova*, & qui n'est distingué d'ailleurs que par le privilége de pouvoir se donner plus d'une Femme. Leurs Terres contiennent des Mines, qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir; mais ils recueillent, après les pluies, l'or qu'ils trouvent dans les torrens & les Ruisseaux, surtout au pié des Montagnes, entre lesquelles on vante les richesses de celle qu'ils nomment *Etepérangé*. Il ne manque, suivant l'Auteur, à cet heureux Peuple, que les lumieres de la Religion. Leurs Femmes sont belles, sages, spirituelles, & ne souffrent jamais de badinage indécent. Elles portent leurs cheveux fort longs, & ne les ont pas moins beaux que les plus

DESCRIPT. DU BRESIL. curieuſes Femmes de l'Europe. Toute la Nation a des heures reglées pour les repas. Elle aime la propreté. Enfin les mœurs & les uſages n'y reſſentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, auquel les Molopaques n'ont pas renoncé dans leurs guerres.

Motayes. Les *Motayes*, qui ſont leurs voiſins, ont la taille courte, & vont nus. Ils ne laiſſent pendre leurs cheveux que juſqu'aux oreilles, & ne ſouffrent point un poil dans toutes les autres parties du corps, ſans excepter les ſourcils. Le voiſinage des Molopaques n'empêche point qu'il n'aient toute la barbarie des autres Sauvages.

Plus loin, on trouve les Lopis, que les Portugais nomment *Bilvaros*, & qui vivent dans les Montagnes, où ils ſe nourriſſent de fruits. Leur Païs eſt fort riche en métaux & en pierres précieuſes; mais l'accès en eſt ſi difficile, la Nation ſi nombreuſe & ſi féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On paſſe delà chez les *Ouayanacuaſſonés*, gens ſimples & groſſiers, bien faits, d'une figure agréable, mais ſi pareſſeux, qu'ils paſſent tout le jour à dormir dans leurs Cabanes, pendant

que leurs Femmes s'emploient à leur procurer des vivres.

DESCRIPT. DU BRESIL.

Knivet continue de rapporter les noms de divers autres Peuples, mais si éloignés du Bresil, qu'ils ne peuvent appartenir à aucune de ses Provinces.

Religion des Peuples du Bresil.

On a dû remarquer, dans ce détail, que la Religion a peu de part aux idées des Brasiliens. Ils ne connoissent aucune sorte de Divinité, ils n'adorent rien; & leur Langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs Fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine, ou à la Création du Monde. Ils ont seulement quelques Histoires confuses d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre Humain, à la réserve d'un Frere & d'une Sœur, qui recommencerent à peupler le Monde. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au Tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*; puisque non seulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la science de l'Agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, & par conséquent ils n'ont pas, non plus, de nom pour exprimer le Ciel & l'Enfer; mais ils ne laissent pas

curieuſes Femmes de l'Europe. Toute la Nation a des heures reglées pour les repas. Elle aime la propreté. Enfin les mœurs & les uſages n'y reſſentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, auquel les Molopaques n'ont pas renoncé dans leurs guerres.

Motayes.

Les *Motayes*, qui ſont leurs voiſins, ont la taille courte, & vont nus. Ils ne laiſſent pendre leurs cheveux que juſqu'aux oreilles, & ne ſouffrent point un poil dans toutes les autres parties du corps, ſans excepter les ſourcils. Le voiſinage des Molopaques n'empêche point qu'il n'aient toute la barbarie des autres Sauvages.

Plus loin, on trouve les Lopis, que les Portugais nomment *Bilvaros*, & qui vivent dans les Montagnes, où ils ſe nourriſſent de fruits. Leur Païs eſt fort riche en métaux & en pierres précieuſes; mais l'accès en eſt ſi difficile, la Nation ſi nombreuſe & ſi féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On paſſe delà chez les *Ouayanacuaſſonés*, gens ſimples & groſſiers, bien faits, d'une figure agréable, mais ſi pareſſeux, qu'ils paſſent tout le jour à dormir dans leurs Cabanes, pendant

que leurs Femmes s'emploient à leur procurer des vivres.

Knivet continue de rapporter les noms de divers autres Peuples, mais si éloignés du Bresil, qu'ils ne peuvent appartenir à aucune de ses Provinces.

Religion des Peuples du Bresil.

On a dû remarquer, dans ce détail, que la Religion a peu de part aux idées des Brasiliens. Ils ne connoissent aucune sorte de Divinité, ils n'adorent rien; & leur Langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs Fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine, ou à la Création du Monde. Ils ont seulement quelques Histoires confuses d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre Humain, à la réserve d'un Frere & d'une Sœur, qui recommencerent à peupler le Monde. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au Tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*; puisque non seulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la science de l'Agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, & par conséquent ils n'ont pas, non plus, de nom pour exprimer le Ciel & l'Enfer; mais ils ne laissent pas

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

de croire qu'il reſte quelque choſe d'eux après leur mort, puiſqu'on leur entend dire que pluſieurs d'entr'eux ont été changés en Démons, & s'amuſent à danſer continuellement dans des Campagnes agréables & plantées de toutes ſortes d'arbres.

Ils ont des Devins, auxquels ils ne s'adreſſent gueres que pour obtenir la ſanté dans leurs maladies. Cependant ces Impoſteurs trouvent le moïen de leur en impoſer par des preſtiges, ou plutôt par des mouvemens & des geſticulations extraordinaires. Ils y joignent des promeſſes & des prédictions, qui produiſent quelquefois des révolutions violentes dans une Nation, par le ſimple effet de l'eſpérance ou de la crainte : mais dans ces occaſions, le Devin riſque beaucoup ; car lorſqu'on s'apperçoit de l'impoſture, il eſt maſſacré par ceux qu'il a voulu tromper.

Leurs Mariages.

En général, les Braſiliens ont pluſieurs Femmes, & les quittent auſſi facilement qu'ils les prennent. Cependant les Hommes ne peuvent ſe marier ſans avoir pris ou tué quelque Ennemi de leur Nation, & les jeunes Filles doivent attendre les premieres marques de l'état nubile. Juſqu'à ce tems,

l'uſage

l'usage des liqueurs fortes leur est interdit.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Lery copié par les autres Voïageurs.

Lery, qui de tous les Voïageurs s'est le plus étendu sur le caractere & les mœurs des Brasiliens, l'a fait malheureusement avec tant de confusion, que dans le mélange d'exemples, de réflexions, de comparaisons & de citations étrangeres, dont il orne moins sa narration qu'il ne l'obscurcit, il n'est pas aisé de suivre le fil du sujet, ni de le ramener à la méthode qu'on s'est imposée dans les extraits de cette nature. Cependant, c'est de cette source bourbeuse qu'il faut tirer ce qui ne se trouve point dans les autres, ou ce que les autres mêmes en ont emprunté.

Ses observations sur les Brasiliens.

Premierement, dans la subdivision qu'il fait de tous les Habitans naturels du Bresil, il ne nomme que les *Margajas*, les *Ouëtacas*, les *Maguhés*, les *Tapuies*, & les Toupinamboux, qu'il écrit *Tonoupinambaoulis* : mais on n'ignore point combien tous les noms Indiens sont altérés par les différentes prononciations de l'Europe. En général, suivant Lery (70), tous les Brasiliens mangent les Ennemis qu'ils font en guerre. Ils vont nus, & se

(70) Histoire d'un Voïage, &c. Chapitre VIII.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

frottent le corps d'une liqueur noire. Les Hommes portent leurs cheveux en couronne, comme les Prêtres, & se percent la levre inférieure, où ils mettent une pierre, qui est une espece de jaspe vert; ce qui les rend si difformes, qu'ils paroissent avoir deux bouches. Les Femmes laissent croître leurs cheveux, & ne se percent point les levres; mais elles ont, aux oreilles, une ouverture où l'on passeroit le doigt entier, & qui sert à soutenir un mêlange d'osselets blancs & de pierres, qui leur pend sur les épaules.

Les Ouetacas sont sans cesse en guerre avec leurs Voisins, & ne reçoivent pas même d'Etrangers, chez eux, pour le Commerce. Lorsqu'ils ne se croient pas les plus forts, ils fuient d'une vîtesse que l'Auteur compare à celle des Cerfs. Leur air sale & dégoûtant, leur regard farouche, & leur physionomie bestiale, les rendent une des plus odieuses Nations de l'Univers. D'ailleurs ils sont distingués des autres Brasiliens par leur chevelure, qu'ils laissent pendre jusqu'au milieu du dos, & dont ils ne coupent qu'un petit cercle sur le front. Leur langage ne ressemble pas non plus à celui de leurs plus proches Voisins. C'est l'extrême barbarie de ces Indiens,

qui n'a point encore permis de les engager dans un Commerce reglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu, pour réprimer, par la crainte, un appétit désordonné qui se réveille en eux, à la vue de la chair blanche des Europeens. Les échanges se font à la distance de cent pas; c'est-à-dire que de part & d'autre, on porte dans un endroit également éloigné les Marchandises qui sont l'objet du Commerce. On se les montre de loin, sans prononcer un seul mot, & chacun laisse ou prend ce qui lui convient. Cette méthode s'observe d'assez bonne foi. Mais il paroît que la défiance est mutuelle, & que si les Portugais craignent d'être dévorés, les Ouetacas ne redoutent pas moins l'esclavage.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

A la réserve de quelques Nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer Pigmées, sans qu'on puisse trouver la raison de cette singularité dans un même climat, la taille commune des Brasiliens ressemble à la nôtre; mais ils sont plus robustes & moins sujets que les Européens aux maladies. On ne voit gueres entr'eux, de Paralytiques, de Boiteux, d'Aveugles, ni d'Estropiés d'aucun membre. Il n'est pas rare de les voir vivre jus-

Pigmées.

Bonne constitution des Brasiliens.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒUR, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

qu'à cent vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent presque jamais gris. Leur humeur est toujours gaie, comme leurs Campagnes sont toujours couvertes de verdure. Dans une continuelle nudité, leur teint n'est pas noir, ni même plus brun que celui des Espagnols. Cependant, à l'exception de leurs jours de Fête ou de réjouissance, Hommes, Femmes, Enfans, ils sont toujours exposés aux plus grandes ardeurs du Soleil. Ce n'est que depuis l'établissement des Portugais, qu'ils ont commencé à se ceindre uniquement le milieu du corps; & dans leurs Fêtes, à porter de la ceinture en bas une toile bleue ou raïée, à laquelle ils pendent de petits os, ou des Sonnettes lorsqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les Chefs endossent même alors une espece de manteau; mais on s'apperçoit que cette parure les gêne, & que leur plus grande satisfaction est d'être nus.

Leur parure.

Ils ne peuvent souffrir aucun poil, dans toute autre partie du corps que la tête. Les ciseaux & les pincettes, qui leur servent à s'en défaire, sont un des plus grands objets du Commerce. Ce qu'on a dit de l'usage qu'ils ont de se percer la levre inférieure, est vrai

dès l'enfance ; mais dans cet âge tendre, ils se contentent d'y porter un petit os, blanc comme l'ivoire. A l'âge viril, ils y passent une pierre, qui est souvent de la longueur du doigt, & qu'ils ont l'art de faire tenir sans aucune sorte de lien. Quelques-uns s'en enchassent jusques dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat ; & le premier soin des Peres, à la naissance des Enfans, est de leur rendre cet important service : la couleur noire, dont ils se peignent tout le corps, à l'exception du visage, n'empêche point qu'ils n'y joignent, en quelques endroits, d'autres couches de diverses couleurs ; mais leurs jambes & leurs cuisses conservent toujours la même noirceur, ce qui leur donne, à quelque distance, l'air de culottes noires, abbatues sur leurs talons. Ils portent, au cou, des colliers d'os, d'une blancheur éclatante, & de la forme d'un croissant, enfilés par le haut dans un ruban de coton ; mais, pour la variété, ils leur font quelquefois succeder de petites boules d'un bois noir, fort luisant, dont ils font une autre espece de collier. Comme ils ont quantité de Poulets, dont la race leur est venue d'Europe, ils en

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

choisissent les plus blancs, & leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge, pour s'en parsemer le corps avec une gomme fort visqueuse. Dans leurs guerres & dans leurs Fêtes solemnelles, ils s'appliquent, avec de la cire, sur le front & sur les joues, de petites plumes d'un Oiseau noir qu'ils nomment *Tucan* (71). Pour les Festins de chair humaine, qui sont leurs plus grandes réjouissances, ils se font des manches de plumes vertes, rouges & jaunes, entrelassées ou tissues avec tant d'art, qu'on les prendroit pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs massues, qui sont de ce bois dur & rouge, que nous nommons Bois de Bresil, sont revêtues aussi de ces plumes. Sur leurs épaules, ils mettent des plumes d'Autruches, » dont » ils accommodent, dit Lery, tous les

(71) Lery croit trouver dans ces usages barbares l'origine de quelques modes des Françoises de son tems. » Outre la couronne sur le devant & cheveux pendans sur le » derriere, ils lient & arrangent des plumes d'aîles d'oiseaux, desquelles ils font des fronteaux, assez ressemblans, quant à la façon, aux cheveux vrais » ou faux, qu'on appelle » *Raquettes* ou *Ratepenades*, dont les Dames » & Demoiselles de France, & d'autres Païs de » deça, depuis quelque » tems se sont si bien accommodées, & diroit-on qu'elles ont eu cette » invention des Sauvages; lesquels appellent » cet engin, *Yampenambi*. *Ubi sup. p.* 116.

DESCRIPT. DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» tuïaux serrés d'un côté, & le reste » qui s'éparpille en rond, en forme » d'un petit Pavillon, ou d'une rose; » ce qui forme un grand pannache, » qu'ils appellent *Araroya*, lequel » étant lié sur leurs reins avec une » corde de coton, l'étroit vers la chair » & le large en dehors, vous diriez » qu'ils portent une mue à tenir les » Poulets «. S'ils veulent danser, ils prennent des fruits, qu'ils nomment *Ahouai*, de la grosseur des Châtaignes; ils les creusent, les remplissent de petites pierres, & se les attachent aux jambes. Dans les mains, ils ont des Calebasses creuses, & remplies aussi de pierres, ou un bâton d'un pié de longueur, auquel ces Calebasses sont attachées.

A l'égard des Femmes, c'est dans les termes du Voïageur qu'il faut prendre une juste idée de leur parure (72).

(72) Il faut bien voir, dit il, si leurs Femmes & Filles, lesquelles ils nomment *Quoniam*, &, depuis que les Portugais ont fréquenté par delà, en quelques endroits *Macia*, sont mieux parées & attifées. Premierement, outre ce qu'on a dit, qu'elles vont ordinairement toutes nues, aussi-bien que les Hommes, encore ont-elles cela de commun avec eux, de s'arracher tout le poil qui croît sur elles, jusqu'aux paupieres & aux sourcils des yeux. Vrai est que pour les cheveux elles ne les imitent pas; car au lieu qu'eux les tondent sur le devant & rognent

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Nourriture des Brasiliens.

Les Brasiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines, l'*Airy* & le Manioc. Ces Plantes se cultivent, & n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre, pour devenir hautes d'un demi pié & de la

sur le derriere, elles, au contraire, non-seulement les laissent devenir longs, mais aussi, comme les Femmes de par deçà, les peignent & lavent fort soigneusement, les séparent également en deux, les troussent quelquefois avec un cordon de coton teint en rouge, & les laissent pendre sur les épaules, comme font celles de Neufchâtel & autres que j'ai vues en quelques endroits des Suisses : toutefois elles vont plus communément toutes déchevelées. Au surplus elles ne se font point fendre les levres ni les joues, & par conséquent ne portent point de pierreries au visage : mais quant aux oreilles, elles les ont outrageusement percées, & les pendans qu'elles y mettent, faits de grosses coquilles de mer nommées *Vignols*, étant blancs, ronds, & aussi longs qu'une moïenne chandelle de suif, cela leur battant sur les épaules, même jusques sur la poitrine, il semble, à les voir un peu de loin, que ce soient oreilles de limiers, qui leur pendent de côté & d'autre. Touchant le visage, voici la façon dont elles se l'accoûtrent : la Voisine, ou Compagne, avec un petit pinceau à la main, aïant commencé un petit rond, droit au milieu de la joue de celle qui se fait peinturer, tournoïant tout autour en rouleau & forme de limaçon, non-seulement continuera jusqu'à ce qu'avec des couleurs, bleue, jaune & rouge, elle lui ait bigarré toute la face, mais aussi, à la place des paupieres & sourcils arrachés, elle baille le coup de pinceau. Au reste elles font de grands bracelets, de plusieurs pieces d'os blancs, coupés & taillés en maniere de grosses écailles de poisson, lesquelles elles savent si bien rapporter & si proprement joindre l'une à l'autre, avec de la cire & gomme mêlée parmi, qu'il n'est possible de mieux. Cela, long d'environ un pié & demi, ne se peut mieux comparer

grosseur du bras. On les fait sécher au feu sur des claies ; & les ratissant avec des pierres aiguisées, on en fait une farine, dont l'odeur tire sur celle de l'Amidon. Cette farine se cuit dans de grands pots, avec le soin de la re-

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

qu'aux brassarts, de quoi on joue au ballon par deça. Elles portent aussi de ces colliers blancs, nommés *Boure* en leur langage, non pas au cou comme les hommes, mais entortillés à l'entonr des bras : & voilà pour quel usage elles trouvent si jolis les petits boutons de verre jaunes, bleus, verds, & d'autres couleurs qu'on leur porte enfilés, pour trafiquer par-delà. Soit que nousallassions en leurs Villages, ou qu'elles vinssent à notre Fort, elles vouloient en avoir de nous, en nous présentant des fruits ou autres choses du Païs, avec la façon de parler pleine de flatterie, dont elles usent ordinairement, nous rompant la tête, & étoient incessamment après nous, disant: *Mair, deagatorem amabé maroubi*, c'est-à-dire, » François, tu es bon ; » donne-moi de tes bou» tons de verre «. Elles faisoient de même pour tirer de nous des peignes, qu'elles nomment *Guap*, ou *Kuap*, des miroirs, qu'elles appellent *Aroua*, & tout ce dont elles avoient envie.

Mais entre les choses doublement étranges & vraiment émerveillables que j'ai observées en ces Femmes, c'est qu'elles ne se peinturent pas si souvent le corps, les bras, les cuisses & les jambes, que les Hommes, même qu'elles ne se couvrent, ni de plumasseries, ni d'autres choses, cependant quoique nous leur voulussions bailler plusieurs fois des robbes de frises & des chemises, il n'a jamais été en notre puissance de les faire vêtir : vrai est que pour prétexte, nous alléguant leur coutume, qui est qu'à toutes les Fontaines & Rivieres claires qu'elles rencontrent, s'accroupissant sur le bord, ou se mettant dedans, elles jettent avec les deux mains de l'eau sur leur tête, & se lavent & plongent ainsi tout le corps comme cannes, elles disoient que ce leur seroit trop de peine de se dépouiller si souvent : &

muer jusqu'à ce qu'elle s'épaississe. Refroidie dans une certaine consistance, son goût differe peu de celui du Pain blanc. Celle dont on fait provision, dans les courses & les guerres, est assez cuite pour se durcir. Elles sont toutes deux fort nourrissantes (73) ; & de l'une comme de l'autre, apprêtées avec

quoique nous fissions couvrir par force les Prisonnieres de guerre que nous avions achetées, & que nous tenions Esclaves pour travailler dans le Fort, toutefois aussi-tôt que la nuit étoit close, dépouillant secretement leurs chemises & autres haillons qu'on leur bailloit, il falloit pour leur plaisir & avant que se coucher, qu'elles se promenassent toutes nues parmi notre Ile. Bref, si c'eut été à leur choix, & qu'à grands coups de fouet on ne les eût contraintes de s'habiller, elles eussent mieux aimé endurer le have & chaleur du Soleil, même s'écorcher les bras & les épaules à porter la terre & les pierres, que rien endurer sur elles. Pour les Enfans, qu'ils nomment *Conomi-Miri*, ce nous étoit un grand plaisir de voir les grandets, au dessous de trois ou quatre ans, lesquels fessus & graissets qu'ils sont, beaucoup plus que ceux de par deça, avec leurs poinçons d'os blancs dans leurs levres fendues, les cheveux tondus à leur mode, & quelquefois le corps peinturé, ne failloient jamais de venir en trouppes, dansant au devant de nous, quand ils nous voïoient arriver dans leurs Villages. Lery assure, pour conclusion de ce Tableau, » que la nudité des Brasiliennes, quoiqu'en » beauté, dit-il, elles ne » cedent rien aux autres, » excite moins les hommes, que les attifets, » fards, fausses perruques, cheveux tortillés, grands collets fraisés, vertugales, robbes » sur robbes, & autres » infinies bagatelles dont » les Filles & Femmes de » par deça se contrefont » & n'ont jamais assez. *Ubi supra.*

(73) La premiere se nomme *Oui-pou*, & la seconde *Oui-antan*.

Descript. du Bresil.

Caractere, Mœurs, Usages, &c. des Brasiliens.

du jus de viande, on fait un mets qui approche du ris bouilli. Les mêmes racines, pilées dans leur fraîcheur, donnent un jus, de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au Soleil pour s'y coaguler comme le Fromage, & qui fait ensuite un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Comme on ne fait que le renverser dans une poelle de terre pour le cuire, Lery le compare à nos omelettes.

Ces racines servent aussi à la composition du Breuvage (74); & l'on ne sera point surpris de leur abondance, dans un País où il se trouve des Cantons si fertiles, qu'en moins de vingt-quatre heures un jeune Homme peut

(74) Cette opération est fort dégoûtante. Elle est abandonnée aux Femmes, » qui commencent par » découper les racines, & » les faire bouillir à l'eau » dans de grands vases » de terre. On les retire » du feu lorsqu'elles sont » amollies, & on les » laisse un peu refroidir. » Ensuite, plusieurs Femmes accroupies autour » des vases, y prennent » les molles, se les mettent dans la bouche, & » les machent: après quoi » les remettant dans d'autres vases de terre, » qu'on leur tient prêts sur » le feu, elles les font » bouillir une seconde » fois, sans autre peine » que de les remuer avec » un bâton. Il ne reste » alors que de les verser » dans de plus grands » vaisseaux de terre, où » elles les laissent un peu » écumer & cuver; & ces » vaisseaux, qui sont » étroits par la bouche, » demeurent couverts. Ils » ressemblent aux grands » cuviers de terre qui servent à faire la lescive » en quelques endroits du » Bourbonnois & de

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

cultiver assez de terre, pour lui rapporter dequoi vivre une année entiere. D'ailleurs, les Indiens du Bresil ne manquent point de Maïz, auquel ils donnent le nom d'Avari.

Lorsqu'ils s'assemblent pour quelque Festin, dont l'occasion la plus ordinaire est le massacre de quelque Captif dont ils doivent manger la chair, les Femmes allument du feu, près des vaisseaux qui contiennent les liqueurs. Elles en ouvrent un, dont elles tirent à plein bord, dans une courge que les Hommes prennent l'un après l'autre, en dansant, & qu'ils vuident d'un seul trait. Ils y retournent tour à tour, avec les mêmes cérémonies, jusquà ce que le Vaisseau soit épuisé. Plusieurs jours se passent dans les mêmes transports, ou, si le plaisir est interrompu, c'est par le discours de quelque Brave, qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les Ennemis de la Nation.

» l'Auvergne : les Femmes du Bresil font aussi bouillir & mâchent de même les Grains d'Avari pour en faire une autre sorte de breuvage. L'Auteur répete que ce sont des Femmes ; car l'opinion des Hommes est que si les Filles vierges mâchoient les Racines & l'Avari, la liqueur en seroit moins bonne : ils regarderoient aussi, comme une indécence pour leur propre sexe, de mettre la main à ce travail. *Ubi sup.* p. 142.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

C'eſt un uſage particulier des Indiens du Breſil, de boire & de manger à différentes heures ; c'eſt à dire qu'ils s'abſtiennent de manger lorſqu'ils boivent, & de boire lorſqu'ils mangent. Dans les mêmes tems, ils rejettent auſſi toute ſorte de ſoins & d'affaires, ſans excepter celles de leurs haines & de leurs vangeances, qu'ils remettent toujours après avoir ſatisfait leurs beſoins. Alors ils parlent, avec chaleur, d'attaquer leurs Ennemis, de les prendre, de les engraiſſer, de les aſſommer ſolemnellement & de les manger.

Leurs Guerres

Ce n'eſt jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition, que les Braſiliens ſe font la guerre. Ils ne penſent qu'à vanger la mort de leurs Parens, ou de leurs Amis, mangés par d'autres Sauvages. Lery aſſure qu'on remonteroit à l'infini, ſans trouver d'autre origine à leurs plus ſanglantes invaſions. La vangeance eſt une paſſion ſi vive dans tous ces Peuples, que jamais ils ne ſe font aucun quartier. Ceux, qui ont formé quelque liaiſon avec les Européens, reviennent par degrés de cette férocité ; ils baiſſent la vue avec une ſorte de confuſion, lorſqu'on leur en fait un reproche.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Il entre peu de formalités dans leurs guerres. Ils n'ont ni Rois ni Princes, ils ne connoissent aucune distinction de rangs; mais ils honorent leurs Anciens, & les consultent, parceque l'âge, disent-ils, leur donne de l'expérience, & que n'étant plus en état d'agir eux-mêmes, ils sont capables de fortifier les jeunes Guerriers par leurs conseils. Chaque *Aldeja*, nom qu'ils donnent à quatre ou cinq Cabanes situées dans un même Canton, a pour Directeurs, plutôt que pour Chefs, un certain nombre de ces Anciens, qui sont en même-tems les Orateurs de la Société, surtout lorsqu'il est question d'animer les jeunes gens à prendre les armes. Ils donnent le signal du départ, & ne cessent point, dans leur marche, de faire retentir les termes de haine & de vangeance. A ce cri, les Sauvages frappent des mains, se donnent de grands coups sur les épaules & les fesses, & promettent de ne pas ménager leur vie. Quelquefois ils s'arrêtent, pour écouter des Harangues emportées, qui durent des heures entieres (75). Ensuite chacun s'arme de sa *Tacape* (76).

(75) Lery assure qu'elles durent quelquefois six heures. *Ubi sup.* p. 232.

(76) Ces massues ressemblent à celles de l'Amérique Septentrionale, qui se nomment *Macanas*.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

qui eſt une ſorte de maſſue de bois de Breſil, ou d'une eſpece d'Ebene noire, fort peſante, ronde à l'extrêmité, & tranchante par les bords. Sa longueur eſt de ſix piés, ſur un de large, & ſon épaiſſeur d'un pouce. Ils ont des Arcs du même bois, dont ils ſe ſervent avec une adreſſe extrême (77). Leurs Boucliers ſont de peau, larges, plats, & ronds. Dans cet équipage, & parés de plumes, ils marchent au nombre de cinq ou ſix mille, formés de pluſieurs Aldejas, avec quelques Femmes chargées de proviſions. Les Généraux ſont choiſis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'Ennemis. Ils ont, pour les ſignaux militaires, une eſpece de cornet, qu'ils nomment *Inubia*, & des

(77) Ils les nomment *Orapats*. Les cordes ſont de fil d'herbe, & ſi fortes, quoique très minces, qu'un cheval, dit l'Auteur, *y tireroit*. Il ajoute que leurs fleches ſont longues d'une braſſe, & compoſées de trois pieces; le milieu de roſeau, & les deux autres parties de bois noir: & ſont ces pieces, dit-il, trés bien rapportés, jointes & liées avec de petites pelures d'arbres. Elles n'ont que des empennons, chacun long d'un pié, leſquels ſont fort proprement liés avec du fil de coton. Au bout d'icelles, ils mettent aux unes des os pointus, aux autres la longueur de demi pié de cannes ſeches & dures, en façon de lancette, & piquant de même; & quelquefois le bout d'une queue de raie, laquelle eſt fort venimeuſe: même depuis que les François & Portugais avoient fréquenté ce Païs, à leur imitation, ils commençoient d'y mettre, ſinon un fer de fleche, du moins une pointe de clou. *Ibid.*

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

flutes d'os, qui sont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Quelquefois leurs Expéditions se font par Mer; mais leurs Canots, qui sont d'écorce d'arbre, ne pouvant résister à la force des vagues, ils ne s'éloignent gueres du rivage. En arrivant dans le Païs qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les Femmes, pendant que les Guerriers pénetrent au travers des Bois. Leur premiere attaque n'est jamais ouverte. Ils se cachent à quelque distance des Habitations ennemies, pour chercher l'occasion de les surprendre; ils attendent les ténebres, ils y mettent le feu, & profitent de la confusion. Ils y exercent toutes sortes de cruautés. Mais leur principal objet est toujours d'enlever des Prisonniers. Ceux qu'ils tiennent, & qu'ils peuvent emmener dans ces occasions, sont gardés soigneusement, pour être rôtis & mangés après la guerre.

S'ils ne peuvent éviter de se battre en pleine Campagne, leur emportement, redoublé par la force du péril, devient une vraie fureur. » De quoi aïant moi- » même été Spectateur, dit Lery (78),

(78) Pages 240 & suiv. On ne changera que les termes trop surannés.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» je puis parler avec vérité. Un autre » François & moi, quoiqu'en danger, » si nous eussions été pris ou tués, d'ê- » tre mangés des Margajats, eûmes » une fois la curiosité d'accompagner » nos Sauvages, lors au nombre d'en- » viron quatre mille, dans une escar- » mouche qui se fit sur le rivage de » la Mer ; & nous vîmes ces Barbares » combattre de telle furie, que *gens* » *forcenés & hors de sens ne sauroient* » *pis faire.* Premierement, quand les » nôtres eurent apperçu l'Ennemi, » d'environ demi quart de lieue, ils se » prirent à hurler de telle façon, que » quand il eut tonné du Ciel, nous ne » l'eussions pas entendu. A mesure » qu'ils approchoient, redoublant » leurs cris, sonnant de leurs Cornets, » étendant les bras, se menaçant, & » montrant les uns aux autres les os » des Prisonniers qu'ils avoient man- » gés, & jusqu'aux dents enfilées, » dont plusieurs avoient plus de deux » brasses pendues à leur cou ; c'étoit » une horreur de voir leur contenan- » ce : mais ce fut bien pis, lorsqu'ils » vinrent à s'approcher ; car étant à » deux ou trois cens pas les uns des » autres, ils se saluerent d'abord à » grands coups de fleches ; & dès la

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES &c. DES BRASILIENS.

» premiere décharge, vous en eussiez
» vû l'air tout chargé. Ceux qui en
» étoient atteints les arrachoient de
» leur corps avec un merveilleux cou-
» rage, les rompoient, les mordoient
» à belles dents, & ne laissoient pas
» de faire tête malgré leurs blessures;
» surquoi il faut observer que ces In-
» diens sont si acharnés dans leurs
» guerres, qu'aussi long tems qu'ils
» peuvent remuer bras & jambes, ils
» ne cessent point de combattre, sans
» reculer ni tourner le dos (79). Quand
» ils furent mêlés, ce fut à faire jouer
» des deux mains les massues de bois,
» & à se charger si furieusement, que
» celui qui rencontroit la tête de son
» Ennemi, non-seulement le renver-
» soit par terre, mais l'assommoit,
» comme nos Bouchers font les Bœufs.
» On me demandera ce que mon
» Compagnon & moi nous faisions
» dans cette rude escarmouche? Je
» répons, pour ne rien déguiser, que
» nous contentant d'avoir fait la pre-
» miere folie, qui étoit de nous être

(79) L'Auteur en prend occasion de raconter que pendant nos guerres civiles, il y avoit à Saint Jean d'Angely, dans les Troupes Françoises, deux Soldats Brasiliens d'une hardiesse & d'une bravoure extraordinaires, qui s'attirerent l'admiration & les éloges des Officiers, p. 241.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES &c DES BRASILIENS.

» hazardés avec ces Barbares, & nous
» tenant à l'arriere-garde, nous étions
» ſeulement occupés à juger des coups.
» Mais quoique j'euſſe vû de la Gen-
» darmerie en France, tant à pié qu'à
» cheval, je dois dire que les mo-
» rions dorés & les armes luiſantes de
» nos François ne m'ont jamais donné
» tant de plaiſir, que j'en eus alors à
» voir combattre les Sauvages. Outre
» leurs ſauts, leurs ſifflemens & leurs
» adroites paſſades, c'étoit un mer-
» veilleux ſpectacle que celui de voir
» voler en l'air tant de fleches, avec
» leurs grands empennons de plumes
» rouges, bleues & vertes, incarna-
» tes & d'autres couleurs, parmi les
» raïons du Soleil, qui les faiſoient
» comme étinceller, & de voir auſſi
» tant de bonnets, bracelets & au-
» tres équipages, fait de ces plumes
» naturelles dont les Combattans
» étoient revêtus.

» Après que le combat eut duré en-
» viron trois heures, & que de part
» & d'autres il y eut un bon nombre
» de tués & de bleſſés, nos Topinam-
» boux, aïant enfin remporté la vic-
» toire, firent priſonniers plus de tren-
» te Margajas, Hommes & Femmes,
» qu'ils emmenerent dans leur Païs :

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» qu'étant devenu grand il pourroit
» s'échapper, & se retirer avec les
» Margajas pour les vanger, elle eut
» mieux aimé qu'il eût été mangé des
» Topinamboux que de le laisser après
» elle.

Comment ils traitent leurs Prisonniers.

On assure que la plûpart des Brasiliens engraissent leurs Prisonniers, pour rendre leur chair de meilleur goût, & que pendant le tems qu'ils les laissent vivre ils donnent des Femmes aux Hommes, mais qu'ils ne donnent point d'Hommes aux Femmes. Le Maître d'un Prisonnier ne fait pas difficulté, dit-on, de lui abandonner sa Fille ou sa Sœur. Cette Femme lui rend d'ailleurs toute sorte de services, jusqu'au jour qu'il doit être massacré & mangé. Dans l'intervalle, il passe le tems à la Chasse & à la Pêche. Le jour de la mort n'est jamais déterminé ; il dépend de l'embonpoint du Captif. Lorsqu'il est venu, tous les Indiens de l'Aldeja sont invités à la Fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire & à danser ; & non seulement le Prisonnier est au nombre des Convives, mais, quoiqu'il n'ignore point que sa mort approche, il affecte de se distinguer par sa gaieté. Après la danse, deux Hommes robustes se saisissent de lui,

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

ſans qu'il faſſe de réſiſtance ou qu'il laiſſe voir la moindre fraïeur. Ils le lient d'une groſſe corde au milieu du corps, mais ils lui laiſſent les mains libres ; & dans cet état, ils le menent, comme en triomphe, dans les Aldejas voiſins. Loin d'en paroître abbatu, il regarde d'un air fier ceux qui ſe préſentent ſur ſon paſſage ; il leur raconte hardiment ſes exploits, ſurtout la maniere dont il a ſouvent lié les Ennemis de ſa Nation, & dont il les a rôtis & mangés ; il leur prédit que ſa mort ne demeurera pas ſans vangeance, & qu'ils ſeront un jour mangés comme lui. Lorſqu'il a ſervi quelque tems de ſpectacle & reçu les injures qu'on lui rend, ſes deux Gardes reculent, l'un à droite & l'autre à gauche, à la diſtance de huit ou dix piés, tirant à meſure égale la corde dont ils le tiennent lié ; de ſorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ſes piés un tas de pierres ; & les Gardes, ſe couvrant de leurs Boucliers, lui déclarent qu'avant ſa mort on lui laiſſe le pouvoir de la vanger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres & les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque ſoin qu'ils ſe retirent, il y en a toujours un grand nombre de bleſſés.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Leur avidité pour la chair humaine.

Aussi-tôt qu'il a jetté toutes ses pierres, celui dont il doit recevoir la mort, & qui ne s'est pas montré pendant toute cette scene, s'avance la Tacape à la main, paré de ses plus belles plumes. Il tient quelques discours au Captif, & ce court entretien renferme l'accusation & la Sentence. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses Compagnons ? L'autre se fait gloire d'un prompt aveu, & défie même son Bourreau, par une formule énergique dans les Langues du Païs ; » rens-moi la liberté, lui dit-il, & je » te mangerai, toi & les tiens. Hé » bien, replique le Bourreau, nous te » préviendrons. Je vais t'assommer, » & tu seras mangé ce jour même «. Le coup suit aussi-tôt la menace. La Femme, qui a vécu avec le Mort, se hâte d'accourir, & se jette sur son corps, pour y pleurer un moment. C'est une grimace, qui ne l'empêche point de manger sa part du Malheureux qu'elle a pris soin d'engraisser. Ensuite d'autres Femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps. D'autres viennent, le coupent en pieces avec une extrême promptitude, & frottent les Enfans de son sang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté.

cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étoient découpés avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui les Brasiliens ont des couteaux en grand nombre. Il ne reste qu'à rôtir les pieces du corps, & les entrailles, qui sont fort soigneusement nettoïées : c'est l'office des vieilles Femmes ; comme celui des Vieillards, en mangeant ce détestable mets, est d'exhorter les Jeunes gens à devenir bons Guerriers, pour l'honneur de leur Nation, & pour se procurer souvent le même Festin (80).

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c DES BRASILIENS.

L'usage commun des Brasiliens est de conserver, dans leurs Villages, des monceaux de têtes de Morts ; & lorsqu'ils reçoivent la visite de quelque

(80) Lery, *ubi supra*, *ch.* 15. Il raconte qu'arrivant un jour, sans être attendu, dans un Village nommé *Piravi-iou*, il trouva qu'on y alloit tuer, avec ces formalités, une Femme prisonniere. » M'approchant d'elle, » dit il, &, pour s'accommoder à son langage, lui disant qu'elle » se recommandât à *Toupau*, quoique ce mot » ne signifie pas Dieu » parmi eux, mais seulement le tonnerre, & » que je lui enseignerois » à le prier ; pour toute » réponse, hochant la » tête & se moquant de » moi, dit : que me bailleras-tu ? & je ferai ainsi » que tu dis. A quoi lui » repliquant, pauvre Misérable, il ne te faudra » tantôt plus rien en ce » monde, & pense ce que » ton ame deviendra » après ta mort : elle, » s'en riant derechef, fut » assommée & mourut de » cette façon. *Ibid.* p. 252. Au reste l'Auteur accuse d'erreur ceux qui ont écrit que les Brasiliens embro-

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Etranger, ils ne manquent point de lui donner ce ſpectacle, comme un trophée de leur valeur & des avantages qu'ils ont remportés ſur leurs Ennemis. Ils gardent auſſi fort ſoigneuſement les plus gros os des cuiſſes & des bras, pour en faire diverſes ſortes de Fluttes, & toutes les dents, qu'ils attachent en forme de Chapelets, pour ſe les ſuſpendre au cou. Ceux qui ont fait pluſieurs Priſonniers, croiant leur gloire bien établie, ſe font inciſer, dès le même jour, la poitrine, les bras, les cuiſſes, le gras des jambes & d'autres parties du corps, pour éterniſer la mémoire de leurs Exploits. Lery prit ſoin de faire deſſiner la figure d'un Braſilien, avec toutes ces marques d'honneur. Enfin, s'il arrive que les Captifs aient eu quelque Enfant des Femmes qui ont pris ſoin de les engraiſſer, ces malheureux fruits ſont dévorés, ſoit en naiſſant, ſoit après avoir acquis un peu plus de force.

choient les parties du corps pour les rôtir. Ils ont de grandes & hautes claies de bois, entre leſquelles ils les rôtiſſent avec un mélange de feu & de fumée; ce qui reſſemble à ce que les Flibuſtiers ont nommé *Boucaner*. Les vieilles Femmes, ajoute Lery, aimant paſſionnément la chair humaine, recueillent la graiſſe qui dégoute le long des grilles, en léchant leurs doigts. Voilà, dit-il, ce qu'il a vû. p. 257.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» Ils nous présentoient souvent, » dit Lery, de la chair humaine pour » en manger; & le refus que nous en » faisions les chagrinoit, comme si » nous leur eussions donné sujet de se » défier de notre alliance : sur quoi je » dois rapporter, à mon grand regret, » que quelques Interpretes Normands, » qui avoient passé huit ou neuf ans » dans le Païs, y menant une vie » d'Athées, non-seulement se souil» loient de toute sorte de désordre, » avec les Femmes, mais se vantoient » d'avoir tué & mangé des Prison» niers. Un jour, que j'étois avec qua» tre ou cinq François dans un Vil» lage de la grande Ile, où l'on rete» noit dans les fers un jeune Homme, » que nos Sauvages avoient enlevé sur » quelques Européens, nous trouvâ» mes l'occasion de nous approcher de » lui. Il nous dit, en fort bon Por» tugais, qu'il étoit Chrétien, & » qu'aïant été conduit en Portugal, il » y avoit été baptisé sous le nom » d'*Antonio*. Quoique Margaja, & » déterminé à souffrir courageusement » la mort, il nous fit entendre qu'il » ne seroit pas fâché de nous devoir » la vie. Nous fûmes touchés de com» passion. Un des nôtres, Serrurier de

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» profeſſion, qui ſavoit aſſez l'Eſpa-
» gnol pour entendre quelque choſe
» au Portugais, lui promit une lime
» pour couper ſes fers, & convint avec
» lui que ſe dérobant à ſes Gardes,
» tandis que nous nous efforcerions
» de les amuſer, il iroit nous attendre
» dans un petit Bois voiſin, où nous
» aurions pu le prendre en retournant
» à notre Ile. Cette eſpérance l'avoit
» jetté dans un tranſport de joie. Mais,
» ſans avoir entendu ce qu'on lui avoit
» offert, les Sauvages conçurent quel-
» que ſoupçon de notre entretien. A
» peine fûmes-nous ſortis du Village,
» qu'aïant appellé leurs Voiſins, pour
» aſſiſter à la mort du Priſonnier, ils
» le maſſacrerent enſemble. Le lende-
» main, nous retournâmes chez eux
» avec une Lime & d'autres ſecours,
» ſous prétexte de leur demander des
» vivres; mais, ſans nous répondre,
» ils nous menerent dans un lieu où
» nous vîmes les pieces du corps d'An-
» tonio ſur le Boucan; & s'applaudiſ-
» ſant de nous avoir trompés, ils fini-
» rent par nous montrer la tête, avec
» des éclats de rire. Un autre jour,
» deux Portugais ſe laiſſerent ſurpren-
» dre par nos Sauvages, dans une pe-
» tite Maiſon de terre, aſſez voiſine

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» d'un de leurs Forts, qui se nommoit Moripione. Quoiqu'ils se fussent défendus avec beaucoup de courage, du matin au soir, & qu'après avoir épuisé toute leur provision de poudre, ils fussent sortis, chacun avec une épée à deux mains, dont ils avoient fait un grand carnage, ils n'avoient pû supporter une multitude d'Ennemis, qui s'étoient obstinés à les prendre. Ils eurent le malheur de tomber entre leurs mains. J'achetai la dépouille de l'un, qui consistoit en quelques habits de Buffle. Un de nos Interpretes eut, pour deux couteaux, un grand plat d'argent, qui s'étoit trouvé dans leur Maison. Nous aprîmes, des Sauvages mêmes, qu'après les avoir conduits dans leur Habitation, ils avoient commencé par leur arracher la barbe; qu'ensuite ils les avoient tués & mangés cruellement; & que loin d'être attendris de leurs plaintes, ils leur avoient reproché de ne pas savoir mourir avec honneur.

Enfin, comme tout est précieux dans un Voïageur de bonne-foi, lorsqu'il ne raconte que ce qui s'est passé sous ses yeux, Lery ajoute qu'un jour, les

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Topinamboux Alliés des François, las d'une trop longue tranquillité, qui leur faisoit perdre le goût de la chair humaine, » se souvinrent qu'ils avoient » dans leur voisinage une Habitation » de Margajas, qui s'étoient rendus » à leur Nation depuis vingt ans, & » qu'ils avoient laissés vivre en paix. » Mais sous prétexte qu'ils étoient issus de leurs plus mortels Ennemis, » ils prirent la résolution de les dé» truire. La nuit fut prise pour cette » expédition. Ils firent un tel carna» ge, que les cris des Mourans se fi» rent entendre de fort loin. Plusieurs » François, qui en furent informés » vers minuit, partirent bien armés » dans une grande Barque, pour se » rendre à ce Village, qui n'étoit pas » éloigné du Fort. Mais avant qu'ils » y pussent arriver, les furieux To» pinamboux avoient mis le feu aux » Maisons, & fait main-basse sur les » Habitans qui en étoient sortis «. Lery n'étoit pas du détachement François; mais il apprit des autres, qu'ils avoient vu quantité d'Hommes & de Femmes en pieces sur les Boucans, & des Enfans rôtis tout entiers. Quelques-uns néanmoins s'étoient sauvés par Mer, à la faveur des ténebres,

& vinrent demander un aſyle dans le Fort François. Ils y furent reçus fort humainement ; mais les Topinamboux, qui ne furent pas long-tems ſans en être avertis, en firent des plaintes fort vives, & ne conſentirent à les laiſſer ſous la protection des François, qu'après avoir été appaiſés par des préſens.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Obſervation ſur les Braſiliens Antropophages.

On croit pouvoir conclure, de tous ces récits, qu'avec un goût ſi vif pour la chair humaine, non-ſeulement les Braſiliens ſe bornent à manger leurs Ennemis, mais que dans leurs guerres mêmes, ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains, & qu'ils tuent avec certaines formalités. On ne remarque point une ſeule fois, qu'après un combat dont ils ont remporté l'avantage, & qui les a laiſſés maîtres du champ de Bataille, ils ſe ſoient arrêtés à dévorer les corps des Vaincus ; & tous leurs efforts ſemblent ſe rapporter à faire des Priſonniers, qu'ils vont égorger dans leurs Villages.

Obſervation ſur leur Religion.

Correal, qui paroît avoir emprunté de Lery une grande partie de ſes lumieres, ne laiſſe pas d'y joindre quelquefois ſes propres Obſervations. En reconnoiſſant, par exemple, que

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

les Indiens du Bresil n'ont aucune sorte de Temples ou de Monumens Religieux, & qu'ils n'ont pas la moindre idée de l'origine du Monde, il prétend qu'ils ne sont point dans une ignorance absolue de la Divinité, & qu'ils lui rendent même une sorte d'hommage, en levant souvent les mains vers le Soleil & la Lune, avec des marques d'admiration, qu'ils expriment par des interjections fort vives. Il n'assure pas moins qu'ils croient l'immortalité de l'ame, & des punitions pour le crime, comme des récompenses pour la vertu. En effet on a vu, d'après Lery, qu'ils font passer les gens de bien, après leur mort, derriere de hautes Montagnes, dans des lieux fort agréables, où ils ne leur donnent pas d'autre occupation que de rire & de danser. De mauvais esprits, qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils se plaignent d'être souvent maltraités dès cette vie, sont les Bourreaux qu'ils croient destinés dans l'autre à tourmenter les Méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'est qu'ils paroissent persuadés que leurs Devins sont en commerce avec des Puissances invisibles, dont ils reçoivent le pouvoir d'inspirer de la

force & du courage aux Guerriers, & de faire croître les Plantes & les fruits. Enfin leurs Fêtes ne laissent aucun doute, à Correal, qu'ils n'aient la connoissance d'un Etre, ou d'un principe, supérieur à la race humaine (81). On raconte, dit-il, qu'ils s'assemblent, à certains jours. Leurs Devins, qui président à ces assemblées, entonnent des chants, & commencent une danse fort vive, en secouant leur Maracas, c'est à-dire des Bâtons garnis de fruits creux & de petites pierres, qu'ils portent à la main. Dans ce mouvement, & sans cesser de chanter, ils prennent tous les Acteurs de la Fête, qui se mettent à chanter & à danser comme eux, avec une exacte imitation des mêmes postures. Les Femmes s'agitent, jusqu'à rendre par la bouche des flots d'écume. Les Hommes & les Enfans se frappent la poitrine, & font un bruit incroïable. Après cette premiere scene, on se repose; ou du moins on prend un air plus calme, & le ton du chant devient plus doux. Mais cet intermede est court. On recommence à danser, avec cette différence, qu'on se place en rond, se tenant par la main, & pliant un peu le corps,

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

(81) Voïage de François Corréal, *Part.* 2. *chap.* 7.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTÉRE, MŒURS, USAGES, &c DES BRASILIENS.

La danſe continue long-tems dans cet ordre & dans cette poſture. Lorſque tout le monde eſt accablé de fatigue, on ſe diviſe en trois cercles, à chacun deſquels un Devin préſente la Maraque, d'où il aſſure que l'Eſprit leur parle. Il prend alors de longs roſeaux, qu'il remplit de tabac allumé ; & ſe tournant de divers côtés, pour en ſouffler la fumée ſur les Danſeurs, il les avertit que l'Eſprit leur inſpire de la force & du courage. Cette cérémonie dure au moins ſix ou ſept heures. » Il eſt certain, conclut Correal, qu'elle ſuppoſe quelque connoiſſance d'un Etre ſupérieur, à moins qu'on ne veuille ſuppoſer que tout ce qui ſe dit dans ces occaſions, n'eſt qu'une formule vuide de ſens, comme je l'ai entendu ſoutenir par un Miſſionnaire Portugais. Pour moi, je ſuis perſuadé que partout où il y a quelque apparence de raiſon, il y a auſſi quelque idée, vraie ou fauſſe, d'un pouvoir au-deſſus de nous ; & que ſi les lumieres ne ſont pas aſſez vives pour éclaircir cette connoiſſance, il s'en conſerve toujours quelques traits groſſiers, que les plus brutaux ajuſtent à leur maniere (82).

(82) Correal, *Ibidem*, p. 228.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Lery, qui ſe donne ordinairement pour témoin oculaire, fait une peinture beaucoup plus curieuſe de ces Aſſemblées. Un jour, dit-il dans ſon ſtyle naïf, auquel on ne veut changer que les termes hors d'uſage, allant par le Païs avec un autre François, nommé Jacques Rouſſeau, & un Interprete, nous couchâmes dans un Village qui s'appelle *Cotiva*. Le lendemain, de grand matin, lorſque nous nous diſpoſions à partir, nous vîmes arriver de toutes parts les Sauvages des lieux voiſins, avec leſquels ceux du Village ſe joignirent dans une grande Place; & leur nombre fut bien-tôt de cinq ou ſix cens. La curioſité nous retint. Nous vîmes tout ce monde ſe ſéparer en trois bandes; les Hommes dans une Maiſon, les Femmes dans une autre, & les Enfans dans une troiſieme. Nous nous trouvions dans celle où vinrent les Femmes; & comme nous étions encore à déjeuner, on ne nous preſſa point d'en ſortir, mais on nous recommanda de nous y tenir tranquilles. Celle des Hommes n'en étoit qu'à trente pas. D'abord nous entendîmes un bruit ſourd, tel que celui des Prêtres qui récitent leur Breviaire. Auſſi-tôt les Femmes, qui

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

étoient au nombre d'environ deux cens, se leverent en prêtant l'oreille, & se serrerent en un monceau. Ensuite les Hommes éleverent peu à peu la voix; & fort distinctement nous les entendîmes chanter ensemble, sur deux Notes fort simples, la syllabe Hé, Hé, Hé, qu'ils ne cessoient point de répéter. Tout-d'un-coup, nous fûmes fort étonnés que les Femmes, se mettant à leur répondre, & d'une voix tremblante, répeterent aussi cette même syllable, & commencerent à crier si fort, l'espace de plus d'un quart d'heure, que les regardant, nous étions fort embarrassés de notre contenance. Non-seulement elles hurloient de toutes leurs forces, mais sautant avec beaucoup de violence, elles faisoient branler leurs mammelles, elles écumoient par la bouche, & quelques-unes tomboient évanouies. Je ne puis croire autrement, que le Diable ne leur entrât dans le corps. D'un autre côté, entendant de même les Enfans crier & se tourmenter dans une Maison séparée qui n'étoit pas loin de nous, il est vrai que quoiqu'il y eût déja plus d'une demie année que je fréquentois les Sauvages, & que je fusse accoûtumé à leurs manieres, j'eus

alors quelque fraïeur, & j'eusse bien voulu être dans le Fort. Cependant, après ce bruit & ces hurlemens confus, les Hommes firent une petite pose; & les Femmes, comme les Enfans, demeurerent dans un profond silence. Bien-tôt, nous entendîmes recommencer les chants des Hommes, mais avec tant de douceur & d'harmonie, qu'étant un peu rassuré par des sons si gracieux, je voulus sortir pour les entendre de près. Les Femmes voulurent me retenir; & l'Interprete me dit que depuis six ou sept ans qu'il étoit dans le Païs, il n'avoit jamais osé se présenter à ces Fêtes. Je demeurai un peu en suspens; mais faisant réflexion qu'il ne me donnoit aucune raison de sa crainte, & comptant sur l'amitié de quelques bons Vieillards de ce Village, où j'étois venu plusieurs fois, je n'écoutai rien, & je me dérobai du lieu où j'étois. Les Maisons des Sauvages sont fort longues, semblables à nos allées couvertes de treillage, & revêtues d'herbes jusqu'à terre. M'étant approché de celle où j'entendois continuer les chants, je fis avec la main une petite ouverture au paroi, dans le seul dessein de voir librement. Ensuite, ne

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

voïant point qu'on se plaignît de ma hardiesse, je fis signe aux deux François, qui avoient les yeux sur moi. Ils suivirent mon exemple. Enfin lorsque nous fûmes assurés que les Sauvages n'étoient pas choqués de nous voir, & qu'au contraire, ils suivoient joieusement le cours de leurs chants & de leurs danses, nous entrâmes dans la Maison, où nous nous retirâmes dans un coin, pour jouir du spectacle.

La Description des danses sera releguée dans une Note (83) : mais observons que le récit de Correal est ici confirmé dans un point fort important, qui est la supposition d'un pouvoir in-

(83) Ne changeons rien aux termes. » Voici les » morgues, gestes & contenances qu'ils tenoient : tous, près à près l'un de l'autre, sans se tenir par la main, & sans bouger d'une place, ains étant arrangés en rond, courbés sur le devant, guindant un peu le corps, remuant seulement la jambe & le pié droit, chacun aïant aussi la main dextre sur les fesses, & le bras & la main gauche pendans, chantoient & dansoient de cette façon. Au sur plus, à cause de la multitude, il y avoit trois rondeaux, & au milieu de chacun trois ou quatre Devins, richement parés de robbes, bonnets & bracelets, faits de belles plumes naturelles & de diverses couleurs, tenant au reste en chacune de leurs mains un *Maraca*, c'est-à-dire sonnettes d'un fruit plus gros qu'un œuf d'Autruche, afin, disoient-ils, que l'esprit parlât, & les faisoient sonner à toute reste; & j'observai que presentant souvent une canne de bois, longue de quatre à cinq piés,

visible, ou d'un esprit de force, inspiré par les Devins. Pour conclusion, ils frapperent du pié droit, plus fort qu'auparavant, ils cracherent chacun devant soi, & tous chanterent deux ou trois fois en chœur, mais sur la même note, c'est-à-dire sans aucune variété de ton, *Hé, hé, hua; Hé, hua, hua, hua.* Comme je n'entendois pas encore parfaitement leur langage, l'Interprete me dit que dans la grande Ballade, ils avoient regreté, en premier lieu, leurs vaillans Ancêtres; qu'ensuite ils s'en étoient consolés, par l'assurance de les aller rejoindre après la mort & de se réjouir avec eux derriere les hautes Montagnes; qu'ils avoient menacé leurs Ennemis de les prendre & de les manger; enfin qu'ils avoient célébré un ancien dé-

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» au bout de laquelle il y » avoit de l'herbe de Petun, seche & allumée, » se tournant, & soufflant de toutes parts la » fumée d'icelle sur les » autres Sauvages, ils » leur disoient: afin que » vous surmontiez vos » Ennemis, recevez tous » l'esprit de force; & » ainsi firent par plusieurs » fois. Or ces cérémonies » aïant duré plus de deux » heures, il y eut une telle mélodie, que ceux » qui les ont ouis, ne » croiroient jamais qu'ils » s'accordassent si bien, » sur-tout pour la cadence & refrain de la grande Ballade, à chacun » couplet traînant leurs » voix «. L'Auteur donne les paroles de ce refrain, qui étoient *Heu, Houraure, Heura, Heuraure, Heura, Heura, Ouch*: & les Notes, qu'il réduit à sol fa mi, la la la, sol fa mi, fa mi fa re mi. *Ubi sup. pp.* 321 & 322.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Témoignage en faveur de la bonté des Brasiliens.

bordement d'eau, qui avoit noïé tous les Hommes, à l'exception des Auteurs de leur race.

On a cru devoir entrer dans ces détails sur des Peuples qui passent avec raison pour les plus barbares de l'Amérique, & donner, par leur exemple, quelque idée de toutes les autres Nations qu'on a nommées, sans avoir pu les faire connoître autrement. Cependant il ne faut pas s'imaginer, sur des peintures si révoltantes, que les Brasiliens manquent de raison & de bonté. Le même Voïageur, qu'on cite volontiers lorsqu'il parle de ce qu'il a vu, fait un autre récit qui mérite encore d'être rapporté dans ses termes. Une autre fois, dit-il, me trouvant avec quelques François dans un Village nommé *Okarentin*, à deux lieues de Cotiva, & soupant au milieu d'une place, où les Habitans s'étoient assemblés pour nous admirer, car lorsqu'ils veulent faire honneur à quelqu'un ils ne mangent jamais avec lui, nous les avions autour de nous, comme autant de Gardes, chacun armé d'un os de Poisson, long de deux ou trois piés, & dentelé en forme de scie; moins pour attaquer ou pour se défendre, que pour éloigner les Enfans, auxquels ils

disoient, dans leur langage; petite Canaille, retirez-vous; vous n'êtes pas dignes de paroître aux yeux de ces Etrangers. Après nous avoir laissés souper tranquillement, sans nous interrompre d'un seul mot, un Vieillard, aïant observé que nous avions fait notre priere au commencement & à la fin du repas, nous dit d'un ton fort modeste. » Que signifie cet usage que je » vous ai vû, d'ôter vos chapeaux » sans ouvrir la bouche, tandis qu'un » de vous a parlé seul? A qui s'adressoit-il? Etoit-ce à vous-mêmes, qui » êtes présens, ou à quelqu'un dont » vous regrettez l'absence? Je pris cette occasion, pour leur donner quelque idée du Christianisme. C'étoit à Dieu, lui dis-je, que nous avions adressé nos prieres; & quoique ce grand Dieu ne fut pas visible, non-seulement il nous avoit entendus, mais il savoit ce que nous pensions au fond du cœur. Là-dessus je commençai, avec le secours de l'Interprete, à leur expliquer une partie de notre Religion, & j'y emploïai plus de deux heures. Ils m'écouterent avec de grandes marques d'admiration. Enfin un autre Vieillard me dit: » Vous nous apprenez plusieurs » bonnes choses, que nous n'avions

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Tradition qui semble regarder le Christianisme.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» jamais entendues : cependant vos » discours me rappellent ce que nos » Peres nous ont souvent raconté. » Long-tems avant eux, & si long-» tems qu'ils n'avoient pû tenir le » compte des Lunes, un Etranger, » vieux & barbu comme vous, vint » dans ce Païs, tint le même langage » que vous, & ne persuada personne. » Ensuite il en vint un autre, qui nous » donna sa malediction, avec une Ta-» cape, dont nous n'avons pas cessé » de nous servir pour nous massacrer » l'un l'autre : à présent, c'est un usage » établi parmi nous ; si nous venions » à l'abandonner, nous deviendrions » la risée de tous nos Voisins «. Je répliquai, avec toute la force possible, que les lumieres de la vérité devoient leur faire mépriser le jugement d'une multitude d'Aveugles, & que le vrai Dieu, que je leur annonçois, leur feroit vaincre tous leurs Ennemis. Ils furent émus, jusqu'à promettre de suivre la Doctrine qu'ils venoient d'entendre, & de ne plus manger de chair humaine ; ils se mirent à genoux, pour faire la priere à notre exemple, & se la firent expliquer, après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention : mais le soir, lorsqu'étant couchés dans

nos Hamacs nous nous applaudiſſions de leur changement, nous les entendîmes chanter plus furieuſement que jamais, qu'il falloit ſe vanger de leurs Ennemis, en prendre un grand nombre & les manger. Telle eſt l'inconſtance de leur naturel.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

Au reſte Lery trouve, dans l'Hiſtorien Nicephore, la Tradition de ces Sauvages bien éclaircie. On lit expreſſément, dit-il, » que Saint Mathieu » prêcha l'Evangile à des Peuples, qui » mangeoient les Hommes (84).

Comment Lery l'explique.

Quoique les Braſiliens n'aient pas d'autres Loix que leurs uſages, dont quelques-uns bleſſent ouvertement les principes naturels de juſtice & d'humanité, on ne laiſſe pas de remarquer dans cette étrange corruption, quelques traces d'un meilleur ordre, qu'ils ne conſervent pas moins fidelement que leurs plus barbares pratiques. L'adultere eſt en horreur dans toutes ces Nations; c'eſt-à dire que malgré la liberté bien établie de prendre pluſieurs Femmes & de les répudier, un Homme n'en doit pas connoître d'autres que celles qu'il prend à ce titre, & les Femmes doivent être fidelles à leurs Maris. Avant le Mariage,

Fidélité des Mariages Braſiliens.

(84) Niceph. l. 2. c. 41.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

non-seulement les Filles se livrent sans honte aux Hommes libres ; mais leurs Parens mêmes les offrent au premier venu, & caressent beaucoup leurs Amans : » de sorte qu'il n'y en a pas » une, suivant la décision de Lery, » qui entre vierge dans l'état du ma- » riage «. Mais lorsqu'elles sont attachées par des promesses, seule formalité qui les lie, on cesse de les solliciter ; elles cessent elles-mêmes de prêter l'oreille aux sollicitations ; & celles qui manquent à leur engagement sans l'aveu de leur Mari, sont assommées sans pitié. Une Femme enceinte n'est pas dispensée du travail commun, parcequ'on le croit nécessaire pour l'heureux succès de sa délivrance ; car il n'est pas vrai, dit Lery, que les Brasiliennes accouchent sans douleur. Il raconte les circonstances d'un accouchement dont il fut témoin (85).

(85) Voici ce que j'en » puis dire pour l'avoir » vû. Un autre François » & moi étant couchés en » un Village, ainsi qu'en- » viron minuit nous ouî- » mes crier une Femme, » pensant que ce fut une » Bête ravissante, nommée » *Janouare*, qui la voulût » dévorer, & y étant sou- » dain accourus, nous » trouvâmes que ce n'é- » pas cela, mais que le » travail d'Enfant où el- » le étoit la faisoit crier » ainsi. Tellement que je » vis moi-même le Pere, » lequel, après qu'il eut » reçu l'Enfant entre ses » bras, lui aïant premie- » ment noué le petit

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Education des Enfans.

La premiere nourriture des Enfans est non-seulement le lait de la Mere, mais un peu de farine mâchée. On a déja remarqué que c'est le Mari qui se couche tranquillement, pour recevoir les félicitations des Voisins sur l'accroissement de sa Famille. La Femme ne demeure au lit qu'un ou deux jours; & portant son fruit pendu au cou, dans une écharpe de coton, faite pour cet usage, elle reprend ses occupations domestiques. L'unique éducation qu'on qu'on donne aux Enfans regarde la chasse, la pêche, & la guerre: mais Lery s'emporte contre ceux qui ont écrit que les Brasiliens ne connoissent point la pudeur, & qu'ils ne font pas difficulté d'user des droits du mariage

» boïau du nombril, le » coupa puis après à belles dents. Secondement, » servant toujours de Sage-Femme, il enfonça » & écrasa avec le pouce » le nez de son Fils; ce » qui se pratique envers » tous les autres. Ensuite » il le peintura de couleurs rouges & noires; » sans l'emmailloter, le » couchant en un petit » lit de coton, pendu en » l'air, il lui fit une petite épée de bois, un » petit arc, & de petites » fleches, empennées de » plumes de Perroquet; » puis, mettant le tout » auprès de l'Enfant, en » le baisant avec une face » riante, lui dit: mon » Fils, quand tu seras » venu en âge, afin que » tu te vanges de tes Ennemis, sois adextre aux » armes, fort, vaillant, » & bien aguerri. Touchant les noms, le Pere » de celui que je vis naître le nomma *Oropacom*, c'est-à dire l'arc » & la corde: & voilà » comme ils en font à » tous les autres. *Ubi sup. ch.* 18. *pp.* 351 *& suiv.*

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

en public. Il les représente, au contraire, fort jaloux de l'honnêteté naturelle, sans que leur nudité devienne jamais une occasion d'y manquer ; & par rapport aux Femmes, il nous apprend une singularité si curieuse, qu'elle doit trouver place dans une Note *(86)*.

Toute la férocité des Brasiliens, contre leurs Ennemis, n'empêche point qu'ils ne vivent fort paisiblement entr'eux. Dans l'espace d'un an, Lery ne vit que deux querelles particulieres. Cependant, loin de séparer ceux qui

(86) » Il y a davantage ; c'est qu'en l'espace » d'un an que nous demeurâmes au Païs, fréquentant parmi eux, » nous n'avons jamais vû » les Femmes, quoique » toujours nues, avoir » leurs ordes fleurs. Vrai » est que j'ai opinion » qu'elles les divertissent, » & ont une autre façon » de se purger que n'ont » celles de par deça ; car » j'ai vu de jeunes Filles, » en l'âge de douze ou » quatorze ans, lesquelles les Meres ou Parentes faisoient tenir debout, les piés joints, » sur une pierre de grais, » leur incisoient jusqu'au » sang, avec une dent » d'Animal tranchante » comme un couteau, » depuis le dessous de » l'aisselle, tout le long » de l'un des deux côtés » & de la cuisse jusques » au genou ; tellement » que ces Filles, grinçant » les dents avec grandes » douleurs, saignoient » ainsi un espace de tems, » & pense, comme j'ai » dit, que dès le commencement elles usent » de ce remede, pour obvier qu'on ne voie leurs » pauvretés. Si l'on demande comment elles » peuvent être si fécondes, vû que cela cessant aux Femmes, elles » ne peuvent avoir d'Enfans ? Je répons que » mon sujet ne m'oblige » pas de soudre cette » question. *Ibid.* p. 357.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

veulent se battre, on leur laisse la liberté de se satisfaire; mais si l'un des combattans est blessé, ses Parens font la même blessure à l'autre, ou le tuent, s'il a tué son Adversaire. La Loi du Talion est toujours observée dans la derniere rigueur.

Occupations des Femmes.

L'occupation des Femmes, après les autres soins qu'on a rapportés, est de filer du coton, pour en faire des Hamacs & des cordes. Lery nous apprend leur maniere de filer (87) & de faire (88) les tissus. Elles font aussi les vaisseaux de terre, qui servent pour les liqueurs & les alimens : quoique ru-

(87) » Après avoir tiré » le coton des touffeaux » où il croît, elles l'éparpillent avec les » doigts, sans autrement » le carder, & le tiennent par petits monceaux auprès d'elles. » Leur fuseau est un bâton rond, de la grosseur du doigt, & long » d'un pié, lequel passe » droit au milieu d'un » petit ais arrondi. Elles » attachent le coton au » plus long bout de ce » bâton, le tournent sur » leurs cuisses, & le lâchent de la main. Le » rouleau virevolte ainsi » sur le côté.

(88) » Elles ont des » métiers de bois, élevés » devant elles comme » ceux de nos Tapissiers, » sur lesquels elles ourdissent, en commençant leurs tissus par le » bas; les uns en façon » de rets ou filets à pêcher, & les autres plus » serrés, comme gros canevas. Les Hamacs, » qui se nomment *Inis* » entre les Brasiliens, sont » pour la plûpart longs » de cinq à six piés, & » larges d'une brasse, plus » ou moins. Tous ont, » aux deux bouts, deux » boucles, faites aussi de » coton, auxquelles on » lie deux cordes, pour » les suspendre à quelque » piece de bois qui traverse exprès les Mai-

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

des & groſſiers en dehors, l'intérieur eſt non-ſeulement poli, mais plombé d'une liqueur blanche, qui durcit en ſéchant. Elles ont d'ailleurs des couleurs griſâtres, dont elles font, avec des pinceaux, diverſes figures ſur ce fond blanc, ſurtout dans la Vaiſſelle où l'on ſert les viandes; ce qui donne un air fort agréable à leur ſervice de table. Mais l'Auteur obſerve que n'aïant aucune regle de peinture, & ne ſuivant que leur imagination, elles ne font jamais deux fois les mêmes figures, que cette variété même eſt d'un extrême agrément. Enfin, quoique ces grandes Cabanes, dont on a repréſenté la forme, contiennent pluſieurs Familles, chacune a ſes partitions, qui compoſent des Logemens ſéparés.

Humanité des Braſiliens pour les Etrangers.

Si l'on excepte quelques Nations, dont la férocité n'eſt pas différente de celle des Bêtes, la plûpart des Braſiliens reçoivent humainement les Etrangers. On eſt même ſurpris de trouver dans leur traitement une reſſemblance d'un Village à l'autre, qui ſemble par-

» ſons. Dans leurs cour-
» ſes, ils les pendent en-
» tre deux arbres. Lorſ-
» que les Inis ſont ſales,
» on les dégraiſſe avec
» l'ecume d'une eſpece de
» courge, qui ſert de ſa-
» von. *Ibid.* pp. 364 &
ſuiv.

tir

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

tir d'un fond de Société. Lery commence par faire observer, que si l'on doit aller plus d'une fois au même Village, il faut choisir le *Moussacat*, c'est-à-dire le Pere de Famille, chez lequel on veut loger constamment ; parceque celui, auquel on s'est d'abord adressé, s'offenseroit beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du Voïageur qui se présente à sa porte, il le presse de s'asseoir dans un lit de coton, suspendu en l'air, où il le laisse quelque tems sans lui dire un mot : c'est pour se donner le tems d'assembler ses Femmes, qui viennent s'accroupir à terre, autour du lit, les deux mains sur leurs yeux. Bientôt elles laissent tomber des larmes de joie ; & sans cesser de pleurer, elles adressent mille choses flatteuses à leur Hôte.
» Que tu es bon ! Que tu as pris de
» peine à venir ! Que tu es beau ! Que
» tu es vaillant ! Que nous t'avons
» d'obligation ! Que tu nous fais de
» plaisir, &c ! Si l'Etranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendrissement. Lery assure qu'il a vu des François, réellement attendris du spectacle, pleurer aussi *comme des veaux* ; mais il conseille à ceux qui n'ont pas le

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

cœur ſi tendre, de jetter du moins quelques ſoupirs. Après cette premiere ſalutation, le Mouſſacat, qui s'eſt retiré dans un coin de la Cabane, affectant de faire une fleche, ou quelque autre Ouvrage, comme s'il ignoroit ce qui ſe paſſe, revient vers le lit, demande à l'Etranger comment il ſe porte, reçoit ſa réponſe, & lui demande encore quel ſujet l'amene? On doit ſatisfaire à toutes ſes queſtions. Alors, ſi l'on eſt venu à piés, il fait apporter de l'eau, dont ſes Femmes lavent les piés & les jambes au *Mair* : c'eſt le nom qu'ils donnent aux Européens. Enſuite, il s'informe ſi l'on a beſoin de boire ou de manger. Si l'on répond qu'on deſire l'un & l'autre, il fait ſervir ſur-le-champ tout ce qu'il a de Venaiſon, de Volaille, de Poiſſon, & d'autres mets, avec la même abondance des breuvages du Païs.

Veut-on paſſer la nuit dans le même lieu? Non ſeulement le Mouſſacat fait tendre un bel Inis blanc; mais, quoiqu'il faſſe ſi peu de froid au Breſil, il prend prétexte de l humidité de la nuit pour faire allumer autour du lit trois ou quatre petits feux, qui ſont entretenus pendant le ſommeil du Mair, avec une ſorte de petit éventail, nom-

Description du Bresil. Caractere, Mœurs, Usages, &c. des Brasiliens.

mé *Tatapecoun*, fort ſemblable à nos écrans. Le ſoir, ajoute Lery, qui parle encore de lui-même, pour ne rien ſouffrir de nuiſible à notre repos, il fit éloigner tous les Enfans. Enfin, ſe préſentant à notre réveil, il nous dit : *Atour Aſſaps*, c'eſt-à-dire parfaits Alliés, avez-vous bien dormi ? Nous répondîmes d'un air ſatisfait. N'importe, repliqua-t'il ; repoſez-vous encore, mes Enfans ; car je vis bien, hier au ſoir, que vous étiez extrêmement fatigués. Comme c'eſt l'uſage, dans ces occaſions, qu'on leur faſſe quelques préſens, & que nous ne marchions jamais ſans avoir chacun notre ſac de cuir, plein de petites Marchandiſes, qui nous ſervoient de Monnoie d'or ou d'argent, nous fûmes libéraux à notre départ ; c'eſt-à-dire que nous donnâmes au Vieillard des couteaux, des cizeaux & des pincettes ; des peignes, des Miroirs, des bracelets & des boutons de verre aux Femmes ; & des Hameçons pour la pêche, aux Enfans (89).

(89) C'étoit un préſent roïal pour les Sauvages. » Je dois fair entendre » combien ils font cas de » ces bagatelles. Dans une » autre Habitation, mon » Mouſſacat, m'aïant prié » de lui montrer tout ce » que j'avois dans mon » *Carameno* ; c'eſt à-dire » dans mon ſac de cuir, » fit apporter une belle & » grande Vaiſſelle de ter- » re, dans laquelle j'ar- » rangeai tout mon cas. » Lui, émerveillé de ce

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

L'Auteur se fait ici demander, si malgré toutes ces apparences de droiture & de bonté, il se croïoit sans danger parmi des Barbares dont il connoissoit la cruauté par d'autres preuves? Il répond » que loin de trembler pour » sa vie, il dormoit parmi eux d'un » profond sommeil; que s'ils détestent leurs Ennemis, qu'ils assomment & qu'ils mangent, ils portent » une extrême affection à leurs Amis » & leurs Alliés; que pour les garantir du moindre déplaisir, ils se feroient hâcher en pieces; enfin, qu'il » se croïoit moins exposé chez les Antropophages du Bresil, qu'on ne l'étoit alors en France, où les différends » de Religion sembloient autoriser la » perfidie & le meurtre.

Leurs maladies & leurs remedes.

Dans leurs maladies, les Brasiliens se traitent mutuellement avec des égards si tendres, que s'il est question d'une plaie, un Voisin se présente aussi-tôt

» qu'il voïoit, appella » aussi-tôt les autres Sauvages & leur dit : Je » vous prie, mes Amis, » considérez un peu quel » personnage j'ai en ma » maison; car puisqu'il » a tant de richesses, ne » faut-il pas qu'il soit » bien grand Seigneur? » Cependant, tout ce qui » lui sembloit si précieux » étoit, en somme cinq » ou six couteaux emmanchés de diverses façons, autant de peignes, deux ou trois » miroirs, & autres petites besoignes, qui n'eussent pas valu deux testons dans Paris. *Ibid.* p. 378.

pour ſucer celle d'un autre ; & tous les offices de l'amitié ſont rendus avec le même zele. Outre diverſes ſortes de fievres, & d'infirmités communes aux autres Indiens de l'Amérique méridionale, dont on a remarqué néanmoins que leur régime ou leur climat les défendent mieux, ils ont une maladie qui paſſe pour incurable, & que Lery n'attribue qu'au commerce des Femmes. Il aſſure qu'ils la nomment *Pian*, ſans expliquer d'où leur vient ce nom, qui eſt celui du même mal dans d'autres parties de l'Amérique & dans les Iles. La deſcription qu'il en fait, & ſes funeſtes communications (90), jettent un nouveau jour ſur l'origine des *maux vénériens* en Europe. Avec les Simples de leurs Forêts & de leurs Montagnes,

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

(90) » Cette contagion » ſe convertit en puſtules, plus larges que le » pouce, leſquelles s'épandent par tout le » corps & juſqu'au viſage. Ceux qui en ſont » entachés en portent les » marques toute leur vie. » On voit de jeunes Enfans, nés apparemment » de Peres & de Meres » attaqués de ce mal, qui » en ſont tout couverts : » & j'ai vû, en France, » un Interprete, natif de » Rouen, lequel s'étant » vautré en toute ſorte » de débauches avec les » Filles Sauvages, en » avoit ſi bien reçu ſon » ſalaire, que ſon corps » & ſon viſage étoient » auſſi défigurés que s'il » eut été vrai ladre. Les » plaies y étoient tellement imprimées, qu'impoſſible lui fut de jamais les effacer. Auſſi » eſt cette maladie plus » dangereuſe qu'autre » part, en cette Terre du » Breſil. *Ubi ſupra*, ch. 20. p. 391.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

les Brasiliens n'ont gueres d'autre remede que l'abstinence : ils ne donnent aucune sorte de nourriture aux Malades. Leurs funérailles consistent moins en cérémonies, qu'en pleurs, & en chants lugubres, qui contiennent l'éloge des Morts. Ils les enterrent debout, dans une Fosse ronde, que Lery compare à un Tonneau ; les bras & les jambes pliés dans leurs jointures naturelles, & liés avec le corps. Si c'est un Chef de Famille, on enterre avec lui ses plumes, ses colliers, son Inis & ses armes. Lorsque les Habitations changent de lieu, ce qui arrive quelquefois sans autre raison que de changer d'air, chaque Famille met, sur les fosses de ses Morts les plus respectés, quelques pierres couvertes d'une grande herbe, qui se nomme *Pindo*, & qui se conserve long-tems seche. Les Sauvages n'approchent jamais de ces Monumens, sans pousser des cris.

Exemples de la Langue du Bresil.

On doit reconnoître pour un mérite particulier, dans un Voïageur, l'attention qu'il a donnée aux Langues Etrangeres, surtout à celles des Nations les plus barbares, qui peuvent être regardées comme le simple ouvrage de la Nature. Lery s'est distingué par ce soin. Non seulement il avoit appris la

Langue des Topinamboux ; mais ne se fiant point à l'étude d'une année, il s'aida du secours d'un Interprete, qui en avoit passé sept ou huit avec ces Peuples, pour recueillir les observations qu'il nous a laissées : & Laet en confirme l'exactitude (91) par la comparaison qu'il se glorifie d'en avoir faite avec celle d'un Hollandois, qui avoit aussi vécu long-tems en différentes parties du Bresil. Ce n'est pas que la plûpart des Nations de cette grande Contrée n'aient leur propre Langue ; mais on a déja remarqué que celle des Topinamboux est dominante. Laet y trouve un sujet d'étonnement, qui s'explique par le prodigieux nombre de ces Indiens, & par leurs fréquentes dispersions.

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Premierement, les Pronoms substantifs sont *Ché*, moi ; *Té*, toi ; *Ahé*, lui ; *Or*, nous ; *Pée*, vous ; *Aurahé*, eux. A la troisieme personne du singulier, *Ahé* est masculin. Le féminin & le neutre sont *Aé*, sans aspiration. Au pluriel, *Aurahé* est pour les deux genres, & par conséquent peut être commun.

Ce que les Grammairiens nomment *Verbe*, s'appelle en Langue Brasilienne *Guengave*.

(91) *Ubi suprà*, lib. 16. cap. 1.

L'Auteur conjugue une partie du verbe ſubſtantif *Aïco*, je ſuis. *Ereico*, tu es, *Oico*, il eſt. *Oroico*, nous ſommes; *Peico*, vous êtes; *Auraheoico*, ils ſont.

Le tems imparfait, c'eſt-à-dire qui n'eſt point encore accompli, parce-qu'on peut être encore ce qu'on étoit alors, eſt déſigné par *Aquoémé*, qui ſignifie *en ce tems-là. Aïco aquoémé*, j'étois alors; *Ereico aquoémé*, tu étois alors; *Oico aquoémé*, il étoit alors. Pluriel : *Oroico aquouémé*, nous étions alors; *Peïco aquoémé*, vous étiez alors; *Aurahé oico aquoémé*, ils étoient alors.

Tems parfaitement paſſé. On reprend le verbe *Oico*, auquel on ajoute l'adverbe *Aquoé-mené*, qui ſignifie *tems jadis*, tems accompli. Exemple dans un autre verbe : *Aſſa vouſſou gatou aquoémené*, je l'ai aimé en ce tems-là.

Le Futur d'*Aïco*, je ſuis, eſt *Aïco iren*, je ſerai; c'eſt-à-dire, qu'*iren* marque l'avenir, & qu'on ne fait que le répéter à chaque perſonne du verbe, & dans les deux nombres.

Le Futur d'*Aïco*, je ſuis, eſt *Aïco iren*, je ſerai; c'eſt-à-dire, qu'*iren* marque l'avenir, & qu'on ne fait que le

répéter à chaque personne du verbe, & dans les deux nombres.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

A l'Imperatif; *Oico*, sois; *Toico*, qu'il soit. *Oroico*, que nous soïons; *Tapeico*, que vous soiez; *Aurahe toico*, qu'ils soient. Si l'on commande pour le présent, on ajoute *Taugo*, qui signifie à l'instant.

L'Optatif: *Aico momen*, que je serois volontiers! & le reste en continuant d'ajouter *momen*.

Le Participe: *ré coruré*, étant. Mais il ne peut gueres être entendu seul. On y ajoute les pronoms, singuliers ou pluriels.

Le tems indéfini s'emploie pour l'infinitif.

Autre verbe: *Aiout*, je viens, ou je suis venu; *Eereiout*, tu viens, ou tu es venu. *O-out*, il vient, ou il est venu. Pluriel: *Oroiout*, nous venons, ou vous êtes venus; *Peiout*, vous venez, ou vous êtes venus; *Aurahé iout*, ils viennent, ou sont venus. *Aiout aquoémé*, je venois alors. *Aiout aquoémené*, je vins, ou suis venu en tel tems. *Aiout iren*, je viendrai. En un mot, nul verbe n'est décliné, sans un adverbe qui marque le tems. *Eori* ou *Eiot*, vien. *Emo out*, fais-le venir. Au pluriel, *Peori* ou *Peiot*, venez. Les mots

DESCRIPT. DU BRESIL.
CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Eiot & *Peiot*, ont le même sens; mais Eiot est plus civil entre les Hommes, & Peiot ne s'emploie gueres que pour les Bêtes. *Ta iout*, que je vienne. *Teu umé*, venant.

Noms des principales parties du corps, Remarquez que *ché*, qui signifie moi, est aussi le pronom possessif *mon*. *Ché Acan*, ma tête, *ché Avé*, mes cheveux, *ché viva*, mon visage. *Ché nembi*, mes oreilles. *Ché ſshua*, mon front. *Ché ressa*, mes yeux. *Ché tin*, mon nez. *Iourou*, la bouche. *Ketoupevé*, les joues. *Redmiva*, le menton. *Redmiva avé*, la barbe. *Apécou*, la langue. *Ram*, les dents. *Aïouré*, le col ou la gorge. *Asseoc*, le gozier. *Poca*, la poitrine. *Rocapé*, le devant du corps, en général. *Atoucoupé*, le derriere. *Poui assoo*, l'échine. *Rousbony*, les reins. *Reviré*, les fesses. *Inuanponi*, les épaules. *Inoua*, les bras. *Papony*, le poing. *Pò*, la main. *Poneu*, les doigts. *Puyac*, l'estomac ou le foie. *Requié*, le ventre. *Pourou assen*, le nombril. *Cam*, les mammelles. *Oupy*, les cuisses. *Roduponam*, les genoux. *Poraca*, les coudes. *Retemen*, les jambes. *Pouy*, les piés. *Pussempé*, les ongles des piés. *Ponampé*, les ongles des mains. *Cuy*, le cœur. *Eneg*, le poul-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

mon. *Eneg*, l'Ame ou la pensée. *Enegouve*, l'Ame, après qu'elle est sortie du corps. *Rencovam*, l'Anus. Parties honteuses, *Rementieu*, *Rapoupit.*

Les articles, pour la déclinaison des substantifs, sont : *ché acan*, ma tête; *Te acan*, ta tête; *Y acan*, sa tête; *Oro acan*, notre tête; *Peacan*, votre tête; *Aurahe acan*, leur tête.

Lery ajoute plusieurs locutions ordinaires. *Emiredu tata*, allume le feu. *Emo goap tata*, éteins le feu. *Erout che tata emi-rem*, apporte de quoi allumer le feu. *Emogi pira*, fais cuire le Poisson. *Essessit*, rôtis-le. *E moui*, fais-le bouillir. *Fa vecu ouy amo*, fais de la farine. *Emogip caouin amo*, fais du *Caouin*; c'est le nom de leur breuvage. *Coein upé*, vas à la Fontaine. *Erout u ichesué*, apporte-moi de l'eau. *Queré mé che remiou racoap*, viens me donner à manger. *Taié poé*, que je lave mes mains. *Taié iourou*, que je lave ma bouche. *Ché embouassi*, j'ai faim. *Nam che iourou*, je n'ai point d'appétit. *Ché ussé*, j'ai soif. *Ché raïc*, j'ai chaud, je sue. *Che rou*, j'ai froid. *Ché racoup*, j'ai la fievre. *Ché carocu asti*, je suis triste. On remarque que *carocu* signifie proprement, le soir, l'obscurité. *Aicoteyé*, je suis dans l'em-

N vj

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

barras. *Ché poura oussoup*, je suis mal, ou pauvrement traité. *Ché rocoup*, je suis joïeux. *Aico memovoh*, je suis un objet de raillerie. *Aico gatou*, je suis dans une situation agréable. *Ché remiac oussou*, mon Esclave. *Ché remiboié*, mon serviteur. *Ché roïac*, mon inférieur. *Ché Pouracassare*, mon Pêcheur, celui qui prend du Poisson pour moi. *Ché mac*, mon bien, ma marchandise, ce qui est à moi. *Ché remimoguem*, je l'ai fait, c'est mon ouvrage. *Rerecouaré*, un Garde. *Roubichac*, Chef, Supérieur. *Moussacat*, Pere de Famille, qui reçoit les Passans. *Querré muhau*, vaillant, redoutable en guerre. *Teuten*, Fanfaron. *Roup*, Pere. *Requeyt*, Frere aîné, *Rebure*, Frere puîné. *Renadire*, Sœur. *Ruré*, fils d'une Sœur, ou Neveu. *Tipet*, Fille d'une Sœur, ou Niece. *Aïché*, Tante, *Aï*, ma Mere, en lui parlant. *Ché si*, ma Mere, en parlant d'elle. *Ché Rayit*, ma Fille. *Ché rememynou*, les Enfans de mes Fils & de mes Filles. L'Oncle se nomme *Roup*, comme le Pere ; & le Pere donne les noms de Fils & de Filles à ses Neveux & ses Nieces. *Mac*, le Ciel. *Couarassi*, le Soleil. *Iascé*, la Lune. *Iassi tata oussou*, l'Etoile du Berger. *Yassi tata miri*, toutes les pe-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c DES BRASILIENS.

tites Etoiles. *Ubouy*, la Terre. *Paranam*, la Mer. *Uheté*, eau douce. *Uheen*, eau ſalée. *Uheen buho*, eau ſaumache. *Ita*, pierre, métal, & tout ce qui ſert de fondement pour les édifices. *Aoſa ita*, pilier d'une Maiſon. *Yapuo ita*, faîte d'une Maiſon. *Tura ita*, Poutre traverſiere. *Igoura houy bairah*, toute eſpece de bois. *Arapat*, un Arc. *Arre*, l'air. *Arraïp*, mauvais air. *Amen*, pluie. *Amen poitou*, tems tourné à la pluie. *Toupen*, Tonnerre. *Toupen verap*, éclair. *Ibeco-itin*, nuées ou brouillard, *Ibucturé*, Montagne. *Guoum*, Campagnes, ou plat-Païs. *Tavé*, Village. *Aoh*, Maiſon. *Ohécouap*, Riviere, ou courant d'eau. *Uhpaon*, Ile entourée d'eau. *Kaa*, toute ſorte de bois & de Forêts. *Kaa-paou*, Bois au milieu d'une Campagne. *Kaa-onan*, Habitant des Bois. *Igat*, Canot ou Nacelle d'écorce, qui contient trente ou quarante Hommes. *Ygueroussou*, Navire. *Puiſſa-ouaſſou*, Filet de pêche. *Inguea*, grand Bâteau pour la pêche. *Inqueï*, Bateau qui ſert dans les inondations. *Mocap*, toutes ſortes d'armes à feu. *Mocap-coui*, poudre à tirer. *Oura*, Oiſeau. *Pira*, Poiſſon.

Les Braſiliens n'ont que cinq noms pour les nombres : *Augépé*, 1 ; *Mo-*

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

coucin, 2; *Moſſaput*, 3; *Oïoucoudic*, 4; *Ecoinbo*, 5. Lorſqu'ils ont plus de cinq à compter, ils montrent leurs doigts, & ceux des Aſſiſtans, juſqu'au nombre dont ils veulent rendre compte.

De pluſieurs Dialogues, que l'Interprete de Lery prenoit ſoin d'écrire, on ne rapportera que les traits où leur tour d'expreſſion eſt facile à démêler; car la traduction en eſt toujours littérale. Lery ſe préſente, pour la premiere fois chez un Sauvage, & l'Interprete parle pour lui.

Dialogue Braſilien.

L'*Indien: Ere ioubé*; Es tu arrivé? L'*Interprete : Pa, aiout*; oui je ſuis venu. *Indien : Thé! augé ni pò*. Que c'eſt bien fait! *Mara pé derera*, comment te nommes-tu? L'*Interp. Lery-Ouſſou*; une groſſe Huître. Surquoi il faut remarquer que les Topinamboux ne retenant aucun nom, s'il ne leur préſente quelque idée qui leur ſoit familiere, les Européens qui veulent entretenir commerce avec eux ſont obligés de prendre celui de quelque ſubſtance du Païs : & le hazard fit qu'en Langue de la Nation, *Lery*, joint à *Ouſſou*, ſignifioit un groſſe Huître.

L'*Indien. Ere iacaſſo preneg*? As-tu laiſſé ton Païs pour venir demeurer

DESCRIPT. DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

ici ? L'*Interpr. Pa* ; oui. L'*Ind. Eori deretani ovoni repiaci* , viens-donc voir le lieu où tu demeureras. *Ir endé repiac! Aout ir endé repiac aout! ché rairé Thé! Oueretè Kevoji Lery-Ouſſou Ymeen!* Le voilà donc venu par deça, mon Fils Lery Ouſſou ; le voilà, qui nous a portés dans ſa mémoire, ce cher Fils, hélas! *Ererou té carameno?* As-tu apporté ton ſac ? L'*Interpret. Pa, arout.* Oui, je l'ai apporté. L'*Ind. Maé pererout te Carameno pouoyé ?* Qu'as-tu apporté dans ton ſac ? L'*Interpr. A caub*, des vêtemens. L'*Indien. Mara vaé ?* De quelle couleur ? L'*Interpr. Soboui eté* , bleu ; *pirenk* , rouge : *joup* , jaune ; *ſon* , noir, *Souboui maſſou* , verd ; *pirienk*, de pluſieurs couleurs ; *pegaſſou avé* , couleur de ramier ; *tin* , blanc. Par blanc, ou *tin*, on entend de la toile & des chemiſes. L'*Ind. Maé pamo* ; quoi encore ? L'*Int. A cang aubéroupé* ; des chapeaux. L'*Ind. Setapé?* beaucoup ? L'*Interpr. Itacouperé* ; tant, qu'on ne peut les nombrer. L'*Ind. Aïpoguo ?* Eſt-ce tout ? L'*Interp. Etimen* ; non. L'*Ind. Eſſe non bat* ; nomme-donc tout. L'*Ind. Coromo* ; prens un peu de patience.

On nomma tout ce que le Sauvage connoiſſoit, & de ſon côté il fit le

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

détail de ce qu'il pouvoit offrir. Ensuite, s'adressant aux Indiens qui l'accompagnoient, il leur tint paisiblement ce discours. *Ty ierobah apo ou ari*; tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apoau aé maé gerre iendesué*; c'est le monde qui nous donne ses biens. *Ty réco gatou iendesué*; il faut le traiter de maniere, qu'il soit content pour ses biens. *Iporencg eté am reco iendesué*; voilà de beaux biens qui s'offrent à nous. *Ty mara gatou apoan apé*; soïons à ce Peuple-ci. *Ty momourou mé maé gerre iendesué*; ne faisons point de mal à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaré iendesué*; donnons-leur des biens pour vivre. *Yporraca apoavé*; travaillons pour leur apporter quelque proie. *Yporraca* signifie particulierement quelque pêche. *Tyrrout maé tyronam ani apé*; apportons-leur tout ce que nous pourrons trouver. *Tyre comremoich moich meïendé maé recoussave*; ne traitons pas mal ceux qui nous apportent de leurs biens. *Pé porroinc accu mecharaire ouéh*; ne soïez pas mauvais mes Enfans; *Ta peré eo-ihmaé* afin que vous aïez des biens; *To erecoih poaëté amo*, & que vos Enfans en aient. *Niracoïh iendera mouën ma è pouaire*, Nous

n'avons point de biens de nos Grands-Peres. *O pap cheramouën maé pouaire aitih* ; j'ai jetté tout ce que mon Grand-Pere m'avoit laiſſé ; *apocu maé ry oi Jerobiah*, me tenant glorieux des biens que le Monde nous apporte ; *jenderamouin reſuié pyec potategué aven aire* ; ce que nos Grands-Peres voudroient avoir vu, & toutefois ne l'ont pas vu. *Téh! oip otarheté ienderamouïn réco hiaré te iendeſué* ; oh! qu'il eſt heureux pour nous que des biens plus grands que ceux de nos Grands-Peres nous ſoient venus. *Iendé porrau ouſſou vocare* ; c'eſt ce qui nous met hors de triſteſſe : *iende-co ouaſſou gerre*, ce qui nous fait avoir de grands Jardins. *En ſaſſi piram lenderé memy non apé* ; il ne fait plus de mal à nos petits Enfans lorſqu'on les tond. *Tyre coih aponau ienderova gere ari* ; menons ces Etrangers avec nous contre nos Ennemis : *Toeré coih mocap o maé aé* ; qu'ils aient des Arqurbuſes, qui ſont leur propre bien, venu d'eux. *Mara mo ſenten gatou merin amé* ; pourquoi ne ſeroient-ils point forts ? *Mé mé taé morerobiarem* ; c'eſt une Nation qui ne craint rien. *Ty ſenanc apouau mar am iendé iron* ; éprouvons leur force lorſqu'ils ſeront avec nous. *Mauré tae mo*

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES BRASILIENS.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

retoar roupiaré; ce ſont ceux qui vainquent les vainqueurs. *Agné hé ouéh*; tout ce que j'ai dit eſt vrai.

Après cette harangue, le Dialogue continue.

L'*Ind*. *Emourbeou deret anüchesſué*; parle moi de ton Païs & de ta demeure. L'*Interpret*. *Augebé*, *derenqué eſcourendoub*; c'eſt bien dit. Fais-moi d'abord des demandes. L'*Ind*. *Iach*; *marapé deretani reré*? Comment s'appelle ton Païs & ta demeure? L'*Interprete*: Rouen. L'*Ind*. *Tau ouſcou pé ouim*? Eſt-ce un grand Village? L'*Interpr*. *Pa*, oui. L'*Ind* *Moboui pe reroupicha gatou*? Combien avez-vous de Seigneurs? L'*Interpr*. *Augepé*; un ſeulement. L'*Ind*. *Marape ſeré?* Comment ſe nomme-t'il? L'*Interpr*. Le Roi Henri Second. L'*Ind*. *Tere potene*, voilà un beau nom. *Mara pé perou pichau eta cuim?* Pourquoi n'avez-vous pas plusieurs Seigneurs? L'*Interpr*. *Moroéré chich gué*, nous n'en avons pas plus; *ore ramouin aré*, dès le tems de nos Grands-Peres. L'*Ind*. *Mara picue pée?* Comment vous en trouvez-vous? L'*Interpr*. *Oraicogue*; nous en ſommes contens; *oréé mac gerre*, nous ſommes ceux qui ont des biens. L'*Ind*. *Epé nocré coih peroupicha mac*? Votre Prin-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

ce a-t'il beaucoup de biens ? L'*Interpr. Jeré coih*, il en a beaucoup ; *Orée maé gerre*, *a hepé*, tout ce que nous avons eſt à ſes ordres. L'*Ind. Oraïvi pé oge pé ?* Va-t'il à la guerre ? *L'Interpr. Pa ;* oui. L'*Ind. Mobouitave pé-iouca ni mac ?* Combien avez-vous de Villages ? L'*Interpr. Seta gatou* ; plus que je ne puis dire. L'*Ind. Niroſée nouih icho perte ?* ne me les nommeras-tu point ? L'*Interpret. Ipoë copoï ;* il ſeroit trop long. L'*Ind. Ipporenc pé paratani ?* Le lieu dont vous êtes eſt-il beau ? L'*Interpr. Iporrota gatou* ; il eſt fort beau. L'*Ind. Eugaïa pé per ance ?* Vos Maiſons ſont-elles comme ici ? L'*Interpr. Oicoé gatou*, il y a grande différence. L'*Ind. Mao vaé* ; comment ſont-elles ? L'*Interpr. Ita gapé* ; elles ſont toutes de pierre. L'*Ind. Iourouſſou pé ?* Sont-elles grandes ? L'*Interpr. Iourouſſou gatou* ; fort grandes. L'*Ind. Vate gatou pé ?* Sont-elles fort hautes ? L'*Interpr. Mahmo* ; merveilleuſement. L'*Ind. Eugaïa pé per ancinim ?* Le dedans eſt-il comme ici ? L'*Interpr. Erimen*, nullement. L'*Ind. Eſoé nonde rete renondau eta icheſué* ; nomme-moi les choſes appartenantes au corps. Ici l'on nomme en François, toutes les parties dont on a donné les noms en Topinambou ; &

Lery observe, avec admiration, que l'Interprete sachant fort bien le Grec, trouvoit plusieurs mots de cette Langue dans celle des Indiens du Bresil (92).

§. V.

Histoire Naturelle du Bresil.

ANIMAUX DU BRESIL.

SI la situation de cette vaste Contrée doit faire juger qu'on y trouve tous les Animaux des Régions qui l'environnent, on comprend aussi qu'étant déserte dans plusieurs grandes parties, & surtout fort montagneuse, elle en doit contenir quelques-uns qui lui sont propres; ce qu'on attribuera moins, si l'on veut, à la différence du climat, qu'à l'habitude qui les retient dans certaines bornes, où même à l'instinct de la Nature, qui les attache à des lieux tranquilles, où rien ne les allarme pour leur conservation. Thevet, dont personne ne rejette le témoignage sur ce point, Lery, Knivet, & le Portugais anonyme qu'on a cité plusieurs fois, ont recueilli là-dessus ce qu'on ne trouve que répété d'après eux dans les autres Voïageurs.

Lery commence par déclarer, sans

(92) Pages 400 & suivantes.

exception, que dans tout le Bresil on ne voit point un seul Animal qui ait une ressemblance entiere avec les nôtres (93). Il ajoute qu'entre les Animaux du Païs il y en a fort peu que les Habitans se plaisent à nourrir, & que par conséquent il n'y a point de distinction à faire entre les Sauvages & les Domestiques.

Tapiroussou.

Le premier & le plus commun est celui qui se nomme Tapiroussou (94). Il a le poil assez long & rougeâtre. Sa grandeur & sa forme sont à peu-près celles d'une Vache, mais il n'a point de cornes, il a le cou plus court, les oreilles plus longues & pendantes, les jambes plus séches, le pié sans aucune apparence de fente, & fort semblable à celui de l'Ane: aussi prétend-on qu'il participe de l'Ane & de la Vache; mais il differe encore de l'un & de l'autre par la queue, qu'il a fort courte, & par les dents, qu'il a beaucoup plus aigües & plus tranchantes, sans les faire jamais servir à sa défense. Il n'en a point d'autre que la fuite. Les Indiens le tuent à coups de fleches, ou le prennent dans des piéges, qu'ils dres-

(93) *Ubi suprà*, pag. 152.

(94) L'Auteur Portugais le nomme *Tapyrete*, & Thevet *Vapihire*.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

ſent avec aſſez d'induſtrie. Ils font un cas extrême de la peau, dont ils coupent en rond le cuir du dos, pour en faire des Boucliers, de la grandeur du fond d'un tonneau. Après avoir été bien ſéchée, elle eſt ſi dure, que l'Auteur la croit impénétrable aux plus fortes fleches. Il en apportoit deux en France, pour faire d'autres eſſais; mais dans l'extrêmité, où l'on a vu que l'Equipage fut réduit par la famine, elles furent mangées toutes deux grillées, comme tous les autres Cuirs du Vaiſſeau. La chair du Tapirouſſou reſſemble, pour le goût, à celle du Bœuf; & les Braſiliens la boucanent. Lery prend cette occaſion pour nous apprendre leur maniere de boucaner (96).

Maniere Braſilienne de boucaner.

(95) » Ils fichent, dit-» il, aſſez avant dans la » terre, quatre fourches » de bois, de la groſſeur » du bras, diſtantes en » quarré d'environ trois » piés, & hautes de deux » & demi. Ils mettent » ſur icelles des bâtons » en travers à un pouce » ou deux doigts près » l'un de l'autre; ce qui » fait comme une grande » grille de bois: telle» ment qu'en aïant plu» ſieurs plantées dansleurs » Maiſons, ceux qui ont » de la chair, la mettant » deſſus par pieces, & fai» ſant avec du bois bien » ſec, qui ne rend pas » beaucoup de fumée, un » petit feu lent deſſous, » en tournant & retour» nant de demi-quart en » demi-quart-d'heure, la » laiſſent ainſi cuire au» tant qu'il leur plaît. Et » parceque ne ſalant pas » leurs viandes pour les » garder, ils n'ont aucun » autre moïen de les con» ſerver ſinon de les faire » cuire, s'ils avoient pris » en un jour trente Bêtes » fauves, elles ſeroient

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le Sco-aſſou.

Le plus gros Animal du Breſil, après le Tapirouſſou, que Lery ne fait pas difficulté de nommer l'*Ane-Vache*, eſt une eſpece de Cerf, que les Braſiliens nomment Sco-aſſou. Il eſt moins grand que le nôtre; ſon bois eſt plus court, & ſon poil eſt de la même longueur que celui de nos Chevres. On ne trouve de grands Cerfs, au Breſil, que dans la Capitainie de Saint Vincent.

Le Tajaſſou.

Le Sanglier du Païs, nommé *Tajaſſou* par les Sauvages, a ſur le dos, comme celui des autres Contrées de l'Amérique méridionale, une ouverture naturelle, par laquelle il ſouffle, & qui ſert à la reſpiration: mais quoiqu'il ait le corps, la tête, les oreilles, les jambes & les piés du nôtre, les mêmes dents, c'eſt-à-dire, crochetées,

» incontinent toutes miſes par pieces ſur le » Boucan, pour éviter » qu'elles ne s'empuantiſſent. Elles y demeurent quelquefois plus de » vingt-quatre heures, » juſqu'à ce que le milieu » ſoit auſſi cuit que le » dehors. Ainſi font-ils » des Poiſſons, deſquels » même, quand ils en » ont en grande quantité, » ils font auſſi de la farine. Ces Boucans leur » ſervant de ſaloirs, de » crocs, & de gardemangers. Vous n'iriez » gueres en leurs Villages que vous ne les viſſiez garnis, non-ſeulement de Venaiſon ou » de Poiſſon, mais auſſi » le plus ſouvent de cuiſſes, bras, jambes, & » autres pieces de chair » humaine de leurs Priſonniers de guerre «. Au reſte Lery accuſe Thevet d'erreur, lorſqu'il aſſure que les Braſiliens ne mangent jamais de chair bouillie. *pag.* 155.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

pointues, & par conséquent très dangereuses; il n'en est pas moins différent par son cri, qui est effroïable, que par le trou qu'il a sur le dos.

L'Agouti du Bresil.

L'*Agouti* du Bresil est une Bête rousse, de la grandeur d'un Cochon d'un mois. Il a le pié fourchu, la queue fort courte, le museau & les oreilles d'un Lievre. Sa chair est un fort bon aliment.

Le Tapiti.

On en distingue une autre espece, qui se nomme *Tapiti*.

Rats des Bois.

Les Bois sont remplis d'une sorte de Rats, de la grosseur d'un Ecureuil, & de poil roussâtre, dont la chair est aussi fort délicate.

Le Pag.

Le *Pag* est un Animal, de la grandeur d'un Chien médiocre. Il a la tête d'une forme bizarre, mais sa chair a le goût de celle du Veau; & sa peau, qui est tachetée de blanc, de gris & de noir, seroit en Europe une fourrure estimée.

Lynx.

L'Auteur Portugais assure qu'il se trouve au Bresil, surtout dans la Capitainie de Saint Vincent, quantité de *Lynx*, & de diverses especes; les uns roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous si furieux, que rien ne peut résister à leurs griffes. Il ajoute que c'est une gloire égale, pour les Brasiliens, de tuer un Lynx à

la

la chasse, ou un Ennemi en guerre

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le Sarigoy ou Carigue.

Le *Sarigoy*, suivant Lery, ou *Carigue*, suivant l'Auteur Portugais, est une espece de Putois, dont le poil est grisâtre, & pour lequel sa puanteur donne du dégoût aux Brasiliens; mais Lery, & d'autres François, en aïant écorché quelques-uns, remarquerent qu'ils ne tiroient cette odeur infecte, que de la graisse qu'ils ont sur les rognons. Après la leur avoir ôtée, ils trouverent leur chair très bonne.

Le Tatou du Bresil.

Le *Tatou* du Bresil est le même Animal des autres parties de l'Amérique, que les Espagnols ont nommé *Armadillo*, & les Portugais *Encubertado*. On a déja donné sa description: mais Lery nous apprend que les Brasiliens, plus industrieux sur ce point que les autres Indiens, font de sa peau de petits coffres, d'une dureté impénétrable.

Ses propriétés.

Laet rapporte, sur le témoignage de *Ximenez*, que les écailles de cet Animal, réduites en poudre, & prises, au poids d'un gros, dans une décoction de Sauge, provoquent une sueur si salutaire, qu'elle guérit les Maladies vénériennes. Ce n'est pas sa seule vertu: elle fait sortir les épines de toutes les parties du corps; & suivant Monardes, les petits os de la queue du mê-

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

me Animal, guériſſent la ſurdité (96).

Le Tamandua, Animal ſingulier.

Le *Tamandua* eſt un Animal admirable. Sa grandeur eſt celle d'un Chien. Il a le corps plus gros que long ; & ſa queue, qui eſt plus longue que ſon corps, au moins du triple, forme une ſi groſſe touffe de poil, que pour ſe défendre des injures de l'air, il s'en couvre entierement. Il a la tête petite, le muſeau extrêmement allongé, la gueule ronde, & la langue très longue. Elle lui ſert, comme celle du *Fourmillier*, à faire la guerre aux Fourmis. Mais il n'eſt pas moins terrible pour les Hommes, & pour les Bêtes les plus féroces, qu'il attaque lorſqu'il peut les ſurprendre. Sa chair n'eſt d'aucun uſage.

Hériſſon, & ſingularité de ſes épines.

Entre pluſieurs ſortes de Hériſſons, les Braſiliens en ont un fort petit, dont les épines ſont jaunâtres, & noires par le bout. On aſſure qu'étant ôtées à l'Animal, elles pénetrent d'elles-mêmes dans la chair humaine, pour peu qu'on les y faſſe toucher.

Le Jacaré.

Les Braſiliens ont une fort petite eſpece de Caymans, qu'ils nomment *Jacaré*, dont ils mangent avidemment la chair. Leur groſſeur n'excede pas celle de la cuiſſe. Ils ſont d'une longueur pro-

(96) Livre XV, page 552.

portionnée ; mais loin d'être nuiſibles, on les prend en vie, & les Enfans s'en amuſent. Lery en fut témoin pluſieurs fois : ce qui n'empêche point que les grands Caymans ne ſoient auſſi redoutables, au Breſil, que dans les autres parties de l'Amérique. Les Jacarés ont la gueule fort fendue, les cuiſſes hautes, la queue, ni ronde, ni pointue, mais plate & déliée par le bout.

Le Janouare, Animal vorace.

Le *Janouare* eſt un Animal vorace, que ſes jambes hautes & ſéches, comme celles d'un Levrier, rendent extrêmement leger à la courſe. Il a la groſſeur d'un grand Chien, avec de longs poils autour du menton, & la peau bien tigrée, quoique d'ailleurs il ne reſſemble point au Tigre. Toute ſorte de proie lui convient, ſans en excepter les Hommes. Auſſi fait-il trembler les Braſiliens ; & leur horreur va ſi loin pour lui, que lorſqu'ils en prennent un dans leurs pieges, il n'y a point de tourmens qu'ils ne lui faſſent ſouffrir avant que de lui donner le coup mortel.

Hirara.

L'*Hirara* reſſemble à l'*Hyene*, que nous nommons aujourd'hui *Civette* ; mais on aſſure que ce n'eſt pas le même Animal. Il s'en trouve de noirs, de roux, & même de blancs. Ils ne vi-

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

vent que de miel, & leur adresse est extrême à le découvrir. Après avoir ouvert, avec la même ruse, l'entrée des dépôts, ils y amenent leurs Petits, & ne commencent à manger eux-mêmes qu'après leur avoir laissé le tems de se rassasier.

Singes du Bresil.

Il n'y a point de País au Monde où les Singes soient en plus grande abondance, & leurs especes plus variées. On en distingue une, que les Brasiliens nomment *Aquiqui*, beaucoup plus grande que toutes les autres, ornée d'une longue barbe noire au menton, & de laquelle sort un Mâle de couleur rougeâtre, qui passe, dans le País, pour le Roi des Singes. Il a le visage assez blanc, & le poil si régulierement disposé, d'une oreille à l'autre, qu'il semble tondu. On raconte que montant quelquefois sur un arbre, il s'y fait entendre par des sons, qu'on prendroit pour une harangue ; & que la nature lui a donné, pour cet usage, un organe creux, composé d'une sorte membrane, de la grandeur d'un œuf, qui s'enfle facilement sous le palais. On ajoute que dans les mouvemens qu'il se donne, il jette beaucoup d'écume, & qu'un autre Singe, qu'on juge destiné à lui succeder, l'essuie fort soigneusement,

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Knivet assure que les Petiguares donnent le nom de *Ouariva* à cette espece de Singes.

On en distingue d'autres, qui se nomment *Cay*, petits, noirs, d'une figure si agréable, qu'ils se font entendre & voir, avec le même plaisir. Leur retraite est sur les arbres à siliques, où, trouvant leur nourriture, ils ne cessent point, surtout à l'approche du mauvais tems, de faire retentir l'air d'une étrange mélodie. Ceux, que les Indiens nomment *Sagoins*, ne sont pas plus gros qu'un Ecureuil. Ils ont aussi le poil roux; mais Lery leur donne le musle, le cou, le devant, & jusqu'à la fierté du Lion. » C'est, dit-il, le » plus joli Animal qu'il ait vû au Bre- » sil; & s'il étoit aussi facile de lui » faire passer la Mer qu'à la Guenon, » il seroit beaucoup plus estimé: mais » outre sa délicatesse, qui ne lui per- » met pas de supporter le mouvement » d'un Vaisseau, il est si glorieux, » que pour peu qu'on le fâche, il se » laisse mourir de dépit (97).

(97) On ne laisse pas d'en faire passer quelques-uns en Europe; & Lery croit que c'est de cet Animal dont parle Marot, lorsque mettant en tête *Fripelipes*, son Valet, à un certain *Sagon*, dont il se croïoit offensé, il lui fait dire:

Combien que Sagon soit un mot
Et le nom d'un petit Marmot.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le Hay.

Le *Hay* est un Animal difforme, de la grandeur d'un Chien Barbet, & dont le visage tire aussi sur celui de l'homme : mais il a le ventre pendant, comme une Truie pleine, le poil d'un gris enfumé, comme la laine des Moutons noirs, la queue fort courte, les jambes aussi velues que l'Ours, & les griffes très longues. Dans les Bois, il est extrêmement farouche ; lorsqu'il est pris, il s'apprivoise aisément (98).

Le Coati.

Le *Coati*, suivant l'Auteur Portugais, est un Animal de couleur brune, assez semblable aux Fibris-Castors de Portugal. Il monte sur les arbres comme les Singes, & l'on réussit quelquefois à l'apprivoiser : mais il est d'une malice & d'une voracité qui déplaisent. Lery en fait une peinture plus curieuse, qui mérite d'être rangée dans une Note (99).

(98) » Vrai est qu'à cause de ses griffes aigües, » nos Toupinamboux, » nus qu'ils sont, ne » prennent pas grand plaisir à jouer avec lui. Au » demeurant, j'ai entendu non seulement des » Sauvages, mais aussi » des Truchemens, qui » avoient demeuré longtems au Païs, que jamais homme, ni par » les champs, ni à la » Maison, ne vit manger cet Animal ; tellement qu'aucuns estiment qu'il vit du vent. *Lery, p.* 169. Thevet le nomme *Haüt*, ou *Haüthi* ; & quoiqu'il en parle dans les mêmes termes que Lery, il croit qu'il se nourrit de feuilles d'arbres.

(99) L'Animal, dit-il, que les Sauvages nomment *Coati*, » est de la » hauteur d'un grand Lie-

Les *Chats sauvages* sont ici dans une variété, qui ne peut être comparée qu'à leur abondance. On en voit de noirs, de blancs & de roux, tous d'une agilité surprenante, & fort nuisibles non-seulemeut aux Oiseaux, mais aux Indiens mêmes. L'utilité de leurs peaux les fait rechercher.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Chats sauvages.

Le *Jagoarucu* est une espece de Chien sauvage; ou du moins, son cri ressemble à l'aboiement des Chiens domestiques. La couleur de cet Animal est

Le Jagoarucu, Chien sauvage.

» vre, a le poil court, » poli & tacheté, les oreil- » les petites, droites & » pointues; mais, quant » à la tête, outre qu'elle » n'est gueres grosse, aïant » depuis les yeux un » grouin long de plus d'un » pié, rond comme un » bâton, & s'étrécissant » tout-à-coup, sans qu'il » soit plus gros par le » haut qu'auprès de la » bouche, laquelle il a si » petite aussi, qu'à peine » y mettroit on le bout du » petit doigt, ce museau » ressemblant le bourdon » ou le chalumeau d'une » cornemuse; il n'est pas » possible d'en voir un » plus bizarre, ni de plus » monstrueuse façon. » Quand cette Bête est » prise, elle se tient les » quatre piés serrés en- » semble; & par ce moïen, » panchant toujours d'un » côté ou d'autre, ou se » laissant tomber tout à » plat, on ne la sauroit » ni faire tenir debout, » ni manger, si ce n'est » quelques Fourmis, de- » quoi elle vit ordinaire- » ment par les Bois. En- » viron huit jours après » que nous fûmes arrivés » en l'Ile où étoit Villega- » gnon, les Sauvages nous » apporterent un Coa- » ti, lequel, à cause de la » nouvelleté, fut admiré » d'un chacun. Etant fort » défectueux, j'ai souvent » prié un nommé *Jean* » *Gardien*, de notre Com- » pagnie, expert en l'art » de Pourtraiture, de » contrefaire, tant cet » Animal, que beaucoup » d'autres extrêmement » rares; à mon regret, » jamais il ne voulut s'y » adonner. *Ubi sup. pp.* 169 & 170.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

un brun mêlé de blanc. Il a le poil de la queue fort épais, & sa course est d'une extrême légereté. Il vit de proie, ou de fruits lorsque la chair lui manque. Sa morsure est redoutable.

Le Jaguacin.

On compare le *Jaguacin*, en grandeur, au Renard de Portugal; il n'en est pas même fort différent par la couleur : mais il vit de coquillages & de cannes de sucre. C'est d'ailleurs un Animal innocent, & qui passe une partie du tems à dormir; ce qui le rend facile à surprendre.

Biaracata.

Le *Biaracata* est de la grandeur d'un Chat, & de la figure de l'Ecureuil. Il a le dos orné d'une croix blanche, très réguliere. Les oiseaux & leurs œufs sont sa nourriture ordinaire; mais il a tant de goût pour l'Ambre, qu'il passe la nuit sur le rivage de la mer, à chercher cette proie.

Le *Perico ligero*, ou le Paresseux, dont on a déja donné la description, est un Animal commun au Bresil.

SERPENS.

Le Tonou.

Les Brasiliens mangent, non-seulement diverses sortes de Lézards & de Serpens, mais de gros Crapauds, boucanés avec la peau & les intestins. Le *Tonou* est un Lezard gris, qui a la peau fort lice, long de quatre ou cinq piés, & d'une grosseur proportionnée.

Sa forme eſt hideuſe ; mais il n'eſt pas plus dangereux que les Grenouilles, entre leſquelles il vit ſur les rives des Fleuves & dans les Marais. Lery, qui en mangea ſouvent, rend témoignage qu'étant écorché, nettoïé ſoigneuſement & bien cuit, il a la chair auſſi blanche, auſſi tendre, & d'auſſi bon goût que le blanc d'un Chapon. » C'eſt, » dit-il, une des bonnes viandes » qu'il ait mangées en Amérique. Il » voïoit d'abord, avec étonnement, » les Sauvages apporter ou traîner des » Serpens rouges & noirs, gros com- » me le bras, & longs d'une aune, » qu'ils jettoient au milieu de leurs » Maiſons, parmi leurs Femmes & » leurs Enfans ; mais les leur voïant » manier, ſans aucune crainte, il s'ac- » coutuma bien-tôt à ce ſpectacle. Ce » n'eſt pas, ajoute-t'il, que le Breſil » n'en ait d'autres eſpeces, dont la » piquûre eſt fort venimeuſe ; & » l'exemple qu'il en donne eſt ef- » fraïant (1).

(1) Un jour, deux autres François & moi fîmes la faute de nous mettre en chemin pour viſiter le Païs, ſans avoir des Sauvages pour guides. Nous étant égarés par les Bois, ainſi que nous allions par une profonde vallée, entendant le bruit & le trac d'une Bête qui venoit à nous, & penſant que ce fut quelque Sauvagine, nous n'en fîmes pas d'autre compte. Mais incontinent, à dextre, environ-

HISTOIRE NATURELLE U BRESIL.

Le Giboya.

Mais Knivet & l'Auteur Portugais en nomment plusieurs, que Lery n'a pas connues. Le *Giboïa*, ou *Jaboïa*, Animal quadrupede, qui ne laisse pas d'être compté parmi les Serpens, quelquefois long d'environ vingt piés. Il est si gros, qu'on lui a vu dévorer un Cerf entier. Lorsqu'il s'est saisi d'une Bête fauve, il l'enveloppe avec tant de force, qu'il lui resserre tous les os; ensuite, la lechant de sa langue, il la met en état d'être facilement avallée. Il n'a d'ailleurs aucune sorte de venin, & ses dents ne ré-

à trente pas de nous, nous vîmes sur le côteau un serpent beaucoup plus gros que le corps d'un homme, & long de six à sept piés, lequel paroissant couvert d'écailles blanchâtres, âpres & raboteuses comme coquilles d'Huîtres, l'un des piés devant levé, la tête haussée & les yeux étincellans, s'arrêta tout court pour nous regarder. Quoi voïant, & n'aïant lors, pas un seul de nous, arquebuses ni pistoles, ains seulement nos épées, & chacun notre arc à la maniere des Sauvages, qui ne pouvoient pas beaucoup nous servir contre ce furieux Animal, craignant néanmoins, si nous nous enfuyions, qu'il ne courût plus fort que nous & ne nous engloutît; fort étonnés, en nous regardant l'un l'autre, nous demeurâmes tous cois en une place. Après que ce monstrueux serpent, ouvrant la gueule, à cause de la grande chaleur qu'il faisoit, & soufflant si fort que nous l'entendions aisément, nous eut contemplés près d'un quart-d'heure, se retournant tout d'un coup, & faisant plus grand bruit & fracassement de feuilles & de branches, par où il passoit, que ne feroit un Cerf courant dans une Forêt, il s'enfuit contre-mont, & nous passâmes outre, louant Dieu qui nous avoit délivrés de ce danger. *Ubi sup. p* 162.

pondent point à la grandeur du corps.

Histoire Naturelle du Bresil.

Giraupiagara. Le *Giraupiagara*, nom qui signifie mangeur d'œufs, est noir, assez long, jaunâtre sous le ventre, & monte aussi légerement sur les arbres, qu'un Poisson nage dans l'eau. Il y fait la guerre aux œufs de toutes sortes d'Oiseaux.

Caninana. Le *Caninana* est de couleur verte, & n'a rien que de très agréable dans la figure. Il se nourrit aussi d'œufs.

Le Boytiopua. Le *Boytiopua*, Serpent rond & d'assez grande longueur, vit uniquement de Grenouilles. Il doit être fort commun, puisque les Sauvages en frottent les côtés des Femmes stériles, pour les rendre fécondes.

Gaytiepua. Le *Gaytiepua* ne se trouve que dans le Païs de *Rarim*. Il est d'une grosseur extraordinaire, & si puant, que les Sauvages mêmes ne peuvent en supporter l'odeur.

Le Boyuna. Le *Boyuna* est un Serpent noir, long & menu, qui répand aussi une odeur fort désagréable.

Bom. *Bom*, qui signifie bruit, est le nom d'un gros Serpent qui jette une sorte de cri, par lequel on est averti de son approche, quoiqu'il n'ait rien de nuisible.

Boycupecanga. Le *Boycupecanga* est fort gros; &

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

les taches dont il a le dos marqueté font juger qu'il est des plus venimeux.

Quatre especes de Jararaca.

On comprend quatre especes de Reptiles sous le nom de *Jararaca*. La plus grande, qui se nomme *Jararacucu*, est longue de dix palmes. Elle a de longues dents, qui semblent s'avancer pour mordre, comme autant de doigts, ou plutôt, qu'elle montre alors en retirant les levres. Ces dents jettent une humeur si dangereuse, qu'elle tue les Hommes en vingt-quatre heures. Une autre espece, nommée *Jararcoaypitinga*, est aussi venimeuse que la Vipere d'Espagne, & n'en est pas fort différente par la forme & la couleur. La troisieme espece se nomme *Jararaepeba*; elle a sur le dos une ligne rouge, & le reste du corps est de couleur cendrée. Enfin les plus petits de ces redoutables Serpens n'ont pas plus d'un pié de long, & sont de couleur de terre, avec quelques veines sur la tête comme les Viperes, dont elles imitent aussi le sifflement.

Le Curucucu.

Le *Curucucu* est un Serpent affreux & terrible, qui a quelquefois jusqu'à quinze palmes de long. Son poison est des plus subtils; mais on a reconnu qu'il n'en a que dans la tête. Les Brasiliens lui coupent cette partie, & l'enterrent avec soin.

Boicininga, ou petit Serpent à sonnettes.

Outre le grand Serpent à Sonnettes, qui porte au Bresil le nom de *Boicininga*, & qui y rampe si vîte qu'il semble voler, il s'y en trouve un plus petit, nommé *Briciningpeba*, qui a les mêmes propriétés, la couleur noire, & le venin extrêmement subtil.

L'Ibiracua.

L'*Ibiracua* jette un poison si violent, qu'on voit sortir presqu'aussi-tôt, à ceux qu'il a mordus, du sang des yeux, des oreilles, des narines, du gosier, & des parties inférieures du corps. Aussi sa morsure est-elle mortelle, si le secours n'est pas donné sur-le-champ.

Ibiboca.

L'*Ibiboca* est aussi un des plus dangéreux Serpens du Bresil, quoique d'une beauté admirable, par l'ordre des taches & des lignes, rouges, noires & blanches, dont il a la tête & tout le corps marquetés. Ses mouvemens sont d'une lenteur extraordinaire.

Affreuse quantité de Serpens au Bresil.

Les Voïageurs, dont on emprunte cet article, font une affreuse peinture des tourmens auxquels on est exposé, au Bresil, par la morsure de ces redoutables Animaux, & du grand nombre des Malheureux qui ne peuvent l'éviter. Il se trouve des Serpens à chaque pas, dans les Campagnes, dans

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

les Bois, dans l'intérieur des Maisons, & jusques dans les Lits, ou les Hamacs. On en est piqué la nuit, comme le jour; & si l'on n'y remédie pas aussitôt, par la saignée, par la dilatation de la blessure, & par les plus puissans Antidotes, il faut s'attendre à mourir dans les plus cruelles douleurs. Quelques especes, surtout celles des Jararacas, jettent une odeur de musc, qui est d'un grand secours pour se garantir de leurs surprises. Les Scorpions sont aussi fort communs; mais leurs blessures sont rarement mortelles, quoique fort douloureuses pendant l'espace de vingt-quatre heures.

D'autres Insectes, tels que la *Nigua*, qui se nomme ici *Ton*, les Mosquites, qui s'appellent *Yetin*, & les Papillons voraces, nommés *Aravers*, sont les mêmes, & causent les mêmes désordres, que dans les autres parties de l'Amérique méridionale.

OISEAUX.

Un Païs, aussi couvert de Bois que le Bresil, est la retraite naturelle d'une infinité de charmans Oiseaux. Lery n'y compte que trois especes de volailles domestiques, que les Brasiliens nourrissent moins pour les manger, que pour en prendre les plumes, surtout les blanches, qu'ils teignent en rou-

ge & dont ils font leur principal ornement. Les deux premieres sont des Poules d'Inde (2), production naturelle de leur Païs, d'où le même Auteur assure que l'Europe les a reçues; & les Poules communes (3), qu'ils ont reçues eux-mêmes des Portugais. Ils n'en mangent pas même les œufs; & le plus grand reproche qu'ils fassent aux Européens est un excès de gourmandise, qui leur fait manger une Poule, à chaque œuf qu'ils avallent. Ils ne font pas plus d'usage des Cannes d'Inde (4), qu'ils nourrissent aussi dans leurs Habitations; & la raison qu'ils en apportent, c'est que cet Animal marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindroient qu'un aliment de cette nature ne les rendît pesans à la course. Ils rejettent, par le même motif, la chair de toutes les Bêtes dont la marche est lente, & même certains Poissons, tels que la Raie, qui nagent moins légerement que les autres.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Entre les Oiseaux sauvages qui se mangent, Lery donne le premier rang aux *Jacoutins*, aux *Jacoupens*, & aux *Jacouanassous*, trois especes d'une

Trois especes de Faisans.

(2) Nommées au Bresil, *Arignan-oussou*.
(3) Nommées *Arignan-miri*.
(4) Nommées *Upac*.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

sorte de Faisans, qui ont tous le plumage noir & gris, & qui ne different qu'en grosseur. Il assure que le Monde entier n'a rien de plus délicat. C'est à leur goût, dit-il, qu'il croit les avoir reconnus pour des Faisans. Les Mutons sont d'autres Oiseaux d'une excellente qualité, mais plus rares. Ils sont de la grosseur du Paon, dont ils imitent aussi le plumage.

Cinq especes de Perdrix.

Les *Macacouas* & les *Inanbou-ouassous* sont deux especes de Perdrix, de la grosseur de nos Oies. On peut en regarder comme trois autres especes les *Manbouris*, les *Pegassous* & les *Pecacaus*, quoique d'inégale grosseur; les premiers ont celle des Perdrix communes, les seconds celle du Ramier, & les troisiemes celles de la Tourterelle.

L'Arat & le Canidé, Oiseaux merveilleux.

Mais laissons ce qui n'est que Gibier, dont Lery vante extrêmement l'abondance. Il se hâte de passer à deux Oiseaux, qu'il traite de merveilles de l'Univers, & qui l'ont excité, dit-il, à l'admiration du Créateur. L'un se nomme *Arat*, & l'autre *Canidé*. » Ils
» sont de la grosseur d'un Corbeau. Ce
» ne sont point des Perroquets, puis-
» qu'ils ne leur ressemblent point par le
» plumage. Cependant, comme ils ont

» les piés & le bec crochus, on pour-
» roit les mettre de ce nombre, si pres-
» que tous les Oiseaux de l'Amérique
» n'avoient aussi ces deux propriétés.
» Mais la peinture de leurs perfec-
» tions doit demeurer dans les termes
» de l'Auteur (5).

Les Perroquets du Bresil étant les

(5) L'Arat a les plumes des aîles & celles de la queue, qu'il a longue d'un pié & demi, moitié aussi rouges que fine écarlate, & l'autre moitié de couleur céleste, aussi étincellante que le plus fin écarlatin qui se puisse voir : la tige, toujours au milieu de chaque plume, séparant les couleurs opposites des deux côtés. Au surplus tout le reste du corps est azuré. Quand cet Oiseau est au Soleil, où il se tient ordinairement, il n'y a œil qui se puisse lasser de le regarder.

Le Canidé a tout le plumage, sous le ventre, & à l'entour du col, aussi jaune que fin or ; le dessus du dos, les aîles & la queue, d'un bleu si naïf, qu'il n'est pas possible de plus ; étant advis qu'il soit vêtu d'une toile d'or par dessous, & emmantelé de damas violet par dessus, on est ravi de telle beauté. Les Sauvages, en leurs chansons, font souvent mention de ce dernier, disant & répétant dans leur musique, *Canidé jouve, Canidé jouve heura ouéh ;* ce qui signifie : Oiseau jaune, Oiseau jaune, que tu es beau ! Combien que ces deux Oiseaux ne soient pas domestiques, étant néanmoins plus coutumierement sur les grands arbres, au milieu des Villages, que parmi les Bois, nos Toupinamboux, les plumant trois ou quatre fois l'année, font fort proprement des robbes, bonnets, bracelets, garnitures d'épées de bois & autres choses de ces belles plumes, dont ils se parent le corps. J'avois apporté en France beaucoup de tels pennaches, & surtout de ces grandes queues, si bien diversifiées de rouge & de couleur céleste ; mais à mon retour, passant à Paris, un Quidam de chez le Roi ne cessa jamais, par importunité, qu'il ne les eût de moi. *Ubi sup. pp.* 173 & 174.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Perroquets du Bresil, & leurs plus belles especes.

plus célebres des deux Indes, on s'attache à nous en faire connoître les plus belles especes. Le premier rang semble appartenir aux *Araras* & aux *Macas*, qui sont assez rares dans les Provinces maritimes. Ils sont également distingués par leur grandeur & par leur beauté. Leurs plumes, sur l'estomac, sont d'un très-beau pourpre; vers la queue, d'un jaune, ou d'un verd, ou d'un bleu, qui n'a pas moins d'éclat, & dans tout le reste du corps, d'un mélange admirable de ces trois couleurs, plus ou moins claires, ou plus foncées. Ils ont la queue assez longue. On ne leur voit jamais pondre plus de deux œufs; & le lieu de ce dépôt est ordinairement quelque trou d'un tronc d'arbre, ou d'un Rocher. Ils s'apprivoisent facilement, & n'apprennent pas moins vîte à parler.

La seconde espece se nomme *Anapura*. Ses couleurs sont un beau mélange de rouge, de verd, de jaune, de noir, de bleu & de brun, distribués avec une variété surprenante. On préfere cette espece à toutes les autres, parcequ'avec beaucoup de facilité à s'apprivoiser & à parler, elle est la seule qui ponde ses œufs & qui les couve dans l'intérieur des édifices.

L'*Araruna*, ou le *Machao*, mérite

le troisieme rang. A la vérité le fond de son plumage est noir ; mais si bien mêlé de verd, qu'à la lumiere du Soleil il jette un éclat merveilleux. Il a les piés jaunes, le bec & les yeux rouges. On ne le voit gueres pondre que dans l'intérieur des Terres.

La quatrieme espece est celle que les Brasiliens nomment *Ajurucouros*. Elle est d'une beauté charmante. La plus grande partie du corps est de couleur verte ; le cou & la crête sont jaunes ; quelques plumes qu'elle a sur le bec sont bleues, & celles des aîles sont du plus beau rouge. La queue est rouge & jaune, avec un mélange de verd.

La plus petite espece est celle qui se nomme *Tuin* ; verte, ou d'une belle variété de couleurs. Elle est fort recherchée, pour sa docilité. Les Perroquets qui se nomment *Guiarubas*, c'est-à-dire Oiseaux jaunes, ne parlent point, & sont naturellement tristes & solitaires ; mais ils ne laissent pas d'être en estime au Bresil, parcequ'ils viennent du fond du Continent, & qu'il ne s'en trouve gueres que dans les Habitations. On en fait le même cas, que notre Noblesse faisoit autrefois des Eperviers & des Faucons. Enfin le Per-

roquet Brasilien, qui se nomme *Yapou*, tire sur la Pie par sa noirceur, relevée d'une queue blanche. Il a d'ailleurs trois petites plumes à la tête, qui se relevent comme des cornes, les yeux bleus, & le bec jaune. C'est un fort bel Oiseau; mais lorsqu'il est en colere, il jette une odeur très désagréable. Son occupation continuelle est à chercher tous les petits Insectes d'une Maison, pour en faire sa nourriture. Il y a toujours quelque danger à le porter dans les mains, parcequ'il attaque souvent la prunelle des yeux.

Lery n'a connu, au Bresil, que trois especes de Perroquets; l'*Ajourous*, qu'il prend pour la plus grande espece, le *Marganas*, dont on porte, dit-il, un grand nombre en France, & le *Touir*, que les Matelots François appellent *Moissons*.

Le Guranhé Engera.

Des autres especes d'Oiseaux, on vante beaucoup le *Guranhé-Engera*, qui est de la grandeur d'un Pinson. Il a les aîles & le dos bleus, l'estomac & le ventre jaunes, & sur la tête une belle hupe de même couleur. Non-seulement son ramage est fort varié, mais il imite celui de la plûpart des autres Oiseaux. On en distingue plusieurs especes.

Le *Tangara* n'excede point la grandeur d'un Moineau. Il a le corps noir & la tête jaune. Son ramage eſt moins un chant, qu'un ſimple murmure. On raconte que les Oiſeaux de ce nom font entr'eux une ſorte de danſe, pendant laquelle il en tombe un qui feint d'être mort, & que tous les autres font alors entendre leur ſon plaintif, juſqu'à ce que le voïant relevé ils s'envolent tous enſemble. Comme on ajoute que le Tangara eſt ſujet à l'Epileſie, il y a quelque apparence que ce qu'on prend pour une mort feinte n'eſt qu'une attaque de ce mal. Le Tangara.

Les Braſiliens font un cas extrême du *Quereiva*, pour la ſinguliere beauté de ſon plumage. Il a l'eſtomac du plus beau rouge, les aîles noires, & tout le reſte du corps bleu. Le Quereiva

Suivant l'Auteur Portugais, le Tucan du Breſil n'a que la groſſeur d'une Pie, quoiqu'il ait le bec auſſi long qu'on l'a repréſenté dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, c'eſt-à-dire, au moins d'une palme. Il s'apprivoiſe dans une Baſſe-cour, juſqu'à mener ſes Petits comme une Poule. La couleur de ſon bec eſt jaune en dehors, & rouge dans l'intérieur. Celle de ſon plumage eſt jaune ſur l'eſtomac, & noire Tucan du Breſil.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

dans tout le reste du corps. On ajoute, pour faire comprendre comment un si petit Oiseau peut soutenir un si gros & si long bec, qu'il l'a fort tendre & fort léger.

Le Guirapanga.

Le *Guirapanga* est tout à fait blanc; & dans une grandeur médiocre, il a la voix si forte, qu'elle se fait entendre, comme le son d'une cloche, à près d'une demie lieue.

Andougoacous.

Dans les Provinces intérieures du Bresil, on trouve beaucoup d'Autruches, que les Habitans du Pais nomment *Andougoacous*. Elles ne different point de celles des autres Régions; mais on assure que l'espece de corne qu'elles ont sur le bec, portée au cou, rend la liberté de la Langue à ceux qui ont de la difficulté à parler.

Les Aigles, les Eperviers, les Vautours, & d'autres Oiseaux de proie, dont le nombre est ici fort grand, y sont d'une férocité qui n'a jamais permis d'en apprivoiser un seul.

On ne parle point du Colibri, qui est fort commun au Bresil, & pour la description duquel on a déja renvoïé aux *Exotiques* de Clusius : mais on doit observer que Thevet & Lery lui donnent un chant fort agréable, au Bresil; jusqu'à le comparer à celui du

Rossignol, quoiquetous les autres Voïageurs en parlent comme d'un bourdonnement fort commun. Lery le fait nommer *Guomanbuch* par les Brasiliens, & l'Auteur Portugais le nomme, d'après eux, *Guaiminibique* : il en distingue aussi deux especes, sous les noms de *Guacariga* & de *Guaracicaba*. On sait que dans les Iles Françoises ce petit Oiseau se nomme *René*, parceque dormant six mois de l'année il semble renaître en s'éveillant ; comme les Espagnols l'appellent *Tomineios*, parcequ'avec son nid il ne pese que deux Tomins d'Espagne, c'est-à dire vingt-quatre grains.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le Panou & le Quianpian.

Le *Panou* est un Oiseau noir, de la grosseur d'un Merle. Toute sa beauté consiste dans le plumage de l'estomac, dont la couleur est sang de Bœuf. Le *Quianpian*, qui n'est pas plus gros, a tout le plumage d'un bel écarlate.

L'Oiseau lugubre.

Les Chauve-Souris sont plus grosses, & n'ont pas moins de goût pour le sang que celles de Guayaquil. Les Abeilles y ressemblent à nos Mouches noires d'Eté, & n'en font pas de moins agréable miel: mais la cire en est presqu'aussi noire que la poix. Enfin Lery parle d'un Oiseau, de plumage gris cendré, & de la grosseur d'un Pigeon, que les Brasiliens

respectent beaucoup, parcequ'aïant le cri plus lugubre qu'on ne peut se l'imaginer, & ne se faisant entendre que la nuit, ils sont persuadés qu'il vient leur parler de la part des Morts. » Une fois » dit-il, qu'il passoit la nuit dans un » Village nommé *Upec*, il faillit d'ê- » tre insulté des Habitans, pour avoir » ri de l'attention religieuse avec la- » quelle ils écoutoient cet Oiseau. » Tais-toi, lui dit fort rudement un » Vieillard, & ne nous empêche point » d'entendre les nouvelles que nos » Grands-Peres nous font annon- » cer (6).

Poissons.

Entre les Poissons, la Manatée, ou le Lamantin, est d'un bonté singuliere au Bresil. Lery nous apprend que *Pira* est le nom général que les Brasiliens donnent à tous les Poissons, & qu'ils nomment les plus gros *Camourou Ouassou*; ce qui n'empêche point qu'ils n'aient des noms particuliers pour chaque espece. Mais on ne s'arrêtera qu'à ceux qui paroissent propres aux Côtes maritimes & aux Rivieres du Païs.

Acarapep.

L'*Acarapep* est un grand Poisson plat, dont la chair est d'une bonté, que Lery traite de merveilleuse. Il jette, sur le

(6) *Ubi suprà*, p. 182.

feu,

feu, une graiſſe jaune qui lui ſert de ſauce.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Acara-Bouten.

L'*Acara-Bouten* eſt un autre Poiſſon plat, viſqueux & de couleur rougeâtre.

Inevouca, ou Raies de Rio Janeiro.

Les *Raies* du Fleuve de Janeïro & de la Mareveſcona, nommées *Inevouca* par Thevet, ſont beaucoup plus grandes que les nôtres. Elles ont ſur la tête deux cornes aſſez longues; & ſous le ventre cinq ou ſix fentes, qu'on croiroit artificielles. Leur queue eſt nonſeulement longue & déliée, mais ſi venimeuſe, que de ſa moindre piquûre elle fait enfler, avec inflammation, les parties qu'elle a bleſſées. La chair du corps & les inteſtins mêmes n'en ſont pas moins bons.

Beyupira.

Le *Beyupira*, que l'Auteur Portugais compare à l'Eſturgeon, eſt fort eſtimé des Braſiliens. Il ſe prend en haute Mer, à l'hameçon. Il eſt long de ſix ou ſept palmes, rond dans cette longueur, blanc ſous le ventre & noir ſur le dos. On le trouve toujours gras & d'excellent goût.

Baopes.

Le *Baopes*, auquel les Portugais ont donné ce nom, parceque ſes yeux reſſemblent à ceux du Bœuf, n'eſt pas fort différent du Thon par la groſſeur & la forme, mais il n'a pas le même goût;

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

ſans compter qu'il eſt beaucoup plus gras : on tire, de ſa graiſſe, une ſorte d'huile ou de beurre.

Camarupi.

Le *Camarupi*, dont on vante beaucoup la bonté, eſt un grand Poiſſon dont tout le corps eſt parſemé d'épines, & qui a ſur le dos une ſorte de crête toujours dreſſée. Il doit être fort gros, puiſqu'on aſſure que deux Hommes ſuffiſent à peine pour le lever. On le prend avec le harpon, & l'on en tire beaucoup d'huile.

Piraëmbu.

Le *Piraëmbu* eſt peu différent du Poiſſon qu'on a nommé *Ronfleur* dans une autre Deſcription, & jette auſſi une ſorte de ronflement : mais il eſt de meilleur goût, & long de huit ou neuf palmes. Il a, dans la gueule, deux pierres d'une palme de large, qui lui ſervent à briſer les coquillages, dont il ſe nourrit.

Amayacus, & ſes trois eſpeces.

L'Auteur Portugais aſſure que tout le Poiſſon des Côtes du Breſil eſt ſi ſain, qu'on le fait prendre en remede aux Fievreux, ou du moins qu'il ne leur eſt jamais nuiſible. Il en excepte les Requins, dont le nombre eſt infini dans cette Mer, & qui entrent même dans les Rivieres. Il ajoute que leurs dents ſont venimeuſes, & que pluſieurs Nations Sauvages s'en ſervent pour armer leurs fleches.

L'*Amayaen*, espece de Grenouille marine, est un Poisson court, de couleurs variées, qui a les yeux beaux, & qui jette, en sortant de l'eau, une sorte de croassement. Il s'enfle aussi, comme la Grenouille. Sa chair est fort bonne; mais c'est après avoir été soigneusement dépouillée de la peau, sous laquelle il cache une sorte de venin. On en distingue une autre espece, qui est armée de pointes, comme l'Hérisson, & beaucoup plus venimeuse que la premiere. Cependant on mange aussi la chair, après en avoir ôté la peau : elle passe pour un spécifique contre la dyssenterie. Enfin une troisieme espece, que les Brasiliens nomment *Itaëca*, est de forme triangulaire, & paroît avoir les yeux bleus. Elle a du venin, non-seulement dans la peau, mais dans le foie & les intestins; ce qui ne la rend point plus dangereuse, lorsqu'on en a retranché toutes ces parties.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Amayaen, & ses trois especes.

Le *Puraque* des Côtes du Bresil est une espece de Torpille, dont la forme approche de celle d'une Raie. C'est Laet, qui croit pouvoir lui donner cette figure, d'après un dessein fait au Bresil; mais le Dessinateur la nommoit *Araoua Ouapebbe*. Peut-être le nom de *Puraque* lui est-il venu des Portu-

Puraque.

gais. Elle engourdit, comme la Torpille, le membre dont on la touche, avec l'entremise même d'un bâton.

Caramaru.

Les *Caramarus* ont beaucoup de ressemblance avec les Serpens marins, qui se trouvent sur les Côtes de Portugal. Leur longueur est de dix à quinze palmes. Ils sont si gras, qu'ils jettent sur le gril une odeur de chair de Porc. Leur venin est autour des dents, qu'ils ont monstrueuses, & dont les morsures font tomber en pourriture la partie blessée. Ils sont d'ailleurs armés de plusieurs pointes. Les Brasiliens assurent qu'on les voit souvent fraïer avec les Serpens de terre.

Amorcati.

L'*Amorcati*, espece de Grenouille marine, est hérissée de pointes, & se cache sous le sable du rivage, où les moindres blessures qu'elle fait aux piés des Passans sont fort dangereuses, si l'on n'y apporte point un prompt secours.

Amacurub.

L'*Amacurub*, Poisson fort calleux, ressemble à celui que les Portugais nomment *Bugallo*, & se fait redouter par la force extraordinaire de son venin.

Icrepomonga.

L'*Icrepomonga* est un Serpent marin, qui se tient ordinairement immobile sous les flots. On lui attribue une propriété fort singuliere, quoiqu'elle ne le soit pas plus que celle de la Puraque &

de la Torpille. Tous les Animaux qui s'en approchent se collent, dit-on, si fortement à son corps, qu'il est difficile de les en arracher. Il en fait sa proie. Mais, ce qui paroît moins vraisemblable, on ajoute qu'il s'avance quelquefois sur le rivage, & qu'il s'y resserre jusqu'à paroître fort petit ; que si quelqu'un le touche de la main, elle s'y attache aussi-tôt ; que si l'on y met l'autre main elle s'y attache de même ; & qu'alors le Serpent, reprenant toute sa grandeur, entraîne sa proie dans la Mer, où il la dévore.

Ypupiapra, Monstres marins.

C'est apparemment sur le seul témoignage des Brasiliens, que l'Auteur Portugais parle aussi de ce qu'il nomme les Tritons & les Neréides. » Ces Monstres marins portent, au Bresil, le » nom d'*Ypupiapra*. Ils y sont dans une » telle horreur, que leur vue seule fait » quelquefois mourir les Sauvages de » crainte. Ils ont la face assez sembla- » ble au visage humain ; à l'exception » des yeux, qu'ils ont beaucoup plus » enfoncés. Les Femelles sont ornées » d'une longue chevelure, & ne pa- » roissent pas moins distinguées par des » traits plus agréables. On les trouve » ordinairement à l'embouchure des » Fleuves, surtout à l'entré du *Jagoa-*

» *ripé*, qui n'est qu'à sept ou huit lieues » de la Baie de tous les Saints ; & vis-» à-vis de Porto Seguro, où l'on as-» sure qu'ils ont tué un grand nom-» bre d'Indiens. Leur maniere de les » tuer est en les embrassant avec tant » d'ardeur, qu'ils les étouffent ; car il » n'y a point d'apparence qu'ils aient » dessein de leur ôter la vie, & ces » étranges caresses paroissent venir plu-» tôt d'affection. Ils jettent même des » gémissemens, après les avoir étouf-» fés ; ils se dérobent, & ne touchent » point aux cadavres, à la réserve des » yeux, du nez, du bout des doigts & » des parties naturelles, qu'ils leur en-» levent. On en donne pour preuve, » que les Indiens, tués par ces Mons-» tres, se trouvent ainsi mutilés, lors-» qu'ils sont jettés au rivage par les » flots. On ne s'est arrêté à ces fables, que pour faire observer combien il est surprenant qu'un Ecrivain aussi sensé que Laet les ait copiées sans aucune marque de doute (7).

Un jeune Peintre Hollandois, qui avoit passé quelque tems au Bresil, lui donna, dit-il, les figures de trois autres Poissons, fort communs dans cette Mer ; l'un nommé *Ubitre*, qui n'a d'ex-

(7) *Ubi suprà*, l. 15. cap. 12.

traordinaire que la queue ; elle eſt longue de plus de la moitié du corps, ronde, comme celle d'une Vache, & ſe releve de même. Par le reſte du corps, l'Ubitre eſt aſſez ſemblable au Brochet. Le ſecond, nommé *Aioua* ou *Iahouakatto*, eſt de la groſſeur des Poiſſons orbiculaires; mais la tête, qui reſſemble à la face d'un Bœuf, occupe la moitié du corps. La queue eſt fourchue. Le *Pira-Utoha*, qui eſt le troiſieme, a la forme tout-à-fait monſtrueuſe, & paroît auſſi du genre des Orbes. Outre deux cornes oſſeuſes & recourbées en arriere, ſa queue eſt faite en ſpatule, ſes levres ſont fort groſſes, & ſa gueule s'entr'ouvre avec une contorſion fort hideuſe.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

COQUILLAGES.

Entre les coquillages du Breſil, l'*Apula*, ſemblable à la partie d'un roſeau qui eſt entre deux nœuds, eſt non-ſeulement une nourriture fort ſaine, mais, mis en poudre, il paſſe pour un ſpécifique contre les maux de ratte.

L'*Ura* eſt une Ecreviſſe de Mer, qui ſe trouve dans la vaſe, le long du rivage, en ſi grand nombre, que non-ſeulement les Braſiliens maritimes, mais les Negres, emploïés par les Portugais, en font leur nourriture ordinaire. La chair en eſt de bon goût,

& fort ſaine, ſi l'on boit de l'eau fraîche après en avoir mangé.

Le *Guainumu* eſt une autre eſpece d'Ecreviſſe, mais plus grande, & qui a ſurtout la gueule ſi large, qu'elle peut contenir le pied d'un Homme. C'eſt moins un Animal aquatique que terreſtre; car on ne le trouve que dans le creux des rochers, qui bordent la Mer. Au bruit du tonnerre, il ſort de cette retraite, & fait lui-même un autre bruit qui cauſe de la fraïeur aux Sauvages. On ajoute, pour l'expliquer, qu'il leur fait croire l'Ennemi prêt à fondre ſur eux.

L'*Aratu* ſe tient dans le creux des Arbres voiſins de la Mer; mais il en ſort, pour ſe nourrir d'Huîtres & de Moules; avec l'adreſſe, qu'on attribue aux Singes, d'y jetter, lorſqu'elles s'ouvrent, une petite pierre qui les empêche de ſe fermer.

On ſe borne aux eſpeces qui ſemblent particulieres à ces Côtes; car on y trouve d'ailleurs en abondance preſque tous les Coquillages, & les Huîtres y contiennent quelquefois de fort belles Perles. Anciennement les Sauvages en pêchoient une prodigieuſe quantité, dont ils raſſembloient les écailles, après en avoir mangé la chair;

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

& dans plusieurs endroits du rivage, on en trouve encore de grands monceaux, que le tems a couverts d'herbes & d'arbustes. Les Portugais s'en servent pour faire une excellente chaux, qu'ils emploient à leurs édifices, au lieu de ciment, & que l'eau de pluie rend fort noire.

OISEAUX MARINS.

Entre les Oiseaux marins, on distingue, comme particuliers au Bresil, le Guirantinga, qui est de la grandeur d'une Grue, mais qui a le plumage blanc, le bec fort long & fort aigu, de couleur bleue, les jambes très longues aussi, & d'un rouge qui tire sur le jaune. Son cou est revêtu, dans toute sa longueur, de petites plumes qui le disputent en beauté à celles de l'Autruche.

Le *Caripira* est un grand Oiseau, qui a la queue fourchue, & dont les plumes sont fort recherchées des Brasiliens. Ils les emploient à leurs fleches, après avoir observé qu'elles durent fort long-tems. On n'en parle ici, que pour faire connoître cette propriété; car il paroît que le *Caripira* est le même Oiseau que les Espagnols ont nommé *Rabo forcado*, fort commun dans les deux Indes. Ajoutons que, suivant *Ximenès*, sa graisse a la vertu singuliere de faire disparoître les

P v

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

cicatrices du visage : mais quoiqu'il se trouve partout, il n'est facile à prendre que dans les Isles désertes, où il dépose ses œufs. Le même Ecrivain en avoit vû un, dont les aîles étendues remplissoient plus d'espace qu'un Homme de la plus grande taille n'en peut mesurer des deux bras.

Le *Guiratonteon* tire son nom de l'Epilepsie, à laquelle il est si sujet, qu'on a voulu exprimer par ce mot composé, qu'il meurt & ressuscite souvent. Il est d'ailleurs d'une beauté rare, par sa figure & par la blancheur extrême de son plumage.

Le *Calcamar* est de la grosseur d'un Pigeon. Ses aîles ne lui servent point à voler, mais à nager fort légerement. Il ne quitte point les flots ; & les Brasiliens assurent qu'il y dépose même ses œufs : mais ils n'expliquent point comment ils y peuvent éclore.

L'*Ayaca* est d'une industrie singuliere à prendre les petits Poissons. Jamais on ne le voit fondre inutilement sur l'eau. Sa grosseur est celle d'une Pie. Il a le plumage blanc, marqueté de taches rouges, & le bec fait en cuilliere.

Le *Caracura* est de couleur cendrée, & cache un petit corps sous un pluma-

ge fort épais. Il a les yeux beaux, surtout la prunelle, qui est d'un rouge très vif; & la voix si forte, qu'on la croiroit sortie d'un fort gros organe. Elle se fait entendre avant le lever du Soleil, & vers le soir.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le *Guara* n'est pas plus gros qu'une Pie; mais il a le bec oblong & recourbé, les cuisses grosses & les piés longs. Ses premieres plumes sont noirâtres; ensuite elles deviennent cendrées: lorsqu'il commence à voler, elles sont tout-à-fait blanches; après quoi elles rougissent insensiblement, jusqu'à devenir de couleur écarlatte, qu'elles ne cessent point de conserver. Cet Oiseau, quoique vorace, & vivant non-seulement de Poisson, mais de toute autre chair, qu'il trempe dans l'eau, niche & pond ses œufs sous les toîts. Il vole souvent en trouppe; ce qui forme un très beau spectacle sous les raïons du Soleil. Les Sauvages emploient ses plumes à leurs ornemens de tête.

POISSONS DES FLEUVE DU BRESIL.

Les Fleuves du Bresil abondent en Poissons, de toute sorte de grosseur. Sans parler de ceux qui leur sont communs avec les autres parties de l'Amérique méridionale, on nomme le *Tamovata*, ou *Tamoutiata*, long d'une palme, & qu'on compareroit au Ha-

reng, s'il n'avoit la tête fort grosse, les dents très aigües, & des écailles si dures depuis la tête jusqu'à l'extrêmité de la queue, qu'à peine le fer peut les pénétrer. Sa chair est d'un goût très agréable.

Le *Panapana* est de longueur médiocre; il a la peau dure & raboteuse, comme le Chien marin. Du reste il ressemble entierement à la *Zygone*, qui se nomme Cagnole à Marseille; c'est-à-dire qu'il a la tête plate, difforme, & comme divisée en deux cornes, à l'extrêmité desquelles sont placés deux yeux, qui se trouvent ainsi fort éloignés l'un de l'autre. La queue est terminée par deux nageoires inégales, qui ont aussi leur direction toute opposée. Les Figures, que Thevet, Bellon, Rondelet & Aldovrand ont données de ce Poisson, ne s'accordent point.

L'Auteur Portugais donne le *Cururyuba* pour le plus grand & le plus beau de tous les Serpens aquatiques du Bresil. Il s'en trouve, dit-il, qui n'ont pas moins de 25 ou 30 piés de long. Une espece de chaîne leur descend par de belles ondulations de diverses couleurs, depuis la tête jusqu'à l'extrêmité de la queue. Il a les dents

d'un Chien. Aussi sa voracité le rend-elle fort dangereux. Il attaque les Hommes & les Bêtes, qui le mangent à leur tour, lorsqu'ils peuvent le surprendre. Les Brasiliens lui attribuent des propriétés si peu vraisemblables, qu'elles ne peuvent le devenir par leur témoignage.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

La *Matiima* est un autre Serpent, d'énorme grandeur, mais qui ne sort jamais des Fleuves. Ses couleurs sont si belles, que les Sauvages se font gloire de se peindre le corps à leur imitation, & reconnoissent qu'ils lui doivent l'usage de ces bizarres peintures.

L'*Atacapé* est un Animal amphibie, moins grand que le Loup, mais plus furieux. Il fait la guerre aux Hommes; & sa course est si prompte, que toutes leurs précautions ne l'empêchent point de les surprendre.

Le *Zaziguemeju*, autre Animal des Fleuves du Bresil, est fort recherché pour la peau, que l'Auteur vante sans en donner la description.

ANIMAUX TRANSPORTÉS AU BRESIL.

Les Chevaux Européens, transportés dans les différentes Capitainies du Bresil, s'y sont multipliés avec tant de succès, qu'on en fait passer annuellement un fort grand nombre en Afrique. Il en est de même des Taureaux

& des Vaches, dont quantité de Portugais nourrissent de grands Troupeaux. Quoiqu'en général les pâturages ne soient pas de la premiere beauté, & que particulierement dans la Capitainie de Porto Seguro, il croisse une herbe funeste aux Bestiaux, il se trouve des Cantons, où rien ne manque à leur nourriture; telles sont les Campagnes de Piratininga: les engrais, qu'on en tire, sont excellens pour toutes sortes d'Animaux. Aussi la multiplication y est-elle prodigieuse; surtout celle des Porcs, dont la chair est d'ailleurs si agréable & si saine, qu'on en prescrit l'usage aux Malades. Sur les bords du Fleuve de Janeiro, les Moutons, quoiqu'en abondance, & si gras qu'ils meurent quelquefois de l'excès, sont moins délicats que ceux de l'Europe. Les Chevres s'étoient mltipliées moins heureusement; mais dans le tems que l'Auteur faisoit ces observations, on commençoit à surmonter les obstacles.

Les Poules Européennes s'accommodent fort bien de la température du Bresil. Cependant, en devenant plus grandes & plus fortes qu'en Europe, elles perdent quelque chose de leur goût. Au contraire, les Canards & les Oies en acquerent un plus fin.

Les Indiens du Bresil ont pris tant de passion pour nos Chiens, que non-seulement les Hommes en élevent quantité pour la chasse, mais que les Femmes prennent plaisir à s'en faire accompagner, les portent dans leurs bras, & les nourrissent souvent de leur propre lait.

ARBRES.

A tous les Arbres de l'Amérique méridionale, dont on a déja donné la description, l'Auteur Portugais & d'autres Observateurs, joignent, comme propres au Bresil, ceux qui suivent :

Mangaba.

Le *Mangaba*, très grand Arbre, qui ne se trouve gueres qu'aux environs de la Baie de Todos Santos. Il a l'écorce du Hêtre, & la feuille du Frêne ; jamais il ne se dépouille, & ses feuilles sont toujours vertes. Il porte du fruit deux fois l'année ; d'abord en boutons, qui se mangent comme un fruit, & qui venant à s'ouvrir, produisent une Fleur assez semblable à celle du Jasmin, mais d'une odeur plus forte, sans être moins agréable. Le fruit qui lui succede n'est pas plus gros que le premier ; le dehors en est jaune, marqueté de petits points noirs. Il renferme quelques noïaux, ou pepins, qui se mangent avec l'écorce. Avec un goût charmant, il est sain & si léger, qu'on ne

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

craint jamais d'en manger trop. Il tombe avant ſa maturité ; ce qui oblige de le garder aſſez long-temps, pour lui laiſſer le tems de s'adoucir. Les Braſiliens en font une ſorte de vin. Des feuilles & des fruits, avant qu'ils ſoient mûrs, on tire une eſpece de lait, amer & viſqueux.

Murucugé.

Le *Murucugé*, grand Arbre qui porte un fruit de même nom, reſſemble au Poirier ſauvage. Son fruit eſt ſoutenu par une longue tige. On le cueille verd ; mais en meuriſſant il devient du meilleur goût, & facile à digérer. Le tronc donne, par inciſion, une liqueur lactée, qui venant à ſe coaguler tient lieu de cire pour les Tablettes. On regrette la rareté de cet Arbre : elle vient de l'uſage où ſont les Braſiliens de l'abbatre, pour en cueillir le fruit.

Araca.

L'*Araca* eſt une autre eſpece de Poirier, qui porte des fruits en abondance dans toutes les ſaiſons de l'année. On en diſtingue pluſieurs ſortes, dont les fruits ſont rouges, verds, ou jaunes ; mais tous extrêmement agréables.

Ombu.

L'*Ombu*, Arbre épais, mais fort bas, porte un fruit rond & jaunâtre, qui reſſemble beaucoup à nos Prunes blanches. Il eſt ſi nuiſible aux dents, que

les Sauvages, qui en mangent beaucoup, les perdent presque toutes. Ils mangent aussi les racines de l'Arbre, & ne les trouvent pas moins douces que les Cannes de Sucre. Elles sont d'ailleurs fort saines, & si rafraîchissantes, que les Médecins Portugais en composent des Apozèmes, pour les fievres ardentes & les autres maladies chaudes.

Jacapuya.

Le *Jacapuya* passe pour un des plus grands Arbres du Bresil. Il porte un fruit qu'on prendroit pour un gobelet avec son couvercle, & qui contient quelques Châtaignes, assez semblables aux Mirobolans. Le couvercle s'ouvre de lui-même, dans la maturité des fruits, & les laisse tomber s'ils ne sont cueillis. On assure que mangés crus avec un peu d'excès, ils causent une entiere dépilation dans toutes les parties du corps, & que rôtis ils ne sont jamais nuisibles. La substance du bois est fort dure, & ne se corrompt pas aisément; ce qui le rend fort propre à composer les axes des Moulins à sucre.

Araticu.

L'*Araticu*, Arbre de la grandeur de l'Oranger, a la feuille du Citronier, & porte un fruit d'un goût & d'une odeur également agréables, dont la

Histoire Naturelle du Bresil.

grosseur n'excede point celle d'une grosse noix. On en distingue plusieurs especes, entre lesquelles celle qui se nomme *Araticupanauia* donne un fruit de qualité si froide, que l'excès en fait un venin. Son bois est de la nature du Liége, & sert aux mêmes usages.

Pequea & ses deux especes.

Le *Pequea* a deux especes ; l'une dont le fruit ressemble à l'Orange, mais avec une écorce plus épaisse, & contient une liqueur miellée, dont la douceur le dispute au Sucre ; elle est mêlée de quelques pepins : le second Pequea passe pour le plus dur de tous les bois du Bresil. On le croit incorruptible : les Portugais le nomment *Setis*.

Le *Jacatiba* porte un fruit de la grosseur du Limon, & d'un suc fort aigre. Son écorce a la même qualité, depuis le sommet des branches jusqu'à l'extrêmité des racines. Cet arbre est rare, & ne se trouve que dans la Capitainie de Saint Vincent.

Gabueriba.

Le *Gabueriba* est un fort grand Arbre, qui distille d'excellent Baume, & que cette qualité rend fort respectable aux Brasiliens. Ils ouvrent légerement l'écorce, pour y inférer un peu de coton, qui s'imbibe, en petite quantité, d'une liqueur que les Portugais ont

nommée Baume, parcequ'avec l'odeur qui approche en effet de celle du Baume, elle a la vertu de guérir fort promptement les plaies récentes. Les lieux, où cet Arbre croît, se font distinguer par l'extrême douceur de l'air. On compte son bois entre les meilleurs, pour le poids & la duretée, qui le rendent singulierement propre aux Edifices. Les Bêtes mêmes se frottent contre son écorce, apparemment pour en tirer quelque secours dans leurs maux. Il est assez connu dans la Capitainie de Saint Vincent, & très rare ailleurs.

Cocotiers, & vingt sortes de Palmiers.

Le Bresil ne manque point de Cocotiers; mais il s'y cultive autour des Habitations fixes & dans les Vergers. On n'en voit point dans les Bois & les lieux déserts. L'Auteur Portugais y compte plus de vingt sortes de Palmiers; & Lery en décrit quatre ou cinq, dont les plus communs se nomment le *Gerau* & l'*Yri*. Dans les parties intérieures, au-delà de Saint Vincent & vers le Paraguay, on rencontre des Forêts entieres de Pins, qui portent des fruits semblables à ceux de l'Europe, mais plus ronds, plus gros, & d'un usage plus sain.

Cupayba.

Le *Cupayba*, semblable au Figuier pour la forme, mais plus haut, plus

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

droit & plus épais, contient une singuliere quantité d'huile, aussi claire que celle d'olive, & ne demande qu'une légere incision pour en répandre beaucoup. Elle sert non-seulement à guérir les plaies, mais à faire disparoître jusqu'aux cicatrices. On la distingue par le nom de *Copal-Yva*, qui exprime cette propriété. L'abondance en est si grande, qu'on l'emploie dans les Lampes; mais le bois de l'Arbre n'est d'aucun usage.

Ambayba.

L'*Ambayba* ressemble aussi au Figuier, & se trouve parmi des ronces, dans les Terres qu'on a cessé de cultiver. On assure que la pellicule intérieure de son écorce, appliquée sur les blessures, les guérit aussi promptement que le meilleur Baume. Ses feuilles sont si rudes, qu'on les fait servir à polir diverses sortes de bois; mais le sien est sans utilité.

l'Ambaigtinga, & ses vertus.

On vante beaucoup les vertus de l'*Ambaigtinga*, autre Arbre de même espece, qui se trouve dans les Forêts de Pins. Il répand une liqueur huileuse, dont Monardès prétend que le nom Brasilien est *Abjegua*. Voici la Description qu'il donne de l'Arbre: ce n'est, dit-il, ni un Pin, ni un Cyprès; il est plus haut que le premier, & plus

droit que l'autre. Il porte, au ſommet, une ſorte de petites veſſies, qui venant à crever, diſtillent goutte à goutte une admirable liqueur. Les Indiens prennent ſoin de la recueillir dans des coquilles, mais ils ont beſoin de pluſieurs jours pour en raſſembler une petite quantité. Elle ſert à tous les uſages du Baume, ſurtout à conſolider les bleſſures, à chaſſer les humeurs froides, & à guérir les maux d'eſtomac. Pour ce dernier uſage, on la prend avec un peu de vin. L'Auteur portugais vante la vertu des feuilles contre les vomiſſemens, & conſeille pour les foibleſſes d'eſtomac, de ſe frotter extérieurement de l'huile. Il prétend auſſi que l'écorce & les feuilles broïées, & bouillies un peu dans l'eau, rendent une ſubſtance huileuſe qui a les vertus de l'huile même, & qu'on enleve aiſement lorſqu'elle ſurnage.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Ighucamici.

La Capitainie de Saint Vincent porte en abondance un Arbre nommé l'*Ighucamici*, dont le fruit, aſſez ſemblable au Coing, mais rempli de grains, eſt un puiſſant remede pour la dyſſenterie.

Igciega.

L'*Igciega* produit une ſorte de Maſtic, d'excellente odeur. De ſon écorce

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL. broïée, il ſort une liqueur blanche, qui ſe condenſe en forme d'Encens, dont elle tient lieu, & qui s'applique utilement ſur les parties affectées d'humeurs froides. On en diſtingue une autre eſpece, nommée *Igtaigcica*, c'eſt-à-dire Maſtic pierreux, dont la réſine eſt ſi dure & ſi tranſparente, qu'on la prendroit pour du verre. Les Braſiliens s'en ſervent pour incruſter leur vaiſſelle de terre.

Curupicaiba. Le *Curupicaiba* eſt un Arbre dont les feuilles reſſemblent à celles du Pêcher, & rendent une liqueur blanchâtre, qui eſt un remede admirable pour les bleſſures & les puſtules. Son écorce donne, par inciſion, une ſorte de glue, que les Braſiliens emploient à prendre les Oiſeaux.

Caaroba. Le *Caaroba* eſt un Arbre fort commun dans toutes les Capitainies du Breſil. Ses feuilles, un peu mâchées, s'appliquent ſur les puſtules vénériennes, & les diſſipent heureuſement. On attribue au bois les vertus du Gayac, contre ces maladies ; & des fleurs, on fait une conſerve pour le même uſage. Il ne faut pas confondre cet arbre avec un autre de même eſpece, qui ſe nomme *Caorobmacorandiba*, dont le bois eſt couleur de cendre, & la moelle fort dure.

Le *Jaburandiba*, que les Brasiliens nomment aussi *Betelé*, aime les rives des Fleuves. Ses feuilles sont un spécifique contre toutes les maladies du foie, & l'expérience en est constante. Une autre espece de Betelé, à feuilles rondes, & moins grande que la premiere, a la vertu dans ses racines, qui ont la causticité du Gingembre. Appliquées sur les gencives, elles dissipent tous les maux intérieurs de cette partie. Jaburandiba ou Betelé.

L'*Anda* est un grand Arbre, de fort belle forme, dont le bois est propre à divers usages; mais les Indiens tirent de ses feuilles, une huile dont ils se frottent le corps, & se servent de l'écorce pour la pêche. L'eau, dans laquelle on la laisse quelques jours, acquert la vertu d'assoupir toutes sortes d'Animaux. Anda.

L'*Ajuratibira* n'est qu'un Arbrisseau; mais il porte un fruit rouge, dont les Brasiliens font une huile de même couleur, qui sert aussi à leurs onctions. L'Ajabutipita, autre arbuste, donne par son fruit, qui est une sorte d'amande noire, une huile qui n'est pas plus blanche, & qui ne sert qu'à l'onction des Malades. L'Ajuratibira. L'Ajabutipita.

Le Bresil a peu d'arbres aussi beaux Janipaba.

que le *Janipaba*. Sa verdure est admirable, & se renouvelle tous les mois. Ses fruits ont la forme de l'Orange, le goût du Coing, & passent pour excellens contre la dyssenterie. Leur suc, qui est d'abord assez blanc, noircit bientôt jusqu'à servir d'encre aux Sauvages, pour se faire sur la peau des figures de cette couleur. Elle dure neuf jours, après lesquels il n'en reste aucune trace. On fait observer que c'est le suc du fruit verd, qui a cette qualité.

Jequitinguacu.

Le fruit du *Jequitinguacu* ressemble à nos plus grosses fraises ; mais il contient, pour pepin, une sorte de pois très dur, rond, noir, & luisant comme le Jais, & dont l'écorce est d'une extrême amertume. On l'écrase, pour le faire servir de Savon.

Merveilleuse propriété d'un Arbre.

Dans l'intérieur des Terres, vis-à-vis de la Baie de tous les Saints, on trouve dans les lieux secs, un Arbre fort grand & fort épais, dont toutes les branches sont naturellement percées de trous profonds, où pendant l'Eté comme en Hiver il se rassemble une humeur aqueuse qui ne déborde jamais, &, ce qui est beaucoup plus surprenant, qui ne diminue pas non plus, quelque quantité qu'on en puisse tirer. Chaque

branche

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

branche est ainsi, comme une source inépuisable; & l'arbre étant si grand, qu'il peut contenir jusqu'à cinq cens Hommes dans la circonférence de ses branches, c'est une retraite admirable, où l'on ne manque jamais d'eau pour boire & pour se laver.

Araboutan, ou Bois du Bresil.

L'Arbre le plus célebre du Bresil, & duquel on croit que le Païs a tiré son nom, porte, entre les Habitans, celui d'*Araboutan*, suivant Lery, & d'*Oraboutan* suivant Thevet. Il est de la hauteur de nos chênes, & ne jette pas moins de branches. On en trouve de si gros, que trois Hommes auroient peine à les embrasser. Leurs feuilles ressemblent à celles du Bouis. Ils ne portent aucune sorte de fruit. Le bois en est rouge, & naturellement si sec qu'en brulant il jette fort peu de fumée. Sa vertu est si forte pour la teinture, que, suivant l'expérience de Lery (8), ses cendres mêmes, mê-

(8) *Ubi suprà*, p. 203. Il raconte comment on le chargeoit de son tems. » A cause, dit-il, de la difficulté de couper ce » bois, & parceque n'y » aïant ni chevaux ni » ânes, pour le porter, il » falloit nécessairement » que ce fussent des hom» mes, si l'on ne s'étoit » aidé des Sauvages on » n'a troit pû charger un » moïen Navire en un an. » Ces Indiens donc, » moïennant quelques » robbes de frise, che» mises de toile, cha» peaux, couteaux & au» tres marchandises, seu» lement avec les coi» gnées, coins de fer,

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

lées dans une lescive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

Variété des Bois de Teinture.

La variété des bois de teinture est extrême. Il s'en trouve de jaunes, de violets, de différentes sortes de rouges; » de blancs, dit Lery, comme papier; » les uns qui ont les feuilles de l'épais» seur d'un teston, d'autres les aïant » larges de dix-huit pouces, & de plu» sieurs autres especes.

Aouhai.

Celui qu'il nomme *Aouhai*, & The-

» & autres ferremens » qu'on leur bailloit, » coupoient, scioient, » fendoient, mettoient » par quartiers & arron» dissoient ce bois, mais » aussi le portoient sur » leurs épaules toutes » nues, voire le plus sou» vent d'une ou deux » lieues loin, par des » montagnes & lieux fâ» cheux jusques sur le » bord de la Mer *p.* 201.

Lery ajoute quelques propos d'un Brasilien, qui peignent merveilleusement le sens naturel de ces Barbares. » Fort esba» his de voir les Fran» çois, & autres des Païs » lointains, prendre tant » de peine d'aller querir » leur Araboutan, il y » eut une fois un de leurs » Vieillards qui me fit » cette demande : Que » veut dire que vous au» tres *Maïrs* & *Peros*, » c'est-à-dire François & » Portugais, venez de si » loin querir du bois pour » vous chauffer? N'y en » a t il point en votre » Terre? A quoi lui aïant » répondu qu'oui, & en » grande quantité, mais » non pas de telle sorte » que le leur, lequel nous » ne brûlions pas comme » il pensoit, ains, com» me eux-mêmes en » usoient pour teindre » leurs cordons & pluma» ges, les nôtres l'emme» noient pour faire de la » teinture : il me repli» qua : voire; mais vous » en faut-il tant? Oui, » lui dis-je, car y aïant » tel Marchand, en no» tre Païs, qui a plus de » frises & de draps rou» ges que vous n'en avez

vet *Ahovai*, répand une odeur insupportable lorsqu'on le coupe. Il a les feuilles du pommier, & toujours vertes. Son fruit est une espece de chataîgne, en forme de cloche, & fort venimeuse : mais comme l'écorce sert, dans le Païs, à faire les sonnettes que les Brasiliens portent aux jambes, l'arbre y est fort estimé.

Hiouraé.

L'*Hiouraé* a l'écorce d'un demi doigt d'épaisseur ; elle se mange fraîchement levée du tronc. Deux Apoticaires François reconnurent cet arbre pour une espece de Gayac, & se confirmerent

» jamais vû par deçà, » un seul achetera tout » l'Araboutan dont plusieurs Navires s'en retournent chargés. Hà » hà, dit mon Sauvage, » tu me contes merveilles. Puis, pensant bien » à ce que je lui venois » de dire, plus outre dit : » mais cet homme tant » riche, dont tu parles, » ne meurt-il point ? Si » fait, si fait, lui dis-je, » aussi-bien que les autres. Surquoi, comme » ils sont grands discoureurs, il me demanda » derechef ; & quand » donques il est mort, à » qui est tout le bien » qu'il laisse ? A ses Enfans, lui dis je, s'il en » a, & à défaut d'iceux, » à ses Freres, Sœurs, » ou plus prochains. » Vraîment, dit alors » mon Vieillard, à cette » heure cognois-je que » vous autres Mairs, êtes » de grands fols; car vous » faut-il tant travailler à » passer la Mer pour amasser des richesses à » ceux qui survivent après » vous, comme si la terre qui vous a nourris » n'étoit pas suffisante » pour aussi les nourrir ? » Nous avons des Enfans » & des Parens, lesquels, comme tu vois, » nous aimons ; mais » parceque nous sommes » assurés qu'après notre » mort la terre, qui nous » a nourris, les nourrira, certes nous nous » reposons sur cela. *pp.* 204 & 205.

Histoire Naturelle du Bresil.

dans leur opinion, en voïant que les Brasiliens en faisoient usage, contre le Pian, qu'ils reconnurent aussi pour une espece de vérole (9).

Choyné.

Le *Choyné* est un arbre de moïenne grandeur, dont les feuilles ont la verdure & la forme de celle du Laurier, & qui porte un fruit aussi gros que la tête d'un enfant. La chair ne se mange point ; mais l'écorce est si dure, que les Brasiliens, la perçant de divers côtés, en font l'instrument qu'ils appellent *Maracca*, & de ses parties creusées, de petites tasses qui leur servent pour boire.

Sabaucé.

Le *Sabaucé* porte un fruit plus gros que les deux poings, & de la forme d'un gobelet, qui contient de petits noïaux, du goût & de la forme de nos amandes. Un Sculpteur François, nommé *Bourdon*, en fit des vases d'une grande beauté.

Pocoaire.

Le *Pocoaire* est un arbrisseau, qui croît ordinairement de dix ou douze piés, mais dont la tige est si tendre, qu'un sabre bien affilé la tranche d'un

(9) Lery, *ibid. p.* 210. Thevet donne la maniere de l'emploïer. Son fruit, dit-il, est de la grosseur d'une Prune moïenne, couleur d'or, & ne croît qu'une fois en quinze ans. Le noïau qu'il contient est d'un goût fort agréable. L'écorce de l'arbre est argentée en dehors, rougeâtre en dedans, & jette une humeur laiteuse, qui tire sur le goût de la Réglisse.

ſeul coup. La deſcription de ſon fruit & de ſes feuilles lui donne beaucoup de reſſemblance avec le Platane commun de l'Amérique. Thevet le nomme *Paquovere* ; & Léry aſſure que ſes feuilles n'ont pas moins de ſix piés de long ſur deux de large, mais qu'elles ſont ſi minces, qu'un vent de quelque force les mettant en pieces, il n'en reſte que les côtes, qui les font reſſembler de loin aux plus grandes plumes d'Autruches.

Whebehaſou & Pono-abſou.

Thevet parle, & donne la figure, d'un arbre qu'il nomme *Whebehaſou*, dont les feuilles reſſemblent à celles du chou ; ſon fruit eſt oblong, & d'une douceur qui le fait aimer paſſionnément des Abeilles. Elles ne lui laiſſent gueres le tems d'arriver à ſa maturité. Le *Pono-abſou*, décrit par le même Voïageur, porte un fruit de la rondeur d'une balle, & de la groſſeur d'une forte Pomme, qui contient ſix noïaux plats, dont les amandes paſſent, au Breſil, pour un vulnéraire merveilleux.

Mamoeri, deux arbres décrits par Cluſius.

Cluſius, dans ſon Recueil poſthume, a donné, ſur les obſervations de Jean Van Uffele, la figure & la deſcription de deux arbres du Breſil, qui méritent une attention particuliere. Ils ont reçu tous deux, des Portugais, le nom

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

de *Mamoera*, parcequ'ils sont de même espece : mais leur sexe est différent ; l'un, qui est le mâle, ne donne aucun fruit, & porte seulement des Fleurs, suspendues à de longues tiges, & forment ensemble une sorte de grappe, à peu près comme celle du sureau. Leur couleur est jaunâtre ; elles sont sans odeur, & d'ailleurs on ne leur connoît aucune vertu. Au contraire la femelle ne porte que du fruit, sans aucune fleur. Ils doivent être voisins l'un de l'autre, sans quoi la femelle cesse aussi de porter du fruit. L'épaisseur ordinaire de son tronc est d'environ deux piés ; il s'éleve de neuf, avant que de porter du fruit ; ensuite tout le sommet s'en couvre, dans une extrême abondance. Ce fruit est rond, de la grosseur d'un petit melon de cette forme ; il a la chair jaunâtre, & les Indiens le mangent pour aider aux fonctions du ventre. Il contient plusieurs grains de la grosseur d'un petit Pois, noirs, brillans, mais de nul usage. Les feuilles, qui ressemblent à celles de l'Erable, sortent sur de longues tiges entre les fruits. Elles n'ont aucune différence, non plus que le tronc, dans les deux sexes de l'arbre. L'Observateur ignoroit le nom qu'ils portent entre

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

les Indiens; mais il ajoutoit que le fruit se nomme *Mamaon*; » apparamment, » remarque Clusius, pour exprimer » sa ressemblance aux mammelles, » que les Espagnols nomment *Mamas* » & *Tetas* «. Ces deux arbres croissent dans la partie du Bresil qui renferme la Baie de tous les Saints.

PLANTES ET HERBES.

Aypi, espece particuliere de Manioc.

Entre les Plantes, on ne s'arrête au Manioc, qui est commun à presque toute l'Amérique, que pour en remarquer une espece particuliere au Bresil, qui s'y nomme *Aypi*, & qui peut se manger crue sans aucun danger. Les Brasiliens en composent une potion pour les maladies hépatiques, dont elle est le remede certain. Quelques Nations, de la race des Tapouyas, mangent aussi cru le Manioc commun, qui est un poison pour toutes les autres, & n'en ressentent aucun mal, dit Laet (10), parcequ'elles y sont accoûtumées dès l'enfance. Lery compare les feuilles du Manioc à celles de la Pivoine, & Thevet à celles de la Patte de Lion. Les Brasiliens font, de la farine de cette Plante, deux sortes d'aliment; l'un dur & fort cuit, qu'ils nomment *Ouïenta*; l'autre plus mou,

(10) *Ubi sup.* Lib. 15. cap. 16.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

c'eſt-à-dire moins cuit, qu'ils appellent *Onizou*.

Anana du Breſil.

On ne parle point de l'Anana, qui croît à préſent juſqu'en Europe; mais c'eſt le Breſil qu'on peut nommer la véritable Patrie. Il y eſt dans une ſi grande abondance, que les Sauvages en engraiſſent leurs Porcs. On en remarque trois propriétés: 1°. l'écorce du fruit y eſt ſi dure, qu'elle émouſſe la pointe du fer; 2°. le jus, ou le ſuc, eſt un Savon admirable pour faire diſparoître les taches des habits; 3°. l'Anana du Breſil eſt un préſervatif, & un remede, pour le mal de Mer.

Murucuca.

Le *Murucuca* eſt une plante d'une beauté rare, ſurtout lorſqu'elle eſt en fleur. Elle s'éleve, comme le Lierre, à l'appui des arbres & des murs. Son fruit eſt rond, quelquefois ovale, de couleur variée, jaune, brun, noir, ou mêlé. Il contient pluſieurs noïaux, revêtus d'une ſorte de mucillage, d'un goût agréable, mais tirant ſur l'aigre. Les feuilles, broïées avec un peu de vitriol, ont une merveilleuſe vertu pour les ulceres malins.

Tajaoba.

La Plante nommée *Tajaoba* differe peu de nos choux ſimples; mais on lui attribue des qualités purgatives.

Jambig.

Le *Jambig* eſt une herbe fort ſalu-

taire, pour le foie & pour la gravelle.

Jetijeucu. Le *Jetijeucu* ressemble beaucoup à la racine de Mechoacan, dont on a parlé dans les descriptions du Mexique. Sa longueur est celle d'une Rave commune, mais il est plus gros. On le met au nombre des Purgatifs; mais pris broïé, dans du vin, ou avec une Poule cuite, il guérit la fievre. Les Portugais ont aussi l'usage de le confire au Sucre. On ne lui reproche qu'un défaut, qui est de causer la soif; sans quoi, c'est une Plante des plus salutaires du Bresil.

Igpecaya. L'*Igpecaya*, ou le *Pigaya*, est vanté pour la dyssenterie. Le corps de la Plante est long d'une demie coudée, & sa racine a la même longueur. Il ne produit, au plus, que quatre ou cinq feuilles, d'une odeur forte & peu agréable. Sa racine, broïée, & prise en infusion, arrête le cours de ventre par une purgation douce.

Cayapia. Depuis peu, observe l'Auteur Portugais, on a découvert une herbe nommée *Cayapia*, remede d'une vertu presqu'unique contre toute sorte de venins, surtout celui des Serpens, ce qui lui a fait donner le nom d'Herbe aux Serpens. C'est à la racine, ou plutôt à un nœud qui la divise, qu'on attribue

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

cette qualité. On broie ce nœud, qu'on avalle dans de l'eau. Il est spécifique aussi, pour la blessure des fleches empoisonnées. Les feuilles répandent une odeur, qui ressemble à celle du Figuier.

Tiroqui.

Le *Tyroqui*, ou *Tareroqui*, est une Plante qui a les feuilles du Sain-foin, & la racine divisée en plusieurs lobes, avec des rameaux tendres, & les fleurs roussâtres, sortant de l'extrêmité des tiges. Elle croît partout en abondance. On la voit jaunir presqu'aussi-tôt qu'elle est coupée, & par degrés elle prend un peu de blancheur. Sa principale vertu est contre la dyssenterie. Les Brasiliens se font souffler la fumée de cette herbe, dans toutes leurs maladies. On la regarde aussi comme un excellent remede contre les vers, mal commun de cette Région. Elle se flétrit, après le coucher du Soleil : & la lumiere du jour lui rend toute sa vigueur.

Embeguaca.

On admire les racines de l'*Embeguaca*, qui sont quelquefois au nombre de trente, & longues de plusieurs coudées. L'écorce en est si dure, que les Brasiliens en font des cordes, qui se fortifient dans l'eau. Leur fumée, sur des charbons ardens, ar-

rête le flux de sang, surtout dans les Femmes.

Caobetinga est le nom d'une petite herbe, qui jette peu de feuilles, & de sa racine même; blanchâtres par le bas, vertes par le haut. Elle porte une petite fleur, semblable à celle de l'Aveline: ses feuilles & les racines, broïées ensemble, raffermissent les chairs des blessures. Les feuilles entieres, appliquées sur une plaie, s'y attachent jusqu'à la guérison. Caobetinga.

L'Herbe, nommée *Cobaura*, ne demande que d'être réduite en cendre, & jettée sur les blessures les plus invétérées, pour en chasser la pourriture, & faire croître une nouvelle peau. Vertes même, les feuilles broïées sont excellentes pour les maladies cutanées. Cobaura.

Le *Guaraquimyia* ressemble au Myrthe de Portugal. Entre plusieurs vertus, il a celle de chasser les vers du corps, sans autre préparation que de choisir les meilleures feuilles pour les avaller. Guaraquimyia.

Le *Camara-Catimba* porte une très belle fleur, qui jette une odeur de musc, & qui ressemble à celle de la Giroflée. L'eau dans laquelle on la fait bouillir est un remede d'égale ver- Camara-Catimba.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

tu pour les ulceres, les pustules & les plaies récentes.

Aipo, ou Persil du Bresil.

L'*Aïpo* est un Persil, qu'on croit le même que celui de Portugal, ou qui a du moins les mêmes vertus. Il ne se trouve que dans les Provinces maritimes du Bresil, & proche de la Mer, surtout dans la Capitainie de Saint Vincent & de Rio Janeiro. Cependant il est plus âcre que les Persils d'Europe; ce qui ne peut être attribué qu'au voisinage de la Mer.

La Mauve du Païs, qu'on y représente très commune, porte des fleurs d'un très beau rouge, qu'on prendroit pour des Roses.

Caraguata.

Le *Caraguata* est une sorte de Chardon, qui porte un fruit jaune. Ce fruit, cru, blesse par ses pointes, lorsqu'il est de la longueur d'un doigt; mais rôti, ou bouilli, il n'a point de mauvaise qualité. Cependant on assure qu'il fait avorter les Femmes. On en distingue une autre espece, dont le fruit ressemble à l'Anana, avec cette extrême différence, que rien n'est plus insipide. Ses feuilles, rouies & battues, donnent une espece de lin, fort tenace, dont les Brasiliens font des filets pour la pêche.

Timbo.

Le *Timbo* est une Plante admira-

ble, qui s'éleve, comme une corde, jusqu'à la cime des plus grands arbres, & qui les embrasse comme le Lierre. Quoiqu'elle égale quelquefois la cuisse en grosseur, elle est tout-à-la-fois si souple & si forte, que dans quelque sens qu'elle soit pliée, elle ne se rompt jamais. Son écorce est un poison mortel, que les Indiens emploient à la pêche. Ils ne font que la jetter dans l'eau, où son venin se répand de toutes parts & fait bien-tôt mourir les Poissons.

Simples, Fleurs & Cannes.

On trouve ici quantité d'excellens Simples, qui font toute la Médecine des Habitans, & surtout un grand nombre d'herbes odoriférantes. La Menthe est fort commune dans la Province de Piratiningue. L'Origan & d'autres Plantes de cette nature croissent à chaque pas, mais leur odeur est moins agréable qu'en Espagne; ce qui vient apparemment de l'humidité du terrein, ou peut-être de l'excessive chaleur du Soleil. Les fleurs sont d'une grande variété au Bresil; mais on ne parle point de leur beauté avec admiration. Les Cannes & les Roseaux n'y sont pas moins variés. On nomme particulierement la *Tucuara*, qui est de la grosseur de la cuisse. D'autres croiss-

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

sent en hauteur, surtout dans les Bois, où l'humidité les nourrissant, ils s'élevent au-dessus des plus grands arbres. On en voit des Cantons entiers. Mais la préférence des Brasiliens est pour les Roseaux médiocres, parcequ'ils en font leurs fleches. Il n'y a point de Païs, où les différentes especes de racines comestibles & de légumes soient en plus grand nombre. Les Féves y sont plus saines qu'en Portugal. On y trouve plusieurs especes de Pois, dont Laet donne la description. Une des plus curieuses a la cosse longue de dix pouces, & large de deux. La peau cartilagineuse qui la couvre est bordée de quatre nerfs, qui s'étendent d'un bout de la longueur à l'autre. Le dedans est brun, & le dehors d'un cendré blanchâtre. Les Pois, qui sont au nombre de dix, ont un pouce de long, sur un demi pouce de large, & sont séparés par une membrane fort mince. Leur couleur est un beau rouge, qui ne cede rien à l'écarlate.

Racines & Légumes.

Thevet décrit une espece de Féve, beaucoup plus grosse & plus longue que les nôtres; mais qui en differe encore plus parcequ'elle est sans nombril. A l'égard des racines & des raves, il s'en trouve communément d'aussi

grosses que les deux poings, & longues de dix-huit ou vingt pouces. Lery observe (11) » qu'en les voïant hors de » terre, on les croit toutes d'une même espece; mais qu'en cuisant, les » unes deviennent violettes, les autres jaunes, & d'autres blanchâtres. Comme il n'en a vû, dit-il, que de ces trois couleurs, il croit qu'elles peuvent se réduire à trois especes. Cuites sous la cendre, elles lui parurent d'aussi bon goût que nos meilleures Poires; surtout celles qui jaunissent, & qui loin d'être amollies par le feu se conservent aussi fermes que la Poire de coing. Leurs feuilles traînent à terre, comme le Lierre terrestre, & ressemblent à celles du Concombre, sans être si vertes (12).

Manobi, fruit curieux.

L'Auteur Portugais ne parle point d'un fruit terrestre, dont Lery donne la Description, & que Laet trouva si curieux, qu'aïant eu l'occasion de s'en procurer, il se fit un devoir d'en pu-

(11) *Ubi sup.* p. 224.

(12) Il compare leur couleur à celle de la vigne blanche. Au reste, ajoute-t-il, parcequ'elles ne portent point de graines, les Femmes sauvages, soigneuses au possible de les multiplier, ne font autre chose sinon (œuvre merveilleuse en l'agriculture) d'en couper par petites pieces; & semant cela par les champs, elles ont au bout de quelque tems autant de grosses racines, qu'elles ont semé de petits morceaux. *Ibid.*

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le Hay.

blier la représentation gravée (13). Les Brasiliens le nomment *Manobi*. C'est une espece de Noisettes, qui croissent en terre, liées l'une à l'autre par de petits filamens, & dont la couleur est grisâtre. Elles ont la grosseur & le goût des Noisettes franches. Leur coque n'est pas plus dure que la cosse d'un Pois. Lery aïant dû les trouver fort bonnes, puisqu'il se vante d'en avoir mangé beaucoup, on a peine à concevoir pourquoi il n'observa point si le Manobi a des feuilles & des graines (14). La figure de chaque fruit, telle que Laet la donne, ressemble moins à la Noisette qu'au Gland. Lery nomme les Féves du Bresil, *Commanda-Ouassou*, & les Pois *Commanda-Miri*. On a déja remarqué qu'*Ouassou* signifie gros; & *Miri*, mince ou petit.

Poivre.

Clusius compte jusqu'à douze especes de Poivre Brasilien. Il paroît que Lery n'en vit qu'une, mais il en donne une description curieuse (15), qui

(13) Descript. Ind. Occ. l. 15. cap. 11.

(14) *Ubi sup.* p. 225.

(15) La voici dans ses termes : » Il se trouve au » Bresil quantité de Poi- » vre, non pas long, » comme je l'avois mal » nommé d'abord, mais » cornu. Sa plante pro- » duit des feuilles comme » la Morelle, mais plus » larges & plus longues ; » la tige d'une coudée de » haut, ou plus, verte, » branchue & noueuse ;

differe un peu de celle de l'*Axi*, ou Chille.

Finissons, comme lui, par une observation, qui convient à tous les articles de ce genre : c'est que dans un Recueil de curiosités naturelles, l'Auteur, ou le Voïageur, est toujours fort éloigné d'avoir rapporté tout ce qui peut répondre à son titre. Qui entreprendra, s'écrie Lery dans les termes de David, de représenter toutes les merveilles du Créateur ? Mais il ajoute qu'en général (16), » comme le Bre-

» des fleurs blanches, desquelles sortent des » étuis, comme petits » cornets, premierement » verts, puis après rouges & luisans comme » corail, très acres au » goût, & surmontant » tout poivre, de leur » acrimonie. La graine » au-dedans est blanchâtre, comme aussi quelques cornets demeurent » ainsi & ne rougissent » pas; menue comme petite lentille, & semblablement de très fort » goût, voire si corrosif, » que principalement avant que ce fruit soit » sec, si quelqu'un en » touche, & qu'il mette la » main à son visage, ou » autre partie du corps, » la pustule leve incontinent, comme j'ai vu » par expérience; aussi nos » Marchands s'en servent » seulement à la teinture. Mais quant aux » Sauvages, le pilant & » broïant avec du sel, » lequel, retenant exprès » pour cela de l'eau de » mer dans des fosses, ils » savent bien faire, ils » appellent ce mêlange » *Jonquet*, & en usent » comme nous faisons du » sel sur table : non pas » toutefois ainsi que » nous; car eux, prenant le morceau le premier, & à part, pincent, puis après, avec » les deux doigts, à chaque fois le Jonquet, & » l'avallent pour donner » saveur à ce qu'ils mangent. p. 227.

(16) Pag. 228.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

» ſil n'a point d'Animaux qui ſoient » tout à-fait ſemblables à ceux de » l'Europe, il a ſoigneuſement obſervé » qu'il n'a point d'Arbres, de Plan- » tes, ni de Fruits, qui ne different » des nôtres ; à l'exception néanmoins » du Pourpier, du Baſilic, & de la » Fougere, qui y croiſſent, dit-il, en » quelques endroits avec les mêmes » propriétés & de la même forme «. Mais preſque tout ce qu'on y a tranſporté du Portugal s'y eſt naturaliſé fort heureuſement (17).

Productions naturelles de l'Ile de Maragnan.

LA deſcription, qu'on a donnée de cette Ile, ne permet pas d'oublier les remarques du P. Claude d'Abbeville ſur ſes principales productions, c'eſt-à-dire ſur celles du moins qui ne paroiſſent pas lui être communes avec le Continent du Breſil.

Agoutitreva.

Entre les Arbres, le Pere Claude vante l'*Agoutitreva*, qui dans une extrême grandeur a les feuilles de l'Oranger, mais plus larges ; & le fruit du

(17) *Omnes pene hortenſes herbæ, flores, radiceſque huc tranſlatæ, tantopere adoleverunt, ut domeſticæ jam videri poſſint.* Laet, ubi ſup. c. 15.

Grenadier, mais beaucoup plus gros, avec l'écorce verte.

Araticou.

L'*Araticou*, qui ne differe pas beaucoup du précédent par les feuilles & les fleurs, mais dont le fruit est plus gros encore, de meilleur goût, & d'une admirable odeur.

Caoup.

Le *Caoup* a les feuilles du Pommier, & porte un fruit qu'on prendroit pour l'Orange, à l'odeur comme à la forme, mais qui n'est rempli que de pepins.

Morgoya.

Le *Morgoya* est un arbuste, qui s'éleve beaucoup lorsqu'il trouve quelque Arbre pour appui, & qui porte une des plus agréables fleurs du monde; elle a la forme d'une Etoile, les feuilles dentelées, & sa couleur est un beau pourpre. Le fruit est de la grosseur d'un œuf, mais plus rond, & rempli de graines. Il a la peau verte, mêlée de blanc. Le goût en est fin, lorsqu'il est cuit. Aussi en confit-on beaucoup au Sucre.

Quatre especes singulieres de Palmier.

L'*Ouacouri*, le *Meuruti-uve*, l'*Inaïa*, & le *Carana-uve*, sont quatre especes de Palmiers, dont le premier est le vrai Palmier des Indes; le second porte un fruit rougeâtre de la grosseur d'un œuf, marqueté de noir, qui contient une sorte de Noix rouge, de très bon goût; le troisieme porte ses fruits en grappes,

qui en contiennent quelquefois trois cens, de la grosseur d'une Olive ; le quatrieme n'est remarquable que par ses feuilles, dont la forme est celle d'un Eventail. Son fruit est une espece de petite prune, semblable à celle de Damas.

Le Pere Claude nomme vingt autres Arbres, dont les fruits ressemblent à la Prune.

Le Pacoury. Le *Pacoury*, gros & grand Arbre, a les feuiles du Pommier & la fleur blanche. Il porte un fruit de la grosseur des deux poings, célebre par sa bonté lorsqu'il est confit au Sucre.

Amijou. L'*Amijou* a les feuilles du Poirier, mais plus longues, & porte un fruit rond qui a le goût de la Pêche. C'est le seul exemple d'une sorte de Pêche, naturelle au Païs, dans l'Amérique méridionale.

Arasa. L'*Arasa* porte une petite Pomme, que le Pere Claude met au premier rang entre les meilleurs fruits, lorsqu'elle est dans sa parfaite maturité.

On passe sur quantité d'autres Arbres, que leur Description fait juger les mêmes que ceux du Bresil, quoiqu'ils portent ici des noms différens.

Karouata. Entre les Plantes, le *Karouata*, qui est une des plus estimées, porte, en-

tre des feuilles longues d'une aune, & larges de deux pouces, une tige, d'où sortent, à deux palmes de terre, plus de cinquante fruits de la longueur du doigt, rouges dedans & dehors, & du plus excellent goût. Laet, qui en parle (18), assure qu'il s'en trouve aussi dans l'Ile de Tabago, & qu'il s'en étoit procuré. Il en donne même la figure avec celle des fruits. Les Hollandois leur donnent, dit-il, le nom de *Slyptongen*, & les François celui de *Cypreceville.* Ils sont remplis d'une matiere spongieuse, & de plusieurs petites graines. Il ajoute que le Suc en est extrêmement agréable; mais que si l'on en mange beaucoup, ils tirent du sang de la langue & des gencives, ce qui les a fait nommer Slyptongen par les Hollandois. Enfin il leur attribue des propriétés utiles contre le Scorbut.

Le *Yaramacaru* est une Plante admirable, & presque monstrueuse, qui s'éleve de dix ou douze palmes, de la grosseur de la cuisse, & qui jette trois ou quatre rameaux de la même taille, mais si tendres, qu'avec un fer tant soit peu tranchant, on en peut couper plusieurs d'un seul coup. L'écorce en est verte, & la moelle fort blanche, Yaramacaru.

(18) *Ubi suprà*, l. 16. cap. 13.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Elle ne produit aucune sorte de feuilles; mais entre des épines de la longueur du doigt elle porte une fleur bleue à laquelle succede un fruit de la grosseur du poing, d'un fort beau rouge en dehors, blanchâtre en dedans, rempli de petites graines d'un très agréable goût, qui ne differe point de celui des Fraises d'Europe.

OISEAUX DE L'ILE DE MARAGNAN.

Ouyra, prodigieux Oiseau de proie.

Entre les Oiseaux, l'*Ouyra* (19), qui est commun dans l'Ile de Maragnan, est presque deux fois plus gros que l'Aigle. Son plumage, qu'on vante beaucoup, le rend fort différent du Condor; mais il lui ressemble par la force & la férocité. Il enleve une Brebis & la déchire; il attaque même les Hommes & les Cerfs. Laet croit avoir vu une plume de ses aîles, qui avoit, dit-il, plus d'une aune de long, agréablement marquetée de taches rondes, comme celles des Pintades (20). L'*Ouyra* n'est pas moins distingué par la force de son bec, & par celle de ses serres, dont les ongles sont extrêmement aigus. On fait observer que tous les Oiseaux de proie de cette Ile, ont le plumage d'une singuliere beauté.

(19) Ouyra signifie Oiseau dans la langue du Païs: ainsi l'Animal qu'on décrit le porte par excellence.

(20) *Ubi sup*, L. 16. c. 13.

Le *Salian* eſt un Oiſeau de la groſſeur d'un Coq-d'Inde, qui a le bec & les jambes de la Cicogne, & qui ne ſe ſert pas mieux de ſes aîles que l'Autruche; mais il eſt ſi prompt à la courſe, qu'il échappe aux Chiens de chaſſe, & qu'on ne le prend gueres qu'à l'aide d'un piége.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le Salian.

L'*Arou-mara* eſt une eſpece de Pigeon, du moins par la grandeur & la forme. L'élégance & la variété de ſon plumage en font un Oiſeau digne d'admiration.

L'Arou mara

L'*Ourou* en eſt un de la grandeur d'une Perdrix, qui a la tête ornée d'une crête, comme nos Coqs de baſſecour. Son plumage eſt un charmant mêlange de rouge, de noir & de blanc.

L'Ourou.

Les Roſſignols ſont non-ſeulement fort communs dans l'Ile de Maragnan; mais on en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui ont auſſi le plumage fort varié.

Roſſignols de Maragnan.

Dans cette Ile, la ſaiſon des pluies forme un grand nombre d'étangs, où l'on remarque que ſans communication avec d'autres eaux, il naît quantité de petits Poiſſons, que les Inſulaires enlevent avidement. Il n'en reſte aucun dans la belle ſaiſon, & l'on conçoit que la chaleur qui ſéche les terres ne

Phenomene merveilleux.

manque pas de les détruire : cependant il en renaît tous les ans avec la même abondance : Phenomene que le P. Claude fait regarder comme un miracle annuel de la Nature.

§. V I.

Insectes & Plantes de Surinam.

ON a reservé, pour la derniere partie de cet Article, un court extrait du Recueil des Insectes de Surinam, dessinés avec une élégance extraordinaire, par une jeune Allemande (21), qui fit exprès, en 1699, le Voïage de cette Colonie Hollandoise, & publiés (22), en soixante-douze planches, dont on ne trouve plus d'Exemplaires que dans les Cabinets des Curieux.

Le *Kaberlaque*, qui tient le premier rang, dans cette précieuse Collection, est un Insecte qui ronge les étoffes & les laines, & qui ne s'attache pas moins à toutes sortes d'alimens. Il aime particulierement l'Anana. Ce petit Animal jette sa semence en monceau, & l'enveloppe d'une taie fine, comme font quelques-unes de nos

(21) Marie Sibille Merian, de Francfort sur le Mein.
(22) En 1726, à la Haie, chez Pierre Gosse.

Araignées,

Araignées. Lorſque leurs œufs ſont parvenus à leur maturité, les jeunes rongent eux-mêmes cette eſpece de coque, ſortent avec une extrême précipitation, & n'étant pas plus gros que des Fourmis, ils entrent facilement par les fentes & les ſerrures, dans les coffres & les armoires, où ils détruiſent tout. Ils deviennent enfin de la grandeur repréſentée dans la figure, & leur couleur eſt un brun griſâtre. Alors leur peau ſe fendant ſur le dos, il en ſort un Kaberlaque, aîlé, mol & blanc, & la dépouille reſte vuide.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

De l'autre côté du fruit, on voit une autre eſpece de Kaberlaque, qui portes ſes œufs ſous le ventre, dans un petit ſac brun; mais ſi l'on touche l'Animal, il quitte ce ſac, pour ſe ſauver avec plus de légereté. Les transformations des Petits, qui en ſortent, ne ſont pas différentes de celles des autres.

Mademoiſelle Merian trouva, ſur l'Anana, une chenille curieuſe, qui ſe change en feve au bout de dix jours, & huit jours après en beau Papillon, dont elle donne la figure. Elle trouva, ſur la couronne du même Fruit, un petit ver rouge, qui file un cocon fort mince, dans lequel eſt enveloppée une petite feve. C'eſt le même ver qui man-

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

ge, qui digere la Cochenille, & qui se trouve tous les jours dans celle qu'on transporte en Europe.

Uyl, ou Papillon nocturne.

Sur un petit fruit, qui se nomme *Zursack* (23) à Surinam, jaune au dehors, rempli de pepins noirs dont la moelle est blanche, & qui croît sur une Plante rameuse, on trouve une belle chenille verte, qui se transforme en féve brune d'où sort un Papillon noir & blanc, auquel on donne le nom de Papillon Nocturne (24). Les Papillons de cette espece ont une double trompe, qu'ils disposent tellement pour sucer le miel des fleurs, qu'elle ne paroît qu'un seul tuïau. Après avoir tiré leur nourriture, ils replient cette trompe, & la cachent sous les poils de leur tête, de maniere qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit, sont vigoureux, & vivent longtems. Lorsqu'on les examine avec le microscope, la poussiere fine, qui couvre leurs aîles, y forme des plumes, comme celle d'une Poule tigrée. Le

(23) On trouve plusieurs sortes de Zursack sous le nom d'*Annona*, dans le *Prodromus Paradisi Batavi*, & dans l'*Hortus Malabaricus*. Les Hollandois en cultivent de trois sortes à Amsterdam, dans leur Jardin de Plantes.

(24) Les Hollandois lui donnent celui d'*Uyl*, qui signifie Hibou. C'est le *Phalæna* des Grecs & des Latins.

corps eſt velu comme celui d'un Ours. Ils ont du poil juſques ſous les yeux. La trompe reſſemble à la gorge d'un Canard, ou d'une Oie, les piés & les cornes ſont d'une grande beauté.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

La Plante du Manioc, de la racine duquel on fait l'eſpece de pain qui ſe nomme Caſſave, nourrit ſur ſes feuilles une chenille brune, qui, ſe changeant en feve, devient un Papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs, où l'on cultive cette Plante, en ſont ordinairement remplis. On y trouve auſſi un Papillon nocturne, qui fait beaucoup de ravages, & qui eſt admirablement tacheté de noir, de blanc, & d'Orangé. Un Serpent, tacheté des mêmes couleurs, s'entortille ſouvent autour de la tige des mêmes Plantes.

Chenilles du Maccai.

Sur le Chardon, qui ſe nomme *Maccai*, dont les Hommes & les Animaux mangent le fruit, qui eſt jaune & rouge, il ſe forme une Chenille, qui devient un beau Papillon nocturne. La même Plante eſt le ſiége d'une autre eſpece de Chenilles, qui méritent de l'admiration. Elles s'aſſemblent en grand nombre; & s'attachant tête à queue, elles forment ainſi un grand cercle. Si l'on rompt le cercle, en en arrachant quelques-unes, elles

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

ſe réuniſſent auſſi-tôt. Les Papillons qui en ſortent ſont auſſi nocturnes. En conſiderant ces deux eſpeces avec le Microcoſpe, leur peau paroît reſſembler à celle d'un Ours de Hongrie. Autant que leur figure étoit charmante, autant elle devient hideuſe. Tous leurs poils paroiſſent des épis d'Orge. Mademoiſelle Merian obſerva que tous les Papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des plumes, & que tous les Papillons tranſparens ont des écailles.

Obſervation curieuſe ſur les Papillons

Les Ceriſes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas comparables aux nôtres pour le goût ; mais leurs fleurs, qui ſont blanches & rouges, nourriſſent deux Chenilles jaunes. L'une, dont Mademoiſelle Merian vit la transformation, s'étant changée en Féve verte, devint un grand & beau Papillon.

Chenilles de Jaſmin des Indes, & beauté du Papillon.

Le Jaſmin des Indes (25) nourrit de ſes feuilles une Chenille couronnée, qui devient un beau Papillon ondé. Il a ſix taches blanches au dehors, bien

(25) Cet arbre eſt le même que celui qu'on nomme *Quauthlepatli* au Mexique. Hernandez le décrit (Hiſt. Mexic cap. 33.) ſous ce nom & ſous celui d'*Arbor ignea*. Dans l'*Hortus Amſtelodamenſis* il eſt nommé *Apocynum Americanum fruteſcens, longiſſimo folio, albo, odorato.*

rangées sur ses deux aîles, qui sont rouges & noires par dessous. Cet Insecte examiné, avec le Microscope, est d'une si grande beauté, qu'il parut impossible à l'Auteur d'en donner une Description complette.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Cotonier de Surinam.

Le Cotonier de Surinam croît si vîte, que six mois après avoir été semé, c'est un Arbre de la grandeur du Coignassier d'Europe. Ses feuilles vertes sont un excellent vulnéraire. Il porte deux sortes de fleurs (26); les unes rouges, les autres d'un jaune de soufre. Les premieres ne donnent aucun fruit, mais le coton vient des jaunes. A la fleur succede un bouton, qui grossit, & qui étant de couleur brune dans sa maturité, se fend & montre ce qu'il renferme : c'est un coton d'un beau blanc, composé de trois parties, dont chacune contient une semence noire, à laquelle il est attaché. On le file, pour en faire de la toile. Cet Arbre nourrit deux sortes de Chenilles; l'une noire, d'où sort néanmoins un Papillon de la couleur du coton; l'autre

Ses Chenilles

(26) Herman est le premier qui ait observé (dans son *Hortus Lugdunensis*) que le Cottonier portoit deux sortes de fleurs; ce qui l'en a fait parler comme de deux arbres differens, & Tournefort l'a suivi dans ses Instructions de Botanique : mais l'autorité de Mlle Merian prouve que c'est le même arbre, qui porte deux sortes de fleurs.

blanchâtre, qui forme un Papillon nocturne, couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux Serpens marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes. Sous ses aîles, on voit de petites pustules, dont les couleurs sont admirables : ce sont de petites touffes de plumes rouges, bleues, dorées & argentées. Les extrêmités des aîles s'élevent vers la queue, comme d'autres petites houpes de belles plumes ; ses cornes paroissent deux petits Serpens noirs.

Arbre nommé Palissade.

Un Arbre de Surinam, qui se nomme *Palissade* (*Palissaden Boon*), & qui sert à la construction des Cabanes Indiennes, porte des fleurs jaunes, si épaisses & si pesantes, que la branche courbée sous leur poids, se releve lorsqu'elles sont tombées. Les gousses, qui contiennent la semence, forment comme un balet de Bouleau, & servent effectivement à balaïer. Elles sont remplies d'une graine, qui ressemble au Millet pour la figure & la grosseur. C'est sur cet Arbre, qu'on voit trois fois l'année une espece de Chenilles jaunes, raïées de noir, & comme armées de six pointes. Lorsqu'elles sont parvenues au tiers de leur grandeur

naturelle, elles quittent leur premiere peau, pour en prendre une de couleur d'Orange, avec une tache noire & ronde sur chaque division. Ce changement n'empêche point qu'elles ne gardent leurs pointes : mais quelques jours après, elles prennent encore une nouvelle peau ; & leurs pointes disparoissant alors, elles se transforment en Féves, qui deviennent de beaux Papillons nocturnes.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Sur la Banane, qui tient lieu de Pomme aux Indiens, on trouve une Chenille d'un verd clair, qui produit un très beau Papillon, & qui ne se transforme en Féves, qu'après avoir changé de peau.

Prunier de Surinam.

Le Prunier de Surinam devient aussi haut que le Noïer l'est ordinairement en Europe, & d'une épaisseur proportionnée. Ses feuilles & ses fleurs ressemblent beaucoup à celles du Sureau. Le fruit pend en grappes. On observe, comme un effet assez singulier, qu'il excite une sueur, dont la couleur tire sur le roux, qui est aussi la sienne. Cependant les Chenilles qu'on y trouve sont vertes. Elles sont d'ailleurs tout hérissées de pointes, fort paresseuses & si voraces, qu'elles mangent sans cesse. Il en sort des Papillons bleus.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Chenille du Melon d'eau.

Le Melon d'eau, dont la chair est brillante comme le Sucre, à Surinam, & fond dans la bouche, en y répandant un jus agréable & sain, est la résidence d'une grosse Chenille quarrée, bleue devant & derriere, & verte au milieu. Ses pattes sont couvertes d'une peau gluante, comme celles du Limaçon. Mademoiselle Merian en attendoit quelque chose d'extraordinaire; mais son espérance fut trompée. Il en sortit un laid Papillon nocturne. Elle a vu souvent, dit-elle, les plus belles Chenilles se transformer en de très laids Papillons, tandis qu'elle voïoit sortir un Papillon admirable de la plus laide Chenille.

Pomme & Chenille du Caschou.

L'Arbre nommé Caschou (27) produit une Pomme de même nom. On en distingue deux sortes; l'une dont la fleur est blanche & le fruit jaune; l'autre, dont les fleurs & les fruits sont rouges: mais leurs feuilles sont vertes & se ressemblent. Les Pommes, quoiqu'aigres & astringentes, ne sont pas mauvaises à cuire. On en tire, dans quelques Cantons de l'Amérique, une liqueur dont le moindre excès

(27) C'est apparemment celui qu'on nomme ailleurs *Acajou*, & qu'Herman appelle *Anacardium occidentale*.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

enivre. Une excreſcence, qu'elles ont en forme de rognon, eſt proprement ce que l'on nomme Caſchou ; elle eſt d'une acreté ſi mordante, qu'elle peut ſervir de cautere : cependant on l'emploie, grillée, contre la dyſſenterie, & pour extirper les vers du corps humain. Elle a le goût des Châtaignes. Les fleurs croiſſent, comme une couronne, autour des branches. De deux ſortes de Chenilles qui ſe nourriſſent des feuilles de cet Arbre, Mademoiſelle Merian vit un beau Papillon tranſparent, & un Papillon nocturne, couleur de bois.

Chenilles guerrieres des Limoniers.

Rien n'eſt ſi curieux que les Chenilles brunes à taches blanches, qui ſe trouvent ſur les Limoniers de Surinam. Ces arbres croiſſent dans les Forêts, de la hauteur d'un grand Pommier, & donnent quantité de petits Limons, qui ſe mangent avec toutes ſortes de mets. Les feuilles n'ont, en grandeur, que la moitié de celles des Citroniers ordinaires ; & les fleurs, petites à proportion, rendent une huile précieuſe. Mais on voit, avec étonnement, les Chenilles brunes & blanches, qui s'attachent par monceaux ſur les feuilles, pouſſer de leur tête deux cornes jaunes, dont elles ſe défendent, & dont

INSECTES DE PLANTES DE SURINAM.

elles attaquent même ce qui les offenſe. Après s'être transformées en Féves brunes, elles deviennent des Papillons noirâtres, tachetés de blanc & de rouge.

De petits Inſectes blancs, qui ſe trouvent auſſi en grand nombre ſur les Limoniers, ſe transforment en Eſcarbots, blancs ou noirs.

Guaiave. Animaux qui ſe trouvent ſur cette Plante.

La Plante de la Guaiave eſt un receptacle commun pour les Chenilles, les Araignées, les Fourmis, & pour une eſpece de petits Oiſeaux que les Hollandois ont nommés *Colobritgens*. Autrefois ces Oiſeaux ſervoient de nourriture aux Prêtres du Païs, qui n'avoient pas même la liberté de manger autre choſe. La deſcription qu'on en donne ne paroît convenir qu'au Colibri. » Ils pondent quatre œufs, com-
» me les autres Oiſeaux, & les cou-
» vent; ils volent avec rapidité; ils
» ſucent le miel des fleurs, en éten-
» dant leurs aîles deſſus; ils s'arrêtent
» dans l'air, ſans le moindre mouve-
» ment; ils ſont ornés de plus belles
» couleurs que les Paons.

Araignées monſtrueuſes, & leur nourriture.

Mademoiſelle Merian trouva, ſur la Guaiave, pluſieurs groſſes Araignées noires, qui avoient leur domicile dans les cocons de Chenilles. Elles ſont cou-

vertes de poil. Elles sont armées de dents aigües, dont la morsure est accompagnée d'une certaine humidité qui la rend fort dangereuse. Elles surprennent les Colobritgens dans leurs nids, les tuent & sucent leur sang. Elles se nourrissent de Fourmis, qu'elles attrapent facilement sur les arbres, parcequ'aïant huit yeux, dont deux regardent en bas, deux en haut, deux d'un côté & deux de l'autre, il est impossible aux Fourmis de les éviter. Elles changent de peau, comme les Chenilles : cependant Mademoiselle Merian n'en vit point d'aîlées. Une autre espece d'Araignées, plus petites, portent leurs œufs sous le ventre, dans une espece de croute où elles font leurs Petits. Elles ont aussi huit yeux, mais placés avec moins d'ordre que ceux des grosses.

Fourmis de Surinam, & leurs admirables propriétés.

Il se trouve, à Surinam, des Fourmis aîlées d'une grandeur extraordinaire, qui peuvent, dans une seule nuit, dépouiller les arbres de toutes leurs feuilles. Elles sont armées de dents courtes, qui coupent l'une sur l'autre, comme des ciseaux, & dont elles se servent pour couper les feuilles, qu'elles font ainsi tomber à terre. Alors des Légions d'autres Fourmis se jettent sur

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

ces feuilles, & les emportent dans leurs nids, non pour leur nourriture, mais pour celle de leurs Jeunes, qui ne sont que de petits Vers; car les Fourmis aîlées jettent leur semence, comme les Moucherons. Il en sort une espece de Vers, ou de Mouches, dont on distingue deux sortes: les unes s'enveloppent d'un cocon; & les autres, en plus grand nombre, se changent en petites Féves. Quelques Ignorans, observe l'Auteur, nomment ces petites Féves des œufs de Fourmis; mais ils se trompent: les œufs sont beaucoup plus petits. On nourrit à Surinam, les Poules, de Féves, dont elles s'engraissent plus que de l'Orge ou de l'Avoine. Les Fourmis sortent de ces Féves; elles changent de peau; il leur croît des aîles; & c'est de ces mêmes Fourmis, que viennent les œufs d'où sortent les vers qu'elles nourrissent avec tant de soin Dans une Région si chaude, elles ne sont pas obligées de faire des provisions pour l'Hiver: mais elles font, dans la terre, des Caves qui ont quelquefois plus de huit piés de haut, & que l'art humain ne feroit pas mieux. Lorsqu'elles veulent aller dans quelque lieu, vers lequel il ne se trouve point de passage, elles savent se faire

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

des Ponts ; la premiere ſe met, au bord, ſur un petit morceau de bois, qu'elle tient ſerré de ſes dents ; une ſeconde s'attache à la premiere, une troiſieme à la ſeconde, une quatrieme à la troiſieme, & ſucceſſivement. Dans cette ſituation, elles ſe laiſſent emporter au vent, juſqu'à ce que la derniere ſoit pouſſée de l'autre côté, où elle trouve auſſi le moïen de s'attacher. Alors cette chaîne ſert de Pont à toutes les autres. Ces Fourmis ſont toujours en guerre avec les Araignées & tous les Inſectes du Païs. Elles ſortent de leurs Cavernes une fois tous les ans, en eſſains innombrables, qui s'introduiſent dans les édifices, en parcourent toutes les Chambres, tuent tous les autres Inſectes, & les ſucent. Lorſqu'elles ſurprennent une groſſe Araignée, elles ſe jettent deſſus en ſi grand nombre, qu'elles la dévorent en un inſtant. Les Habitans mêmes d'une Maiſon ſe voient forcés de prendre la fuite, ſans autre motif apparemment que l'incommodité, car on ne dit point qu'elles attaquent les Hommes. Après avoir nettoïé un édifice, elles viſitent de même tous les autres, & ſe retirent enſuite dans leurs Cavernes.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Chenilles de la Guaiave.

Les Chenilles des Guaiaves ſont de différentes couleurs. Mademoiſelle Merian en trouva une, qui étoit blanche, raïée de noir, & qui avoit, de chaque côté, cinquante grains d'une ſorte de Corail rouge & brillant. Elle ne remarqua point que ce fût des yeux, quoique M. Leeuwenhoek en paroiſſe perſuadé dans ſa Lettre 146. Cette Chenille, aïant filé fort vîte un gros cocon, qu'elle pendit à une branche, fut changée en Féve, de laquelle il ſortit un Papillon nocturne, raïé de noir & de blanc. Des Féves d'une Chenille verte, il ſortit des Papillons tranſparens, tachetés de noir. D'autres Chenilles de la même Plante produiſirent, par une métamorphoſe extraordinaire, des mites blanches, qui dans l'eſpace de dix jours ſe changerent en belles Mouches vertes.

Arbre qui donne la Gomme gutte.

Dans une Plantation de M. de Sommelſdyck, nommée *la Providence*, Mademoiſelle Merian trouva un Arbre de Gomme gutte, qui reſſembloit aux Bouleaux d'Europe, & d'où l'on fait découler la gomme par des inciſions dans l'écorce. Une grande Chenille, raïée de verd & de noir, qu'elle prit ſur une branche, produiſit un des plus beaux Papillons qu'elle eut jamais vus,

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Avant que la Chenille se fut transformée en Féve, le verd s'étoit changé en rouge, aussi-tôt qu'elle eut acquis sa juste grandeur.

Nid curieux d'une Chenille.

Une Chenille verte, trouvée sur le Marquias, Plante qui monte comme la Campanelle, dont le fruit est jaune, & dont les fleurs sont celles qu'on a nommées fleurs de la Passion, s'étoit fait, dans une fleur même, un petit domicile fort curieux, composé de plusieurs petits tuïaux rassemblés sur de petits morceaux de bois creux. L'Insecte, parcourant cette petite Cabane, qui étoit divisée en plusieurs petits compartimens, regardoit ce qui se passoit dehors, tantôt par un de ses tuïaux, & tantôt par un autre. Après s'être changé en Féve, il se transforme en un petit Animal aîlé, tacheté de rouge & de brun: d'une autre Chenille, il sortit un petit Papillon; & d'une autre encore, une Mouche tachetée, qui avoit les pattes très fendues, & très délicates.

On trouve sur la feuille d'un Lis rouge, qui croît sans culture, une Chenille couverte de poils aussi durs que le fer. Elle a la tête & les pattes rouges, le corps marqueté de taches bleues, environnées d'un cercle jaune; & les

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

feuilles vertes du Lis font sa nourriture. Le cocon qu'elle se file est de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme, & se change en Féve brune, d'où il sort un beau Papillon nocturne, qui a le dessus des aîles, d'un brun clair, & le dessous couleur d'Orange, avec un mélange de taches noires. Une autre, trouvée dans des herbes, près du même Lis, étoit rouge, raïée de verd & de blanc; & d'elle, sortit une Mouche blanche & noire.

La Baccove, espece de Banane, dont la chair est plus tendre que celle des autres, a des Chenilles dont le dos est armé de quatre pointes. Leur tête paroît ceinte d'une couronne. Elles se transforment en Féves, couleur de bois, qui ont sur chaque face deux taches argentées. Il en sort de très beaux Papillons, dont les deux aîles supérieures sont, en dessous, de couleur d'ocre clair, & les deux autres d'un beau bleu. Le dessus est raïé de jaune, de brun, de blanc & de noir. On le nomme, en Hollandois, *le petit Atlas*.

Sous la racine d'un Chardon épineux, qui croît dans les Campagnes de Surinam, & qui porte une fleur jaune, Mademoiselle Merian trouva de petits Vers, couleur d'Orange, dont la tête

& la queue étoient noires, & qui se nourrissoient de cette racine. Peu à peu ils se transformerent en Escarbots, tachetés de jaune. Dans le même mois, qui étoit celui de Mars, Mademoiselle Merian trouva une espece de Vers, renfermés dans du bois pourri, qui se transformerent, aussi peu à peu & visiblement, en Escarbots, mais qui conserverent, sous le ventre, quelque chose du Ver. Elle observa que ce sont les dents de ces Vers, qui, croissant & s'étendant, forment enfin les cornes de l'Escarbot; que les aîles, qui couvrent le corps, sont d'abord de couleur d'ocre, & qu'elles noircissent par degrés. Ces Escarbots pondent: & de leurs œufs naissent les Vers dont ils se forment.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Les Chenilles de la Vanille & celles du Cacaotier sont fort variées. La Vanille en a souvent de brunes, raïées de jaune, qui forment de très beaux Papillons, rouges, bruns, & couleur de Saffran, avec des taches argentées. Celles du Cacaotier sont noires, raïées de rouge, & tachetées de petits points blancs. Il en sort des Papillons nocturnes, blancs, raïés & tachetés de noir.

Pomme de Sodome.

La Pomme, nommée *Pomme de Sodome*, croît sur un Arbre d'une aune &

Insectes et Plantes de Surinam.

demie ou deux aunes de hauteur, plein d'épines, sans en excepter les feuilles, qui sont d'ailleurs fort douces. C'est un fruit fort venimeux. La Chenille qui se trouve sur cette Plante est brune, raïée de rouge, & produit un Papillon nocturne tacheté de brun. On trouve sur la tige, un Ver, couleur d'Orange, dont il sort de belles Sauterelles : Mademoiselle Merian ne donne cette transformation que sur le témoignage d'autrui, parcequ'elle eut le chagrin de voir mourir son Ver, lorsqu'il se fut transformé en Féve brune.

Deux Insectes très rares.

Sur les gros Citroniers des Plaines de Surinam, on trouve un Animal très rare, qui est tout-à-fait différent des Chenilles. Il se nourrit des feuilles de l'Arbre, sur lesquelles il se colle, comme un limaçon, à l'aide de ses pattes, qui sont couvertes d'une peau. Cet Insecte est si venimeux, que les membres qu'il touche se roidissent & s'enflamment. Après avoir changé de peau, il file un cocon, d'où sort un beau Papillon nocturne. On trouve quelquefois, sur le fruit, une sorte d'Escarbot noirâtre, tacheté de rouge & de jaune, dont Mademoiselle Merian ignore l'origine, & qu'elle regarde aussi comme un Insecte fort rare.

L'Arbre qui porte le fruit nommé *Pompelmous*, espece de Pomme, moins douce que l'orange, & moins aigre que le citron, a des chenilles vertes, à têre bleue, & qui ont le corps couvert de longs poils, aussi durs que le fil de fer. Il sort, de leurs féves, de beaux Papillons noirs, verds, bleus & blancs, brillans d'argent & d'or, dont le vol est si prompt & si haut, qu'on ne peut en avoir si l'on ne prend soin d'en élever les Chenilles.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

On admire, dans les Chenilles noires & tachetées de jaune qui se trouvent sur le *Palma Christi*, la propriété qu'elles ont de s'enfermer, comme les Indiens, dans une espece de Hamacks, dont elles ne sortent presque jamais entierement. Lorsqu'elles changent de place, pour chercher leur nourriture, elles portent avec elles, à la maniere des limaçons, ces petites Cabanes, qui sont de feuilles séches: & leur adresse est extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter. Elles se transforment en vilains & farouches Papillons nocturnes.

Rose des Caraïbes.

Une rose, transportée du Païs des Caraïbes à Surinam, où elle se plaît beaucoup, & qui a la singuliere propriété d'être blanche le matin lorf-

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

qu'elle s'ouvre, & rouge l'après-midi, a des Chenilles blanches tachetées de brun, qui produisent deux sortes de Papillons; l'un, noir & jaune; l'autre d'un verd brun par dessous, & tacheté, par dessus, de jaune, de bleu & de rouge.

Le Dormeur.

C'est moins pour les Chenilles du *Slapertjes*, ou *Dormeur*, que pour la singularité de cette Plante, qu'on s'arrête à la décrire. Son nom lui vient de la maniere dont ses feuilles passent la nuit. Après le coucher du Soleil, elles se joignent deux à deux, tellement appliquées l'une sur l'autre, qu'elles paroissent n'en faire qu'une, dans une espece de sommeil. Mademoiselle Merian, qui prit soin de la cultiver, lui reconnut aussi les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige est fort dure, & croît à la hauteur de six piés. Elle porte de petites fleurs jaunes, d'où naissent des cosses longues & étroites, remplies de petites graines. Sa racine est blanche & remplie de fibres. La Chenille du Dormeur est verte, raïée de couleur de rose, armée de deux petites cornes; & ses Papillons sont d'un brun orné de jaune.

Vignes & Raisin.

Les Figues & le Raisin, à Surinam, sont les mêmes qu'en Europe. Le Rai-

ſin rouge, blanc, & bleu, y croît ſi volontiers, qu'un ſep coupé, & mis en terre, y porte, ſix mois après, des raiſins murs; & que ſi l'on en plantoit ainſi tous les mois, on auroit du raiſin toute l'année. Avec un peu d'application à cultiver la vigne, loin qu'il fut néceſſaire de porter du vin dans cette Colonie, elle en pourroit fournir à la Hollande. Les Chenilles des Figuiers changent de couleur, avant leur transformation. De vertes, raïées de jaune, elles deviennent couleur d'orange, avec des raies rouges, la tête & la queue noires. Leur feve eſt couleur de roſe ſéche. Il en ſort un Papillon nocturne, brun, mais de la premiere beauté. Sur la vigne, les Chenilles ſont brunes, agréablement tachetées de blanc; elles rampent fort vîte; mangent beaucoup, & jettent quantité d'excrémens. Leur derniere jointure eſt marquée d'une tache noire, au milieu de laquelle eſt une pellicule blanche comme le cryſtal, qui s'éleve & s'abbaiſſe lorſque l'Inſecte reſpire. Sa transformation en féve ſe fait dans une feuille de vigne, admirablement repliée. Le Papillon eſt nocturne, verd, avec le bout des aîles rouge & bleu.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Propriétés de leurs Chenilles.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Plantes & Chenilles fort singulieres.

Une Plante extraordinaire (28), dont les fleurs ressemblent à celles du Pêcher, par la couleur, & qui porte des fruits verds & ronds, attachés successivement les uns les autres comme des grains de chapelets, au nombre de sept ou huit, nourrit une espece de Chenilles qui n'est pas moins singuliere. Elle est rouge, tachetée de brun: & c'étoit la premiere fois que Mademoiselle Merian en avoit eu de cette couleur: cependant elle en trouva, dans la suite, sur les Palmiers qui portent le Coco. Ces Chenilles filent un sac, jaune, épais & fort, d'une demie aune de long, qui se remplit de Chenilles & de leur dépouille. Mademoiselle Merian en prit un, & l'emporta chez elle, pour examiner cette multitude d'Insectes. Elle observa que le jour ils restoient dans le sac, & qu'ils en sortoient la nuit pour chercher leur nourriture. Les Papillons qu'ils produisirent étoient jaunes, tachetés de brun.

Autres transformations.

Sur une autre Plante, aussi peu connue que celle qui précede, & qui por-

(28) M. Commelin, qui a joint quelques Notes au Recueil de Mademoiselle Merian, remarque ici qu'il n'a vu nulle part cette Plante décrite ni dessinée; & croit pouvoir la nommer *Coronilla Americana arborescens, floribus dilutè rubescentibus*.

re une fleur semblable à celle de la Tubereuse, on trouve, avec de belles Chenilles brunes, tachetées de noir & blanc, de petites Bêtes blanches, qui quittent leur peau, qui la traînent après elles lorsqu'elles l'ont quittée, & qui se nourrissent de certains Poux verds. Elles se font un cocon de cette peau, d'où sortent des mouches couleur de bois. Les Chenilles produisent des Papillons bruns & blancs, qui ont, sur les aîles de derriere, quatre taches couleur d'orange.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

L'Althea, qui se nomme *Okkerum* à Surinam, y devient plus haute qu'un homme, porte deux sortes de fleurs, les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de rose, & donne un fruit que les Indiens mangent. Ses Chenilles produisent des Papillons rougeâtres. On trouve sur ses feuilles une petite Bête blanche, tachetée de noir, qui se change en un petit Animal aîlé, mais qui ne fait que sauter, pour éviter qu'on le touche.

Vigueur & beauté des Chenilles d'une espece de Ricin.

Une espece de *Ricin*, qui croît de la hauteur de huit piés, dont les fleurs sont d'un rouge obscur, les feuilles vertes, & bordées d'une sorte de frange dont chacune est terminée par un petit nœud, nourrit une très curieuse Che-

Insectes et Plantes de Surinam.

nille. Elle eſt vigoureuſe ; & quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excrémens : mais lorſqu'on la touche, elle repouſſe avec force. Après avoir quitté ſa peau perte, elle eſt rouge un jour entier ; & dès le lendemain, elle ſe trouve transformée en une feve couleur de roſe ſéche, à laquelle il reſte une trompe : mais, ce qui eſt plus nouveau, c'eſt que cette féve, qui eſt immobile dans les autres, ſe donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart-d'heure. Enfin, ſix jours après, il en ſort un grand Papillon nocturne, dont le corps eſt orné de ſix taches rondes, couleur d'orange, avec quatre aîles & ſix piés. Il eſt noir, & merveilleuſement tacheté. Sa trompe conſiſte en deux tuïaux, qu'il fait joindre enſemble pour n'en former qu'une, dont il ſuce le miel des fleurs. Enſuite il la roule, & la cache ſi bien ſous ſa tête, entre ſes deux yeux, qu'on ne la découvre preſque point. Il eſt ſi vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs, qu'il pond, ſont blancs & en fort grand nombre.

Arbres aux boîtes de Marmelade.

Comme il ſeroit trop long de ſuivre Mademoiſelle Merian dans toutes ſes deſcriptions, on ne s'attache plus qu'à

qu'à celles qui regardent des Plantes ou des transformations extraordinaires. Sur un arbre, que les Hollandois nomment dans leur langue, l'*Arbre aux boîtes de Marmelade*, parceque son fruit, quoique rude & couvert de poils, renferme une substance moelleuse, du goût des Nefles, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte, on trouve une Chenille noire, dont le corps est tout couvert de pointes, au bout desquelles pend une sorte de petite étoile. Il en sort un Papillon charmant, qui a reçu le nom de *Page de la Reine*. On fait observer que les branches de l'arbre poussent de petites excrescences dures, couvertes de petites cornes rondes, qu'on emploie dans les maladies qui attaquent le poumon.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Papillon nommé Page de la Reine.

On ne peut être sans curiosité, pour la couleur des Chenilles qui se trouvent sur un arbre dont les Indiens tirent leur plus fameuse peinture. C'est le Rocou; grand arbre, qui porte des fleurs d'un rouge clair, comme celles des Pommiers de l'Europe. En tombant, elles font place à des cosses longues & rondes, couvertes de pointes, comme l'écorce de la châtaigne. Ces cosses contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait tremper dans l'eau.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

La teinture s'en détache, & se précipite au fond. On verse doucement l'eau; & prenant la couleur, qui demeure séparée, on la fait sécher. Les Indiens l'emploient à se peindre toutes sortes de figures sur la peau. C'est uniquement de la feuille de l'arbre, que les Chenilles tirent leur nourriture. Elles sont brunes, raïées de jaune, & couvertes de poils rouges. Les feves de transformation sont dures & velues. Les Papillons sont nocturnes, & d'un verd tirant sur le brun.

Fleur ou Crete de Paon, qui fait accoucher les Femmes.

La Plante, qu'on nomme *Fleur* ou *Crete de Paon*, est célebre par la vertu qu'on attribue, à sa graine, de faire accoucher sur-le-champ les Femmes en travail. Mademoiselle Merian assure même que les Indiennes, Esclaves des Hollandois, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour se faire avorter, dans la seule vue de ne pas donner le jour à des Enfans qui ne naîtroient que pour être aussi malheureux qu'elles. La Chenille de cette Plante (29) est verte, la feve bru-

(29) On la trouve dessinée dans l'*Hortus Malabaricus*, & décrite sous le nom de *Tsjetti Mandaru*. Elle a reçu d'autres noms, que M. Commelin a rassemblés dans sa *Flore* du Malabar. M. de Tournefort, aïant jugé qu'elle ne pouvoit être mise dans aucune classe connue, lui en a forgé un nouveau, qui est *Poinciana flore pulcherrimo*.

ne, & le Papillon couleur de cendre.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Retraite des Serpens & des Lezards.

Une espece de Jasmin, d'excellente odeur, qui croît de toutes parts en buisson dans les Campagnes de Surinam, est la retraite ordinaire des Serpens & des Lezards, surtout de l'Iguana. C'est une chose admirable, que la maniere dont ce dernier Reptille s'entortille au pié de cette Plante, cachant sa tête au milieu de tous ses replis. Les Chenilles, qui se nourrissent des feuilles, sont vertes; leur féve est raïée de brun & noir. Leur Papillon, qui est nocturne, a les aîles de dessous jaunes, & tout le reste couleur de cendre.

Tabrouba, & ses effets.

Les Indiens de Surinam ont un fruit verd, nommé *Tabrouba*, qui croît sur un grand arbre de même nom, dont les fleurs sont d'un blanc verdâtre & servent de nourriture aux Singes. La chûte des Fleurs laisse un chapiteau, d'où croît insensiblement le fruit. Il renferme quantité de graines blanches, à-peu-près comme les Figues. On en exprime le suc, qui devient noir lorsqu'il est exposé au Soleil. C'est alors une teinture, dont les Indiens se servent pour se bigarrer diverses parties du corps, & qui ne peut s'effacer qu'au bout de neuf jours.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

En coupant une branche de l'arbre ; ils en font sortir une liqueur lactée, dont ils se frottent la tête. Comme ils vont tête nue, divers petits Insectes volans y jettent leur semence, qui produit de petits Vers fort incommodes, que ce suc tue. La Chenille du Tabrouba est jaune & noire, couverte de crins séparés en petit tas, comme une brosse.

Ver de Palmier, qui se mange.

Le Ver de Palmier, ainsi nommé parcequ'il se nourrit sur cet arbre, croît dans le tronc, dont il mange la moelle. Il n'est pas plus grand, d'abord, que les mites du Fromage ; mais il devient de la longueur du pouce ; & beaucoup plus gros. On le mange grillé ; & Mademoiselle Merian ne condamne point le goût de ceux qui le regardent comme un mets très délicat. Il sort, de ce ver, un Escarbot noir, que les Hollandois nomment, dans leur langue, *Mere des Vers de Palmier*.

Escarbots & Mouches d'especes singulieres.

L'article suivant mérite d'être rapporté dans les termes de l'Auteur. » Sur un Grenadier, raconte Mademoiselle Merian, Arbre qui croît » de tous côtés à Surinam, j'ai trouvé » une espece d'Escarbots, naturellement lents & paresseux, & par con-

„ séquent très faciles à prendre. Ils ont „ par devant, sous la tête, une longue trompe, qu'ils savent appliquer „ sur les fleurs pour en sucer le miel. „ Le 20 Mai, ils se tinrent en repos; „ & leur peau s'étant fendue sur le „ dos, il en sortit des Mouches vertes, & dont les aîles étoient transparentes. On en trouve beaucoup, „ dans ce Païs, dont le vol est si léger, qu'on est long-tems à courir „ pour en prendre une. Cette espece „ de Mouches fait un bourdonnement, „ qui ressemble au son d'une Vielle & „ qui se fait entendre d'assez loin. „ Aussi les Hollandois lui ont-ils donné le nom de *Lierman*, qui signifie „ *Vielleur*. Elles avoient conservé la „ trompe d'Escarbot; leurs pattes, „ leurs yeux, en un mot tout leur „ corps étoit sorti par le dos, lorsqu'elles avoient quitté leur dépouille, „ qu'on auroit prise pour le véritable „ Insecte qu'elle avoit renfermé. Les „ Indiens ont voulu me persuader que „ de ces Mouches provenoient les „ *Lantarendragers*, ou Porte-Lanternes. Ce sont d'autres Mouches du „ Païs, dont j'ai dessiné le Mâle & la „ Femelle, volans & en repos. Leur „ tête, ou pour mieux dire, un long

Porte-Lanternes.

Insectes et Plantes de Surinam.

» capuchon qui la termine, eſt luiſant dans les ténebres : pendant le jour, il eſt tranſparent comme une veſſie, & raïé de rouge & de verd. La lueur, qui en ſort pendant la nuit, reſſemble ſi bien à celle d'une Lanterne, qu'elle ſerviroit à lire aiſément. Je conſerve une de ces Mouches, qui eſt prête à ſe transformer. Toute ſa forme de Mouche lui reſte encore, ſans en excepter les aîles ; mais la veſſie commence à lui croître au bout de la tête. Les Indiens nomment cette Mouche *Mere des Portes-Lanternes*, comme ils nomment l'Eſcarbot la Mere de ces Mouches. J'ai deſſiné un *Vielleur*, qui prend peu à peu la forme d'un Porte-Lanterne. Au reſte, on ne leur donne ces noms que pour diſtinguer leur figure ; car ils rendent tous deux un ſon pareil à celui d'une Vielle, apparemment avec la trompe qui leur eſt commune, & qu'ils ne perdent point dans toutes leurs transformations. Quelques Indiens m'aïant un jour apporté un grand nombre de Porte-Lanternes, je les renfermai daus une Boîte, ignorant alors qu'ils jettoient cette lumiere. La nuit, entendant du

» bruit, je sautai du lit, & je me fis » apporter une chandelle. Bien-tôt, je » trouvai que le bruit venoit de ma » Boîte, & je l'ouvris avec précipi- » tation : mais, effraïée d'en voir sor- » tir une flamme, ou plutôt autant » de flammes qu'il y avoit d'Insectes, » je la laissai tomber d'entre mes » mains. Mais, étant revenue de ma » fraïeur, je n'eus pas de peine à ras- » sembler les Insectes auxquels je ve- » nois de reconnoître une propriété si » singuliere.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Ouike-Bokje.

Des Chenilles blanches, qui ont les pattes noires, & dont le dos est armé de pointes, se nourrissent sur un Arbre nommé *Ouike-Bokje* par les Indiens. Sa fleur a de longues fibres blanches. Les capsules, qui portent la semence, forment une cosse longue & recourbée, qui renferme des Féves noires, couvertes d'une glue blanche, & si agréable qu'on prend plaisir à la sucer. Les Hollandois donnent à cette espece de légume le nom de Féves douces, sans en connoître autrement l'usage. La beauté des Chenilles en avoit fait amasser beaucoup à Mademoiselle Merian; mais elle eut le chagrin de les voir mourir toutes, parceque les feuilles, qu'elle avoit cueillies en même-

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

tems pour les nourrir, se séchent aussi-tôt qu'elles sont séparées de l'Arbre. Une seule, qui s'étoit déja transformée en Féve, devint, quinze jours après, un des plus beaux Papillons du Monde.

Grandeur extraordinaire des Orangers de Surinam.

Surinam n'a point de Chenilles plus grosses & plus grasses, que celles de l'Oranger, qui y croît aussi haut que le plus grand Pommier de l'Europe. Elles sont vertes, avec une raie jaune sur tout le corps; & chaque jointure offre quatre grains d'une espece de Corail orangés, environnés de petits poils forts délicats. Ce cocon, qu'elles se filent, est de couleur d'ocre. Il en sort de beaux Papillons nocturnes, dont chaque aîle est ornée d'une tache, qu'on prendroit pour du Talc. Ils volent avec une extrême vîtesse. Le fil de leur cocon est si fort, que Mademoiselle Merian, persuadée qu'on en pouvoit faire de très bonne soie, en rapporta beaucoup en Hollande, où l'on en prit la même opinion.

Un jour, dit-elle, parcourant un lieu désert, je trouvai, entre plusieurs arbres, une espece de Neflier, auquel les gens du Païs donnent même ce nom, quoique son fruit contienne un corps blanc de la forme d'un cœur, &

couvert de ſemences noires. Il a d'ailleurs ſous lui deux feuilles épaiſſes, couleur de ſang ; & ſous elles, cinq autres feuilles verdâtres ; ce qui forme enſemble un ſpectacle fort agréable. Sur cet Arbre, je trouvai une Chenille jaune, dont le corps étoit raïé, en long, de couleur de roſe. Les pattes étoient de même couleur, la tête brune, & chaque jointure armée de quatre pointes noires. A peine l'eus-je fait porter chez moi, qu'elle ſe tranforma en Féve couleur de bois, claire. Quinze jours après, j'admirai le Papillon qui en ſortit. Il ſembloit être d'argent bruni, au travers duquel brilloient le verd, le bleu & le pourpre : en un mot il étoit d'une beauté, que la plume & le pinceau même ne peuvent repréſenter : chacune de ſes aîles avoit trois taches rondes, d'un jaune orangé, bordées d'un cercle noir ; ce cercle étoit environné d'un autre, qui étoit verd. L'extrêmité des aîles étoit orangée, avec des raies noires & blanches.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Au mois d'Avril, continue Mademoiſelle Merian, je trouvai, contre ma fenêtre, une maſſe de boue, qui avoit la figure d'un œuf. Je l'ouvris. Elle contenoit, dans quatre compar-

Nid des Guapes de Surinam.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

timens, des Vers blancs qui avoient auprès d'eux leur dépouille. J'en dessinai deux. Le 3 de Mai, il en sortit des Guêpes farouches. Ces Insectes m'incommodoient beaucoup à Surinam; ils ne cessoienr pas de me voler devant les yeux & de me bourdonner aux oreilles pendant que j'étois à dessiner. Je leur voïois faire leur nid avec de l'argile, à côté de moi, dans ma boîte aux couleurs, aussi parfaitement rond que s'il eut été tourné dans la roue d'un Potier. Il étoit sur une espece de petit pié d'estal, que les Guêpes entouroient d'une couverture d'argile, pour empêcher que rien n'y entrât. Elles avoient laissé, vers le haut, une ouverture ronde, qui leur servoit pour entrer & pour sortir. Je remarquai qu'elles y portoient, tous les jours, de petites Chenilles, dont je jugeai qu'elles nourrissoient leurs Jeunes. Enfin, leur compagnie m'importunant beaucoup, je brisai leur demeure, & je les chassai toutes; après quoi je contemplai à loisir leur Architecture.

Scorpions d'eau.

Dans un Etang, où croissoient des fleurs semblables au Crocus violet, sur une tige d'une aune de hauteur, sans autres feuilles qu'une seûle, bleue & tachetée de jaune, sous chacune des

fleurs, Mademoiselle Merian trouva des Insectes que les Habitans du Païs nomment *Scorpions d'eau*; elle en prit plusieurs, le 10 de Mai 1701; & dès le 12, il en sortit un Insecte volant fort hideux, qu'elle dessina. Elle n'en explique point autrement la nature.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Grenouilles qui ont des oreilles.

Dans le même Etang elle trouva plusieurs Grenouilles, pommelées de verd & de brun, qui avoient deux oreilles, & une petite boule à l'extrêmité des doigts de chaque patte. Cette seconde propriété lui parut un présent assez singulier de la Nature, pour les aider, non-seulement à nager, mais encore à marcher sur la boue. Ces Grenouilles jettent leur semence sur le bord des Etangs. Pour en observer les transformations, elle mit de cette semence sur un gazon, au fond d'un vase rempli d'eau. La semence n'est qu'un petit grain noir, enveloppé d'une sorte de flegme blanc, qui paroît servir de nourriture au grain, jusqu'à ce qu'il ait acquis le pouvoir de se remuer. Dans l'espace de huit jours, il lui vient une queue. Alors il nage dans l'eau. Quelques jours après, il lui vient des yeux; ensuite viennent les pattes de derriere, & huit jours après les pattes de devant, qui paroissent sortir de la

peau. Auſſi-tôt que l'Animal a ſes quatre pattes, ſa queue tombe; & ſe trouvant une parfaite Grenouille, il ſort de l'eau, pour ſe promener ſur terre. Cette expérience demande que l'eau & le gazon ſoient renouvellés de tems en tems, & qu'on jette des miettes de pain dans l'eau, dès qu'on remarque un peu de mouvement au grain (30).

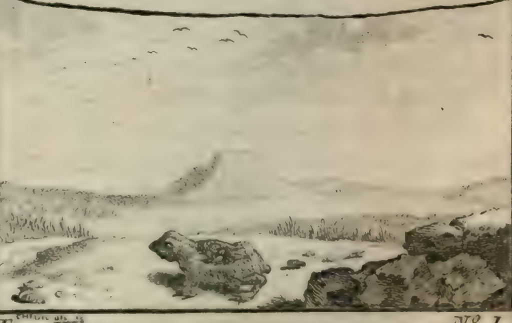
Sur un Arbre, que M. Commelin prend, dans ſa Note, pour la Malakka-Pela, décrite dans la troiſieme partie de l'*Hortus Malabaricus*, on trouve une Chenille verte qui a ſix raies blanches de chaque côté, avec une tache noire & ronde ſur chaque jointure, & ſur la derniere une corne rouge. En vingt jours, il ſort de ſa Féve un Papillon nocturne, dont les aîles ſont couleur de cendre, marbrée de noir & de blanc. Il a, ſur le corps, dix taches couleur d'Orange. Sa tête eſt armée d'une longue trompe rouge, dont il ſe ſert pour ſucer les fleurs. Quelque ſingulier que ſoit cet Inſecte, Mademoiſelle Merian vit avec plus d'étonnement, ſur le même Arbre, d'autres Chenilles toutes couvertes de poil, blanc ou jaune, qui avoient la peau

(30) Leuwenhoek a donné la même obſervation dans ſa Lettre du 25 Septembre 1699, pag. 113 & ſuiv.

Zak-Rot, ou Rat de Surinam.



Crapaud à pattes de Canard.



INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

tout-à-fait ſemblable à celle de l'Homme. Elles ſont ſi venimeuſes, que pour peu qu'on y touche, la main enfle avec de grandes douleurs ; & quoiqu'elles aient quatre pattes, elles ſe repoſent ſur leurs jointures en rampant. Le cocon dans lequel elles ſe renferment eſt compoſé de leur poil. Il n'en ſort que de vilaines petites Mouches ; & cette étrange transformation eſt d'autant plus certaine, que Mademoiſelle Merian la vérifia dans pluſieurs des mêmes Chenilles. Une autre, trouvée ſur l'Arbre aux Féves douces, eſt ſujette aux mêmes Loix. Elle a des poils jaunes & des crins noirs, dont elle ſe dépouille pour en former un cocon de couleur cendrée & de la forme d'un œuf. Renfermée dans ce nid, elle s'y transforme d'abord en Féve, & trois jours après en Mouche. Pluſieurs autres, de la même eſpece, aïant ſubi les mêmes changemens, devinrent des Mouches, dont les aîles étoient brunes, & le corps tacheté de rouge, de verd, d'or & d'argent.

Chenilles fort venimeuſes.

Leur transformation en mouches.

Près d'une Plante aquatique, qui eſt une ſorte de Creſſon d'un rouge pâle, & qui ſe mange fort bien en ſalade, Mademoiſelle Merian trouva une eſpece de Crapauds dont la Femelle

Crapaud qui porte ſes Petits ſur ſon dos.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

porte ſes Petits ſur le dos. Elle a l'*Uterus* le long du dos même, & c'eſt là que ſes Embrions ſont conçus. Enſuite, lorſqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un paſſage au travers de ſa peau, & ſortent les uns après les autres. L'ingénieuſe Allemande voulut ſe mettre en état de vérifier, pour l'Europe, une propriété ſi ſinguliere ; elle jetta une Mere dans de l'Eſprit de vin, avec ſes Petits, dont les uns avoient déja la tête hors de l'*Uterus*, & d'autres la moitié du corps. Elle ajoute que les Negres de la Colonie mangent ces Crapauds, & les trouvent excellens. Ils ſont d'un brun noirâtre. Leurs pattes de devant reſſemblent à celles des Grenouilles, & celles de derriere à celles des Canards.

Le grand Atlas, & ſa beauté.

Au mois de Janvier 1701, dans un Bois proche de Surinam, Mademoiſelle Merian trouva ſur une belle fleur rouge, d'un Arbre, dont les Habitans du Païs ne purent lui apprendre le nom ni les qualités, une grande Chenille de même couleur, qui avoit, ſur chaque jointure, trois grains, comme de Corail bleu, de chacun deſquels ſortoit une plume noire. Elle s'enferma bientôt dans ſon cocon, & ſe transforma en Féve tout-à-fait rare. Il en ſortit un Papillon admirable ; les aîles de der-

riere étoient, en dessous, d'un beau bleu, & par dessus raïées de blanc & de bleu, mêlé de brun. Celles de devant avoient trois cercles, noirs, jaunes & bruns, admirablement émaillés. Les Hollandois ont nommé ce beau Papillon le *grand Atlas*.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Une des plus grandes especes de Chenilles est de celles qui se trouvent sur l'Arbre du Cacao. L'Auteur y en prit une, d'un verd jaunâtre, toute couverte de poils aigus, verds par le bas, & jaunes vers la pointe. Il sortit de sa Féve un grand Papillon nocturne, couleur de rose, dont les aîles de dessous avoient deux grandes taches blanches bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. Cette espece est très venimeuse, & les doigts, dont Mademoiselle Merian l'avoit touchée, devinrent pourprés, livides, avec une vive douleur, qui se communiqua bien-tôt à la main, & jusqu'au coude. Elle eut recours à l'huile de Scorpion, qui passe pour un spécifique certain contre les piquûres de la plûpart des Insectes, & dans moins d'une demie heure elle fut guérie. Une autre Chenille, qui paissoit l'herbe au pié de la même Plante, & qui étoit de diverses couleurs, avec des raies & des cercles

Mlle Merian est empoisonnée par une Chenille.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

noirs, donna une très belle Mouche grise & d'un beau verd de Mer, ornée de taches d'argent, mais plus remarquable encore par des queues & de troisiemes aîles, qu'elle avoit à ses aîles de dessous.

Belle soie de Chenille.

Entre les Chenilles qui se trouvent sur les Citroniers, l'Auteur regrette beaucoup que l'espece de celles qui ont le dos jaune, le ventre rouge, & sur la queue une double raie qui forme une flamme, ne soit pas plus commune. Le fil de leur cocon est une sorte de soie, plus brillante & plus épaisse que celle des Vers à soie : il y a beaucoup d'apparence que si l'on trouvoit le moïen de les élever facilement, on en tireroit plus de profit. Leur Papillon est fort grand, couleur d'or & rouge, avec des raies blanches sur toutes les aîles, dont chacune est ornée d'une tache claire & transparente comme le verre, environnée de deux cercles, l'un blanc & l'autre noir. Cette tache ressemblant beaucoup à un Miroir encadré, les Hollandois ont nommé l'Insecte *Spiegeldrager*, c'est-à-dire, Porte-Miroir.

Erreur sur l'Animal nommé feuille ambulante.

Mademoiselle Merian observe que plusieurs Voïageurs sont tombés dans une erreur grossiere, lorsqu'ils ont cru

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

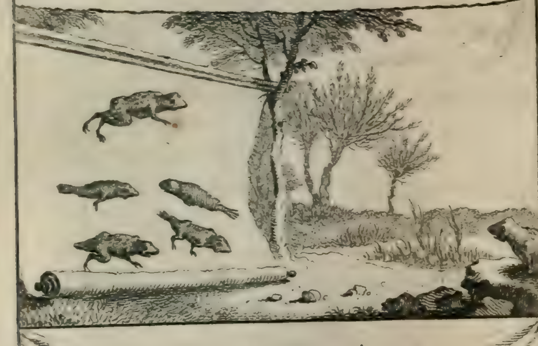
& même assuré que l'Animal, auquel les Hollandois donnent, dans leur Langue, le nom de *Feuille ambulante*, croît d'un Arbre, d'où il tombe comme un fruit, dans sa maturité, pour commencer d'abord à marcher ou à voler. Elle assure qu'il provient d'un œuf, comme les autres Insectes, dont elle explique en deux mots la génération. » Elle se fait, dit-elle, par les copu» lations naturelles. La Femelle jette » ses œufs dans les endroits, où les » Petits qui doivent naître peuvent » trouver leur nourriture. D'abord, ce » sont des Vers ou des Chenilles, qui » croissent en paissant l'herbe ou les » feuilles. Lorsqu'ils ont la grandeur » qui leur est propre, ils filent, & se » transforment en Féves, qui ont be» soin de plus ou de moins de tems » pour acquérir la vigueur qui leur » convient. L'Insecte, qui sort de ces » Féves, est humide & retortillé; & » ce n'est qu'après qu'il s'est agité pen» dant plus d'une demie heure, que » ses aîles, s'étant séchées, commen» cent à s'étendre, & laissent voir un » Papillon parfait, qui est souvent » dix fois plus grand que la Féve dont » il est sorti «. La Feuille ambulante n'est qu'une espece de Sauterelle qui

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

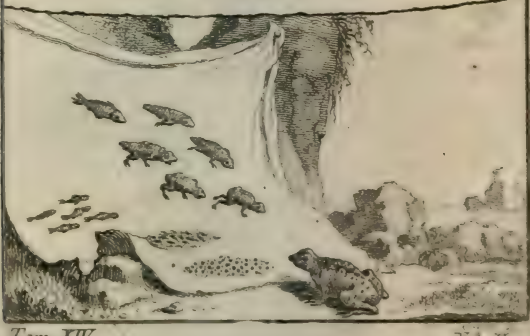
naît de même. Voici les lumieres que l'Auteur doit là-dessus à ses Observations. Un jour, son Negre, qui avoit ordre de lui apporter les Vers, les Chenilles, & les autres Insectes qu'il trouvoit dans les Bois, lui présenta une feuille repliée ; elle l'ouvrit assez adroitement pour y trouver, dans leur situation naturelle, quelques œufs, d'un verd de Mer, de la grosseur d'un grain de Coriandre. Peu de jours après, il en sortit de petits Insectes noirs, semblables à des Fourmis. En croissant, ils prirent à peu-près la forme d'une Ecrevisse de Mer ; & lorsqu'ils eurent acquis leur grandeur naturelle, il leur vint des aîles, sans qu'ils se fussent transformés en Féves, comme les Papillons. Ces aîles ressemblent à une Feuille verte, & l'on y voit les mêmes fibres : dans les uns, elles sont d'un verd clair, & dans les autres d'un verd brun. Il s'en trouve même, de marbrées, de grises, & couleur de feuille séche. L'Insecte, après avoir pris forme dans son nid, qui tient à quelque branche d'arbre, s'y couvre un peu d'une sorte de toile : ensuite, il s'agite avec violence, jusqu'à ce que ses aîles deviennent libres. Alors, ne manquant plus de vigueur, il brise sa toi-

Nature de cet Insecte.

Transformations des Grenouilles d'Amerique.



Transformations des Grenouilles d'Europe.



le, & tombe ou s'envole de l'Arbre. Comme ſes aîles ſont vertes, & qu'elles ont la forme d'une feuille, les Voïageurs ignorans ſe ſont imaginés qu'il étoit produit par l'arbre d'où ils le voïoient tomber.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Rats de Forêts qui portent leurs Petits ſur leur dos.

Mademoiſelle Merian vit & deſſina ſoigneuſement un de ces gros Rats de Forêts, qui portent leurs Petits ſur le dos. Ils en ont ordinairement cinq ou ſix, d'une portée. Leur couleur eſt un brun jaunâtre, à la réſerve du ventre, qu'ils ont blanc. Lorſqu'ils ſortent, pour chercher leur nourriture, leurs Petits les ſuivent: mais à leur retour, ou s'ils ſont effraïés de quelque bruit, les Petits ſautent ſur le dos de la Mere, s'attachent à ſa queue par la leur, & ſont ainſi portés juſqu'à leur retraite.

Transformation des Grenouilles en Poiſſon.

Enfin, Mademoiſelle Merian termine ſa collection par de curieux Deſſeins, & des explications encore plus curieuſes, de toutes les transformations des Grenouilles de l'Amérique méridionale. Elle offre d'abord une Grenouille parfaite, d'un jaune verdâtre, qui tire un peu ſur le brun, tachetée ſur le dos & ſur les côtés: la couleur du ventre eſt un peu pâle. Les pattes de derriere reſſemblent à celles

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

du Canard, & celles de devant à celles des Grenouilles ordinaires. Il s'en trouve beaucoup dans la Riviere de Surinam, furtout dans les Anfes de *Cornacciana* & de *Pirica*. Lorfqu'elles font parvenues à leur grandeur naturelle; elles commencent leur transformation. Il leur croît, infenfiblement, une petite queue, aux dépens de leurs pattes de devant, qui diminuent peu-à-peu, jufqu'à difparoître entierement. Il en arrive autant aux pattes de derriere; après quoi, il ne refte plus aucune apparence de la Grenouille, qui fe trouve changée en un Poiffon, dont Mademoifelle Merian donne la figure, avec tous les degrés de cette étrange métamorphofe. Les Originaires du Païs, & les Européens qui l'habitent, nomment ce Poiffon *Jakjes*, & le trouvent fi délicat, qu'ils le comparent à la Lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes fes arrêtes, fans en excepter celle du dos, font tendres, cartilagineufes, & divifées par des jointures proportionnées. Sa peau eft douce, & couverte de petites écailles. De petites nageoires, très délicates, qui lui tiennent lieu des pattes qu'il a perdues, s'étendent depuis le derriere de la tête jufqu'à la queue, &

delà jusqu'au milieu du ventre. Sa couleur change aussi ; & ce qui étoit d'un brun obscur devient gris.

Elle est toute contraire à celle des Grenouilles de l'Europe.

Cette transformation, remarque Mademoisolle Merian, est contraire à celle des Grenouilles de l'Europe, qu'elle donne aussi dans la même Planche. Elle en fixe le tems aux mois de Mars & d'Avril, lorsque le Printems commence à donner plus de chaleur à l'air. Alors les Grenouilles des deux sexes se cherchent, & se joignent dans les Etangs & dans les Marais. Lorsqu'elles ont jetté leur semence, elles croassent & soufflent dessus, jusqu'à l'échauffer : cette matiere visqueuse s'épaissit, & l'on y voit paroître des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie, du Soleil. Bien-tôt chaque œil noir acquert une espece de mouvement, & paroît comme un petit Poisson fort noir, qui grossit de jour en jour. Il lui vient deux pattes par derriere. Huit ou dix jours après, on le prendroit pour un petit Poisson, à qui la Nature a donné deux pattes. Ensuite une des pattes de devant sort ; & l'on voit l'autre prête à sortir, n'étant retenue que par une peau fort mince, jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de force pour la percer. Lorsque les quatre pattes se montrent, on

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

voit la tête & la véritable forme d'une Grenouille. La queue ne disparoît néanmoins que par degrés. Il n'en reste enfin qu'un très petit bout, qui, étant tombé, laisse voir une Grenouille parfaite. Le tems la fait croître dans les mêmes proportions; & peu à peu, elle prend aussi la couleur naturelle à son espece.

Le Sauvegarde, espece de Serpent.

Au reste, c'est à M. *Seba*, que Mademoiselle Merian fait profession de devoir ces remarques, surtout celles qui regardent les Grenouilles formées de Poissons, & les Poissons formés de Grenouilles. Il paroît qu'elle n'a pas osé se fier non plus à ses lumieres, sur une espece de Serpens, qui se trouvent dans les Forêts de Surinam, & que les Hollandois nomment *Sauvegardes*. Elle le distingue, non-seulement du Lezard, parcequ'il est incomparablement plus grand, mais de l'Iguana, dont il n'a pas la grosseur, & du Cayman, dont il n'a pas la voracité. Ses écailles sont menues & polies. Il vient d'un œuf, comme tous les Lezards; & son instinct le porte à devorer les œufs des Oiseaux. Mademoiselle Merian fut effraïée, plus d'une fois, de trouver un Sauvegarde attaché sur cette proie, dans sa Basse-conr. Mais quoiqu'il se

nourrisse aussi de Charognes, jamais il ne fait la guerre aux Hommes. Dans sa jeunesse, il grimpe sur les Arbres, pour y chercher des œufs dans les nids. La maniere de pondre les siens ressemble à celle du Cayman; c'est à dire, qu'il creuse le sable sur le bord de quelque Riviere, & qu'il laisse au Soleil le soin de les faire éclore. Ils sont de la grosseur d'un œuf d'Oie, mais un peu plus longs; & les Indiens ne font pas difficulté d'en manger. Mais après cette explication, répétée même dans deux figures, Mademoiselle Merian déclare que l'expérience & les lumieres lui manquent, pour expliquer mieux la nature même de l'Animal.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Elle parle avec plus de confiance des Grenouilles d'Asie & d'Afrique, quoiqu'elle n'eut jamais fait le voïage de ces deux grandes Régions. On souhaiteroit qu'elle eût du moins cité ses garans. Mais le silence qu'elle garde là-dessus n'aïant pas rendu sa bonne foi suspecte au Public, on croit devoir ajouter, sur son témoignage, que la différence entre les Grenouilles d'Europe & celles d'Asie & d'Afrique ne consiste que dans la couleur & la grosseur; c'est-à-dire, autant qu'on peut en juger par son récit, que les nôtres

Remarque sur les Grenouilles d'Asie & d'Afrique.

ſont moins groſſes & moins brunes. Leur génération & leur accroiſſement ſont d'ailleurs les mêmes. Il vient des pattes de derriere à celles d'Aſie & d'Afrique, qui reſſemblent alors aux Grenouilles Européennes. La patte gauche de devant ſort enſuite. L'autre ne fait encore que commencer ; mais perçant bien-tôt la peau, elle ſe montre à ſon tour. La queue ſe racourcit par degrés, & ne tarde point à diſparoître. Mademoiſelle Merian n'eſt embarraſſée que ſur un point, dont elle a dû prévoir que tous ſes Lecteurs ne le ſeroient pas moins qu'elle : c'eſt de ſavoir ſi, avec le tems, les Grenouilles d'Aſie & d'Afrique redeviennent Poiſſons, comme celles de l'Amérique méridionale.



CHAPITRE

CHAPITRE X.

Voïages sur l'Orinoque, & sur la suite des Côtes de l'Amérique Méridionale.

INTRODUCTION.

Nous rentrons ici dans le cours naturel de cet Ouvrage, en passant aux Relations de la Guiane, après avoir parcouru, avec nos Voïageurs, toutes les Régions plus méridionales. Si celle où nous allons pénétrer n'offre pas de grands Etablissemens, l'abandon même où elle est restée, & les difficultés qui ont refroidi la premiere ardeur des Européens, en font un sujet d'autant plus intéressant, qu'on ne comprend point encore ce qui peut avoir jetté tout-d'un-coup dans l'indifférence & l'inaction ceux qui avoient entrepris de s'y établir avec les plus hautes espérances. L'intérieur de la Guiane n'est pas aujourd'hui plus fréquenté, ni peut-être mieux connu, qu'il ne l'étoit il y a deux siecles. Quelques Missionnaires y ont tourné leurs courses Evangéliques; mais avec si peu d'ordre dans leur marche & dans leurs Observations, qu'il n'y a presqu'aucune lumiere à recueillir de leurs Journaux; ils nomment

INTRODUCTION.

des lieux, dont ils ne marquent point la position ; ils avancent au hazard, sans jetter les yeux autour d'eux. On fait deux cens lieues, avec les Peres Grillet & Bechameil (31) ; & l'on ne rapporte que la fatigue de les avoir suivis. D'autres, dont on trouve quelques Relations fort courtes dans le Recueil des Lettres Edifiantes, se bornent au récit de leurs Missions, & se croient quittes en nommant quelques Eglises qu'ils ont formées dans les Terres, sans nous en apprendre la situation. En un mot, on ne leur reconnoît point cette glorieuse curiosité, qu'ils savent accorder dans d'autres Païs avec les devoirs de leur profession, & qui leur a fait rendre, aux Sciences humaines, autant de services qu'à la Religion.

C'est pour suppléer à la stérilité des connoissances modernes sur l'intérieur de la Guiane, que malgré la Loi qu'on s'est imposée, de fondre la plûpart des Relations dans le Texte, on veut en excepter deux, dont la premiere porte un nom respecté. Le Chevalier *Walter Raleigh* est également célebre par son mérite, par ses entrepri-

(31) Leur Relation se trouve à la suite de la Riviere des Amazones, par d'Acuña, dans la Traduction de Gomberville.

ſes, & par ſa malheureuſe fin. Il s'étoit propoſé de faire tourner ſur ſa Patrie, par de nouvelles Découvertes, une partie de la gloire de l'Eſpagne : & bientôt on verra ſes vues remplies d'un autre côté, avec plus de ſuccès. Mais c'eſt à lui même qu'il faut en laiſſer l'explication.

INTRODUCTION.

§ I.

Voïage de Sir Walter Raleigh, ſur la Guiane.

CET illuſtre Voïageur partit d'Angleterre, le Jeudi, 6 de Février 1595 (32). Il ne donne aucune connoiſſance du nombre de ſes Vaiſſeaux, quoique la ſuite faſſe juger qu'il ne mit pas ſeul à la voile. Une Frégate de Plymouth, le Capitaine Preſton, & les autres, le quitterent, dit-il, ou furent écartés de lui, & ſe firent attendre inutilement. Il n'eut, pour Compagnie, qu'une Barque commandée par le Capitaine *Croſſes*.

Raleigh ſe rend à l'Ile de la Trinité.

Mais laiſſons tout ce qui paroît moins interreſſant que ſon Entrepriſe. C'eſt à l'Iſle de la Trinité qu'il arrive le

(32) Sa Relation occupe trente-trois pages in-folio, dans la Collection d'*Hackluyt*, en y comprenant l'Epitre & l'Avis au Lecteur, page 62.

23 de Mars. Il y jetta l'ancre à la Pointe de *Curiapan*, que les Espagnols nomment *Punta del Gallo*, & dont la situation est à huit degrés de Latitude Nord. Après y avoir passé quatre jours, sans aucune liaison avec les Espagnols & les Indiens de l'Ile, redouté des premiers, comme ils l'étoient assez des Indiens pour leur interdire toute communication avec lui, il s'avança vers un endroit de la Côte, qu'il ne fait connoître que par le nom Indien de *Parico*, & qui lui sembla désert. Delà, il se rendit dans un lieu, nommé *Piche* par les Indiens & *Tierra de Bray* par les Espagnols. Il y trouva plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui tombent dans une eau salée, qu'il prit pour une Riviere, bordée d'arbres, dont les branches sont si basses, que les Huîtres s'y attachent, & qu'on peut les y cueillir comme une sorte de fruits. Tierra de Bray produit un Godron excellent, dont les Anglois firent l'essai, & qu'ils jugerent incomparablement meilleur que celui du Nord : il ne se fond point au Soleil ; avantage extrême pour les Païs méridionaux. Raleigh alla mouiller ensuite sous *Anna Perima*, d'où il passa vers Rio-Carone, dans le dessein de s'avancer insensiblement jus-

Différentes parties de l'Ile.

qu'à *Puerto de los Hispaniolos.*

La Forme de la Trinité lui parut celle d'une Houlette de Berger. Cette Ile est élevée du côté du Nord. Le terroir en est fort bon, & propre aux Plantations de Sucre, de Gingembre, de Tabac, &c. Elle a diverses sortes d'Animaux, surtout quantité de Porcs sauvages. Le Poisson, les Oiseaux & les fruits y sont dans une grande abondance; & les Espagnols avouerent à Raleigh, qu'il se trouvoit de l'or dans les Rivieres. L'ancien nom de l'Ile est *Cairi*; mais les Habitans Indiens de ses différentes parties étoient alors distingués par différens noms. Ceux de Parico s'appelloient *Jaios*; ceux de Carao, *Arvacas*; ceux d'entre Carao & Curiadan, *Salvojos*; ceux d'entre Carao & Punta Galera, *Nepojos*, &c.

Sa forme & ses propriétés.

En mouillant près de Puerto de los Hispaniolos, les Anglois apperçurent une Trouppe d'Espagnols qui faisoient garde sur la Côte, & qui les inviterent d'abord à s'approcher. Raleigh leur envoïa le Capitaine Whidon, auquel ils témoignerent une forte envie d'entrer en commerce & de l'exercer de bonne-foi: mais ces apparences d'amitié ne venoient que de la défiance de leurs forces. Le même jour, deux Indiens,

Embarras des Espagnols à l'arrivée de Raleigh.

arrivés à bord dans un fort petit Canot, instruisirent les Anglois de l'état de l'Ile, & de la distance du principal Etablissement des Espagnols, qui se nommoit Saint Joseph. Ensuite quelques Négocians de la Colonie, sous prétexte d'acheter de la toile & d'autres Marchandises, vinrent observer les forces des Anglois. Ils furent traités civilement : mais Raleigh avoit aussi d'autres vues. » Je voulois, dit-il, tirer des informations d'eux-mêmes, » sur la partie du Continent qui regarde l'Ile, particulierement sur la » Guiane ; & malgré leur dissimulation il y a beaucoup d'apparence » qu'ils m'apprirent tout ce qu'ils en » pouvoient savoir, parceque je ne » leur épargnai pas le vin, dont ils n'avoient pas bû depuis long-tems. Au » milieu de cette joie, non-seulement » ils vanterent la Guiane & ses richesses, mais ils ne firent pas même » difficulté de m'apprendre les meilleures routes. Pour moi, loin de » leur expliquer mes desseins, je feignis que ma navigation avoit un » autre objet, & je leur fis entendre » que je n'avois relâché à la Trinité que pour y prendre des rafraîchissemens.

Sa dissimulation.

Cependant Raleigh n'étoit arrêté que par deux raisons, dont la principale étoit celle qu'il dissimuloit si soigneusement; & l'autre, l'espoir de tirer vengeance de Dom Antoine Berreo, Gouverneur de Saint Joseph, qui l'année d'auparavant, avoit enlevé huit hommes au Capitaine *Whidon*. Il savoit que Berreo avoit fait un Voïage sur l'Orinoque, qu'il avoit tenté la Conquête de la Guiane, & que l'aïant manquée, il se proposoit de renouveller son entreprise. Bien-tôt il apprit, d'un Cacique des parties Septentrionales de l'Ile, que cet Ennemi des Anglois étoit actuellement dans le Fort de Saint Joseph; qu'il faisoit lever des Soldats à la Marguerite & sur la Côte de Cumana, pour les surprendre; qu'il avoit défendu, sous peine de mort, aux Indiens de l'Ile, d'avoir le moindre commerce avec eux; que pour tenir ces malheureux Insulaires sous le joug, il avoit fait arrêter plusieurs vieux Caciques, qu'il gardoit dans les chaînes, & que de tems en tems il faisoit dégouter du lard bouillant sur leur peau. Ces dernieres informations, & celles que Raleigh avoit déja reçues sur la situation du Fort, le déterminerent à ne pas différer sa vangeance. Dès la

Double but de son Voïage.

Berreo, Gouverneur Espagnol de l'Ile, & ses offenses contre les Anglois.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

nuit ſuivante, il fit marcher le Capitaine Calfield avec ſoixante Soldats; & le ſuivant lui-même à la tête d'un autre corps, ils attaquerent ſi vivement la Place, qu'elle ſe rendit avant le jour. Ils y trouverent, dans les chaînes & dans les tourmens, cinq Caciques à demi-morts, auxquels ils donnerent la liberté; & tous les Habitans éprouverent la même douceur: mais Berreo fut enlevé avec ſes gens, & conduit à bord.

Ils le forcent & l'enlevent.

Raleigh eſt renforcé par deux Vaiſſeaux de ſa Nation.

Le jour qui ſuivit cette Expédition, deux Vaiſſeaux Anglois, commandés par les Capitaines *Gifford* & *Keymis*, arriverent à Puerto de los Hiſpaniolos. Après un grand Conſeil, qui ſe tint entre les Officiers ſur le projet de Raleigh, tous les Caciques Ennemis des Eſpagnols furent aſſemblés; car il y en avoit quelques-uns d'attachés à Berreo, qui avoient contribué à l'établir dans leur Ile. Ceux qui ne refuſerent pas de venir à bord y furent traités avec diſtinction. » Je leur déclarai, dit Raleigh, par mon Interprete Indien, » que j'étois Sujet d'une Reine très » puiſſante, qui avoit plus de Caciques ſous ſa domination, qu'on ne » voïoit d'arbres dans l'Ile. Cette » grande Princeſſe, ajoutai-je, eſt en» nemie des Eſpagnols, à cauſe de

Comment il ſe lie avec les Indiens.

» leur tyrannie. Elle en a délivré tous » les Peuples voisins de ses Etats, & les » parties Septentrionales du Monde. » C'est elle qui m'envoie pour vous » affranchir de ce joug, & pour défen- » dre votre Patrie contre leurs usurpa- » tions. Ensuite je leur présentai le Por- » trait de la Reine Elisabeth. Ils l'ad- » mirerent, & le baiserent. J'eus beau- » coup de peine à les empêcher d'en » venir à l'adoration. Dans la suite, » j'emploïai le même moïen chez les » Peuples que je traversai; & cette » méthode (33) me réussit si bien, » qu'ils connoissent encore la Reine » sous le nom d'*Ezrabeta Cassipuna* » *Aquererouna*, c'est-à-dire, Elisabeth, » Cacique Souveraine & très puissante.

Il quitte la Trinité.

Les Anglois quitterent enfin Puerto de los Hispaniolos, & retournerent à Curiapan avec leurs Prisonniers. Berreo qu'ils interrogerent ardemment, leur fit des réponses auxquelles ils ne donnerent pas toute leur confiance. Cependant ils changerent de disposition, lorsqu'ils l'eurent reconnu pour un Gentilhomme de bonne Maison, qui avoit servi long-tems son Roi dans

(33) Il n'avoit pas l'honneur de l'invention. On a vu, au Tome XLI de ce Recueil, que Drake fit la même chose, après avoir découvert la nouvelle Albion.

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

les guerres d'Italie & des Païs-bas. Raleigh lui trouva beaucoup de mérite ; & n'aïant à lui reprocher que sa cruauté, il le traita, dit-il, en Gentilhomme. Il avoit épousé la Fille de Gonzales Ximenès de *Casada*, qui avoit tenté avant lui, mais avec aussi peu de succès, de pénétrer, dans la Guiane, & qui, dans les derniers momens de sa vie lui avoit fait promettre avec serment de suivre jusqu'à la fin de la sienne le projet de cette entreprise. Berreo jura aux Anglois qu'elle lui coûtoit déja trois cens mille Ducats d'or, & leur en fit un récit que Raleigh se hâta d'écrire.

Caractere de Berreo.

Recit de son expédition pour découvrir la Guiane.

Berreo avoit d'abord cherché la Riviere de *Cassanar*, qui se jette dans celle de *Pato* ; comme celle-ci se jette dans *Meta*, & Meta dans l'Orinoque, appellé jusqu'à ce lieu, le *Baraquan*. Il avoit fait plus de cinq cens lieues sans trouver aucun passage, ou sans y pouvoir pénétrer ; & moins rebuté que fatigué, il avoit pris sa route par le nouveau Roïaume de Grenade, où les biens de sa Femme étoient situés. En partant pour son Expédition, sa suite étoit de sept cens Chevaux, & d'un grand nombre d'Esclaves Indiens, des deux sexes (34.

(34) Raleigh, dans cette Relation qu'il fit publier à

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

Suivant le Mémoire de Raleigh, la Riviere de Cassanar a sa source dans les Montagnes voisines de *Tunia*, d'où sort aussi celle de Pato. Celle de Meta, qui les reçoit toutes deux, sort des Montagnes voisines de Pampelune. Le Meta & la Guaïare viennent des Montagnes de Timanga, perdent toutes deux leur nom dans le Baraquan, qui commence, peu après, à prendre celui d'Orinoque. Le Rio grande prend son cours de l'autre côté des Montagnes de Timana, & va se joindre à la Mer près de Sainte Marthe. Lorsque Berreo eut passé la Cassanar, il arriva au bord du Meta; & faisant suivre le rivage à ses gens, il les conduisit au Baraquan : mais

Londres, promettoit une Carte du Païs, qui devoit contenir le cours de toutes les Rivieres, la route de Casada, celle de Berreo & la sienne. On ignore s'il l'a publiée. Il ajoute que les François s'étoient déja efforcés aussi de découvrir les Terres, mais inutilement, parcequ'ils ne prenoient pas la bonne route. Ils la cherchent, dit-il, par la Riviere des Amazones, où ils font de fréquens Voïages pour en rapporter de l'or. Jamais ils ne la trouveront de ce côté là. Raleigh parle, à cette occasion, des Amazones, & croit leur existence réelle. Un Cacique l'assura que ces Femmes guerrieres habitoient au Sud de l'Orinoque, dans la Province de Topango; que leurs principales forces sont dans ces Iles; qu'elles ne voïoient les Hommes qu'une fois l'année; mais pendant l'espace d'un mois. Ce ne sont pas là les Montagnes, où M. de la Condamine panche à croire qu'elles ont leur retraite, sur tous les témoignages dont on a parlé dans l'extrait de sa Relation.

la rapidité de ce Fleuve, ses sables & les rochers dont il est coupé, firent échouer une partie de ses Barques & périr beaucoup de monde. Il erra une année entiere, sans pouvoir trouver le chemin de la Guiane. Enfin, il se rendit à l'extrêmité d'Amapeïa, qu'il ne traversa point sans peine, & la Riviere de Charles borna sa course.

Les Indiens d'Amapeïa lui avoient beaucoup vanté la Guiane. La Province qu'il nommoit Amapeïa est sur l'Orinoque. Il y perdit soixante de ses meilleurs Soldats & presque tous ses Chevaux. Après y avoir passé trois mois, sans avoir pû réduire cette Nation, il fit avec elle une espece de treve, qui lui fit obtenir, des Caciques, cinq figures d'or pur, & divers ouvrages fort curieux. L'industrie de ces Peuples à travailler l'or, sans aucun instrument de fer, & sans les secours qui facilitent le même travail à nos Orfévres, mérite beaucoup d'admiration. Les Indiens d'Amapeïa, dont Berreo reçut ce présent, se nomment *Anabas*, & sont à douze milles de l'Orinoque. De leurs Habitations, il n'y en a pas moins de huit cens jusqu'à l'embouchure de ce Fleuve. Cette Province est basse & marécageuse; ses Marais, formés par les

débordemens du Fleuve, contiennent des eaux roussâtres & mal-saines, remplies de Vers, de Serpens & d'autres Insectes. Elles causerent de fâcheuses dyssenteries aux Espagnols, qui n'en connoissoient pas le danger. La plûpart de leurs Chevaux en furent d'abord empoisonnés; & les Hommes n'y résistant pas mieux, ils se trouverent réduits de sept cens, à six vingts. Les Indiens, qui n'ignorent pas les mauvaises qualités de leurs eaux, ne laissent pas d'en faire un continuel usage; ils ont appris, par l'expérience, à choisir, pour en faire leur provision, l'heure du Midi. L'ardeur du Soleil les rend potables, mais elles s'alterent ensuite; & jamais elles ne sont plus pernicieuses qu'à minuit. Les Rivieres du Païs se ressentent aussi des mêmes altérations. Berreo partit d'Amapeïa, au commencement de l'Eté, pour chercher une entrée dans la Guiane par la Frontiere du Midi. Ses efforts furent inutiles. Des Montagnes inaccessibles, qui s'étendent à l'Orient de l'Orinoque jusqu'à Quito, lui fermerent le passage. D'ailleurs ses gens, accablés de fatigue & de misere, avoient sans cesse à combattre des Peuples féroces, ennemis jurés du nom Espagnol. Il assura les

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

Anglois qu'il avoit traversé une centaine de grandes Rivieres qui se jettent dans l'Orinoque ; mais il en ignoroit les noms & le cours, parcequ'aïant perdu ses Interpretes, il n'entendoit rien aux Langues du Païs, & qu'il manquoit d'ailleurs d'étude & de lumieres jusqu'à ne pouvoir distinguer l'Orient de l'Occident. Raleigh, profitant de cet exemple, se procura un Interprete natif de Guiane, qui savoit une partie des divers Langages de ces Peuples, & qui lui rendit d'importans services. Il fit chercher les plus vieux Indiens, & les plus exercés aux courses qui sont en usage dans toutes ces Contrées. Ses questions continuelles lui firent acquérir une connoissance assez étendue des Rivieres & des Provinces, depuis la Mer du Nord jusqu'aux Frontieres du Pérou, & depuis l'Orinoque jusqu'à la Riviere des Amazones. Il apprit aussi leur Gouvernement & leurs usages ; connoissance indispensable, dit il, parceque ces Peuples étant sans cesse en guerre, il faut savoir distinguer leurs Amis & leurs Ennemis, pour tirer parti de leurs affections & de leurs haines ; comme Fernand Cortez & François Pizarre, qui durent leurs Conquêtes à cette ruse.

De si fâcheux obstacles firent perdre, à Berreo, tout espoir de réussir dans son entreprise. Cependant, il eut le courage de pénétrer encore jusqu'à la Province d'Emeria, vers l'embouchure du Fleuve, où il trouva des Peuples d'un caracteres plus doux, & des vivres en abondance. Leur principal Cacique se nommoit *Carapana*, Vieillard sage, d'un tempéramment vigoureux & d'une longue expérience. Ce Seigneur Indien, qui n'avoit pas moins de cent ans, avoit été dans sa jeunesse à l'Ile de la Trinité, où le commerce des Espagnols lui avoit appris à connoître la différence des Nations & celle des Hommes. Il aimoit la paix; ce qui servoit plus que la fertilité des Terres à faire regner l'abondance dans son Païs, par le commerce qu'il entretenoit avec ses Voisins. Berreo passa plus de cinq semaines dans les Habitations de Carapana, moins pour s'y rafraîchir que pour reprendre des espérances auxquelles il ne pouvoit renoncer : mais il lui restoit si peu de monde, qu'il remit enfin son projet à l'année suivante, dans la vue de prendre des mesures plus justes, & d'attendre un renfort d'Espagne.

Il s'embarqua dans un Canot, à

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

l'embouchure de l'Orinoque, pour passer à l'Ile de la Trinité. Delà, s'étant rendu à la Côte de Paria, il alla jusqu'à la Marguerite, où il raconta ses Découvertes à Dom Juan Sarmiento, Gouverneur de cette Ile. Sarmiento, frappé des richesses de la Guiane, lui donna cinquante Hommes, & lui fit promettre de retourner aussi-tôt chez Carapana, pour y chercher de nouvelles ouvertures. Mais Berreo, qui ne se croïoit point assez fort, se contenta de retourner à la Trinité, d'où il renvoïa son Lieutenant & quelques Soldats vers le Cacique, avec ordre d'emploïer tous leurs soins à se concilier les Indiens plus éloignés. Carapana reçut bien les Députés, & les fit conduire chez un autre Cacique, nommé *Morquito*, après les avoir assurés que personne n'étoit plus propre à leur donner de bonnes informations sur la Guiane. En effet, Morquito, un des plus puissans Caciques du Païs, avoit de grandes Relations de Commerce. Mais aïant voïagé chez les Espagnols de Cumana, il s'étoit lié d'amitié avec *Vides*, Gouverneur de cette Province, qui, sur les récits du Cacique, avoit envoïé demander en Espagne, la permission & les secours nécessaires pour

tenter la Conquête de la Guiane. Vides ignoroit alors l'entreprise de Berreo : il ne l'eut pas plutôt apprise, qu'il mit tout en œuvre pour la traverser, & ces deux Officiers Espagnols conçurent l'un pour l'autre une haine furieuse. On ignore quelle part Vides eut à la conduite de Morquito : mais ce Cacique, après avoir reçu favorablement les Soldats de Berreo, les fit massacrer tous, à la réserve d'un seul, qui eut le bonheur de se sauver en traversant une Riviere à la nage. Berreo entreprit aussitôt de vanger la mort de ses gens : il fit passer tout ce qu'il put rassembler de Trouppes, dans la Province d'Aromaja, qui étoit celle de Morquito. Le Cacique, traversant l'Orinoque & les Terres des Saymas & des Ouikiris, passa promptement à Cumana, où il se croïoit en sureté sous la protection de Vides. Berreo le fit demander au nom du Roi, comme un perfide assassin, qui devoit être en horreur aux Espagnols, & Vides n'aïant osé refuser de le mettre entre ses mains, il le fit mourir dans les supplices.

Les Trouppes de Berreo n'en ravagerent pas moins la Province d'Aromaja, & firent quantité de prisonniers, entre lesquels se trouva Topiavari,

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

Oncle de Morquito. C'étoit un Vieillard, dont l'âge passoit cent ans. Il fut chargé de chaînes, & traîné long tems dans cet état, pour servir de Guide aux Espagnols. A la fin, il se racheta pour cent plaques d'or. Le supplice de Morquito avoit fort aigri les Indiens. Il fit perdre à Berreo les liaisons qu'il avoit commencées avec Carapana: mais le succès de ses Trouppes & l'or de Topiavari ne faisant qu'augmenter la passion qu'il avoit de pénétrer dans la Guiane, il résolut de ne rien épargner pour se mettre en état d'y porter heureusement ses armes. Toutes les richesses, qu'il avoit acquises par des pillages ou par des rançons, furent envoïées en Espagne, dans l'espérance que tant d'or enflammant les desirs de ses Compatriotes, il lui viendroit assez de Soldats pour l'exécution de ses grands desseins. Il envoïa au Roi même divers présens d'Hommes, de Bêtes, d'Oiseaux, & de Poissons, d'or massif. Ses demandes étoient d'autant plus spécieuses, que les trésors qu'il promettoit, & dont il envoïoit comme un essai, coutoient peu de peine à recueillir; au lieu que dans les autres Contrées de l'Amérique il falloit d'immenses travaux & des frais sans bornes,

pour tirer l'or des Mines. En même-tems, il donna ordre à ſon Fils, qu'il avoit laiſſé dans la Nouvelle Grenade, de lui envoïer des renforts, dont il n'oublia point de regler la marche; ils devoient entrer dans la Province d'Emetia, & ſuivre les rives de l'Orinoque. Telles étoient ſes vues & ſes eſpérances, lorſqu'il étoit tombé entre les mains des Anglois.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Raleigh, après avoir tiré de lui ces inſtructions, lui déclara qu'il avoit formé le même deſſein; c'eſt à-dire, qu'il étoit réſolu de pénétrer dans la Guiane, & qu'il n'étoit venu à la Trinité que dans cette vue. » Il dut me » croire ſincere, dit-il, puiſque l'an- » née d'auparavant, & dans le tems » même qu'il ſe donnoit de ſi grands » mouvemens, j'avois envoïé un de » mes Officiers pour prendre Langue, » & que c'étoit à cette occaſion qu'il » avoit enlevé dix Anglois au Capitai- » ne Whidon. Cependant ma déclara- » tion parut lui cauſer un vif dépit. » Enſuite il ne négligea rien, pour me » détourner de mon entrepriſe: il me » repréſenta les dangers & les peines » où j'allois m'engager; que mes Vaiſ- » ſeaux ne pourroient entrer dans la » Riviere, ou qu'ils y ſeroient arrêtés

Raleigh éclare ſes vues à Berreo.

Objections de l'Eſpagnol.

VOIAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

» par les sables & les Bas-fonds, dont
» ses Canots étoient un témoignage
» certain, puisque tirant à peine dou-
» ze pouces d'eau, ils touchoient sou-
» vent le fond; que les Indiens évi-
» teroient ma rencontre, & se retire-
» roient dans les terres; que si je les
» faisois poursuivre, ils brûleroient
» leurs Habitations. Il ajouta que l'Hi-
» ver approchant, les inondations al-
» loient commencer; qu'on ne pour-
» roit profiter de la Marée; qu'il ne
» falloit point espérer des provisions
» suffisantes par le secours des petites
» Barques; enfin, ce qu'il crut le plus
» capable de me décourager, que tous
» les Caciques des Frontieres de la
» Guiane refuseroient d'entrer en
» commerce avec moi, parcequ'à l'e-
» xemple de tant d'autres Peuples, ils
» se croiroient menacés de leur des-
» truction par les Chrétiens. Je ne
» trouvai pas ses raisons sans force;
» mais outre la défiance que je devois
» naturellement aux conseils d'un Es-
» pagnol, je fus soutenu par les puis-
» santes idées dont j'étois rempli.

Raisons qui soutiennent Raleigh, & ses lumieres sur la Guiane.

Il les explique: 1°. Il étoit persua-
dé, en général, que ce Païs étant à-peu-
près sous le même climat que le Pérou,
l'or n'y devoit pas être moins com-

mun ; & les richesses des Incas, dont il avoit vu l'étalage dans toutes les Relations Espagnoles, avoient tellement saisi son imagination, qu'il ne pouvoit voir sans gémir, *qu'elles eussent rendu le Roi d'Espagne un des plus grands Monarques de l'Univers, de pauvre petit Roi de Castille qu'il étoit auparavant.* 2. Il avoit entendu raconter que Huayna-Capac, Empereur du Pérou, n'avoit laissé que trois Fils, & qu'après la mort des deux premiers, Huascar & Atahualipa, le troisieme étoit échappé aux cruautés des Espagnols ; qu'il étoit sorti du Pérou avec toutes ses richesses & quelques milliers d'Hommes, accrus par la jonction de quantité d'autres Indiens, nommés *Orejones* ; qu'il s'étoit établi dans cette étendue de terre, qui est entre la Riviere des Amazones & l'Orinoque ; qu'il y avoit formé des Villes plus florissantes que ne le furent jamais celles du Pérou dans la plus grande prospérité des Incas, & qu'on y suivoit leur Gouvernement & leurs Loix. Observons que Raleigh auroit trouvé peu de vrai-semblance à ce récit, s'il avoit su que Manco Inca, Frere d'Huascar & d'Atahualipa, fut massacré au Pérou après la Conquête ; que Paulu Inca, un autre de leurs Fre-

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

res, servit fidelement les Espagnols, & que tous les autres Princes du même Sang eurent la funeste fin qu'on a rapportée au Tome LII dans l'article des Vicerois. 3°. On lui avoit raconté aussi des choses merveilleuses de la prétendue Ville de *Manoa*, connue des Espagnols sous le nom d'*El Dorado*, & visitée par quelques Voïageurs de cette Nation (35). Il savoit que Juan *Martinez*, Maître de l'Artillerie à *Ordaco*, avoit découvert, le premier, Manoa, Capitale du nouvel Empire des Incas; qu'on voïoit, à la Chancellerie de Portoric, quel avoit été le succès de son entreprise; qu'il avoit passé sept mois dans cette Ville, où il avoit été reconnu pour Espagnol; que cependant il avoit été bien reçu, mais qu'on ne lui avoit permis d'aller nulle part sans Gardes, & sans avoir les yeux couverts; qu'enfin, aïant obtenu la liberté de partir avec beaucoup d'or, il avoit été volé par les Indiens à l'embouchure de l'Orinoque, & qu'il n'avoit sauvé que deux Bouteilles remplies d'or, que les Indiens avoient crues pleines de liqueur; qu'ensuite s'étant rendu à Portoric, il y étoit mort; qu'en mourant

(35) Voïez, au Tome LIII, le Voïage de M. de la Condamine sur la Riviere des Amazones.

il s'étoit fait apporter ſon or & la Relation de ſes Voïages; qu'il avoit donné l'or à l'Egliſe pour fonder des Meſſes, & ſa Relation à la Chancellerie (36). 4°. Enfin, Raleigh n'ignoroit pas les Voïages de Pedro d'Orſua, de Jerôme d'Ortal, de Pedro Hernandez de Serpa, & de Gonzales Ximenès de Caſada, entrepris pour vérifier la Découverte de Martinez. Il étoit confirmé dans la même idée par la perſuaſion de Berreo. C'étoit ſur ces fondemens qu'il étoit parti d'Angleterre, & qu'il aſſure » que celui qui conquerra la Guiane » poſſedera plus d'or & regnera ſur » plus de Peuples que le Roi d'Eſpa- » gne & l'Empereur des Turcs «. Il répete pluſieurs fois que ce qu'il entend par la Guiane, eſt l'intervalle entre l'Amazone & l'Orinoque, à trois cens lieues, ou ſix cens milles des Côtes de la Mer du Nord.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Vraies ou chimériques, toutes ces preuves rendirent l'Anglois ſi ſourd aux objections de Berreo, qu'il ſe hâta de faire partir Gifford, ſon Vice-Amiral, & le Capitaine Calfield, pour reconnoître l'embouchure de la Riviere de Capuri. Il y avoit envoïé aupara-

Ses meſures pour y pénétrer.

(36) Telle étoit, en effet, l'opinion qui s'étoit répandue.

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

vant Whidon & Douglas, qui n'y avoient pas trouvé moins de neuf piés d'eau ; mais c'étoit avec le flux ; & la Marée aïant baissé, avant qu'ils eussent franchi les Bas-fonds, ils avoient abandonné leur entreprise. Un autre Officier, chargé de sonder la Baie de *Guanipa*, ou *Amana*, pour chercher le moïen d'y passer avec les Vaisseaux, n'y trouva pas plus de facilité, & n'osa se hazarder fort loin dans la Baie, parcequ'il apprit, de son Guide Indien, que ce lieu étoit sans cesse infesté de Cannibales, qui ne manqueroient pas de tomber sur lui avec leurs fleches empoisonnées.

Il fait construire une Galeasse.

Gifford & Galfield aïant trouvé, dans la Riviere de Capuri, cinq piés d'eau, après le reflux, Raleigh fit faire des Bancs pour la rame ; & commençant à craindre pour *King*, qu'il avoit envoïé à Guanipa, il le fit suivre par Douglas, avec un vieux Cacique de la Trinité, qui lui servit de Pilote. Ils reconnurent enfin qu'on pouvoit entrer dans le Capuri par quatre endroits, tous également commodes. La Galéasse fut équipée avec trois Chaloupes, qui portoient des Provisions pour un mois. Raleigh, & quelques Officiers, s'y embarquerent avec cent

hommes

hommes. Leur Pilote, nommé *Arcuacan*, étoit un Indien de la Riviere de *Baienua*, ſituée au Sud de l'Orinoque, entre ce Fleuve & celui des Amazones. Il avoit promis de les conduire à l'Orinoque ; mais s'ils n'avoient pas eu d'autre ſecours, ils auroient erré ſans fin dans toutes ces Rivieres, comme dans un labyrinthe. Raleigh doute qu'il y ait, dans l'Univers, un tel amas d'eaux, les unes entrelaſſées dans les autres. Lorſqu'il croïoit avoir trouvé la route, à la faveur de la Bouſſole & des hauteurs du Soleil, il ne faiſoit que tourner autour d'une infinité de petites Iles, toutes remplies d'arbres ſi hauts & ſi touffus, qu'ils troubloient également la vue & la navigation. Il nomma une de ces Rivieres, ou de ces Canaux, *Red-croſſ*, c'eſt-à-dire Croix rouge, parcequ'il jugea qu'aucun Chrétien n'y étoit entré avant lui. Là, il découvrit un petit Canot, qui portoit quelques Indiens : & la Galéaſſe les joignit, avant qu'ils puſſent ſe dérobber dans les détours. D'autres Indiens, qui ſe préſentoient ſur le rivage, ſembloient obſerver la conduite des Anglois ; & ne voïant aucune marque de violence, ils s'avancerent au bord de l'eau, en demandant à traiter. Raleigh

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Route qui la conduit à l'Orinoque.

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

fit aussi-tôt gouverner vers eux. Mais pendant qu'il leur offroit ce qu'ils avoient desiré, son Pilote Indien, s'étant un peu écarté pour reconnoître le Païs, rencontra un Cacique qui voulut le tuer, pour avoir introduit des Etrangers dans leurs Terres, & n'eut pas peu de peine à se sauver par la fuite. Les Indiens qui habitent ces Iles sont les *Tinitives*, dont on distingue deux especes; les *Ciaouaris* & les *Ouaraouaris*.

Embouchure de ce Fleuve.

L'Orinoque se divise en seize bras, à son embouchure; neuf qui courent au Nord, & sept au Sud. Les derniers forment des Iles considérables. Du bras le plus septentrional au plus méridional, Raleigh ne compte pas moins de cent lieues: ainsi, conclut-il, l'embouchure de ce Fleuve, surpasse, en grandeur, celle du Fleuve des Amazones. Les Tinitives ont leurs Habitations, dans les Iles qui sont formées par cette multitude de bras. Ces Indiens, divisés en deux Peuples, ont chacun leur Cacique, qui sont continuellement en guerre. Ils ont leurs Habitations sur terre en Eté, mais pendant l'Hiver, ils demeurent sur des Arbres, où leurs petites cabanes, pratiquées avec une admirable industrie,

Indiens qui habitent sur des Arbres.

les garantiſſent des grandes inondations de l'Orinoque, qui, depuis Mai juſqu'en Septembre, monte d'environ vingt piés au-deſſus des Terres. Cette incommodité ne leur permet gueres de ſemer. Ils font un pain de moelle de Palmite, auquel ils joignent, pour nourriture, leur pêche, leur chaſſe, & divers fruits de leurs arbres. Les Cuparis & les Macureos, deux Nations qui habitent les bords de l'Orinoque, ne ſont pas moins renommés par leur adreſſe & leur courage. Avant l'arrivée des Eſpagnols, ils faiſoient une guerre continuelle à leurs voiſins; mais l'intérêt commun a réuni tous ces Peuples contre leur plus dangereux Ennemi. Raleigh fut frappé d'un de leurs uſages : à la mort de leurs Caciques, ils commencent le deuil par de grandes lamentations; mais ils n'enterrent pas leurs corps. Ils les laiſſent pourrir; & lorſque les chairs ſont entierement conſumées, ils prennent le ſquelette, qu'ils ornent de ſes plus précieux joïaux, avec des plumes de diverſes couleurs aux bras & aux jambes, & le gardent ſuſpendu dans ſa cabane. Les Arouacas, qui habitent la rive méridionale de l'Orinoque, réduiſent en poudre le ſquelette de leurs Parens

Marque ſinguliere de reſpect pour les Morts.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

morts, & brûlent cette cendre dans une liqueur qu'ils avalent.

Grand lit de l'Orinoque.

En quittant les Ciaouaris, Raleigh tomba dans le grand lit de l'Orinoque, qu'il étoit queſtion de remonter : mais après quatre jours de navigation, il échoua vers le ſoir dans un lieu ſi dangereux, qu'en travaillant à ſoulager la Galéaſſe de ſon leſt, il faillit d'y perdre ſoixante hommes. Enfin l'aïant remiſe à flot : il continua plus heureuſement ſa route, pendant trois jours; & le quatrieme, ſon Pilote Indien le fit entrer dans une grande Riviere, nommée *Amana*, dont les eaux ſembloient deſcendre paiſiblement ſans aucun détour : mais le cours en étoit ſi rude, qu'on n'y pouvoit avancer qu'à force de rames.

Difficulté de le ſurmonter.

Les Matelots eurent beſoin des plus vives exhortations de leur Chef, pour ſoutenir un travail ſi continuel : la chaleur étoit extrême ; & les branches des arbres, qui bordoient les deux rives, cauſoient une autre peine aux Rameurs. Cet obſtacle dura ſi longtems, que les vivres commençant à manquer, il devint fort difficile à Raleigh de contenir ſes Gens. Cependant il leur repréſenta que le Pilote promettant dans peu de jours une route plus facile & des proviſions en abondance,

il y avoit moins de risque à continuer leur navigation, qu'à retourner en arriere. D'ailleurs ils ne manquoient pas de fruits, sur les bords de la Riviere; ni de poisson & de gibier, sans compter que les Fleurs & les Plantes, dont les terres étoient couvertes, sembloient confirmer toutes les promesses du Pilote.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Cet Indien, sur le visage duquel Raleigh croïoit remarquer souvent de l'embarras, lui proposa de faire entrer, à droite, les Canots dans une Riviere, qui les conduiroit promptement à quelques Habitations des Arouacas, où l'on trouveroit toutes sortes de rafraîchissemens, & de laisser la Galeasse à l'ancre, en assurant qu'on pouvoit être de retour avant la nuit. Il étoit midi. Cette ouverture fut si bien reçue, que Raleigh se chargea lui-même de la conduite des Canots, & ne prit aucune provision, dans la confiance que les secours ne pouvoient être éloignés. Cependant, après avoir ramé l'espace de trois heures, sans voir aucune apparence d'Habitations, ses défiances augmenterent. On rama trois autres heures, avec aussi peu de succès; & les soupçons devinrent si vifs, que tous les Anglois des Canots, se

Comment les Anglois trouvent des vivres.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

croïant trahis, parloient déja de vangeance. Envain Raleigh s'efforça de leur faire comprendre, que le châtiment d'un Traître ne changeroit rien à leur ſituation, ou ne la rendroit que plus miſérable. La colere & la faim ne leur laiſſoient ſentir que le mal préſent; lorſqu'enfin une lumiere qu'ils apperçurent, & quelque bruit qu'ils crurent entendre, les rappellerent à des ſentimens plus modérés. C'étoit, en effet, une Habitation des Arouacas, où ils n'arriverent néanmoins qu'après minuit. Ils y trouverent peu de monde, parceque le Cacique de la Bourgade étoit allé en Traite à l'embouchure de l'Orinoque, avec un grand nombre de ſes Indiens : mais les Cabanes étoient remplies de proviſions, dont les Anglois chargerent leurs Canots.

Ils retournerent ſans peine à leur Galéaſſe. Les bords de la Riviere, dont leurs ſouffrances ſembloient leur avoir dérobbé les agrémens, leur parurent alors d'une merveilleuſe beauté. Ils découvrirent une charmante Vallée, d'environ vingt milles de longueur, & remplie de différentes eſpeces de Beſtiaux. Le Gibier n'y étoit pas moins abondant, & la Riviere continuoit de leur fournir d'excellent Poiſſon. Ils ſe

crurent desormais à couvert de la faim, dans une contrée si riche. Mais il s'y trouve de monstrueux Serpens. Un jeune Negre, qui voulut passer à la nage sur une des rives, fut dévoré en y arrivant.

Sauvages qu'ils rencontrent.

Le même jour, les Anglois y virent paroître quatre Canots, qui descendoient la Riviere où ils étoient rentrés. Raleigh fit ramer après eux. Deux prirent la fuite vers le rivage, d'où ceux qui les montoient s'échapperent dans les Bois; & les deux autres suivirent si legerement le cours de l'eau, qu'il fut impossible de les joindre : mais Raleigh ne se bornant point à se saisir des deux premiers Canots, & des provisions qu'on y trouva, fit chercher les Fugitifs. On en prit quelques-uns, à peu distance. C'étoient des Arouacas, qui avoient servi de Pilotes à trois Espagnols échappés plus heureusement, entre lesquels il y avoit un Rafineur d'or. Envain Raleigh mit une partie de ses Gens à terre pour suivre leurs traces. Mais il retint un des Pilotes, dont l'intelligence & la fidélité lui devinrent fort utiles. Entre plusieurs connoissances, il tira de lui celle de divers endroits où les Espagnols venoient chercher de l'or. Elle lui servit peu,

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Ils ne peuvent profiter des Mines d'or.

parceque l'inondation ne lui permit pas d'en faire l'expérience. Il ne la communiqua pas même à ses gens, de peur que le chagrin de manquer une si belle occasion de s'enrichir ne refroidît entierement leur courage. Les eaux croissent avec tant de promptitude & d'impétuosité dans cette Province, que le soir elles sont de la hauteur d'un homme, dans des lieux où l'on passoit le matin presqu'à sec; & ces débordemens sont fort ordinaires à toutes les Rivieres qui se jettent dans l'Orinoque.

Sagesse de Raleigh à les conduire.

L'Arouaca, que Raleigh avoit retenu pour Pilote, parut craindre que son sort ne fût d'être mangé vif. » Car » telle étoit, dit Raleigh, l'idée que » les Espagnols donnoient de ma Na- » tion à tous ces Peuples : mais il se » désabusa bien-tôt, comme tous les » autres Indiens avec lesquels nous » eûmes à traiter, lorsqu'il eut recon- » nu notre caractere & nos usages. » L'effet de cette imposture retomba » sur nos Ennemis, dont notre huma- » nité fit sentir plus que jamais les in- » justices & les violences. Aucun de » mes gens ne toucha jamais aux Fem- » mes du Païs, pas même du bout du » doigt. A l'égard des denrées, on

» n'en prenoit point ſans avoir ſatisfait ceux qui venoient les offrir. Enfin, pour n'avoir rien à me reprocher, » je ne quittois jamais une Habitation ſans demander aux Indiens s'ils » avoient quelque plainte à faire de » mes Gens ; je les contentois avant » mon départ, & je faiſois châtier le » Coupable. Les deux Canots mêmes, » que j'avois fait enlever, furent rendus aux Arouacas, & le Pilote ne » fut emmené, qu'après avoir conſenti volontairement à me ſuivre. Les » Eſpagnols lui avoient donné le nom » de Martin.

Ce fut ſous ſa conduite, que les Anglois continuerent leur route. Quinze jours de navigation, pendant leſquels ils ne furent pas expoſés à d'autre danger que celui des ſables, les ramenerent à la vue de l'Orinoque. Raleigh ne donne point le nom de pluſieurs Rivieres, dans leſquelles il s'engagea ſucceſſivement, & ne tient pas un meilleur compte des hauteurs ; mais, dans le lieu où il ſe repréſente ici, il avoit à l'Eſt la Province de *Carapana*, qui étoit alors occupée par des Eſpagnols. Les Indiens de trois Canots, qu'il ſe félicita d'avoir rencontrés, l'aborderent ſans crainte, après avoir ſû qu'il

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

n'étoit pas de cette odieuse Nation ; & lui voïant jetter l'ancre, ils lui promirent de revenir le lendemain avec leur Cacique. Il se trouva dans ce lieu une infinité d'œufs de Tortues, qui furent un rafraîchissement fort agréable pour les Anglois. Le jour suivant, ils virent arriver le Cacique qu'on leur avoit annoncé, avec une suite de quarante Indiens. Sa Bourgade, qui n'étoit pas éloignée, se nommoit *Toparimaca*. Il apportoit aux Anglois diverses sortes de provisions, pour lesquelles ils lui firent boire du vin d'Espagne, dont il ne cessoit point d'admirer le goût. Raleigh lui aïant demandé une route courte & sure pour la Guiane, il offrit alors aux Anglois de les conduire à sa Bourgade, avec promesse de leur donner un secours que la fortune avoit réservé pour eux. En y arrivant, il leur fit présenter une liqueur si forte, qu'elle les enivra presque tous. Elle est composée, dit Raleigh, de poivre de l'Amérique & du suc de plusieurs herbes, qu'on laisse clarifier dans de grands Vases. Le Cacique & les Indiens s'enivrerent aussi.

Cacique de Toparimaca.

Liqueur qui enivre les Anglois.

Après cette Fête, le Cacique fit paroître, devant les Anglois, le secours qu'il avoit vanté. C'étoit un Indien

Ils reçoivent un bon Guide.

Voiages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

fort âgé, dont ils ne prirent pas une fort haute opinion sur sa figure, mais qui connoissoit parfaitement toutes les parties de l'Orinoque, & sans lequel en effet ils ne se seroient jamais garantis des sables, des rochers & des Ilots qu'on ne cesse point d'y rencontrer. Raleigh le reçut comme un présent du Ciel.

Cours de l'Orinoque.

Dès le jour suivant, les Anglois éprouverent l'habileté de ce nouveau Guide, par le conseil qu'il leur donna de profiter d'un vent d'Est, qui leur épargna le travail des rames. L'Orinoque, suivant Raleigh, est assez exactement Est & Ouest, depuis son embouchure jusqu'aux environs de sa source. En suivant son cours, depuis Toparimaca, les Anglois auroient pû pénétrer en plusieurs endroits du Popayan & de la Nouvelle Grenade. Pendant le premier jour, ils suivirent un bras du Fleuve, qui a sur la gauche l'Ile d'Assapana, longue de vingt-cinq milles sur cinq de large, & le grand Canal au-delà. Sur la droite du même bras est une autre Ile, nommée *Jouana*, fort grande aussi, & séparée de la terre, du même côté, par un second bras du Fleuve, qui se nomme *Arrarropana*. Toutes ces eaux sont navigables pour les plus gros Bâ-

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

timens ; & l'Orinoque, en y comprenant les Iles, n'a pas moins de trente milles de large en cet endroit. Au-dessus d'Assapana, un peu plus qu'à l'Ouest, on trouve une autre Riviere, nommée *Aropa*, qui vient se jetter du Nord dans l'Orinoque. Les Anglois mouillerent au-delà, & du même côté, près d'une Ile, nommée *Occaoueta*, longue de six milles & large de deux. Raleigh mit à terre, ici, sur la rive du Fleuve, deux Indiens de la Guiane, qu'il avoit pris avec son nouveau Pilote, à Toparimaca, avec ordre de prendre les devants pour annoncer son arrivée au Cacique de Putimac, Vassal de Topia-Ouari, qui avoit succedé à Morquito dans la Province d'Arromaja : mais Putima étant assez éloigné, il fut impossible à ces deux Indiens de revenir le même jour ; & la Galéasse fut obligée de mouiller le soir près de Putapayma, autre Ile, de même grandeur que la précédente. Vis-à vis de cette Ile, la Côte du Fleuve offre une grande Montagne, qui se nomme Occopa. Les Anglois aimoient à mouiller proche des Iles, parcequ'il s'y trouvoit quantité d'œufs de Tortues, & que la pêche y est plus commode que sur la Côte, où les ro-

chers ne leur permettoient pas de jetter la fenne. La plûpart de ceux, qui bordent le Fleuve, font de couleur bleuâtre, & paroiffent contenir du fer, comme toutes les pierres qui fe trouvent fur les Montagnes voifines.

Voïages sur l'Orincque Raleigh. 1595.

Le matin du jour fuivant, continue Raleigh, notre cours fut droit à l'Oueft, avec moins de peine à réfifter au courant du Fleuve. La terre s'ouvroit des deux côtés, & les bords en étoient d'un rouge fort vif. J'envoïai quelques Hommes dans des Canots, pour reconnoître le Païs : ils me rapporterent que dans toute l'étendue de leur vue, & du haut des Arbres où ils étoient montés pour l'obferver, ils n'avoient découvert que des Plaines, fans aucune apparence de hauteur. » Mon Pilote de » de Toparimaca dit que ces belles » Campagnes fe nommoient les Plaines de Saymas; qu'elles s'étendoient » jufqu'au Païs de Cumana & de Carracas, & qu'elles étoient habitées » par quatre puiffantes Nations, les » Saymas, les Affaouais, les Aroras & » les Wikiris, qui battirent Hernando » de *Serpa*, lorfqu'il vint de Cumana » vers l'Orinoque, avec trois cens » Chevaux, pour conquérir la Guiane. » Les Aroras ont la peau prefqu'auffi

Suite de la Navigation des Anglois.

Plaines de Saymas.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Poiſon ſubtil des Fléches.

» noire que les Negres. Ils ſont robuſ-
» tes & d'une valeur ſinguliere. Le poi-
» ſon de leurs fleches eſt ſi ſubtil, que
» ſur le récit de mes Indiens je me
» fournis des meilleurs Antidotes,
» pour en garantir nos gens. Outre
» qu'il eſt toujours mortel, il cauſe
» d'affreuſes douleurs, & jette les
» Bleſſés dans une eſpece de rage. Les
» entrailles leur ſortent du corps : ils
» deviennent noirs, & la puanteur
» qu'ils exhalent eſt inſupportable.

Difficulté du remede.

Raleigh s'étonne beaucoup que les Eſpagnols, à qui les fleches empoiſonnées de ces Sauvages ont été ſi funeſtes, n'aient jamais trouvé de remede pour leurs bleſſures. A la vérité, dit-il, les Indiens n'en connoiſſent point eux-mêmes; & lorſqu'ils ſont bleſſés d'un coup de fleche, ils ont recours à leurs Prêtres, qui leur tiennent lieu de Médecins, & qui font un grand myſtere des remedes qu'ils emploient. L'Antidote ordinaire des Indiens eſt le ſuc d'une racine nommée *Tupara*, qui guérit auſſi toutes ſortes de fievres & qui arrête les hémorragies internes. Raleigh apprit, de Berreo, que quelques Eſpagnols avoient emploïé avec ſuccès le jus d'ail : mais pour les poiſons extrêmement ſubtils, tels que ce-

lui des Aroras, il exhorte à s'abstenir de boire, parceque tout ce qu'on avalle de liquide sert à la propagation du venin, & que si l'on boit, surtout, peu de tems après avoir été blessé, la mort est inévitable.

Montagnes d'Arvami & d'Aio.

Le troisieme jour de leur navigation, les Anglois mouillerent près de la rive gauche du Fleuve, entre deux Montagnes, dont l'une se nomme *Arvami*, l'autre *Aio*. Après s'y être arrêtés jusqu'à minuit, ils passerent une grande Ile nommée *Manoripano*, d'où ils furent suivis par un Canot, chargé de quelques Indiens, qui les inviterent à se reposer dans leurs Habitations : mais s'étant défendus civilement de leurs instances, ils entrerent, le cinquieme jour, dans la Province d'Aromaja, où ils mouillerent à l'Ouest d'une Ile nommée Murrecoermo, qui a dix milles de long & cinq de large. Le lendemain ils arriverent au Havre de Morquito, où ils étoient résolus de s'arrêter, pour renouveller leurs provisions. Un de leurs Indiens fut envoïé au Cacique Topiaouari, qui vint dès le jour suivant, faire les honneurs de son Port. C'étoit un Vieillard de cent dix ans, si robuste encore, qu'après avoir fait quatorze milles à pié pour venir

Age & force du Cacique Topiaouari.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

voir ses Hôtes, il retourna le même jour à sa Bourgade. Les rafraîchissemens, qu'il leur apporta, étoient une grande abondance de Gibier, de racines & de fruits.

Informations qu'il donne à Raleigh.

Raleigh fit diverses questions, à ce vieux Cacique, sur la mort de son Neveu, & sur les entreprises des Espagnols. » Je lui appris, dit-il, quelle » étoit ma Nation, & le dessein où » j'étois d'affranchir les Indiens de la » tyrannie des Espagnols. Ensuite, lui » parlant de la Guiane, je le priai de » me donner quelques instructions sur » la maniere d'y pénétrer. Il me ré» pondit que le Païs où j'étois, & tout » ce qui bordoit la Riviere jusqu'à la » Province d'Emeric, en y compre» nant celle de Carapana, faisoient » partie de la Guiane; qu'en général » les Nations de toutes ces Terres se » nommoient *Orinoccoponi*, parce» qu'elles confinent à l'Orinoque; » que celles qui habitoient entre ce » Fleuve & les Monts de Wacarimar » étoient comprises sous le même » nom; & que de l'autre côté de ces » Montagnes, il y avoit une grande » Vallée, nommée *Amariocopana*, » habitée aussi par d'anciens Peuples » de la Guiane. Je lui demandai quels

» étoient ceux qui habitoient au-delà de cette Vallée, derriere les Montagnes qui la bordoient de ce côté-là : surquoi, il me dit, en soupirant, que dans sa jeunesse, & du vivant de son Pere, qui étoit mort fort âgé, il étoit venu dans cette grande Vallée de la Guiane, des lieux où se couche le Soleil, un Peuple innombrable, qui portoit de grandes robbes & des bonnets rouges ; qu'il étoit composé de deux Nations nommées les *Orejones* & les *Epo-merios* ; qu'aïant chassé les anciens Habitans du Païs, elles s'étoient emparées de leurs Terres, jusqu'au pié des Montagnes, à l'exception des *Iraouaquaris* & des *Cassipagotos* : que son Fils aîné, qui avoit été choisi dans la suite de cette guerre pour mener du secours aux Iraouaquaris, avoit péri avec tous ses gens dans un combat contre les Usurpateurs, & qu'il ne lui étoit resté qu'un seul Fils. Il ajouta que les Eporemerios avoient bâti, au pié de la Montagne, à l'entrée de la Vallée, une grande Ville, dont les édifices étoient fort hauts ; que l'Empereur des deux Nations étrangeres faisoit garder constamment les passages par

Arrivée d'un nouveau Peuple dans la Guiane.

Ville qu'il bâtit.

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

» de nombreuses Trouppes, qui n'a-
» voient pas cessé, pendant long-tems,
» de ravager & de piller leurs Voi-
» sins; mais que depuis que les Es-
» pagnols cherchoient à s'emparer du
» Païs, la paix s'étoit faite entre les
» Indiens, qui s'accordoient tous à
» les regarder comme leurs plus mor-
» tels Ennemis (37).

Les Anglois arrivent à la Riviere de Caroli.

Raleigh, fort satisfait du vieux Cacique, dans lequel il n'avoit reconnu que de la sagesse & de l'honneur, continua de remonter le Fleuve droit à l'Ouest, & mouilla le soir proche d'une Ile, nommée Catuma, dont la longueur est de cinq ou six milles. Le lendemain, à la fin du jour, il rencontra l'embouchure de la Riviere de *Caroli*. Cette Riviere, sans être moins large que la Tamise à Woolvich, fait une chute si considérable, que non-seulement les Anglois en avoient entendu le bruit depuis le Port de Morquito, mais qu'arrêtés par l'impétuosité des eaux ils eurent beaucoup de peine à s'en approcher.

Ce qui les oblige de s'y arrêter.

Après avoir emploïé toutes leurs rames, qui ne les firent pas avancer d'un jet de pierre dans l'espace d'une heure, ils prirent le parti de mouiller

(37) Raleigh place ce Païs entre quatre & cinq degrés de Latitude du Nord.

proche de la rive, & d'envoïer un Indien au Cacique du Païs, pour lui déclarer qu'ils étoient Ennemis jurés des Espagnols. C'étoit dans ce lieu, que Morquito en avoit fait massacrer dix. Le Cacique, nommé *Wanuretona*, vint jusqu'au bord du Fleuve, avec un grand nombre de ses gens, & prodigua les rafraîchissemens aux Anglois. Raleigh lui répéta qu'il étoit venu pour faire la guerre aux Espagnols, & reçut de lui de nouvelles informations sur la Guiane.

Diverses Nations qui habitent cette Riviere.

Les Indiens de la Riviere de Caroli ont une haine égale pour les Espagnols & pour les Eporemerios. Leur Païs est riche en or. Raleigh apprit, du Cacique, que vers la source de la Riviere les Terres étoient habitées par trois puissantes Nations, nommées les Cassipagotos, les Eparagotos & les Araouragotos; que le Caroli sort d'un grand Lac; que tous les Peuples du Païs se joindroient volontiers à ceux qui voudroient les délivrer des Espagnols; enfin qu'après avoir passé les Montagnes de Curca, il trouveroit beaucoup d'or & de pierres précieuses. Un des Officiers Espagnols, qu'il avoit pris avec Berreo, se vanta d'avoir découvert dans ses Voïages une Mine d'argent

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

très riche, à peu de distance de la Riviere : mais l'Orinoque & toutes les Rivieres voisines étoient haussées de cinq piés; sans compter la difficulté de remonter celle de Caroli. Raleigh se contenta d'envoïer par terre quelques-uns de ses gens, dans une Bourgade éloignée de vingt milles, & nommée Annatapoi. Ils y trouverent des Guides pour les conduire plus loin dans une grande Ville, qui se nomme *Capurepana*, située au pié des Montagnes, sous la domination d'un Cacique, proche Parent de Topiaouri. Cependant Whidon fut chargé, avec quelques Soldats, de suivre, autant qu'il étoit possible, le bord de l'eau, pour observer s'il s'y trouvoit quelque apparence de Mine.

Observations de Raleigh sur le Païs, & sur les Pierres à fil d'or.

En même-tems Raleigh, accompagné des Capitaines Gifford & Calfield, monta sur les hauteurs voisines, d'où il découvrit toute la Riviere de Caroli, qui se divise en trois bras à vingt milles de l'Orinoque. Il remarqua dix à douze Sauts de cette Riviere; & tous d'une si grande hauteur, que les particules d'eau, séparées dans leur chûte, forment comme un tourbillon de fumée. Ensuite, s'étant approché des Vallées, il admira le plus beau Païs qu'il eut ja-

mais vu. L'herbe y est d'une verdure charmante, le terrein ferme, le Gibier en abondance : & les Oiseaux, dont le nombre & la variété sont infinis, y forment les plus mélodieux concerts. » Nous remarquâmes, dit Raleigh, des fils d'or & d'argent dans » les pierres ; mais n'aïant que nos » mains & nos épées, nous ne pûmes » en vérifier parfaitement la nature. » Cependant nous en rapportâmes » quelques-unes, que je fis examiner » dans la suite. Un Espagnol de Caracas me les nomma dans sa Langue, » *Madre del oro*, Or mere, ou Matrice d'or, & m'assura qu'il devoit » se trouver une Mine au-dessous. On » ne me soupçonnera point de m'être » trompé moi même, ou de vouloir » tromper ma Patrie, par de fausses » imaginations. Quel motif auroit pû » me faire entreprendre un si pénible » Voïage, si je n'avois été sûr qu'il n'y » a point, sous le Soleil, de Païs aussi » riche en or que la Guiane ? Whidon, » & *Milechap*, notre Chirurgien, » m'apporterent pour fruit de leurs » recherches quelques pierres fort semblables au Saphir. Je les fis voir à » divers Orinoccoponis, qui me vanterent une Montagne, où il s'en

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

» trouvoit en abondance. J'en ignore
» la nature & la valeur ; mais je n'en
» puis avoir qu'une haute opinion ;
» & je suis sûr, du moins, que ce
» Canton ressemble à ceux dont on tire
» les plus précieuses pierres, & qu'il
» est à-peu-près à la même hauteur.

A gauche de la Riviere, on trouve les Iraouaquaris, ennemis irréconciliables des Eporemerios. Le Lac, d'où elle prend sa source, se nomme Cassipa. Il est si grand, qu'à peine peut-on le traverser en Canot, dans l'espace d'un jour. Plusieurs Rivieres s'y jettent, & le sable que l'on y trouve pendant l'Eté est ordinairement mêlé de grains d'or. Au-delà du Caroli, on rencontre la Riviere d'*Arvi*, qui passe le long du Lac, à l'Ouest, & vient se jetter aussi dans l'Orinoque. Ces deux Rivieres forment entr'elles une espece d'Ile, dont Raleigh vante la fertilité & l'agrément. Mais il paroît ici fort embarrassé, à rapporter ce qu'il ne sait, dit-il, que sur le témoignage d'autrui, & dont il avoue néanmoins qu'il ne lui est pas resté le moindre doute. » La
» Riviere d'Arvi en a deux autres assez
» près d'elle, qui se nomment *Atoïca*
» & *Caora*. Sur les bords de la secon-
» de, on trouve une Nation d'In-

Nation monstrueuse.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE
RALEIGH.
1595.

» diens, qui ont la tête toute d'une » piece avec les épaules; ce qui doit » paroître monſtrueux (38), continue » Raleigh, & ce que je ne laiſſe pas » de croire certain. Ces Indiens ex- » traordinaires ſe nomment les *Eouai-* » *panomas*. On prétend qu'ils ont les » yeux ſur leurs épaules, la bouche » dans la poitrine, & les cheveux ſur » le dos. Le Fils de Topiaouari, que » j'amenai en Angleterre, m'aſſura » que c'eſt la plus redoutable Nation » de cette Contrée, & que ſes armes, » qui ſont des arcs & des fleches, ont » trois fois la grandeur de celles des » Orinoccoponis. Mon Indien, qui ne » fut pas tout-d'un-coup perſuadé de » ſon récit, me proteſta que les Iraoua- » quaris avoient pris depuis peu un » de ces Monſtres, & qu'il avoit été » vu de toute la Province d'Aromaïa. » Raleigh ajoute que s'il eut appris » toutes ces circonſtances avant ſon » départ, il auroit tenté l'impoſſible

(38) On n'a pu ſe diſpenſer de rapporter ce trait, d'après un Voïageur tel que le Chevalier Raleigh : mais une partie du merveilleux diſparoîtra, ſi l'on ſuppoſe que l'uſage de cette Nation eſt de rendre le cou fort court aux Enfans, par quelque pratique ſemblable à celle d'un autre Peuple de l'Amérique, qui applatit la tête des ſiens avec des ais conſtamment appliqués & ſerrés. D'ailleurs les Indiens de la Guiane, & les Eſpagnols de Cumana, peuvent être ſoupçonnés d'un peu d'exagération.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

» pour enlever un de ces étranges Indiens, & pour l'amener jusqu'en Europe. Lorsqu'il fut retourné sur la Côte du Cumana, un Espagnol, Homme d'esprit & d'expérience, apprenant qu'il avoit pénétré dans la Guiane jusqu'à la Riviere de Caroli, lui demanda s'il avoit rencontré des Eouaipanomas, & l'assura qu'il avoit vû plusieurs de ces Acéphales. Raleigh atteste là-dessus de célebres Négocians (39), connus de toute la Ville de Londres.

Riviere de Casnero.

Le Casnero est une quatrieme Riviere qui se jette dans l'Orinoque, au-dessus du Caroli vers l'Ouest, mais du côté de l'Amapeia. Sa grandeur l'emporte sur celle des plus grands Fleuves de l'Europe. Elle prend sa source, au Midi de la Guiane, dans les Montagnes qui séparent ce Païs des Terres de l'Amazone. Les Anglois auroient entrepris de la remonter, si l'approche de l'Hiver ne leur eut fait craindre d'y trouver leur perte : non que l'Hiver mérite proprement ce nom, dans un Païs où les arbres sont continuellement chargés de feuilles & de fruits ; mais il y est accompagné de pluies violentes, qui causent de prodigieux déborde-

(39) MM. Mouchcron.

mens

ſmens. Toutes les Campagnes ſont inondées ; & le tonnerre y eſt ſi terrible, qu'il ſemble menacer la Nature de ſa ruine. Raleigh en fit une triſte expérience à ſon retour.

Du côté du Nord, le *Cari* eſt la premiere Riviere qui ſe jette dans l'Orinoque, & qu'on rencontre en remontant ce grand Fleuve. On trouve enſuite celle de Limo. Les Terres de l'une à l'autre ſont habitées par la Nation des *Aouacaris*, eſpece de Cannibales, qui tiennent un marché où ils vendent, pour des Haches, leurs Femmes & leurs Filles à leurs Voiſins, qui les revendent aux Eſpagnols. A l'Oueſt de la Riviere de Limo, on trouve celle de Pao ; enſuite le *Caouti* ; puis le *Vocari*, & le Capuri, qui vient de la Riviere de Meta, par laquelle Berreo étoit venu de la Nouvelle Grenade. La Province d'Amapeïa eſt à l'Oueſt du Capuri ; & c'eſt là que Berreo aïant paſſé l'Hiver avec ſes gens, les eaux lui en firent perdre un grand nombre. Au-deſſus de l'Amapeïa, en tirant vers l'Oueſt de ces Rivieres, on a les Terres des Aſchaques & des Catuplos, & les Rivieres de Beta, de Dauney & d'Ibarra. Sur les Frontieres du Pérou, on trouve les Provinces de Tomebamba

Diverſes Rivieres.

& de Caxamalca, & tirant vers Quito & le Popayan, au Nord du Pérou, les Rivieres de Guayara & de Guayacuro. Au-delà des Montagnes du Popayan, on rencontre le Pampamena, ou Payano, qui descend jusqu'à la Riviere des Amazones, en traversant les Terres des Moteyones; où Pedro d'Orsua eut le malheur de périr. C'est entre le Dauney & le Beta, qu'est la grande Ile de Baraquan. L'Orinoque est inconnu sous ce nom, au-delà du Beta; il y porte celui d'*Athule*; & plus loin, il est coupé par de grandes chutes d'eau, qui ne permettent pas aux Vaisseaux d'y passer. Raleigh, qu'on suit mot à mot dans cette Description, assure que pour ce qu'il nomme des Vaisseaux de charge, la navigation est libre sur ce Fleuve, l'espace d'environ mille milles d'Angleterre, & que pour les Canots elle ne l'est pas moins, du double; que ses eaux, soit par elles-mêmes, ou par les Rivieres qui s'y jettent, conduisent au Popayan, à la Nouvelle Grenade & au Pérou; que par d'autres Rivieres, on peut se rendre aux nouveaux Etats des Incas, descendus, dit-il toujours, de ceux du Pérou, aux Amapeïas & aux Annabas, enfin qu'une partie de ces Rivieres, qu'on peut nommer les

L'Orinoque change de nom. Il porte celui d'Athule.

Longueur de son cours.

branches de l'Orinoque, prennent leurs sources dans les Vallées qui séparent la Guiane, des Provinces Orientales du Pérou.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Raisons qui font retourner les Anglois vers l'Est.

Le débordement des eaux augmentant de jour en jour, mille dangers, dont les Anglois se crurent menacés, leur firent souhaiter leur retour. Raleigh ne résista point à leurs instances. Il avoit acquis d'heureuses lumieres; mais l'inondation ne lui laissoit aucune espérance d'en recueillir le fruit. D'ailleurs ses gens étoient sans habits; & ceux qui leur restoient étant percés de la pluie dix fois par jour, ils n'avoient pas même le tems de les faire secher. Il se détermina donc à retourner vers l'Est, dans le dessein de reconnoître mieux toutes les parties du Fleuve : observation importante, qu'il se reprochoit d'avoir négligée.

Raleigh revoit Topiaouari.

En quittant l'embouchure du Caroli, il alla mouiller, le premier jour, au Port de Morquito, qu'il regardoit comme un séjour de confiance, par celle qu'il avoit au caractere de Topiaouri. Ce vieux Cacique, qu'il fit avertir de son arrivée, se hâta de le venir voir, suivi d'une abondante provision de vivres. Après des caresses fort

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

tendres, Raleigh, qui avoit formé un petit camp ſur un éminence, au bord du Fleuve, fit ſortir tout le monde de ſa Tente, pour s'entretenir ſeul avec ce ſage Vieillard. On doit concevoir, néanmoins, que ces entretiens ne ſe faiſoient pas ſans un Interprete. C'eſt dans la bouche de l'Auteur, qu'il faut laiſſer des explications de cette importance.

Sa conférence avec lui.

Je commençai par lui dire que lui connoiſſant une haine égale pour les Eporemerios & pour les Eſpagnols, j'attendois de lui qu'il m'apprendroit le chemin de la Ville Impériale des Incas. Il me répondit qu'il ne s'étoit pas figuré que mon deſſein fût de prendre cette route, non-ſeulement parceque la ſaiſon ne me le permettoit pas, mais plus encore parcequ'il ne me croïoit pas aſſez de monde pour une ſi dangereuſe entrepriſe; que ſi je m'obſtinois à la tenter avec ſi peu de forces, il m'aſſuroit que j'y trouverois ma perte; que la puiſſance de l'Empereur de Manoa (40) étoit formidable, & que le

(40) On voit que non-ſeulement la tranſmigration des Incas, mais encore l'exiſtence de la Ville de Manoa, continue de paſſer pour conſtante dans l'imagination de Raleigh. Comment des faits de cette nature ſont-ils demeurés ſans éclairciſſement? Nous ne ceſſons point de renvoïer au Voïage de M. de la Condamine ſur l'Amazone.

triple de mes gens ne ſuffiroit pas pour lui cauſer de l'inquiétude. Il ajouta que je ne devois jamais eſpérer de pouvoir pénétrer dans la Guiane, ſans l'aſſiſtance des Ennemis de ce grand Etat, ſoit pour en recevoir des ſecours d'hommes, ou pour en tirer des rafraîchiſſemens & des proviſions, que la longueur du chemin & l'excès de la chaleur rendoient également néceſſaires; que trois cens Eſpagnols, qui avoient entrepris la même expédition, étoient demeurés enſévelis dans la Vallée de Maccureguari, ſans autre effort, du côté de leurs Ennemis, que de les avoir inveſtis de toutes parts, & d'avoir mis le feu aux Herbes, dont la fumée & la flamme les avoient étouffés. » D'ici, » continua-t'il, on compte, à Maccureguari, quatre grandes journées » de chemin. Les Peuples de cette Vallée ſont les premiers Indiens de la » frontiere des Incas: ils ſont leurs » Sujets, & leur Ville eſt d'une richeſſe extrême. Tous les Habitans » portent des habits. C'eſt de Maccureguari, que viennent toutes les plaques d'or qu'on voit aux Indiens de » la Côte; c'eſt à Maccureguari qu'elles ſe fabriquent. Mais plus loin, le » travail eſt incomparablement plus

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Il propoſe d'attaquer le nouvel Empire des Incas.

Comment les Eſpagnols avoient péri dans cette entrepriſe.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Propositions de Tapiaouasi.

» beau. On y fait, en or, des figures
» d'Hommes & d'Animaux.

Je lui demandai combien il croïoit qu'il me fallût d'hommes pour prendre la Ville ? Sa réponse fut incertaine. Je lui demandai encore, s'il croïoit du moins que je pusse compter sur le secours de ses Indiens ? Il m'assura que tous les Peuples des Païs voisins se joindroient à moi dans cette guerre, supposé que faute de Canots pour tant d'hommes, la Riviere offrît alors des gués, & pourvu que je lui laissasse cinquante Soldats, qu'il me promettoit d'entretenir jusqu'à mon retour. Je lui répondis qu'avec mes Matelots & mes Ouvriers, je n'avois gueres que ce nombre ; & que d'ailleurs, ne pouvant leur laisser de poudre, ni d'autres munitions, ils seroient en danger de périr par les mains des Espagnols, qui chercheroient à se vanger du mal que je leur avois fait à la Trinité. Cependant les Capitaines *Calfield*, *Greenville*, *Gilbert*, & quelques autres, paroissoient disposés à demeurer : mais je suis sûr qu'ils y auroient tous péri. Berreo attendoit du secours d'Espagne & de la Nouvelle Grenade. J'appris même ensuite qu'il y avoit déja deux cens Chevaux prêts à Caracas.

Réponse de Raleigh.

Topiaouari me dit alors que tout dépendroit donc de l'avenir, & des forces avec lesquelles je reviendrois dans ses Terres ; mais qu'il me prioit de le dispenser, pour cette fois, de me fournir le secours de ses Indiens, parcequ'après mon départ les Eporemerios ne manqueroient pas de faire tomber sur lui leur vangeance. Il ajouta que les Espagnols cherchoient aussi l'occasion de le traiter comme son Neveu, qu'ils avoient fait périr par un infâme supplice ; qu'il n'avoit pas oublié avec quelle rigueur ils l'avoient tenu dans les chaînes, & promené comme un Chien, jusqu'à ce qu'il eut païé cent plaques d'or pour sa rançon ; que depuis qu'il étoit Cacique, ils avoient tâché plusieurs fois de le surprendre, mais qu'ils ne lui pardonneroient point l'alliance que je lui proposois. Il me dit encore : » Après avoir » tout emploïé pour soulever mes Peu» ples contre moi, ils ont enlevé un » de mes Neveux, nommé *Aparaca-* » *no*, qu'ils ont fait baptiser, sous le » nom de Dom Juan ; ils l'ont armé » & vêtu à l'Espagnole, & je sais qu'ils » l'excitent, par l'espérance de ma » succession, à me déclarer la guerre. Enfin Topiaouari me pria de suspen-

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Haine du Cacique contre les Espagnols.

dre mes résolutions jusqu'à l'année suivante, & me promit que dans l'intervalle il disposeroit les esprits en ma faveur. Entre diverses raisons qui lui faisoient détester les Eporemerios, il me raconta que dans leur derniere guerre ils avoient enlevé ou violé toutes les Femmes de son Païs. Nous ne leur demandons que nos Femmes, continua-t-il; car nous ne faisons aucun cas de leur or. Il ajouta, les larmes aux yeux, » autrefois, nous avions dix ou douze » Femmes, & nous sommes réduits » maintenant à trois ou quatre; tandis » que nos Ennemis en ont cinquante, » & jusqu'à cent ». En effet, l'ambition de ces Peuples consiste à laisser beaucoup d'Enfans, pour rendre leurs Familles puissantes par un nombreuse postérité.

Injures qu'il avoit reçues des Eporemerios.

Je demeurai persuadé, par les raisons du Cacique, qu'il m'étoit impossible de rien entreprendre, cette année, contre les Incas. Il fallut réprimer notre passion pour l'or, qui nous auroit attiré, comme aux Espagnols, la haine & le mépris de ces Indiens. Qui sait même, si reconnoissant que nous ne pensions aussi qu'à les piller, ils ne se seroient pas joints à eux pour nous fermer l'entrée de leur Païs? C'étoit

Ses conventions avec Raleigh.

préparer de nouvelles difficultés aux Anglois qui pourront s'ouvrir la même route après nous ; au lieu que, suivant toute apparence, ces Peuples, déja familiarisés avec nous, préfereront notre voisinage à celui des Espagnols, qui ont toujours traité leurs Voisins avec la derniere cruauté. Le Cacique, à qui je demandai un de ses Indiens pour l'emmener en Angleterre & lui faire apprendre notre Langue, me confia son propre Fils. Je lui laissai deux jeunes Anglois, qui ne marquerent point de répugnance à demeurer dans un Païs, où nous n'avions reçu que des témoignages de bonne foi & d'humanité.

Il lui apprend la fabrique des Plaques d'or.

Je demandai à Topiaouari comment se fabriquoient les plaques d'or, & quelle méthode on emploïoit pour les tirer des pierres ou des mines? Il me répondit : » La plus grande partie de » l'or, dont on fait les plaques & les » figures, se tire du Lac de Manoa, & » de plusieurs Rivieres, où il se trouve » en grains, & quelquefois en petits » lingots. Les Eporemerios y joignent » une portion de cuivre, pour le tra- » vailler. Voici leur méthode : ils » prennent un grand vase de terre, » plein de trous, dans lequel les grains

» & le cuivre sont mêlés ensemble ; ils » mettent le vase sur un feu ardent ; » & garnissant les trous, de tuïaux de » terre, ou de pipes, ils soufflent jus- » qu'à ce que les deux métaux soient » fondus. Ensuite, ils les versent dans » des moules de terre ou de pierre «. J'ai apporté deux de ces Figures en or, moins pour leur valeur, que pour en faire connoître ici la forme ; car affectant de mépriser les richesses des Eporemerios, je donnai en échange, au Cacique, quelques Médailles du même métal, qui contenoient le portrait de la Reine. J'ai pris soin d'apporter aussi du Minerai d'or, qui n'est pas rare dans ce Canton, & que je crois aussi bon qu'il y en ait au monde : mais faute d'Ouvriers & d'instrumens, pour séparer l'or, il me fut impossible d'en prendre une grosse quantité.

Ordre que Raleigh donne à deux Anglois qu'il laisse en Guiane.

Raleigh n'oublia point de recommander aux deux Anglois, qu'il laissoit à Topiaouari, de se procurer quelque ouverture pour aller trafiquer à Maccureguari, & de reconnoître soigneusement la route & les environs de cette Ville. Il leur abandonna, dans cette vue, diverses marchandises, avec ordre de pénétrer, s'il étoit possible,

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

jusqu'à celle de Manoa. Ensuite il continua de descendre le Fleuve, accompagné du Cacique de Putima, Chef de la Province de Warrapana, qui, se trouvant chez Topiaouari, avoit prié les Anglois d'aborder sur ses Terres. Ils apprirent, de lui-même, que c'étoit lui qui avoit massacré les Espagnols de Berreo; & sa confiance paroissant extrême pour les Ennemis d'une Nation qu'il avoit offensée, il leur offrit de les conduire au pié d'une Montagne, où la roche paroissoit de couleur d'or.

Il visite une Montagne de couleur d'or.

Raleigh ne se reposa sur personne, d'une observation de cette importance. Il partit lui-même, avec les principaux de ses gens, pour visiter une si riche Montagne. On lui fit suivre d'abord le bord d'une Riviere, nommée *Mana*, en laissant à droite un Village d'Indiens qu'il entendit nommer *Tutevitona*, & qui appartient à la Province de Taraco. Au-delà, vers le Sud, il arriva dans la Vallée d'Amariocapana, qui contient un Village du même nom, & qui lui parut un des plus beaux Païs du monde: elle s'étend de l'Est à l'Ouest, au moins de soixante milles; mais c'est le Voïageur même, qu'il faut entendre dans ces récits.

De la rive du Mana, nous passâmes

à celle de l'*Oiana*, autre Riviere qui traverse la Vallée; & nous nous arrêtâmes au bord d'un Lac, que cette Riviere forme de ses propres eaux. Comme nous étions fort mouillés, un de nos Guides fit du feu, en frottant deux bâtons l'un contre l'autre, & nous en allumâmes un assez grand pour y faire sécher nos habits : mais, tandis que nous prenions ce soin, l'apparition subite de quelques Manatées, de la grosseur d'un tonneau, qui se firent voir dans le lac, nous causa autant d'effroi que de surprise. Ce ne fut pas sans peine, que nous continuâmes notre marche. Il nous restoit une demie journée de chemin jusqu'à la Montagne. Je pris le parti de renvoïer à bord le Capitaine Keymis, parceque les informations du Cacique me firent comprendre qu'à mon retour, je pouvois me rapprocher de l'Orinoque par une voie plus courte. Keymis portoit ordre à la Galeasse de descendre à l'embouchure du Cumaca, où je promis de l'attendre, pour m'épargner la peine de retourner jusqu'à Putima.

Il en rencontre une de même couleur.

Le même jour je passai au pié d'une Montagne, dont les divers Rochers étoient de couleur d'or, comme ceux qu'on m'avoit annoncés; mais je ne pus

vérifier s'ils étoient réellement de ce précieux métal. On me fit remarquer, sur la gauche, une autre Montagne, qui sembloit contenir aussi diverses sortes de Minéraux. Ainsi je n'eus que la joie d'un brillant spectacle. Delà, je me rendis, par un chemin assez court, au Village d'Ariacoa, où l'Orinoque se partage en trois canaux. La Galéasse étoit déja descendue à Cumana, mais sans Keymis, qui n'avoit pas eu le tems de lui porter mes ordres. Je laissai, à Cumana, deux de mes gens pour l'attendre ; & me proposant d'y revenir joindre les canots, je fis partir les Capitaines Thyn & Greenville avec la Galéasse ; ensuite je me remis en chemin vers la Montagne du Cacique, en prenant ma route vers Emeriac, qui n'est pas éloigné du Fleuve. Il fallut passer la Riviere de Caropana, qui se jette dans l'Orinoque, & dont plusieurs petites Iles rendent la vue fort agréable. Vers le soir, nous arrivâmes au bord d'une autre Riviere, nommée Winicapara, qui se joint aussi à l'Orinoque. C'est à quelque distance de ce lieu, qu'on me fit voir enfin la fameuse Montagne que je cherchois : mais, contre l'espérance du Cacique, l'inondation étoit déja si

Ce qu'il voit dans celle qu'on lui avoit annoncée.

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

forte dans ce canton, qu'il nous fut impossible d'en approcher. Je fus réduit à contempler la Montagne d'assez loin. Elle me parut fort haute, de la forme d'une tour, & de couleur blanche plutôt que jaune ; ce que je ne pus attribuer qu'à l'éloignement. Un torrent impétueux, qui se précipitoit du sommet, formé apparemment par les pluies continuelles de la saison, faisoit un bruit que nous n'avions pas cessé d'entendre depuis quelques heures, & qui nous rendoit presque sourds, à la distance où nous étions. Je jugeai, par le nom du Païs & par d'autres circonstances, que cette Montagnes étoit la même dont Berreo m'avoit raconté différentes merveilles, telles que l'éclat des diamans & d'autres pierres précieuses qu'elle renferme dans toutes ses parties. Je n'oblige personne à me croire ; mais il est certain que j'y vis éclater une extrême blancheur. Cependant je dois ajouter aussi que Berreo n'y avoit pas été lui-même, parcequ'outre l'inondation, qui l'avoit arrêté, les Naturels du Païs étoient mortels Ennemis des Espagnols. Après avoir pris un peu de repos sur le bord du Winicapara, nous le suivîmes jusqu'au Village du même nom, dont le Cacique m'of-

C'étoit celle que Berreo avoit vue.

frit de me conduire à la Montagne, par de grands détours : mais la longueur & les difficultés du chemin m'effraïerent, furtout pour une entreprife où je n'avois à fatisfaire que ma curiofité.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

Rivieres du Païs.

Je retournai enfuite à l'embouchure de Cumana, où tous les Caciques voifins vinrent m'offrir des provifions de leurs Terres : c'étoient des liqueurs, des Poules & du Gibier, avec quelques-unes de ces pierres précieufes que les Efpagnols nomment *Piedras Huadas*. En revenant de Winicapara, j'avois laiffé à l'Eft quatre Rivieres, qui defcendent des Montagnes d'Emeria, & qui vont fe jetter dans l'Orinoque. D'autres, forties des mêmes Montagnes, coulent vers la Mer du Nord; telles que l'*Araturi*, l'*Amacuma*, le *Batima*, le *Wana*, le *Maroaca*, le *Paroma*. La nuit avoit été fombre & fort orageufe. Ce fut le matin que j'arrivai à l'embouchure de Cumana, où j'avois laiffé Eques & Porter, pour attendre le Capitaine Keymis, qui revenoit par terre. Ils n'avoient point encore eu de fes nouvelles ; mais il arriva le jour fuivant.

Raleigh continue de defcendre l'Orinoque.

Raleigh, aïant pris congé des Caciques, qui le quitterent, dit-il, les larmes aux yeux, remonta dans fes Ca-

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE RALEIGH. 1595.

nots, & mouilla le soir à l'Ile d'Assipana. Le lendemain, il trouva sa Galéasse à l'ancre, près de Toparimaca. Il faisoit cent milles par jour, en descendant : mais il ne put retouner par la route qu'il avoit prise en entrant dans le Fleuve, parceque la Brise & le courant de la Mer portoient vers l'Amana La nécessité lui fit suivre le cours du Capuri, qui est un des bras de l'Orinoque, par lequel il se rendit à la Mer. Il se croioit à la fin de tous les dangers. Cependant, la nuit suivante, aiant mouillé à l'embouchure du Capuri, qui n'a pas moins d'une lieue de large, la violence du courant l'obligea de se mettre à couvert sous la Côte, avec ses Canots ; & quoique la Galéasse eût été tirée aussi près de terre qu'il étoit possible, on eut beaucoup de peine à la sauver du naufrage. A minuit, le tems changea fort heureusement ; & vers neuf heures du matin, les Anglois eurent la vue de la Trinité, où ils rejoignirent leurs Vaisseaux, qui les avoient attendus à Curiapana.

Danger qu'il court à son embouchure.

On trouve ensuite, dans la Relation de Raleigh, un retracement assez inutile de tous les Païs qu'il avoit visités : mais ses remarques sur quelques-

uns de leurs Peuples, & sa conclusion, méritent de sortir de la ténébreuse collection d'Hackluyt.

Ses remarques sur les Incas de la Guiane.

On l'assura, dit-il, que les Eporemerios observent la Religion des Incas du Pérou, c'est-à-dire qu'ils croient l'immortalité de l'Ame, qu'ils ren dent hommage au Soleil, &c. Personne ne désavouera que ce point, s'il étoit mieux établi, ne donnât beaucoup de vrai-semblance à la transmigration des Péruviens : mais il resteroit encore à prouver qu'elle fût arrivée depuis la Conquête. On assura aussi Raleigh que l'Inca, qui regnoit dans la Guiane, y avoit fait bâtir un Palais, tout-à-fait semblable à ceux que ses Ancêtres avoient au Pérou. » Tout » le monde sait, dit-il à cette occa» sion, la quantité d'or que les Con» quérans Espagnols ont tiré de ce » vaste Empire : mais je suis con» vaincu que le Prince, qui regne à » Manoa, en possede beaucoup plus » qu'il n'y en a dans toutes les Indes » Occidentales.

Jugement qu'il porte de ce Païs.

» A présent, dit-il encore, je vais » parler de ce que j'ai vû moi-même. » Ceux, qui aiment les découvertes, » peuvent compter qu'ils trouveront » dequoi se satisfaire en remontant

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

» l'Orinoque, où tombe un si grand » nombre de Rivieres qui conduisent » dans une étendue de Terre, à la- » quelle je donne, de l'Est à l'Ouest, » plus de deux mille milles d'Angle- » terre, & plus de huit cens du Nord » au Sud. Toutes ces Terres sont ri- » ches en or, & en Marchandises pro- » pres au Commerce. On y trouve les » plus belles Vallées du monde. En » général, le Païs promet beaucoup, » à ceux qui entreprendront de le cul- » tiver. L'air y est si pur, qu'on y ren- » contre partout des Vieillards de cent » ans. Nous y passâmes toutes les » nuits, sans autre couverture que cel- » le du Ciel, & dans tout le cours de » mon voïage, je n'eus pas un Anglois » malade. Le Sud de la Riviere a du » bois de teinture, qui l'emporte, » suivant mes lumieres, sur celui du » reste de l'Amérique. On y trouve » aussi beaucoup de coton, d'herbe à » soie, de Baume & de Poivre, di- » verses sortes de Gommes, du Gin- » gembre, & quantité d'autres pro- » ductions qui ne sont dûes qu'à la » Nature.

» Le trajet n'est, ni trop long, ni « trop dangereux. Il peut se faire dans » l'espace de six ou sept semaines; &

» l'on n'a point à franchir de mauvais
» passages, tels que le Canal de Ba-
» hama, la Mer orageuse des Ber-
» mudes, le Cap de Bonne-Esperan-
» ce, &c. Le tems propre à ce Voïage,
» est le mois de Juillet, pour arriver
» au commencement de l'Eté du Païs,
» qui dure à-peu-près jusqu'au mois
» de Mars. Le tems du retour est
» Mai ou Juin.

» La Guiane peut être regardée
» comme un Païs Vierge, auquel les
» Européens n'ont point encore tou-
» ché; car les foibles Etablissemens,
» qu'ils ont sur les Côtes de la Mer
» du Nord, ne méritent pas le nom
» de Conquêtes : mais celui qui bâti-
» roit seulement deux Forts, à l'en-
» trée du Païs, n'auroit pas à craindre
» que ce vaste terrein lui fût disputé.
» On ne pourroit remonter le Fleuve,
» sans essuïer le feu des deux Forts.
» D'ailleurs les Vaisseaux chargés n'y
» peuvent aborder facilement qu'en
» un seul endroit, & l'on ne peut
» même approcher de la Côte qu'avec
» de petits Bateaux & des Canots. On
» rencontre, sur les bords du Fleuve,
» des Bois fort épais, & de deux cens
» milles de longueur. La route de terre
» n'est pas moins difficile : on a de

Voïages sur l'Orinoque Raleigh. 1595.

» toutes parts un grand nombre de
» hautes Montagnes; & si l'on n'est
» pas bien avec les Naturels du Païs,
» les vivres y sont difficiles à trouver.
» C'est ce que les Espagnols ont tou-
» jours éprouvé avec perte, quoiqu'ils
» aient souvent tenté de conquérir
» cette vaste Région.

Conclusion qu'il tire de ses propres lumieres.

Enfin, conclut le sage Raleigh, je suis persuadé que la Conquête de la Guiane aggrandira merveilleusement le Prince, à qui ce bonheur est réservé, & qu'il en pourra tirer assez de richesses & de forces, pour contrebalancer celles de l'Espagne. » Si c'est
» à l'Angleterre que le Ciel destine un
» si beau partage, je ne doute pas que
» la Chambre de Commerce, qui sera
» établie à Londres pour la Guiane,
» n'égale bien tôt celle de la *Contra-*
» *tacion*, que les Espagnols ont à Sé-
» ville pour toutes leurs conquêtes
» Occidentales.

Témoignages sur la Guiane.

HACKLUYT joint, à cette Relation, une copie authentique de plusieurs Lettres (41) qui furent saisies vers le même tems, dans un Vaisseau Espa-

(41) Collection de Richard Hackluyt, p. 662 & suiv.

gnol, par un Capitaine Anglois nommé Georges *Popham*, & présentées au Conseil d'Etat d'Angleterre. Il suffira d'en détacher quelques traits, pour justifier l'opinion que les Espagnols & les Anglois avoient alors conçue de l'intérieur de la Guiane.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE

Temoignages sur la Guiane.

Dom Alonso écrivoit de la grande Canarie, à quelques Négocians de San Lucar, qu'il n'y avoit point d'autres nouvelles, que celles de la découverte d'une Ville nommée Manoa ou el Dorado, & d'un Païs où l'or étoit dans une prodigieuse abondance. Il ajoutoit qu'il en étoit informé par diverses personnes qui en avoient fait le voïage, & qu'il étoit lui-même dans la résolution de l'entreprendte. Enfin, il y joignoit l'Extrait suivant, d'nne Relation qui ne pouvoit être suspecte, puisque c'étoit au Roi d'Espagne qu'elle devoit être envoïée :

Lettres interceptées.

A la Riviere de Pato, le 23 d'Avril 1593.

EN présence de moi, Rodriguez *de Corança*, Secretaire de Marine : Domingo *de Vera*, Lieutenant pour Antonio de Berreo, fit assembler ses Soldats; & les aïant mis en ordre de bataille, il leur tint ce discours. » Amis,

Comment Domingo de Vera prit possession de la Guiane.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE

TEMOIGNAGES SUR LA GUIANE.

» vous savez tous quels soins Dom » Antonio de Berreo notre Général » s'est donnés, & dans quelles dépen- » ses il s'est engagé depuis onze ans, » pour découvrir le puissant Etat de la » Guiane & del Dorado. Vous n'igno- » rez pas les peines extraordinaires » qu'il a essuïées dans cette illustre » entreprise. Cependant le défaut de » provisions & le mauvais état de ses » gens aïant rendu ses dépenses & ses » travaux inutiles, il me charge de » faire aujourd'hui de nouvelles tenta- » tives. Dans cette vue, je dois pren- » dre possession de la Guiane au nom » de Sa Majesté & de notre Général. » Ainsi, vous, François *Carillo*, je » vous charge de relever cette Croix, » qui est à terre, & de la tourner en- » suite vers l'Orient «. Carillo aïant obéi, le Lieutenant, les autres Officiers & tous les Soldats s'agenouilleront devant la Croix, & firent leur priere. Ensuite Domingo de Vera prit une tasse pleine d'eau, la but, en prit une seconde, & jetta l'eau à terre aussi loin qu'il put, tira son épée; & coupant l'herbe qui étoit autour de lui, puis quelques branches des arbres, il dit : » Au nom de Dieu je prens pos- » session de cette Terre pour S. M.

« Dom Philippe, notre Souverain » Seigneur «. Après quoi l'on se remit à genoux ; & tous les Assistans, Officiers & Soldats, répondirent qu'ils défendroient cette possession jusqu'à la derniere goutte de leur sang. Alors Domingo de Vera, l'épée nue à la main, m'ordonna de lui donner Acte de cette prise de possession, & de déclarer que tous ceux qui se trouvent ici présens en sont témoins.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE

TEMOIGNAGES SUR LA GUIANE.

Ensuite le Lieutenant pénétra, deux lieues plus loin dans le Païs, jusqu'au premier Village, où il fit déclarer au Cacique par Antonio *Bizante*, notre Interprete, qu'on s'étoit mis en possession du Païs au nom de S. M. Le Cacique répondit qu'il consentoit à se faire Chrétien, & qu'il permettoit que la Croix fût élevée dans ses Terres. Le premier de Mai, nous arrivâmes à Carapana, d'où nous passâmes à Toraco, qui est cinq lieues plus loin. L'Interprete, aïant fait la même déclaration au Cacique de ce Village, obtint aussi la permission d'arborer la Croix.

Tentative qu'il fait pour y pénétrer.

Le 4, nous entrâmes dans un Païs fort peuplé. Le Cacique vint au-devant de nous, & nous conduisit à sa Maison, où, nous traitant avec beaucoup d'amitié, il nous fit présent de quantité

Province fort riche en or.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE

TEMOIGNAGES SUR LA GUIANE.

Poudre d'or dont les Habitans s'enduisent le corps.

d'or. L'Interprete lui demanda d'où il tiroit ce métal : il répondit, d'une Province, qui n'est éloignée que d'une journée. Il ajouta que les Indiens du Païs en avoient autant qu'il en pouvoit tenir dans la Vallée où nous étions. L'usage des Habitans de cette Province est de se frotter la peau, du suc de certaines herbes, & de se poudrer ensuite tout le corps de poudre d'or. Le Cacique offrit de nous conduire jusqu'à leurs premieres Habitations ; mais il nous avertit que leur Nation étoit fort nombreuse, & capable de nous faire périr tous sans pitié. Nous lui demandâmes comment ces Peuples s'y prenoient pour trouver de l'or ? Il nous répondit que dans un Canton de leur Province, ils creusoient la terre, enlevant l'herbe même avec sa racine ; qu'ils mettoient l'herbe & la terre dans de grands vaisseaux, où ils lavoient tout, & qu'ils en tiroient ainsi quantité d'or.

Vera conçoit de grandes espérances.

Le 8, nous fîmes plus de six lieues, jusqu'au pié d'une Montagne où nous trouvâmes un Cacique, accompagné d'environ trois mille Indiens des deux Sexes, qui étoient chargés de Poules & d'autres vivres. Ils nous les offrirent, en nous pressant d'aller jusqu'à leur Village,

Village, qui consistoit en cinq cens Maisons. Le Cacique nous dit qu'il tiroit cette abondance de provisions, d'une vaste Montagne, dont nous appercevions la Côte, à peu de distance de son Habitation; qu'elle étoit extrêmement peuplée; que tous ses Habitans portoient des plaques d'or sur l'estomac, & des pendans du même métal aux oreilles; enfin qu'ils étoient couverts d'or. Il ajouta que si nous voulions lui donner quelques coignées, il nous apporteroit des plaques d'or en échange. On ne lui en fit donner qu'une, pour ne pas marquer trop d'avidité, & pour lui laisser croire que nous faisions plus de cas du fer que de l'or. Il nous apporta bien-tôt un lingot d'or, du poids de vingt-cinq livres. Le Lieutenant se rendit maître de sa joie; & nous montrant cette piece, d'un air sérieux, il affecta de la jetter à terre, & de la faire reprendre sans aucune marque d'empressement. Nous étions tranquilles, dans les plus agréables espérances, lorsqu'au milieu de la nuit, un Indien nous avertit que les peuples de la Montagne étoient en mouvement pour venir nous attaquer. Vera nous fit partir aussi-tôt, armes en mains, & dans le meilleur ordre.

Comment il les déguise.

Elles sont ruinées.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE

AUTRES TEMOIGNAGES POUR L'EXISTENCE D'EL DORADO.

Le reste de cette Relation aïant été supprimée, il y a beaucoup d'apparence que Vera fut arrêté par la résistance des Indiens. Mais on lit dans l'extrait d'une autre Lettre, que les Espagnols ne s'entretenoient alors, à Carthagene, que de la Découverte d'el Dorado, & que depuis peu il en étoit arrivé une Frégate, qui avoit à bord une figure gigantesque d'or massif, du poids de quarante-sept quintaux. C'étoit, disoit-on, la Divinité d'une grande Province, dont les Habitans avoient pris la résolution d'embrasser le Christianisme; & tous les Espagnols de la Frégate assuroient que le Païs d'el Dorado renfermoit d'immenses richesses. Une autre Lettre, de Rio de la Hacha, portoit que le Nuevo Dorado de Martinez n'étoit point une chimere; qu'on avoit eu le bonheur de le retrouver, & qu'il contenoit réellement une immense quantité d'or. Enfin, parmi d'autres témoignages, qu'on ne peut soupçonner de collusion, ni de fausseté, on trouve celui d'un François de Cherbourg, nommé *Boutillier*, qui avoit rencontré un Vaisseau Espagnol, chargé de deux millions en or, & dont le Capitaine, avec lequel il eut plusieurs entretiens, lui confessa qu'il ve-

noit du Nuevo Dorado, où ce Métal étoit dans une extrême abondance.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE

TEMOIGNAGES SUR LA GUIANE.

Introduction à la Relation suivante.

Mais rien ne donne plus de vraisemblance à l'opinion qui s'en étoit établie, que deux autres Voïages des Anglois, qui suivirent immédiatement celui de Raleigh ; l'un entrepris dès l'année suivante par le Capitaine Keymis, qui étoit de la premiere Expédition ; l'autre en 1597 aux frais de Raleigh même (42), que son élévation (43) n'avoit pas refroidi pour son projet d'établissement dans la Guiane. La Relation de Keymis est d'autant plus curieuse, qu'avec de nouveaux éclaircissemens sur cette Région, elle contient la suite des entreprises de Berreo, & les raisons qui firent également avorter les espérances des Anglois & des Espagnols. Elle fut dédiée à Raleigh, sous ses nouveaux titres ; & pour la rendre digne de son nom, Keymis, qui paroît avoir été plus let-

Poëme à l'honneur de Raleigh.

(42) Le titre laisse en doute, néanmoins, s'il ne prit pas réellement la conduite de l'entreprise. D'ailleurs, c'est à Thomas *Masham*, Officier, ou Volontaire, de l'Equipage, que le Journal est attribué. *Collection d'Hackluyt, p. 692.*

(43) Il est qualifié, non-seulement de digne Chevalier, mais encore de *Lord Warden of the stanneries*, de Capitaine des Gardes de Sa Majesté, & de Lieutenant Général du Comté de Cornouailles, dans une Lettre écrite à Mylord Howard, dont on parlera bien-tôt.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE

TEMOIGNAGES SUR LA GUIANE.

tré qu'on ne se l'imagineroit d'un Homme de Mer, & d'un Anglois de ce siecle, y joignit un Poème Epique dans sa Langue, avec quelques Vers Latins qu'Hackluyt nous a conservés (45).

(45) Leur singularité mérite la place qu'on leur donne ici. Observons que les Anglois avoient nommé l'Orinoque, la Raleane, ou Riviere de Raleigh, en lui attribuant, quoique mal-à-propos, l'honneur de l'avoir découvert.

Montibus est Regio, quasi muris obsita multis,
Circumsepit aquis quos Raleana suis.
Intus habet largos Guaiana recessus,
Hostili gestans libera colla jugo.
Hispanus, clivis illis, sudavit & alsit,
Septem annos novies; nec tamen invaluit.
Numen & omen inest numeris. Fatale sit illi!
Et nobis virtus sit recidiva precor!
Gualtero patefacta via est duce & auspice Raleigh
Mense uno: o! factum hoc, nomine quo celebrem?
Nocte dieque, datis velis, remisque laborans,
Exegit summa dexteritatis opus.
Scilicet expensis magnis non ille pepercit,
Communi natus consuluisse bono.
Providus excubuit, simili discrimine, Joseph.
Sic Fratres Fratrem deseruere suum.
Fama coloratam designet si bona vestem:
Vestis scissa malis sic fuit illa modis.
Mira leges. Aures animumque tuum arrige: Tellus
Hæc aurum & gemmas, graminis instar, habet.
Ver ibi perpetuum est; ibi prodiga terra quotannis
Luxuriat, sola fertilitate nocens.
Anglia nostra, licet dives sit & undique felix,
Anglia, si confers, indiga frugis erit.
Expertes capitum, Volucres, Piscesque, Ferasque
Pretereo: haud prosunt quæ novitate placent.
Est ibi, vel nusquam, quod quærimus. Ergo petamus
Det Deus hanc Canaam possideamus. Amen.

§ II.

Voïage de Laurent Keymis dans la Guiane.

L'EMBARQUEMENT de Keymis fut celui d'un Avanturier, qui se fioit au secours de la fortune, & qui attendoit plus de sa conduite & de sa résolution, que de ses forces. Il partit de Portland, pour une entreprise qui demandoit une Flotte nombreuse, avec un seul Vaisseau, nommé le *Cheri de Londres*, & une Pinasse qu'il perdit bien-tôt en Mer. Le reste de sa navigation fut heureux, jusqu'au Continent de l'Amérique, où il jetta l'ancre à l'embouchure de la belle & grande Riviere d'*Agrouaria*, qu'il place à un degré quarante minutes du Sud : c'étoit, dit-il, pour suivre le conseil de Raleigh, qu'il s'étoit avancé si loin au Sud.

Départ de Keymis.

Où il arrive.

Il ne trouva point d'Habitans sur la Côte ; & l'aïant suivie jusqu'à la Pointe Nord de la Baie, qu'il nomma le Cap *Cecile*, il vit deux hautes Montagnes, qui se présentent comme deux Iles, quoiqu'elles soient jointes au Continent. Plusieurs Rivieres se jet-

Il donne le nom de Cecile à un Cap.

Voïages sur l'Orinoque Keymis. 1596.

tent dans la Mer au Nord & au Nord-Oueſt, le long de la Côte. Keymis mouilla près des deux Montagnes, pour y faire ſa proviſion d'eau. Enſuite, laiſſant ſon Vaiſſeau à l'ancre, il ſe mit dans ſa Chaloupe, avec huit ou neuf de ſes gens & ſon Interprete Indien, pour aller reconnoître les Rivieres & faire quelque liaiſon avec les Habitans du Païs. Vingt ou trente Cabanes, qu'il découvrit ſur la Riviere d'*Ouiapoco*, le firent aborder à la rive; & les aïant trouvées déſertes, l'eſpérance d'en rappeller les Habitans, lui fit prendre la réſolution d'y paſſer la nuit. Mais le jour même ne lui ramena perſonne. Delà il paſſa devant le *Wanari*, ſans y mouiller, parceque le fond eſt de roche à l'entrée, & qu'il a fort peu de profondeur. Il fit quarante milles dans la Riviere de Caperouaca, ſans y appercevoir un Indien: mais il y trouva, ſur les revers d'une Montegne, du bois de teinture, dont il remplit ſa Chaloupe; & parmi quantité d'autres arbres, il reconnut une ſorte de Caneliers, dont il ne manqua point de prendre un Eſſai. De la Riviere de Caperouaca, étant entré dans celle de Caouo, il vit enfin un Canot, chargé de quelques Indiens, qui ne penſerent

Ses obſervations.

Comment il ſe lie avec les Indiens.

d'abord qu'à fuir, dans l'idée qu'il étoit Espagnol ; mais lorsqu'ils eurent appris de l'Interprete le nom de sa Nation & sa haine pour l'Espagne ; ils vinrent lui offrir de le mener à leur Habitation.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. KEYMIS. 1596.

Visite qu'il leur rend.

Les Anglois y furent reçus fort humainement : le Cacique leur apprit qu'il avoit été chassé de son Canton avec tous ses Sujets, par les Espagnols de Moruga, Riviere voisine de l'Orinoque ; qu'il étoit de la Nation des Jaos, une des plus puissantes de la Côte ; mais qu'aïant eu le chagrin de voir brûler sa Bourgade & donner ses Terres aux Arrouacas, il étoit résolu d'abandonner sa Patrie, pour aller s'établir vers la Riviere des Amazones, dans des lieux qui le mettroient à couvert de la violence des Espagnols. Ensuite il donna volontairement un Pilote aux Anglois, pour les conduire à l'Orinoque : mais cette précaution ne les garantit point d'une Tempête, qui les força de jetter leur bois de teinture, avant qu'ils eussent pû rejoindre leur Vaisseau. Les orages sont fréquens autour de l'Ile d'*Oneario*, qui est à six lieues de la Riviere de Caperouaca ; & la navigation n'y est pas moins mauvaise, que dans la Manche à notre

Iles d'Oréario, & de Gouater.

Voiages sur l'Orinoque Keymis. 1596.

Solstice d'Hiver. C'est le vent du Nord qui regne le plus souvent sur cette Côte; mais il tient un peu de l'Est. Plus loin à l'Ouest, on trouve l'Ile de Gouater, habitée par les Sebaïos ; & du même côté, la Baie offre de fort bonnes Rades sous diverses petites Iles.

Fertilité du Païs.

Au-delà des Montagnes, le Païs produit naturellement beaucoup de poivre, de coton & d'herbe à soie, sans compter une racine, nommée *Ouïapassa*, dont le goût approche de celui du Gingembre, & qui passe pour un spécifique contre les maux de tête & les dyssenteries. Toutes les Rivieres de cette Côte & celles des environs de l'Orinoque viennent des Vallées de la Guiane : cependant les Indiens ne vont point au-delà de Berbice, pour la Traite. On recueille beaucoup de miel au-dessus de *Curitini*. Les Espagnols n'avoient pas encore pénétré au-delà de la Riviere d'Essequebe, que les Naturels du Païs nomment la Sœur de l'Orinoque, parcequ'elle est aussi fort grande, & qu'elle forme plusieurs Iles à son

Lac que Keymis croît celui de Patimé.

embouchure. Ils la remontent pendant vingt jours; ensuite, portant à dos leurs Canots & leurs provisions, ils se rendent dans une journée de marche, au bord d'un Lac, que les Jaos nom-

ment *Roponcouini*, & d'autres Indiens *Parimé*, d'une si grande étendue, qu'ils le comparent à la Mer. Ils le représentent couvert d'un nombre infini de Canots; ce qui fit juger à Keymis que ce devoit être le Lac sur lequel la Ville de Manoa étoit située.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Division des Espagnols.

Quelques Espagnols pensoient alors à bâtir une Ville sur la Riviere d'Essequebe; mais ils n'étoient pas du nombre des Partisans de Dom Berreo. Au contraire, s'étant rassemblés de la Marguerite & de Caracas, sous la conduite d'un Officier nommé Sant'Iago, ils se proposoient d'arrêter les tentatives de Berreo; & cette entreprise coûta la liberté à leur Chef. Keymis en donne l'Histoire, parcequ'il s'y vit bien-tôt intéressé. Après les dernieres disgraces de Berreo (45), les deux Gouverneurs de Caracas & de la Marguerite, piqués de ne pas lui trouver plus de déférence pour leurs avis, avoient entrepris de le ruiner dans l'esprit du Roi d'Espagne, & d'obtenir pour eux-mêmes la Commission de découvrir la Guiane. Ils avoient envoïé à la Cour chacun leur Député, avec ordre d'insinuer que Berreo étoit trop âgé pour l'exécution d'un si grand dessein; qu'il ne pensoit plus

On veut perdre Berreo à la Cour d'Espagne.

(45) Voïez le Voïage précédent.

Voïages sur l'Orinoque Keymis. 1596.

qu'à jouir de ſes richeſſes dans une vie molle, & qu'une Expédition de cette nature demandoit un Homme de tête & de main. Ils n'avoient pas manqué d'informer le Roi que les Anglois, ſous la conduite de Raleigh, avoient déja fait de redoutables progrès dans le Païs, & qu'après avoir connu les richeſſes de la Guiane, il y avoit beaucoup d'apparence qu'ils reparoîtroient bien-tôt avec plus de forces. Berreo, qui ne ſe défioit point de cette trahiſon, étoit en danger de ſe voir ſupplanté, ſi Domingo de Vera, ſon Lieutenant, n'étoit arrivé en Eſpagne dans ces circonſtances, avec tout l'or qu'il avoit recueilli dans ſa courſe. Non-ſeulement il rétablit ſon Chef dans l'eſprit du Roi & de la Nation, mais il obtint pour lui dix Vaiſſeaux, & toutes les proviſions néceſſaires à ſes deſſeins; & la Cour, diſpoſée à ne rien négliger pour un objet de cette importance, commanda dix-huit autres Voiles, pour croiſer autour de la Trinité. Les Gouverneurs de Curacas & de la Marguerite avoient trop compté ſur le ſuccès de leur intrigue, pour attendre le retour de leurs Députés. Ils avoient voulu dépoſſeder Berreo, qui s'étoit retiré vers la Riviere de Caroli, dans l'eſpérance d'y rece-

Il triomphe de ſes Ennemis.

voir quelque secours de la Nouvelle Grenade. Mais l'arrivée des Vaisseaux d'Espagne aïant rompu toutes les mesures de ses Ennemis, Sant'Iago, qui s'étoit avancé pour le chercher, se vit arrêté par ses ordres, & les Trouppes des deux Gouverneurs furent bien tôt dispersées.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Keymis entre dans l'Orinoque.

Keymis avoit déja mouillé à l'embouchure de l'Orinoque, lorsqu'il reçut ces informations d'un Indien qui avoit servi Berreo. Il apprit, en même-tems que Sant'Iago avoit enlevé, dans les Terres du Cacique Topiaouari, Sparrow, l'un des deux Anglois que Raleigh y avoit laissés. Mais loin d'en être abbatu, il se promit tout de la même faveur du Ciel, qui l'avoit fait échapper aux Espagnols, en passant presqu'à leur vue; & dès le jour suivant, il entra dans le Fleuve, d'où le bruit de son arrivée se répandit chez les Caciques voisins. La plûpart étoient ennemis des Espagnols, qui leur avoient enlevé, dit-il, plusieurs de leurs Femmes; & dont quelques-uns ne faisoient pas scrupule d'en emploïer dix ou douze à leurs plaisirs. Deux des plus mortels Ennemis de l'Espagne vinrent au-devant des Anglois, & leur apporterent des provi-

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. KEYMIS. 1596.

Questions que lui font les Caciques.

sions. » Ils me demanderent, raconte
» Keymis, si j'avois amené des forces
» dont ils pussent espérer leur déli-
» vrance ? Je leur répondis qu'aïant
» cru leur Païs tranquille, & n'étant
» venu que pour faire la Traite, je
» n'avois amené qu'un seul Vaisseau;
» mais qu'à mon retour en Angleterre
» une Flotte nombreuse mettroit à la
» voile, & que jusqu'à mon départ je
» les assisterois de tout mon pouvoir.
» Alors un des Caciques me fit cracher
» dans sa main droite, pour confirmer
» l'alliance qu'il faisoit avec moi. En-
» suite il fit avertir un Corps d'In-
» diens, qui étoient plus loin dans une
» vingtaine de Canots, qu'ils pou-
» voient s'approcher sans défiance.
» Bien-tôt je les vis rassemblés autour
» de nous. Ils allumerent des feux; ils
» se mirent dans leurs Hamacs, où ils
» récitoient entr'eux les grandes actions
» de leurs Ancêtres, en maudissant les
» Ennemis de leur Nation, & rele-
» vant leurs Amis par des éloges &
» des titres magnifiques.

Alliance qu'il fait avec eux.

Informations qu'il reçoit.

Le même Cacique, qui avoit fait divers Voïages dans l'intérieur des Terres, ne se fit pas presser pour communiquer ses lumieres aux Anglois. Il leur apprit que la Province, où Mac-

curegouari étoit situé, portoit le nom de Muchikarri, & que cette Ville passoit pour la principale de la Guiane; qu'elle étoit dans une belle Vallée, près des hautes Montagnes qui s'étendent au Nord-Ouest; qu'on comptoit six lieues de Carapana à cette Ville, & que Manoa étoit de six journées plus loin; que les Indiens prenoient la route des Iraouakeris le long de la Riviere d'Amacur, comme la plus commode, quoiqu'elle ne soit pas la plus courte; mais que les Montagnes rendent celle de Carapana fort difficile; que les Cassanares, Peuple qui porte des habits, étoient situés aux environs des lieux où l'Orinoque commence à prendre ce nom, & que s'étendant fort loin dans le Païs, leurs limites alloient jusqu'au Lac de Parimé; que Manoa étoit à vingt journées de l'embouchure de l'Ouiapoko, à seize du Barimo, à treize d'Amacur, à dix d'Aratori; enfin que les Indiens qui habitoient le haut de l'Orinoque connoissoient fort bien les autres Nations du Païs, & parloient le même langage que l'Interprete des Anglois. Keymis demanda au Cacique de nouvelles lumieres sur les Acéphales, dont on a vu la Description dans le Journal de Raleigh; & non-seule-

Confirmation de l'existence d'une Nation d'Acéphales.

Voïages sur l'Orinoque Keymis. 1596.

ment elle lui fut confirmée, avec des circonstances qui acheverent de lever ses doutes, mais le Cacique ajouta qu'une autre Nation de Caraïbes avoit trouvé l'art, en pressant la tête aux Enfans, de la leur rendre fort longue, & presque semblable à celle d'un Chien. Keymis déclare qu'il n'exige point la foi de ses Lecteurs pour des récits de cette nature : cependant il vérifia par ses propres yeux, que plusieurs de ces Nations, soit pour se distinguer des autres, ou pour se rendre redoutables à leurs Voisins, affectent de se défigurer la tête, & font gloire de leur difformité. Les Jaos, par exemple, ont l'usage de se faire d'étranges balafres aux deux joues, avec une dent d'Animal, qu'ils conduisent comme un Burin. Keymis en fut témoin, dans le séjour qu'il fit chez cette Nation. Le Cacique lui parla aussi d'une Riviere nommée Caouiomo, qui se jette dans l'Aratori, & qui produit des Poissons monstrueux. Il lui dit que les Montagnes de Cuepyn, aux environs desquelles on trouve les Habitations des Carapanas, sont inaccessibles; que les *Amapagotos* ont des figures d'or massif, d'une incroïable grosseur, & quantité de Chevaux, qu'on croit de race Espagnole, & venus de Caracar.

Autres singularités du Païs.

Les Anglois, ne pouvant refuser leur confiance à des Indiens qui leur marquoient tant d'affection, remonterent avec la petite Flotte de Canots vers le Port de Carapana ; d'où quelques Emissaires, dont ils s'étoient fait précéder, revinrent les avertir qu'il étoit passé depuis peu dix Espagnols, qui alloient faire la Traite à la Riviere de Barimo, & qui avoient annoncé au Cacique de Carapana l'arrivée de deux Barques de leur Nation par la Riviere d'Amana. Là-dessus les Indiens de Keymis tinrent Conseil, & se déterminerent à retourner à leurs Habitations, dans la crainte que les Espagnols, qui les trouveroient sans défense, n'enlevassent leurs Femmes & leurs provisions. Ils prirent même la résolution de les attaquer ; & les Anglois apprirent, à leur retour, qu'ils les avoient massacrés tous. Cependant Berreo fut informé qu'il étoit entré un Vaisseau Anglois dans l'Orinoque, & fit demander aussitôt du secours à la Trinité. On verra bien-tôt où il étoit alors, & quel usage il faisoit des forces qu'il avoit reçues d'Espagne.

Allarmes que Keymis cause à Berreo.

Un vent favorable fit remonter les Anglois, en huit jours, jusqu'au Port de Topiaouari ; mais, dans tout cet in-

Voïages sur l'Orinoque Keymis. 1596.

tervalle, ils ne virent pas paroître un seul des Indiens qu'ils avoient connus l'année précédente. Leur inquiétude devint extrême, surtout lorsque l'Interprete, chargé de prendre des informations, leur rapporta que les Amis qu'ils s'étoient faits dans cette Province, aïant vu passer le tems où Raleigh leur avoit promis de revenir, & désespérant de le revoir, s'étoient dispersés dans d'autres Païs. Il ajouta que les Espagnols avoient pris assez d'ascendant sur les bords du Fleuve, pour avoir formé à peu de distance une Habitation de vingt ou trente Maisons; qu'ils avoient bâti plus haut un petit Fort, vis-à-vis de l'embouchure du Caroli, dans une petite Ile pierreuse, qui leur servoit de retraite lorsqu'ils se croïoient menacés de quelque danger; mais qu'aïant appris l'arrivée d'un Vaisseau Anglois, ils avoient également abandonné l'Habitation & l'Ile, pour unir toutes leurs forces à l'embouchure même du Caroli, où ils avoient dressé plusieurs embuscades, dans lesquelles ils esperoient de faire tomber leurs Ennemis.

Les Espagnols se retirent & se fortifient.

Keymis ne put entendre, sans un mortel chagrin, qu'il falloit renoncer à toutes ses espérances, & chercher ap-

paremment sa sureté dans la fuite. Bien-tôt il vit lui-même les Maisons que les Espagnols avoient quittées. Il ne laissa point de mouiller près de la rive, à cent pas de ce nouvel Etablissement; mais tandis qu'il se livroit à ses tristes réflexions, un Indien vint à lui, d'un air affligé, pour l'informer que les Espagnols étoient en grand nombre à l'embouchure du Caroli; qu'ils avoient à leur tête Berreo, & son fils, qui étoit arrivé de la Nouvelle Grenade avec quelques Trouppes; qu'ils avoient envoïé à la Trinité, par des Rivieres connues, pour y demander d'autres secours; & qu'ils attendoient de jour en jour deux Pinasses bien armées. Pendant ce discours, l'Indien parut observer avec beaucoup d'attention l'état du Vaisseau Anglois. Enfin il demanda, au Capitaine, s'il avoit ramené, suivant la promesse de Raleigh, le fils du Cacique Topiaouari.

Espion de Berreo.

La curiosité de cet Inconnu, & d'autres circonstances, le rendirent suspect aux Anglois. Ils emploïerent les menaces, pour arracher la vérité de sa bouche, & cette voie leur réussit. C'étoit un Espion des Espagnols. Il prit le parti de confesser que Berreo n'avoit pas plus de cinquante-cinq Hommes de sa Na-

Lumieres que Keymis tire de lui.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

tion, avec quelques Arrouacas, qu'il avoit trouvé le moïen de s'attacher; qu'à la vérité, il attendoit ſon Fils, de la Nouvelle Grenade, & ſon Lieutenant de la Trinité; mais que s'étant hâté d'avancer avec ſi peu de forces, il n'oſeroit s'écarter du poſte où il s'étoit établi. Le Cacique Topiaouari étoit mort. Les Indiens de la Bourgade s'étoient réellement diſperſés, à l'exception de quelques-uns des principaux, dont Berreo s'étoit ſaiſi ſous prétexte qu'ils avoient participé à la mort des dix Eſpagnols qui avoient été tués par l'ordre de Morquito. Iviakanar, proche Parent de Topiaouari, avoit pris le titre de Cacique, & gouvernoit la Province depuis pluſieurs mois. Il étoit certain que les Eſpagnols avoient actuellement dix Vaiſſeaux à la Trinité; & Berreo attendoit ſix pieces de canon, qui devoient être placées dans ſon Fort, pour lui aſſurer le commandement de la Riviere. Enfin les Indiens, qui avoient conſervé de l'affection pour les Anglois, croïoient Raleigh & tous ſes gens dans les Priſons des Eſpagnols, ou détruits avec leur Flotte; c'étoit le bruit que Berreo avoit fait répandre dans la Guiane; & le Cacique de Putima, effraïé de cette nouvelle, s'étoit

retiré avec les plus fideles Serviteurs de Topiaouari, dans les Montagnes voisines de l'Aio.

Ce récit aïant paru sincere à Keymis, il passa deux jours à délibérer sur ses résolutions. Le souvenir de l'embouchure du Caroli lui étoit trop présent, pour lui laisser l'espérance de pouvoir forcer Berréo dans ce Poste; & c'étoit néanmoins l'unique moïen de s'ouvrir un passage, dont il connoissoit les difficultés naturelles. Il prit le parti de retourner sur ses traces, pour chercher le Cacique de Putima dans les Montagnes. L'ancre fut levée aussi-tôt, & dans l'espace de cinq heures, il fit vingt milles, en s'abandonnant au cours du Fleuve. Le jour suivant, il descendit devant Putima; & prenant à sa suite dix Fusiliers, il s'avança vers cette Bourgade. Si les Habitans ne se croïoient point assez forts pour attaquer les Espagnols avec lui, son dessein étoit de faire avec eux des échanges de haches & d'autres outils de fer, pour des grains d'or, & pour ces riches pierres que les Anglois n'avoient vues que de loin l'année précédente, mais dont un de ses Pilotes Indiens le flattoit de le faire approcher par d'autres voies. Il ne trouva pas un Habitant dans la Bourgade,

Il desespere de forcer les Espagnols.

Il descend à Putima.

Voïages sur l'Orinoque Keymis. 1596.

Belles espérances qu'on lui donne.

quoiqu'il pût juger à diverses marques qu'elle n'étoit pas abandonnée depuis long-tems. Son Pilote Indien, qu'il avoit nommé *Gilbert*, lui offrit de le conduire, ou à la Mine de pierres couleur d'or, proche de la Riviere d'Oainacapara, ou à l'autre Mine que Raleigh avoit voulu visiter avec le Cacique de Putima.

» Je voïois dans l'éloignement, dit » Keymis, la Montagne qui touche à » cette Mine ; & me souvenant du » chemin que nous avions fait l'année » précédente, je jugeois qu'elle ne » pouvoit pas être à plus de quinze » milles, de l'endroit où nous étions à » l'ancre. Je me rappellois fort nettement que c'étoit cette même Montagne, que le Cacique nous avoit » fait observer avec tant d'attention : » mais nous avions mal compris ses » signes : la Mine est au bas ; & nous » avions jugé qu'il nous la montroit » au sommet, lorsqu'il ne pensoit » qu'à nous faire voir la chute du torrent qui forme la Riviere de *Curouara*. Mon Pilote m'expliqua comment, sans se donner la peine de » fouir, on tire l'or du sable d'une autre petite Riviere nommée *Macaouini*, qui descend aussi de quel-

» ques rochers voisins. Il me dit qu'il
» étoit à Putima lorsque Morquito fut
» condamné à mort par les Espagnols,
» & que les Caciques du Païs avoient
» délibéré alors s'ils pouvoient espé-
» rer de racheter sa vie en découvrant
» cette Mine à ses Ennemis; mais que
» jugeant leur haine implacable, ils
» s'étoient imaginé que cette offre n'é-
» toit propre qu'à causer la ruine de
» leur Païs, sans leur faire obtenir
» grace pour leur Chef; qu'ils s'étoient
» confirmés, depuis, dans la résolu-
» tion de ne pas faire connoître la
» Mine aux Etrangers, & que pour en
» éloigner même le commun des In-
» diens, ils avoient publié qu'un af-
» freux Serpent devoroit ceux qui
» avoient le malheur de s'en appro-
» cher. J'aurois souhaité, au péril de
» ma vie, d'aller du moins vérifier
» l'existence de cette Mine. Mon voïa-
» ge n'avoit pas d'autre motif: &
» combien n'avois-je pas pris de pei-
» nes, pour des objets de moindre
» importance? Mais considérant d'un
» autre côté, qu'il ne nous venoit
» point un Indien de notre connois-
» sance; que Dom Juan, Neveu de
» Topiaouari, s'étant révolté contre
» les Espagnols, après avoir embrassé

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Raisons qui l'y font renoncer.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

» leur Religion, prenoit dans toute
» cette Contrée le titre de Chef des
» Indiens, & ne pouvoit être bien
» disposé pour nous qu'il regardoit
» comme les Amis & les Protecteurs de
» son Cousin (46); que Berreo nous
» faisoit sans doute observer, & qu'il
» pouvoit surprendre, ou mon Vaisseau,
» lorsque j'en serois éloigné avec
» une partie de mes gens, ou moi-
» même, dans un travail auquel cette
» raison ne me permettoit pas d'en
» emploïer un grand nombre : pen-
» sant aussi que notre découverte ne
» pouvoit être connue que par nous,
» & que si nous avions le malheur d'ê-
» tre pris ou tués, tous les fruits de
» notre Voïage étoient perdus pour
» notre Patrie ; enfin, jugeant que s'il
» y avoit quelque réalité dans les se-
» cours qui devoient venir à Berreo,
» nous ne pouvions nous arrêter sans
» nous exposer au risque de trouver le
» passage fermé & de nous voir peut-
» être dans la nécessité d'abandonner

(46) Ce Cousin, que Raleigh avoit emmené en Angleterre, est ici nommé plusieurs fois ; mais Keymis ne dit nulle part qu'il fut à bord. Il pouvoit être resté à Londres, où il est certain qu'il étoit arrivé, & que tous les Anglois l'avoient vû. Il paroît même qu'il s'y étoit fait Chrétien, & qu'il avoit pris le nom de batême de Raleigh, qui étoit Walter ou Gautier.

» notre Vaisseau pour chercher un
» asyle dans les Terres, je conclus que
» la prudence & l'honneur ne me laiss-
» soient point d'autre parti que de hâ-
» ter notre départ, & de nous mettre
» à couvert de tant de dangers qui
» nous menaçoient.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Il prend trois Emissaires de Berreo.

Pendant que Keymis faisoit chercher quelque Indien sur la rive du Fleuve, sa Chaloupe arrêta un Canot qui portoit trois Hommes, dont l'un étoit au Service de Berreo, & les deux autres, Marchands de Cassave. Ils étoient chargés d'une Lettre, qu'ils devoient faire passer à la Trinité : mais leur Commission particuliere étoit d'acheter, sur le Fleuve, cinq Canots, & de louer des Indiens qui devoient aller vers la Nouvelle Grenade, pour amener le Fils de Berreo & tous ses gens. La Lettre, qu'ils ne firent pas difficulté de remettre à Keymis, ne contenoit que des plaintes du retardement des deux Pinasses ; & quelques explications sur les desseins des Anglois, que Berreo supposoit déja sortis du Fleuve avec leur Vaisseau. Keymis jugea que si cinq Canots suffisoient pour transporter les secours d'Hommes & de provisions que l'Espagnol attendoit de son Fils, ce renfort ne devoit pas être fort redou-

Voïages sur l'Orinoque Keymis. 1596.

Ce qu'il apprend d'un de ces Indiens.

table pour les Ennemis de l'Eſpagne.

Outre la confiance de Berreo, qui pouvoit faire juger avantageuſement de l'Indien qu'il emploïoit, les Anglois lui trouverent plus de lumieres & d'habileté, qu'ils n'en avoient reconnu dans la plûpart des Naturels du Païs. Il leur expliqua comment les cinq Canots, qu'il devoit acheter pour des haches & des couteaux, qu'il avoit dans le ſien, auroient pû pénétrer par diverſes Rivieres, juſqu'aux Terres d'une Nation de Caſſanares; & paroiſſant bien inſtruit des vues de ſon Maître, il ajouta que pour former plus de liaiſon entre les Indiens Amis des Eſpagnols, ceux qui ſeroient partis avec les Canots, auroient été pourvus de quelques Emplois chez les Caſſanares, tandis qu'un même nombre de Caſſanares auroient pris leur place ſur les Canots, & ſeroient revenus avec les Eſpagnols de la Nouvelle Grenade, pour exercer auſſi quelque Office dans la Nation des autres. Un autre deſſein de Berreo étoit de chaſſer, de la Trinité, tous les Habitans qu'il auroit peine à réduire; de prendre ceux qui ſeroient traitables, pour les répandre en différentes parties de la Guiane, & d'établir uniquement dans cette Ile & ſur

ſur les bords de l'Orinoque, la nombreuſe Nation des Arrouacas, qui avoit toujours marqué de l'attachement pour les Eſpagnols. Il avoit déja fait acheter un aſſez grand nombre de Negres, pour le travail des Mines qu'il connoiſſoit ſur les bords du Fleuve. Enfin il eſperoit, par ces tranſmigrations, ou de ſe concilier tous les Indiens, ou d'entretenir parmi eux des haines & des guerres continuelles, qui les empêcheroient du moins de réunir leurs forces contre lui. Keymis apprit auſſi du Confident de Dom Berreo, que peu de mois après le départ de Raleigh, l'arrivée des Eſpagnols avoit fait chercher au Cacique Topiaouari une retraite dans les Montagnes, avec Godouin, l'un des deux Anglois que Raleigh lui avoit laiſſés; que depuis, on avoit publié que le Cacique étoit mort, & que Godouin avoit été dévoré par un Tigre; mais que les Eſpagnols croïoient ce bruit faux: qu'ils n'attendoient pas les dix Vaiſſeaux qu'ils avoient à la Trinité, avant le tems des pluies, où l'abondance des eaux rendroit le Fleuve plus navigable; que Berreo, depuis ſon arrivée dans la Guiane, n'avoit emploïé le tems qu'à ſe procurer des vivres; que rien n'étoit ſi rare, parceque la

plûpart des Indiens aïant abandonné leurs Habitations, une grande partie des Terres étoit demeurée ſans culture; de ſorte que les Eſpagnols manquoient ſouvent de proviſions, ou qu'ils étoient obligés d'en chercher fort loin.

Il continue de ſe retirer.

De tout ce récit, rien ne fut plus agréable, à Keymis, que le retardement des Vaiſſeaux de la Trinité, qui le délivroit du moins de la plus forte de ſes craintes. Quoiqu'il lui reſtât celle des deux Pinaſſes, il ſe flattoit que leur rencontre ne pouvoit l'engager que dans un combat égal, dont ſon courage leur feroit partager le péril; quoique dans la ſuppoſition de ſa défaite, il n'eut pas les mêmes reſſources que ſes Ennemis. Il ſe remit à ſuivre le Fleuve, juſqu'au Port de Toperimaka; mais le Bras par lequel il étoit deſcendu avoit ſi peu d'eau près de ce Port, qu'il fut obligé de le remonter long-tems, pour reprendre le grand Canal, du côté du Sud.

Son arrivée à Carapana.

A quelque diſtance du Port du Carapana, il vit paroître cinq ou ſix Canots, qui ſembloient venir au-devant de lui, ſans aucune marque de crainte. Il mouilla, pour les recevoir. C'étoit une Députation du Cacique de ce Port,

qui le faisoit prier de ne pas descendre devant sa Bourgade, mais qui promettoit de le venir voir à bord. Plusieurs jours se passerent à l'attendre. Enfin, un Indien fort âgé, vint déclarer de sa part, qu'il étoit vieux, foible, malade, & que les chemins étoient trop mauvais pour lui permettre de se rendre au bord du Fleuve. Ce Confident du Cacique ne dissimula point, aux Anglois, que dans l'espérance de leur retour, son Maître avoit passé le tems de leur absence dans des Montagnes inaccessibles; que les Espagnols, irrités du refus qu'il avoit fait de leur fournir des vivres, lui avoient enlevé une partie de ses Femmes; que Dom Juan, qui se faisoit surnommer *Eparacamo*, avoit pris le commandement du Païs, & ne lui avoit laissé qu'un petit nombre d'Hommes qui ne l'avoient pas quitté dans sa retraite; que se rappellant avec amertume tout ce qu'il avoit souffert depuis qu'il avoit ouvert l'entrée de sa Province aux Etrangers, il avoit formé plusieurs fois le dessein d'aller chercher un établissement dans des lieux fort éloignés; qu'à la vérité il mettoit beaucoup de différence entre les Anglois, dont il avoit reconnu la modération, & les Espagnols qui n'a-

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Il reçoit une Députation du Cacique.

Récit du Député.

Voïages sur l'Orinoque Keymis. 1596.

voient pas cessé de traiter ses Peuples avec la derniere cruauté ; mais que ne voïant point paroître les secours qu'on lui avoit promis d'Angleterre, il devoit juger que les plus méchans étoient les plus forts, surtout lorsqu'il n'entendoit parler que de l'armement qui se faisoit à la Trinité, & des entreprises de Berreo ; que les révolutions, qui étoient arrivées dans le Païs, en avoient banni non-seulement la tranquillité, mais l'humanité & la bonne-foi, & leur avoient fait succéder les défiances, les trahisons, & les plus étranges barbaries ; que l'amitié n'y étoit plus connue ; que personne n'y dormoit en paix, & qu'on ne voïoit point de remede à tant de maux : enfin que perdant l'espérance d'être secouru par les Anglois, & ne pouvant se résoudre à vivre avec les Espagnols, il avoit pris la résolution d'éviter tout commerce avec les uns & les autres, disposé à souffrir patiemment des malheurs qu'il ne pouvoit empêcher, c'est-à-dire sa ruine & celle de sa Patrie.

Keymis admire sa politique.

Keymis fut extrêmement surpris, d'entendre sortir des plaintes si sensées de la bouche d'un Indien. Son étonnement augmenta, lorsque le Vieillard entreprit volontairement de lui appren-

dre quels étoient les Cantons les plus riches en or, comment on l'y recueilloit, & par quels chemins on y pouvoit pénétrer. Il ne douta point que cette explication ne fût l'effet d'une profonde politique, pour engager les Anglois à revenir avec des forces supérieures à celles des Espagnols, & que le doute qu'il avoit marqué de leur puissance ne fût une autre ruse pour les piquer d'honneur. L'Indien ajouta, & vrai-semblablement dans les mêmes vues, qu'après tout les Espagnols n'avoient que les Arrouakas, sur l'attachement desquels ils pussent compter; que les Caraïbes de Guanipa, les Cievanas, les Sebaïos, les Amapagotos, les Cassipagotos, les Purpagotos, les Samipagotos, les Serouos, les Etaiguinacous, & quantité d'autres Peuples dont il fit l'énumération, seroient toujours prêts à s'armer contre eux, sans compter le puissant Empire des Orejones & des Eporemerios, dans lequel ils trouveveroient une résistance invincible: que la Nation des Pariagotos, dont ils avoient le Païs à traverser, étoit capable seule, par la valeur & le nombre, de les arrêter & de les détruire; que les Iouarcouakaris avoient laissé croître, depuis trois ans, toutes leurs herbes,

Voïages sur l'Orinoque Keymis. 1596.

pour y mettre le feu lorsque l'Ennemi seroit entré sur leurs Terre ; enfin que tous les Indiens du Païs étoient résolus de ne pas aller au-devant des Espagnols, parcequ'ils craignoient à la vérité leurs canons & leurs fusils, mais qu'ils périroient tous pour la défense de leurs Provinces ; & que dans l'intervalle ils ne manqueroient pas d'égorger tous ceux qu'ils trouveroient dispersés, pour diminuer insensiblement leur nombre.

Il ne peut obtenir de voir le Cacique.

Le lieu de cette grave conférence n'étoit pas à plus d'une journée de Carapana. Keymis, extrêmement curieux d'entretenir le Cacique même, proposa au vieil Indien de demeurer à bord avec les gens de sa suite, & de lui donner seulement un Guide, pour le conduire à la demeure du Cacique. On lui répondit que sa proposition n'étoit pas sans danger ; que les Espagnols pouvoient avoir des Espions dans le voisinage ; qu'ils avoient tenté plusieurs fois de se réconcilier avec le Cacique : que depuis quelque tems il les avoit amusés par des espérances, en évitant, avec le même soin, de leur marquer de la haine ou de l'amitié ; mais que s'ils apprenoient qu'il eut vû secretement leurs Ennemis, ils ne garderoient

plus de mesures, avec un Homme dont le grand âge ne leur laissoit rien à craindre ; & qu'au fond, c'étoit le seul motif qui l'avoit empêché de se rendre au bord du Fleuve.

Voïages sur l'Orinoque Keymis. 1596.

Je compris alors, dit Keymis, que les instances seroient inutiles pour fléchir des têtes si prudentes ; & je me bornai à leur demander de la fermeté dans leur amitié, en leur promettant de revenir bien-tôt avec un grand nombre de Vaisseaux & de Trouppes. Un Capitaine des Ciavanas, à qui les Espagnols avoient tué vingt Hommes, pour leur avoir refusé quelques figures d'or, vint me joindre dans le même lieu, avec quinze Canots chargés d'Indiens : mais n'aïant aucune utilité à tirer de son service, je lui recommandai seulement de faire passer, à tous nos Amis, la promesse que je faisois de revenir promptement avec un puissant secours. Ensuite, laissant au vieux Député un présent de fer pour son Maître, je remis à la voile.

Parti que la nécessité lui fait prendre.

Les Anglois emploïerent huit jours à descendre jusqu'à l'embouchure du Fleuve. Dans un grand nombre d'endroits, ils trouvoient jusqu'à vingt brasses de fond; mais, souvent aussi, c'étoit deux brasses & demie, & quel-

Il sort du Fleuve.

quefois une (47). Keymis, qui n'avoit pas fait usage de sa sonde en arrivant, fut surpris qu'un si grand Fleuve eut si peu de profondeur, & craignit peu les insultes des Espagnols jusqu'à l'extrêmité du Canal. Il ne s'étend point d'ailleurs sur les avantages de l'Orinoque, parcequ'il craint, dit-il, de n'en pouvoir dire assez. Ce fut lui qui la nomma Riviere de Raleigh ou *Raleane*. En sortant de l'embouchure, il fut agréablement surpris de rencontrer sa Pinasse, qu'il croïoit perdue. Elle étoit tombée sur cette Côte, un peu au Sud du Cap Cecile, d'où elle avoit continué de ranger la terre, avec divers obstacles qui ne lui avoient pas permis de pénétrer bien loin dans les Rivieres, ni d'arriver à l'embouchure de l'Orinoque : mais aïant trouvé des vivres, & n'aïant point rencontré d'Espagnols, elle étoit en état de secourir Keymis, qui commençoit à se ressentir des difficultés de son expédition. Aussi prit-il le parti d'en tirer non-seulement les provisions, mais les Hommes, les ar-

(47) L'Auteur ne disant point de quelle grandeur étoit son Vaisseau, on pourroit juger qu'il devoit être fort petit, pour n'être point arrêté dans ces passages. Mais il avertit que le grand Canal est partout de bonne profondeur; ce qui doit faire croire que les sondes se faisoient sur les Côtes avec la Chaloupe.

mes & les munitions, pour se fortifier contre toutes sortes d'évenemens; après quoi, ne voïant que de l'embarras à la traîner à sa suite, il finit par la brûler.

Il brûle sa Pinasse.

A quelques périls qu'il fut exposé de la part des Espagnols, il étoit résolu de s'approcher de la Trinité, pour s'y ménager une explication avec les Indiens de l'Ile, dont il lui paroissoit important de connoître les dispositions. Il s'avança seize lieues à l'Est de la grande embouchure du Fleuve, pour se délivrer de la violence des Courans; & delà, il se rendit en vingt-quatres heures à *Punta de Galera*, partie la plus Nord-Est de la Trinité : mais étant à la vûe de l'Ile de Tabago, l'espérance d'y recevoir les mêmes éclaircissemens avec moins de danger, lui fit prendre la résolution d'y relâcher. Sa surprise fut extrême, de trouver, sans Habitans, une Ile dont il vante la fertilité. Il attribua leur fuite aux cruautés des Caraïbes, ou des Espagnols; & retournant à Punta de Galera, il jetta l'ancre à cinq ou six milles au Nord de cette Pointe. Un coup de canon qu'il fit tirer, & sa chaloupe même, qu'il envoïa au rivage, ne lui procurerent la vue d'aucun Indien. Dans le chagrin de

L'Ile de Tabago sans Habitans.

VOIAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

ne pas tirer plus de fruit de sa hardiesse, il offrit une grosse récompense à ceux de ses Gens qui oseroient pénétrer dans les Terres ; mais effraïés du voisinage des Espagnols, qui pouvoient, à tous momens, les surprendre, ils donnerent pour excuse, que cette partie de l'Ile étoit celle qu'ils connoissoient le moins.

Retour de Keymis.

Toutes les autres voies paroissant fermées, Keymis ne pensa plus qu'à reprendre le chemin de sa Patrie, pour aller rendre compte au Chevalier Raleigh des facilités & des obstacles qu'il avoit trouvés dans cette seconde expédition. C'étoit, dit-il, un mêlange d'espérances & de craintes, qui tout compensé, lui sembloit moins capable de refroidir que d'échauffer le courage & la confiance des Anglois. En effet, Hackluyt nous a conservé la Relation d'un troisieme Voïage (48), entrepris sous les mêmes auspices, c'est-à-dire aux frais & sur les instructions de Raleigh, mais avec aussi peu de succès & moins d'habileté que les deux premiers. On ne pense point à le tirer de l'oubli qu'il mérite : mais après cette derniere

Troisieme Voïage des Anglois en Guiane.

(48) Ecrite, comme on l'a dit, par Thomas Masham, un des Avanturiers. *Collection d'Hackluyt*, p. 692 *& suivantes*.

tentative, Raleigh & Keymis ne revinrent point de leur prévention. Ils ne cesserent point de solliciter la Cour & d'encourager les Sociétés de Commerce. Le premier, dans une Lettre à Mylord Charles Howard, qu'il nomme le plus célebre des Amiraux d'Angleterre, proteste qu'il emploiera volontiers, à la même entreprise, le reste de sa fortune & de sa vie; & dans un Mémoire (49) qu'il fit publier à Londres, il donne l'évaluation du profit qu'on avoit tiré des Marcassites & d'autres Minerais de Guiane, qu'il avoit exposés à la curiosité des Incrédules. Ce calcul est surprenant, s'il n'est point exageré (50). Keymis, plus ardent encore, mais instruit des difficultés par de fâcheuses expériences, reconnut que la Conquête de la Guiane demandoit d'autres forces que celles d'une Société particuliere, & passa le reste de ses jours à presser les Ministres d'y emploïer celles de l'Etat.

Entêtement de Raleigh & de Keymis.

(49) Ces deux Pieces sont aussi dans Hackluyt.

(50) On tira, dit il, dans un essai, la valeur de douze ou treize mille livres sterling d'un tonneau de pierre; le double d'un autre tonneau, & le poids de huit livres six onces d'or, d'un quintal de poudre. Il atteste le Public, & nomme les Essaïeurs. Ce qu'on peut dire là-dessus, c'est que les François, les Hollandois, les Espagnols & les Portugais, qui possedent aujourd'hui différentes parties de la Guiane, ont grand tort de négliger la source de tant de richesses.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Rien n'eſt ſi ſingulier que ſes raiſonnemens, dans l'épilogue qui termine ſa Relation. Mais ces chimeres ſeroient moins utiles ici, que la Table qu'il y a jointe, des Rivieres & des Nations dont il s'attribue la découverte : elle peut ſervir à jetter du jour (51) ſur l'article ſuivant.

Rivieres.	*Habitans, en 1596.*
1 Arrouari.	Arrouaes. Pararrouaes. Caribes.
2 Jouaricopo.	Mapuromanas. Jaos.
3 Maipari.	Arricaris.
4 Caypurog.	Aricourris.
5 Arcoa.	Marouanas.
6 Ouïacopo.	Counorakos. Ouacacoas. Ouaricaos.
7 Ouanari. 8 Capurouac. }	Caribes.
9 Caouo.	Jaos.
10 Ouïa.	Maourias.
11 Caiene.	Ouiacas.
12 Gouateria, Ile.	Sebaios.
13 Macouria.	Piraos.
14 Caourora. 15 Mamanuri. }	Ipaios.

(51) On ne répond pas de l'Ortographe Angloiſe ; où l'on n'a changé que le *w* en *ou*.

Rivieres.	*Habitans, en 1596.*
16 Curari. / 17 Curaſſamini.	Sebaios.
18 Cunanama.	Jaos & Arrouacas.
19 Moraga.	Les mêmes.
20 Maouarpari.	Les mêmes.
21 Amana.	Caribes.
22 Capalepo.	Paracoſtos
23 Maraouini.	Les mêmes.
24 Oucoui.	Les mêmes.
25 Ouiaviami.	Les mêmes.
26 Aramatapo.	Les mêmes.
27 Ouiapo.	Les mêmes.
28 Macuruma.	Les mêmes.
29 Ouracco.	Les mêmes.
30 Carapi.	Les mêmes.
31 Charimaouimi.	Caripinis.
32 Eurooouto.	Apotamos.
33 Paro.	Arrouacas.
34 Surinam.	Caribines.
35 Churama.	Les mêmes.
36 Cupana.	Arrouacas.
37 Ouioma.	Nequeris.
38 Ivana.	Les mêmes.
39 Cuſwini.	Les mêmes.
40 Curitimi.	Charibinis.
41 Ouiniuari.	Arrouacas. Paraouinis.
42 Berbice.	Arrouacas.
43 Ouapari.	Sebaios & Arrouacas.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE KEYMIS. 1596.

Rivieres.	Habitans, en 1596.
44 Ouaicavini.	Panipis.
45 Mahaouaica.	Arrouacas.
46 Lemerare.	Ouacavaios.
47 Effequebe.	Jaos. Sebaios.
48 Marouroui.	Caribes.
49 Coquini.	Maripis.
50 Chipanama.	Ouacovaïos.
51 Ararouana.	Iraouaqueris.
52 Horebeci.	Les mêmes.
53 Paouraoma.	Jaos.
54 Aripacoio.	Panipis.
55 Ecaouini.	Les mêmes.
56 Manutiouini.	Les mêmes.
57 Moruga.	Jaos.
58 Piara.	Arrouacas.
59 Chaimeragoro.	Les mêmes.
60 Ouaini.	Caribes.
61 Barima.	Arrouacas.
62 Caitouma.	Les mêmes.
63 Aouoca.	
64 Amacur.	
65 Aratori.	
66 Caourouma.	
67 Orinoque, ou Raleana.	




CARTE DE LA GUYANE
Pour servir à l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de Lieues communes de France.
5 10 15 20 25 30 L
Tiré de la Carte de l'Amerique de M. Danville.
1757
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
62D 61 60 59 58 57 56 55 54 53 52
8 7 6 5 4 3 2
Amacura
Wayna
Spruyt
Moruga
Cap Nassau
New Middelburg
New Zelandia
I. Laguan
Spruit
Maybaca
Macaouni
Waybaru
Isle Krabben
Nikosa
Paramaribo
New Amsterdam
Riv. Maroni
Rio. Pouwaron
Wariba
ESSEQUEBE
G
U
Y
A
N
E
Fort
Rio. Cajona
Rio. Mazaroni
Essequebe
R. Arassari
Rio. Sibarona
Mine de Cristal
Parahans
R. Rupununni
Dans cet Espace on compte 39 Saults ou Chutes d'eau
R. Essequebe
BERBICE
R. de Berbice
R. Demerary
Fort de Nassau
Montagne de Nauwarucu
l'Interieur du Pais est très peu connu
SURINAM
R. Paramaribo
Village de Negres Marons
La Source de cette Riviere est inconnue
Tonna yaribo
GALIBIS
Mission
Mont Sinery
R. de Cayenne
Isle et V. de Cayenne
R. de Mahuri
le Connetable
R. d'Aprouack
Riv. Oyapok
Monts d'Argent
Cap d'Orange
Cap Cassipour
NOURAGUES
Nation très étendue
R. des Nouragues
R. Aprouack
Tenaporibo
Acoquas
Palicours
Pirious
R. Camopi
Yarouby
R. Ouanari
Mont Mayé
Coacawine
Carsewine
COSTE DES MAYES
Aricary
Mayacary
Maraca
Cap de Nord
Maypurog
R. Arawary
I. Neuve
Tom. XIV.
No. 7.

§. III.

Guiane Françoise.

Origine de l'établissement des François.

AVEC quelque soin qu'on ait traité, dans un autre Tome, tout ce qui regarde l'Ile de Cayenne & la Colonie Françoise, diverses lumieres, qu'on n'a pu manquer de recueillir à l'occasion des Régions voisines, attendoient une place qu'elles doivent trouver ici; surtout celles qu'on a tirées de M. Barrere (52) & du Pere Gumilla (53).

Ce fut immédiatement après la grande découverte de l'Amérique, que les François commencerent à s'établir dans la Guiane. Laet nous apprend, sur le témoignage de diverses Relations étrangeres, qu'ils y alloient d'abord charger des Bois de teinture, & qu'ils continuerent d'y voïager sans interruption: il ne fait remonter qu'à l'année 1624, leur premier Etablissement. Quelques Mar-

(52) Son Ouvrage porte le titre de nouvelle Relation de la France équinoxiale, &c. par Pierre Barrere, Correspondant de l'Académie des Sciences, Docteur & Professeur en Médecine dans l'Université de Perpignan, Médecin de l'Hopital Militaire, ci-devant Médecin Botaniste du Roi dans l'Ile de Cayenne. A Paris, 1743. in-12.

(53) El Orinoco illustrado y defendido, Historia Natural, Civil y Geographica, &c, por el Padre Joseph *Gumilla*, de la Compañia de Jesus, &c. Madrid, 1745. 2 vol. in-4°.

GUIANE FRANÇOISE.

chands de Rouen y envoïerent alors une Colonie de vingt-six Hommes, sur les bords de la Riviere de *Tinamary*, qui se jette dans la Mer par les cinq degrés & demi de Latitude Septentrionale. Deux ans après, d'autres s'établirent sur la Riviere de *Conamarac*. Dans la suite, on y envoïa des renforts d'Hommes & de munitions, qui augmenterent sensiblement ces deux Colonies naissantes. Enfin plusieurs Marchands de la même Nation formerent une Compagnie, avec des Lettres Patentes du Roi Louis XIII, qui les autorisoient à faire seuls le Commerce de la Guiane, dont elles marquoient les bornes par les Rivieres des Amazones & d'Orinoque. Cette Compagnie reçut le nom de Compagnie du Cap du Nord, qui est celui qui borne l'embouchure de l'Amazone, du côté gauche ou Septentrional, & devint fameuse par l'intérêt que la Cour permit d'y prendre à diverses personnes de qualité, en leur accordant de nouveaux Priviléges. Ils y envoïerent successivement près de huit cens Hommes, autant pour découvrir de nouvelles Terres que pour affermir les premiers Etablissemens. Enfin Louis XIV, aïant établi, en 1669, une Compagnie des Indes Oc-

cidentales, lui donna, par de nouvelles Patentes, la propriété de toutes les Iles & des autres Terres habitées par des François dans l'Amérique méridionale, & cette Compagnie prit possession de Cayenne & des Païs voisins de cette Ile.

GUIANE FRANÇOISE.

Côte de la Guiane.

M. Barrere donne à la Guiane, ou plutôt à toute la Côte, près de trois cens lieües de long, depuis le Cap du Nord jusqu'à l'embouchure de l'Orinoque. Il confesse que malgré les courses des Espagnols, des Anglois, & de quelques Missionnaires Jésuites, l'intérieur du Païs n'est encore que très imparfaitement connu. *C'est un Païs Vierge*, dit-il dans les termes de Raleigh, que jusqu'à présent aucun Prince Chrétien n'a tenté sérieusement de conquérir. Mais il représente toute la Côte, comme un spectacle admirable par sa verdure. Ce ne sont que d'épaisses Forêts de différentes especes d'arbres, qui s'étendent si loin dans les Terres qu'on les perd de vue. Pendant les trois quarts de l'année, les pluies presque continuelles y rendent l'air assez tempéré. Le froid du matin y est même assez vif, pour obliger quelquefois d'y faire du feu. Sur la Côte même, la plûpart des Terres sont fort basses,

& noïées, de Mer haute; mais à mesure qu'on s'éloigne du rivage, elles s'élevent, souvent même par des Montagnes, quoique peu comparables en hauteur à celles des Alpes & des Pyrenées. Entre les Bois, il se trouve des terreins plats & découverts, & des Prairies marécageuses, qui ne sechent qu'en Eté; retraite d'un grand nombre de Caymans, toujours dangereux pour les Voïageurs. Mais ces endroits mèmes n'en seroient pas moins fertiles avec un peu de culture. Les *Saults*, qui interrompent le cours des Rivieres, sont un autre obstacle pour ceux qui veulent pénétrer dans l'intérieur des Terres. On donne ce nom à de gros Rochers, qui barrent ordinairement tout le lit, & qui, s'étendant quelquefois de plus d'un quart de lieue, obligent de quitter les Canots, de les isser, & de les transporter jusqu'au-delà. L'eau tombe avec une impétuosité qui forme des *rémoux* plus ou moins grands, suivant la hauteur des Terres. Les Indiens, pour s'épargner la peine de transporter leurs Canots & leur Bagage, ont quelquefois la hardiesse de franchir ces Cascades, dont la rapidité cause de l'effroi : mais il en coûte souvent la vie aux Européens

qui entreprennent de les imiter.

On ne peut trop recommander aux Voïageurs de ſe régler par les Marées, lorſqu'ils rangent la Côte, ſurtout vers l'Amazone, où l'on a continuellement la Barre à combattre. On appelle Barre, le flot qui charie quantité de vaſe, ou, ſuivant le langage des François du Païs, le *montant* des grandes Marées, qui renverſe les plus fortes Pirogues, ſeuls Bâtimens néanmoins qu'on puiſſe emploïer. Elles ne ſoutiennent point l'effort des lames, dans les pleines & les nouvelles Lunes.

L'Auteur aïant parcouru toute cette Côte, y jette un nouveau jour par ſes Obſervations. La plus groſſe Riviere, dit-il, qu'on trouve après avoir doublé le Cap du Nord, eſt celle du *Cachipour* (54). Elle deſcend de pluſieurs Montagnes fort éloignées dans les Terres, & vient ſe décharger dans l'Océan par les deux degrés de Latitude Septentrionale. Vers ſes ſources habitent des Indiens qui ſe nomment *Palicouris* & *Noragues*, dont les derniers paſſent pour les plus grands Antropophages de l'Amérique. Au-delà de Cachipour, on

(54) C'eſt le Cachipuri des Anglois On remarquera de même, dans toutes les autres, la différente Ortographe des deux Nations.

GUIANE FRANÇOISE.

ne rencontre, sur la Côte, que de petites Anses. Mais ensuite, on reconnoît le Cap d'Orange, Terre assez haute, qui s'avance fort peu en Mer. Proche du Cap est une petite Riviere, que les Indiens nomment Coupiribo. Plus loin, rangeant la Côte de l'Est à l'Ouest, on entre dans l'embouchure d'*Ouyapok*, la plus grande Riviere de toute cette Côte. M. Barrere la place à trois degrés & demi du Nord. Un Fort, que les Hollandois y bâtirent en 1676, montre encore ses ruines sur une hauteur, à la droite de l'entrée du Port. Cette Riviere a, dans son embouchure, non-seulement un bon mouillage pour les gros Vaisseaux, mais encore divers endroits qui peuvent être aisément fortifiés. C'est l'avantage de cette situation, qui avoit invité les Hollandois à s'y établir; d'autant plus que toutes les Terres y sont fort bonnes. Après leur retraite, les François formerent aussi le dessein d'y faire un Etablissement: mais ce projet n'a commencé à s'effectuer qu'en 1726, par la construction d'un nouveau Fort, où l'on a mis un Commandant & une Garnison. En 1735, les Missionnaires ont engagé plusieurs Nations Indiennes, répandues sur les bords de l'Ouyapok, à

se réunir dans le même Canton ; & delà s'est formée une Mission, nommée Saint Paul, à quelques lieues du Fort.

En remontant l'Ouyapok, on rencontre, à quatre lieues de l'embouchure, une grosse barre de rochers, qu'on appelle son premier Sault, plus facile à franchir qu'un second, qui est de quelques lieues plus loin. On en trouve ensuite un troisieme. Le rétrécissement de la Riviere, qui augmente considérablement la vîtesse des eaux dans ces dangereux passages, joint aux torrens qui tombent des ravines formées par les pluies, y rendent la navigation presqu'impossible. Les Nations qui habitent les bords de cette Rivieres sont les Pirivas, les Maraones, les Taroupis, les Ouens, les Maurions, les Karannes & les Tokoyenes. Un usage particulier de tous ces Indiens est de se graver sur le visage des barres, ou des lignes, qui vont d'une oreille à l'autre. Ils donnent à ce bizarre ornement le nom de Jouparats ; & les François celui de *Barbe à la Palicouri*.

Le *Camoppi*, qui suit l'Ouyapok, est une Riviere assez considérable, dont le cours va du Couchant au Levant, & que ses eaux ramassées rendent plus

GUIANE FRANÇOISE.

navigable, quoiqu'il s'y trouve aussi quantité de rochers & plusieurs Sauts qui obligent d'y faire ce qu'on y nomme des portages. Ses Habitans Indiens sont les *Coussanis*, les *Armagoutous*, les *Caïomerancos*, & particulierement les *Acoquoas*, qui se font des ouvertures aux joues pour y mettre des ornemens de plumes. Cette Riviere arrose un fort beau Païs, & contient une Montagne qu'on a nommée *Mont d'argent*, parcequ'on y a découvert autrefois des veines de ce Métal, auxquelles il y a beaucoup d'apparence que les Hollandoit ont fait travailler.

Dix-huit lieues au-dessous de l'Ouyapok, on rencontre une Riviere que les Indiens nomment *Aprouak*, anciennement fréquentée des François. Le voisinage de Cayenne & le bon naturel des Nations Indiennes du Païs y attirent encore les Marchands, pour la Traite, & pour la pêche du Lamantin & de la Tortue. Il paroît que les Hollandois s'étoient établis dans ce Canton, après avoir reconnu la bonté des Terres, car on y voit les débris d'un fort de leur Nation, construit à l'entrée de la Riviere, pour en fermer le passage; non qu'elle n'ait aussi ses Bancs & ses Saults, mais on les franchit avec

moins de danger. A ſept lieues de l'Aprouak, en tirant du Sud au Nord, on découvre au milieu des flots un rocher pelé, & taillé en forme de Dôme, auquel on a donné le nom de Grand-Connétable, pour le diſtinguer d'un autre, plus petit & preſqu'à fleur d'eau, qu'on nomme le Petit-Connétable. Cet écueil, qui n'a pas moins d'un quart de lieue de circuit, eſt un point fixe que tous les Pilotes viennent reconnoître pour regler leur navigation dans cette Mer. Les Courans y ſont toujours fort impétueux. Quelques vieux Habitans de Cayenne aſſurerent l'Auteur qu'on trouve, ſur le Rocher même, une ſorte d'eau douce & minérale. On pourroit, dit-il, lui donner le nom d'Ile aux Oiſeaux, parcequ'il eſt ſans ceſſe entouré ou couvert d'Oiſeaux, tels que des Goilands, des Mouettes, des Frégates & des Fous, qui vont y faire leur ponte.

La Riviere de *Cau*, qui ſuit celle d'Aprouak, avoit autrefois ſur ſes bords un Etabliſſement François, dont il ne reſte aucune trace; mais ils ſont habités aujourd'hui par quelques Indiens, avec leſquels Cayenne entretient commerce pour la Pêche. Après la Riviere de Cau, on entre bientôt

GUIANE FRANÇOISE.

dans celle d'Oyak, qui ſépare du Continent l'Ile de Cayenne, & qui a une des Pointes de l'Ile à ſon embouchure. On a formé, en 1724, une Paroiſſe nommée *Roura*, ſur les bords de l'Oyak, pour la commodité des Habitans de Cayenne qui ont leurs Etabliſſemens le long de cette Riviere. En deſcendant de l'Oueſt, elle reçoit, à huit lieues de ſon embouchure, celles de Gennes & d'Ourapeu. C'eſt vers la ſource de l'Ourapeu, qu'on avoit commencé le fameux chemin qui devoit conduire, par terre, juſqu'à la Riviere des Amazones, non-ſeulement pour chaſſer les Portugais qui s'étoient établis dans les Terres du Gouvernement de Cayenne, mais pour faciliter auſſi la découverte des Mines, & le Commerce avec un nombre infini de Nations Indiennes qui ſont répandues dans cette vaſte Contrée. Tout le Païs, qui eſt arroſé par ces deux Rivieres, eſt peu défriché. Il n'offre que d'épaiſſes Forêts, où l'Ebene, le Bois violet, le Bois de roſe, le Bois de lettin, le Bois de fer, & d'autres Bois colorés, croiſſent dans la plus grande abondance. La Vanille & les arbres de Copaü ſont des productions naturelles à toutes ces Terres. Elles n'ont preſque point de

de Montagnes qui ne soient remplies de Mines de fer, dont les apparences se présentent à chaque pas. Le Talc n'y est pas rare. On y trouve aussi une terre blanche & molle, qu'on ne fait que détremper dans l'eau pour blanchir les Maisons, & cette espece de *Bol*, ou de terre rougeâtre, que les Esclaves emploient à faire leurs pipes. Les Portugais du Para en font d'excellente Potterie, surtout de *Bardagues*, qui sont de grandes cruches où l'on fait rafraîchir l'eau. M. Barrere s'étonne qu'on n'en fasse pas le même usage à Cayenne. Toute cette partie du Continent, qui paroît semblable, dit-il, à celle du Bresil, est si riche en Minéraux, qu'il ne doute point qu'avec un peu de peine on n'y découvrît quelque précieuse Mine, qui dédommageroit des avances nécessaires pour cette recherche. Outre la Riviere d'Oyak, le Païs en contient plusieurs petites, au bord desquelles les François ont diverses Habitations, & où les Vaisseaux vont faire de l'eau & du bois. Elles se déchargent dans celle de Mont-Senery, qui, en s'unissant avec l'Oyak, forme ce qu'on nomme proprement la Riviere de Cayenne.

GUIANE FRANÇOISE.

Si l'on continue de suivre la Côte,

GUIANE FRANÇOISE.

on trouve, à sept lieues de Cayenne, une petite Riviere, nommée *Makouria*, où les Marées, de six en six heures, laissent une vase fort profonde. Toutes ses rives sont bordées de Paletuviers (55), aux branches desquels les Huîtres s'attachent en Mer haute. On trouve, au pié des mêmes Arbres, quantité de Crabes, nourriture ordinaire des Esclaves. Les pâturages de ce Canton sont excellens. Aussi toute la Côte est-elle remplie de Métairies Françoises, où l'on nourrit des Troupeaux. Les Arbres, que nous nommons Bois-rouge, & les Indiens *Coumery*, sont plus communs du côté de Makouria que vers les autres Rivieres; ils sont extrêmement résineux, & répandent de fort loin une odeur agréable, qui approche de celle du Storax. Leur tronc distille une liqueur rouge, dont M. Barrere vante les vertus pour toute sorte de blessures. Il regrette, pour un si bon Païs, que les Serpens, surtout ceux qu'on nomme Serpens à Sonnettes, ou à Grelots, y soient en grand nombre.

La Riviere de *Kourou* suit, à la distance de huit lieues, celle de Makouria. Quelques Bancs de sable, & d'au-

(55) Nommés Mangliers, dans d'autres Relations.

tres écueils, qui se font voir en Mer basse, rendent son entrée fort difficile. L'eau salée, que les vagues y jettent sur de gros rochers assez plats, se crystallise d'elle-même jusqu'à se changer en sel : mais ce changement ne se fait que dans les grandes chaleurs, surtout lorsque le vent du Nord souffle. Le Kourou reçoit, dans son cours, quelques petites Rivieres, telles que l'*Ikaroua*, l'*Aoussa*, *la Passoura*, & les eaux de plusieurs Anses très poissonneuses. On voit, sur ses bords, une Habitation de plus de cinq cens Indiens, formée en 1714, par le P. Crossart, Jésuite & célebre Missionnaire. En sortant de l'embouchure de cette Riviere, on passe devant cinq ou six écueils, qui sont à quatre lieues au large, & nommés vulgairement *Ilets au Diable.* Les Indiens y prennent, aux mois de Juillet & d'Août, quantité de Tortues & de Lezards, sans autre peine que de mettre le feu au bois de ces petites Iles, pour obliger ces Animaux d'en sortir. Il ne se trouve plus d'Habitations Françoises au delà du Kourou ; & c'est proprement le Païs des Galibis, Nation nombreuse qui habite toute cette Côte, & dont on a rapporté les usages dans la Descrip-

tion particuliere de l'Ile de Cayenne.

Les Rivieres, qui ſuivent celle de Kourou jusqu'au Fleuve de Surinam, ſont le Sinamary, le Karoua, le Canama, l'Irakou, l'Organa, l'Amana & le Marony. Le Sinamary eſt plus grand que le Kourou, dont il n'eſt éloigné que de douze lieues, & M. Barrere nous apprend que les premieres Colonies Françoiſes de cette Côte ont commencé ſur ſes bords. Les Anſes, qu'on rencontre entre ces deux Rivieres, ſont continuellement fréquentées pendant la pêche de la Tortue, qui ſe fait depuis Mars juſqu'en Juin; tems auquel ces Animaux font leur ponte dans le ſable. On trouve, dans le Sinamary, une eſpece d'Huîtres, nommées *Meypa*, dont l'écaille a juſqu'à huit pouces de diametre, mais beaucoup moins bonnes que les petites Huîtres de roches, qui ſont meilleures auſſi que celles de Paletuvier.

Le Karoua, que les François nomment *Karouabo*, eſt à quelques lieues du Sinamary, & n'a de remarquable que les Karbets de quelques Galibis qui habitent ſon embouchure. On paſſe delà au Canamana, où les François avoient autrefois un nombreux Eta-

blissement ; mais on n'y voit à présent que des Galibis, qui ont leurs Karbets sur ses rives. Plus loin, on arrive à l'Irakou, Riviere habitée par des *Tayras* ; nom qu'on donne ici aux Indiens qui sont établis à l'embouchure des Rivieres, pour les distinguer de ceux qu'on nomme *Aouranés*, c'est-à-dire Habitans des Montagnes. L'Iracou est suivi de l'Organa, nommé vulgairement *Organabo*, qui signifie grande Anse. On y voit quelques Indiens établis. L'Amana, qu'on trouve ensuite, est une des plus grandes Rivieres du Païs. On ne donne pas moins d'une demie lieue à son embouchure. Les Terres, qu'elle arrose, fournissent toutes sortes de provisions aux Indiens qui habitent ses rives, & la pêche n'y est pas moins abondante. Le *Marony*, derniere Riviere du Gouvernement de Cayenne, sépare les Terres Françoises de celles des Hollandois. M. Barrere place son embouchure à sept degrés de Latitude du Nord. Elle n'est pas mal peuplée de Galibis. Ses bords, comme ceux des Rivieres précédentes, sont si bas, que les Terres voisines ne peuvent être garanties de l'inondation en haute Marée. En général, toute cette Côte est fort basse ; & l'on ne

trouve même, assez loin dans l'intérieur des Terres, que des Savannes, ou des Prairies, qui sont autant de Marais en Hiver. Mais, comme elles sechent en Eté, c'est cette route qu'on prend alors, pour aller par terre de Korou à Surinam. Les Déserteurs François, qui ne peuvent se procurer des Canots, profitent de ce passage, avec le secours des Indiens, & les trouvent toujours disposés à les servir.

Il ne manque rien, répete M. Barrere, à cette Description de la Côte de Guiane. Cette grande Province, dont les François s'étoient mis en possession les premiers, est aujourd'hui comme partagée en plusieurs Puissances maritimes de l'Europe, & la France n'en occupe réellement que la plus petite partie. Les Hollandois, malgré les bornes marquées par la Riviere du Marony, lui disputent encore quelques Terres en deçà de cette Riviere. Les Portugais ne cessent pas de faire des courses vers Cayenne, & s'emparent insensiblement de ce qui appartient aux François. Ils eurent la hardiesse, en 1723, de venir faire un abbatis d'arbres sur la Riviere d'Ouyapok, & d'y ériger, sur un poteau, les Armes du

GUIANE FRANÇOISE.

Roi de Portugal. Ainsi, laissant la discussion des droits à ceux qui se les attribuent, on peut dire que le Gouvernement de Cayenne est aujourd'hui resserré entre le Marony & l'Ouyapok, c'est-à-dire dans un espace d'environ cent lieues. M. Barrere ne fait pas difficulté d'assurer que cette petite portion du Continent ne peut être d'une grande utilité pour les François de Cayenne, surtout lorsqu'il paroît impossible de pénétrer bien loin dans l'intérieur du Païs. » Il se trouve, dit-» il, si peu d'Indiens libres entre ces » deux Rivieres, qu'on n'en peut tirer » aucun secours pour la guerre ; & » l'on n'a plus d'espérance de s'y pro-» curer des Esclaves pour la culture » des Terres. D'ailleurs les Indiennes » sont très propres au ménage, & les » Hommes fort adroits à la Chasse & » à la Pêche. Ainsi les François sont » entierement privés d'un avantage » qui faisoit autrefois la richesse de » cette Colonie, & qui étoit assez » considérable pour y attirer des Vais-» seaux Marchands. Comment espérer » qu'elle se releve de cette chute, » aussi longtems qu'on ne lui restituera » point un Païs qu'elle possédoit de-» puis si long-tems, & qui lui est in-

GUIANE FRANÇOISE.

» justement usurpé? Il seroit du moins » à souhaiter, continue le même » Voïageur, qu'on arrêtât désormais » les nouvelles entreprises des Portu- » gais. On ne comprend point sur quel » fondement ils osent prétendre à des » Terres qu'ils n'ont connues qu'après » les François, & dont Philippe V » apporta tant de soin à leur dérober » la connoissance. Leurs Habitations » de *Corrupa* & de *Destierro*, situées » sur le bord Septentrional de l'Ama- » zone, à plus de cent lieues du Cap » de Nord, étant postérieures à l'E- » tablissement des François dans la » Guiane, ne peuvent leur donner le » droit sur ce Païs, au préjudice des » premiers Possesseurs. La France se- » roit bien mieux fondée à leur re- » demander, dans le Bresil, le Païs » de Janeiro, de Tamarica, de Rio » Grande, & l'Ile de Maragnan, où » l'on a vû qu'elle avoit des Colonies » avant eux (56).

Observations sur l'Ile & la Ville de Cayenne.

La Description qu'on a déja donnée de l'Ile de Cayenne & de sa Ville recevra un nouveau lustre des Observations de M. Barrere, qui étant postérieures de plus de quarante ans, représentent mieux l'état actuel de cette

(56) *Ubi suprà*. pp. 35. & précédentes.

Colonie. La Ville, qu'il nomme plus volontiers le Bourg, est composée d'environ cent cinquante Maisons, la plûpart bâties de terre, quoiqu'il y en ait quelques-unes de charpente à deux étages, & couvertes de bardeaux. Celle du Gouverneur est assez commode. Les Jésuites sont aussi fort bien logés. En 1736 ils étoient dix Peres & trois Freres, non seulement occupés à desservir les Paroisses de l'Ile & du Continent voisin, mais encore à faire des Missions parmi les Sauvages. L'Eglise Paroissiale de Cayenne est le plus bel édifice du Païs; mais on auroit peine à s'y remuer, si tous les Habitans y étoient rassemblés.

L'enceinte de la Ville est fort basse. Elle forme un Exagone irrégulier, avec cinq Bastions, munis de plusieurs pieces de canon : mais les Fossés ont peu de profondeur & sont mal entretenus. La Garnison a presque toujours été de deux cens Hommes de Trouppes reglées, qui faisoient quatre Compagnies détachées de la Marine. Elle fut augmentée de deux Compagnies en 1724. Outre l'Etat-Major, il y a un Conseil Souverain, où le Commissaire Ordonnateur préside, dans l'absence du Gouverneur. La nécessité de faire

GUIANE FRANÇOISE.

valoir les Terres, oblige tous les Habitans de se tenir dans leurs Plantations ; ce qui rend la Ville ordinairement fort déserte. Souvent on n'y voit personne dans les rues ; & suivant l'expression de l'Auteur, on y pourroit tuer un Homme en plein jour, sans risque d'ètre apperçu. Ce n'est qu'aux grandes Fêtes, ou dans le tems des Revues, qu'elle est mieux peuplée. On voit arriver alors les Habitans dans leurs Canots, ou quelquefois dans leurs Hamacs, avec une suite de Negres & de Negresses, qui portent de la Volaille, de la Cassave, du Taffia (57), des racines & d'autres provisions.

Les Habitans de Cayenne sont fort affables, & fort libéraux. Ils reçoivent civilement les Etrangers. Quoiqu'ils parlent tous la Langue Françoise, à peine leurs Enfans en savent-ils deux mots. Le Jargon de l'Ile, tient beaucoup du Negre, surtout dans la maniere de prononcer. Les Negresses, à qui l'on est obligé de confier l'éducation des Enfans, ont introduit une infinité de mots Afriquains : cependant le langage Créole de Cayenne est moins ridicule que celui des autres Iles Françoises. Les Femmes y sont aussi mieux fai-

(57) Eau-de-vie de Sucre.

tes. Elles n'ont pas le teint jaune ou pâle de celles de la Martinique & de Saint Domingue, & la plûpart ont naturellement beaucoup d'esprit. La propreté, qui ne leur est pas moins naturelle, contribue à la santé dont elles jouissent; mais, dans leur parure, elle est quelquefois poussée trop loin. A Cayenne, comme dans les autres Iles, les Maris sont obligés, pour satisfaire la vanité des Femmes, de faire une dépense extraordinaire à l'arrivée de chaque Vaisseau, & leurs affaires en souffrent beaucoup. Une Loi, qui éloigneroit le luxe des Familles particulieres, feroit la richesse des Colonies.

GUIANE FRANÇOISE.

Pertes arrivées à l'Ile.

Divers changemens, arrivés à l'Ile de Cayenne depuis les premiers Etablissemens, y avoient causé des pertes dont elle n'a pas eu peu de peine à se relever. M. Barrere en rapporte quelques circonstances, qui ne se trouvent point dans les Histoires du tems. Les François, dit il, s'étoient attachés, dès l'origine, à faire valoir leurs Plantations avec autant d'habileté que de zele. Le profit que leurs Navires Marchands y tiroient de leur Commercefit naître la jalousie des Hollandois, qui étoient depuis long tems en

GUIANE FRANÇOISE.

possession d'aller vendre leurs denrées & d'autres Marchandises aux Colonies Françoises. Ils envoïerent, en 1676, onze Vaisseaux pour s'emparer de l'Ile ; & s'en étant saisis par surprise, non-seulement ils augmenterent les Fortifications & l'Artillerie de la Ville, mais ils y mirent une Garnison de quatre cens Hommes. Les Etablissemens, qu'ils avoient commencés avec aussi peu de droit sur les Rivieres d'Ouyapok & d'Aprouak, furent aussi fortifiés. Mais ils ne les posséderent pas long-tems. Le 20 Décembre de la même année, une Escadre de six Vaisseaux, sous le Commandement du Maréchal d'Etrées, rendit Cayenne aux François, & ne laissa dans les Colonies naissantes d'Ouyapok & d'Aprouak, que les traces des Forts qu'on y avoit élevés. Alors, les François penserent à s'affermir dans leur Ile & dans le Continent voisin. Tout ce qui pouvoit être utile au Commerce fut cultivé avec une extrême ardeur. On attira des Vaisseaux Marchands, pour faire valoir les productions de la Colonie ; & quantité de nouvelles Familles allerent s'y établir. Les Flibustiers ne contribuerent pas peu à ses progrès, par les richesses qu'ils y apporterent de la

Mer du Sud, d'où les moins heureux revenoient avec huit ou dix mille livres en Piastres. Enfin Cayenne se retrouvoit assez bien peuplée, lorsque Ducasse y étant arrivé, en 1688, dans la vue de surprendre Surinam, il engagea, par l'espérance du pillage, la plus grande partie des Habitans à s'embarquer avec lui. L'Expédition eut si peu de succès, que presque tous les Volontaires y furent faits prisonniers, & transportés delà aux Iles Françoises, où d'autres espérances les inviterent à se fixer.

GUIANE FRANÇOISE.

C'est depuis cette disgrace, que l'Ile de Cayenne n'a pû réparer la perte de ses Habitans. Du tems de M. Barrere, on n'y comptoit gueres plus de quatre-vingt dix François; diminution bien surprenante, lorsqu'on compare ce nombre à celui des Esclaves Indiens & Negres. Dans une revue générale, qui s'étoit faite assez récemment, il s'étoit trouvé cent vingt cinq Indiens, Hommes, Femmes, ou Enfans, & quinze cens Negres capables de travail. Avec si peu de proportion entre les Maîtres & les Ouvriers, l'ordre ne laissoit pas de s'y soutenir. On voioit en pié soixante Fabriques de Roucou, dix-neuf Sucreries, & quatre Indigoteries. Tous

GUIANE FRANÇOISE.

les Esclaves, au-dessous de soixante ans & au-dessus de quatorze, donnoient au Domaine sept livres & demie pour la Capitation annuelle qui se paie en denrées du Païs, & qu'on faisoit alors monter à six ou sept mille livres.

Son Commerce.

L'Ile presqu'entiere est une Terre sablonneuse, relevée de Montagnes, ou de collines, sur lesquelles on cultive les Cannes à sucre, le roucou, l'indigo, le cacao, le caffé, le coton, le gros miil, le maniok & d'autres racines. Le reste est un terrein fort bas, & si marécageux en quelques endroits, qu'on ne peut aller par terre d'un bout de l'Ile à l'autre; ce qui oblige les Habitans de faire de longs détours pour se rendre à leurs Plantations. On y voit quantité de Chevaux, depuis que les Anglois de Boston & de la Nouvelle Yorck y sont venus réguliérement pour le Commerce. Ces Animaux coûtent peu à nourrir. On ne les enferme point. L'usage, après leur avoir ôté la selle & la bride, est de les laisser paître à leur gré. On y nourrit aussi des Moutons, des Chevres & de gros Bestiaux, avec le soin de mettre le feu dans les Savannes aux mois d'Août & de Septembre, pour en faire de bons

pâturages. Ces terres, brûlées avant la la saison des pluies, produisent d'excellente herbe. Aussi le Mouton & le Bœuf de Cayenne est-il de meilleur goût que celui des autres Iles, où la viande de Boucherie est détestable ; ce qui paroît dépendre uniquement de la bonté des pâturage. La nécessité de faire multiplier ces Bestiaux ne permet point d'en tuer beaucoup : encore faut-il une permission du Gouverneur. Le plus grand obstacle à leur multiplication vient des Tigres, surtout de ceux qu'on nomme dans le Païs Tigres rouges, & qui passent du Continent, à la nage, pour chercher leur proie. On est souvent obligé d'assembler tous les Negres & les Indiens Chasseurs, pour donner la chasse à ces furieux Animaux. Celui qui en tuoit un recevoit autrefois, pour récompense, un de ces gros fusils qu'on nomme Boucaniers. Aujourd'hui, l'usage est encore de promener dans les Habitations la machoire du Tigre, & chacûn fait son présent au Vainqueur.

Propriétés de l'Ile.

Quoique la Cayenne soit une Ile montagneuse & remplie de Forêts, elle ne laisse pas de manquer de bois en quelques endroits, surtout à la Côte, où l'on est obligé de brûler dans les

GUIANE FRANÇOISE.

Fabriques, des Bagaſſes, c'eſt-à-dire les Cannes à ſucre qu'on a paſſées deux fois au moulin, & dont il ne reſte rien à tirer. Le ſéjour des Plantations eſt beaucoup plus agréable que celui de la Ville. L'abondance y regne, particulierement à l'arrivée des Vaiſſeaux Marchands. On y fait très bonne chere. Il n'y a point d'Habitant aiſé qui n'entretienne une baſſe-cour, où l'on fait élever quantité de volaille, dont on vante le goût, quand elle eſt nourrie quelque tems de mill. La Campagne fournit toutes les eſpeces de Gibier qui ſe trouvent dans le Continent; & le Poiſſon eſt excellent dans les Rivieres & ſur la Côte. Chaque Plantation a ſon Jardin. Les Arbres à fruit de l'Europe ne s'accommodent point du climat de l'Ile: mais, en récompenſe, les herbes potageres y croiſſent fort bien. On y fait de bonnes ſalades de laitue, de cerfeuil, de pimprenelle, de chicorée & de céleri. On y cultive des petits-pois, des citrouilles, des potirons, & ſurtout des melons d'eau, d'un goût délicieux, qui déſalterent merveilleuſement dans les grandes chaleurs. Tous les fruits de l'Amérique méridionale y viennent avec peu de ſoin. Le *Tayom* eſt une Plante du Païs, dont les feuilles ſe

mangent comme les épinards, & dont les racines ſervent de nourriture aux Eſclaves (58). On apprête auſſi, ſous le nom d'épinards, les feuilles d'une autre Plante, qui ne differe du *Phytolacca* ordinaire, que par la petiteſſe de ſon fruit. L'Auteur juge que c'eſt la même Plante, un peu changée par la différence du climat. On mange d'excellentes figues à Cayenne, & la Vigne y croît très bien : mais on a beaucoup de peine à ſauver le raiſin, des Oiſeaux, ſurtout des Fourmis. Il eſt aiſé d'en avoir dans ſon Jardin pendant toutes les ſaiſons. On partage la treille en deux, on la coupe alternativement, c'eſt à-dire d'un mois à l'autre, & le raiſin croît ſucceſſivement ſur l'une & ſur l'autre. Cependant les groſſes pluies de l'Hiver l'empêchent de meurir parfaitement, ou du moins lui font conſerver un petit goût d'acide dans ſa plus grande maturité. On a tenté pluſieurs fois, & toujours avec ſuccès, d'en faire du vin ; il eſt bon, & même facile à garder, pourvu qu'on le laiſſe fermenter ſept à huit jours avant que de le mettre en bouteille.

Le climat de l'Ile eſt fort pluvieux,

(58) M. Barrere l'appelle *Arum maximum Ægyptiacum, quod vulgò Colocaſia.*

GUIANE FRANÇOISE.

mais ſain. On n'y connoît point le mal de Siam, qui fait tant de ravage à la Martinique & à Saint Domingue. Les fievres malignes & la petite vérole y ſont rares. On n'y reſſent pas non plus ces vives chaleurs, qui font la principale incommodité des autres Iles. Un Vent d'Eſt, qui s'éleve tous les jours ſur les neuf heures du matin, y rafraîchit l'air. Mais la ſéchereſſe & l'humidité y ſont exceſſives : il y pleut neuf mois entiers; & c'eſt ce tems de pluie qu'on nomme l'Hiver. Cette ſaiſon commence à ſe déclarer par des grains, qui ſont fréquens dans le cours d'Octobre, & qui s'appellent pluies d'Acajou, parceque ces fruits meuriſſent alors; & bien-tôt ils ſont ſuivis de pluies ſi continuelles & ſi abondantes, qu'on ne ſauroit conſerver de meubles dans les Caſes. Mais alors les Beſtiaux trouvent partout de bon pâturages; au lieu qu'en Eté les Campagnes ſont quelquefois ſi ſéches, que la pâture & l'eau manquant à la fois, une partie des Chevaux & des Bœufs périt de faim & de ſoif. Les Mouſtiques, les Maringoins, les Maks, les Chiques, les Tiques, les Poux d'Agouthy & ceux de Bois, les Fourmis, les Ravers ou Scarabées, & les Crapauds, feroient d'au-

tres fléaux de l'Ile par leur nombre & leur voracité, si tous ces Insectes ne se faisoient une guerre mutuelle qui les détruit. Rien n'est plus admirable qu'une Fourmi passagere, qu'on appelle vulgairement, *Fourmi-coureuse*. Aussi tôt qu'elle arrive dans un Canton, elle y tue tout, Mouches, Guêpes, Ravets, Araignées, & jusqu'aux Rats : de quelque grosseur qu'ils puissent être, elles en font de parfaits squellettes.

Malaiie singuliere.

Avant que l'Ile fut défrichée, les Habitans y étoient sujets à de très fâcheuses Maladies. La plûpart des petits Negres mouroient, presqu'en naissant, d'un mal auquel on ne trouvoit point de remede. Il subsiste même encore, quoiqu'il soit fort diminué. M. Barrere, qui traite ce curieux article en Médecin, remarque qu'on lui donne improprement le nom de Catharre. » C'est, dit-il, une convulsion universelle, ou un véritable *Thetanos*. S'il » attaque principalement les Negrillons, il n'épargne pas non-plus les » Negres d'un âge avancé : mais on n'a » jamais vu de Blanc qui en ait été saisi, ou du moins rien n'est si rare. Une » observation constante a fait connoître que le tems, où les Enfans y sont

GUIANE FRANÇOISE.

» plus sujets, est l'espace de neuf jours » après la naissance ; s'ils le passent sans » aucune apparence du mal, on les » croit hors du danger, & les Fem- » mes ne craignent plus de les exposer » à l'air. Quelques-uns naissent avec » cette maladie, & meurent aussi-tôt. » Ses premieres marques sont la diffi- » culté qu'ils ont à sucer le lait, par » une petite convulsion de la machoi- » re, & leur cri, qui est tout-à-fait » gêné. Ensuite la machoire continue » de se serrer ; les extrémités devien- » nent roides ; & des mouvemens con- » vulsifs, qui sont les avant-coureurs » de la mort, enlevent promptement » le Malade.

» Les Adultes résistent plus long- » tems (58). A cet âge, le mal se ma- » nifeste par une douleur qu'on sent » au cou, & que les Malades compa- » rent à l'effet d'une corde dont ils » auroient le cou fort serré. La machoi- » re se resserre, & ne laisse plus de » passage à la nourriture. Les bras & » les jambes deviennent si roides, » qu'en prenant le Malade par la tête » par un pié, on le leve comme une » piece de bois ; cependant la roideur

(58) Comparez ce mal, avec celui qu'on a représenté au Tome I, dans l'article de Carthagene.

» des membres n'eſt pas ſi continuel-
» le, qu'il n'arrive quelquefois des
» contractions involontaires. Ces ac-
» cidens fatiguent ſi fort, qu'ils font
» jetter de hauts cris aux Malades. Ils
» demandent qu'on les ſoutienne ; ils
» veulent qu'on leur tienne la tête un
» peu élevée, pour leur faciliter la reſ-
» piration. Mais ce que ce mal a de
» plus ſingulier, c'eſt une faim ſi inſa-
» tiable, qu'on mangeroit à chaque
» moment, ſi l'on avoit la liberté d'a-
» valler. La fievre ne manque point de
» ſurvenir. Des ſueurs abondantes ſe
» répandent par tout le corps ; & les
» douleurs ne faiſant plus qu'augmen-
» ter, on meurt avec d'horribles con-
» vulſions.

L'Auteur joint, à cette deſcription, les remedes qu'une heureuſe expérience lui a fait découvrir. Pluſieurs Eſclaves, dit-il, qu'il eut le bonheur de guérir dans la Colonie, doivent leur témoignage au ſuccès de ſa méthode. Il veut que pour arrêter d'abord le progrès du mal, on arroſe les Malades, pluſieurs fois le jour, avec de l'eau la plus fraîche qu'on puiſſe trouver ; ſurtout les Enfans, dès qu'on s'apperçoit qu'ils ne ſucent le lait qu'avec peine. Ces aſperſions doivent être continuées juſqu'à

ce que les accidens se dissipent, & que les parties du corps aient repris leur souplesse naturelle. Pour soutenir les forces du Malade, surtout dans l'âge avancé, on doit lui faire prendre des bouillons, peu & souvent, & quelques cuillerées de vin dans l'intervalle. Il faut mettre en usage le Mercure doux, ou l'Etioph minéral, mêlé avec des Purgatifs, tels que la Rhubarbe, le Diagrede & le Jalap. L'extrait d'Aloës a quelquefois réussi : & si le Malade ne peut avaller des *Bolus*, on doit y substituer une infusion de Senné, avec la Manne, & les autres Purgatifs ordinaires. Depuis ces leçons, les Negresses n'ont pas plutôt remarqué, dans leurs Enfans, les premiers symptômes du mal, qu'elles les baignent sans préparation, & les arrosent ensuite avec de grands vases d'eau.

Makaque, ou ver de la Cayenne.

On ne parle point du ver de Guinée, sur lequel on a déja fait plusieurs observations ; mais c'est ici l'occasion de parler du *Makaque*, qui est fort commun à la Cayenne entre les Indiens, les Negres & les Créoles, & que les Etrangers mêmes y contractent par un long séjour. Il est de la grosseur d'un tuiau de plume, long d'un pouce, roussâtre, ou d'un brun foncé, ap-

prochant d'une Chenille par la figure. Il naît sous la peau, ordinairement aux jambes, aux cuisses, près des articulations, surtout au genou. D'abord il se fait sentir par une démangeaison, qui est bien-tôt suivie d'une tumeur sur la peau. On la perce, après l'avoir laissée grossir. L'Animal s'y trouve, nageant dans le sang. La maniere de l'en tirer, est de presser simplement la peau, & de le prendre avec un petit morceau de bois fendu. Pour hâter la maturité de la tumeur, on l'enduit de la crasse qui se forme dans les Pipes à fumer. Après l'opération, la plaie ne tarde point à se fermer d'elle-même.

Caffé de cette Colonie.

Entre les observations de M. Barrere, sur le Commerce de la Cayenne, on en trouve de curieuses sur quelques Plantes que cette Colonie a comme adoptées. Il nous apprend qu'on n'y a commencé qu'en 1721 à cultiver le Caffé. Quelques Deserteurs François, qui étoient passés à Surinam, se flatterent d'obtenir leur Amnistie du Gouverneur de Cayenne, en lui apportant quelques feves de Caffé, que les Hollandois avoient déja commencé à cultiver avec succès dans leur Colonie. Elles furent mises en terre. Trois piés

GUIANE FRANÇOISE.

de Caffé, qui leverent bien tôt, produiſirent un bon nombre de féves, qui furent diſtribuées entre les Habitans ; & dans l'eſpace de peu d'années, toute l'île en fut pourvue : mais la forme des arbres differe beaucoup de celle d'Arabie (59).

Le Caffé de Cayenne ne s'éleve gueres qu'à la hauteur de dix piés. La racine produit une tige droite, de deux pouces de groſſeur par le bas, branchue dès ſa naiſſance. Les branches, qui ſont oppoſées les unes aux autres, en croix & deux à deux, s'étendent à la ronde juſqu'à trois ou quatre piés, & forment un arbriſſeau aſſez touffu, de forme preſque pyramidales. Les feuilles croiſſent auſſi deux à deux, ſemblables à celles du Laurier franc, mais plus grandes : leur longueur commune eſt d'un demi pié, ſur deux pouces & demi de large. Elles ſont d'un verd foncé par deſſus, d'un verd pâle par deſſous, & un peu ondées ſur les bords. De leurs aiſſelles naiſſent, par étages, pluſieurs fleurs, aſſez ſerrées, preſque ſans odeur. Chacune eſt un petit tuïau blanc, long de cinq lignes & demie, approchant de celui du petit jaſmin, & di-

(59) Voïez le Voïage de l'Arabie heureuſe, au Tome XXXVIII de ce Recueil.

viſé

visé par le haut en cinq parties. Le Pistil, qui part du fond, n'est d'abord qu'un très petit bouton plat, & surmonté par un filet fourchu, d'environ six lignes de long : il se change en baie verte, qui prend la couleur de cerise en meurissant, & qui contient deux semences, ou deux féves convexes d'un côté, applaties de l'autre, chacune renfermée dans une capsule blanchâtre.

La saison, où les arbres fleurissent & donnent leur fruit, est principalement le tems des pluies. Dans l'origine de leur culture, on doutoit qu'ils pussent s'accommoder du climat. L'extrême sécheresse en faisoit périr beaucoup ; & les pluies excessives de l'Hiver empêchoient les fruits de meurir, ou pourrissoient même les racines, à mesure qu'elles s'étendoient vers le fond. D'ailleurs on avoit une peine infinie à garantir les nouveaux Plans, des Fourmis & d'autres Insectes qui les devoroient. Mais tous ces obstacles furent surmontés. Aujourd'hui les arbres croissent en perfection : & lorsqu'ils ont atteint leur grandeur naturelle, ils donnent, pour récolte ordinaire, chacun douze livres de féves. M. Barrere assure que le Caffé de

GUIANE FRANÇOISE.

Cayenne, un peu ſurанné, ne le cede gueres au Moka. Il s'en fait deux récoltes ; la premiere au mois de Juin, & la ſeconde vers Noel. Les branches qui fleuriſſent dans le cours de Juin rapportent du fruit en Décembre, & celles qui fleuriſſent vers Noel donnent leur fruit en Juin. L'arbre s'accommode mieux d'un terrein élevé que des fonds bas ; il croît mieux auſſi, dans les terres noires & graſſes, qui ſont malheureuſement aſſez rares dans la Colonie, que dans les terres ſablonneuſes. Enfin il ſe multiplie plus aiſément par la graine, que par la bouture.

Son Cacao, ſon Coton, & ſa Pitte.

Dès l'année 1735, on avoit planté du Cacao, & ſes progrès faiſoient concevoir de grandes eſpérances à la Colonie. On y cultive auſſi le coton, que l'Auteur juge plus fin & plus beau que celui des autres Iles, quoiqu'il ſoit de même eſpece, c'eſt-à-dire de la claſſe de celui qu'on nomme Coton-arbriſſeau, parce qu'il s'éleve à la hauteur de dix ou douze piés. La Pitte, qui n'eſt pas négligée dans l'Ile, fournit une filaſſe très utile. On aſſure que le fil en eſt plus fort & plus fin que la ſoie; & la crainte de nuire aux Manufactures de ſoie eſt la ſeule raiſon qui en arrête

GUIANE FRANÇOISE.

le transport en Europe. Les Portugais en font des Bas qu'ils estiment ; & les Indiens teignent cette Plante comme le Chanvre, pour en faire des cordes & des Hamacs.

Mais quoiqu'avec ces nouvelles adoptions l'Ile de Cayenne ait naturellement d'excellens Arbres, & qu'une soigneuse culture y pût faire croître tous les fruits étrangers, sans en excepter la Canelle & le Poivre, son principal Commerce est celui du Sucre & du Rocou, dont M. Barrere fait monter le produit annuel, avec celui des autres Marchandises, à plus de cent mille écus. Les Vaisseaux qu'on y envoie bornent leur cargaison au vin, à la farine, au Bœuf salé, aux grosses toiles, surtout aux toiles peintes ; aux ferremens, à diverses sortes d'Etoffes & de Merceries, en un mot aux Marchandises les plus simples & les plus nécessaires à la vie. Encore, seroit-il inutile ou nuisible d'y en porter trop, parcequ'on ne trouveroit pas aisément à s'en défaire. Le malheur de l'Ile est de manquer d'Habitans, surtout de Negres, pour cultiver quantité de bonnes terres, qui restent en friche, dans une si petite étendue.

GUIANE FRANÇOISE.

Iles voisines de Cayenne.

A quatre lieues de la Côte, vis-à-vis de la partie qu'on nomme *Remire*, on trouve cinq petites Iles, qui, suivant la tradition des Sauvages, tenoient autrefois à celle de Cayenne. Les deux plus éloignées, qui sont à-peu-près de la même grandeur, & qui se présentent en pointe de Mamelon, se nomment *les deux Mamelles*, ou *les Fils*; comme les noms des trois autres, pris aussi de leurs qualités ou de leur forme, sont *le Pere*, *la Mere*, & *la Malingre*. La plus grande n'a qu'environ trois quarts de lieues de tour. Ce sont moins des Iles, que de gros Rochers, criblés d'un nombre infini de Fourmillieres. Cependant elles sont couvertes de Bois, & peuplées de Gibier. On y releguoit anciennement ceux qui avoient mérité cette punition dans la Colonie. Aujourd'hui, les Habitans de la Côte ont pris l'usage d'aller faire, entre ces Ecueils, la pêche de l'Espadon & des grosses Tortues de Mer, qui se retirent ordinairement près des rochers, contre lesquels les vagues se viennent briser. C'est une espece de Filet, nommé la Fole, qu'ils emploient à cette pêche. Il est large de quinze à vingt piés, sur quarante ou cinquante de long. Les

Pêche de l'Espadon & des Tortues.

mailles ont un pié d'ouverture en quarré, & le fil n'a pas plus d'une ligne & demie de grosseur. On attache, de deux en deux mailles, deux flots de demi pié de long, faits d'une tige épineuse que les Indiens appellent *Moucou-moucou*, & qui tient lieu de Liege. On amarre à la relingue, qui est au bas du Filet, quatre ou cinq grosses pierres, du poids de quarante ou cinquante livres, pour le tenir bien tendu. Aux deux bouts, qui sont à fleur d'eau, on met des bouées, c'est-à-dire d'autres gros morceaux de Moucou-moucou, qui servent à marquer l'endroit où il est placé. Les Foles se placent ordinairement fort près des Ilots, ou de quelques Brisans, parceque les Tortues mâles, les seules qu'on prenne à cette Pêche, vont brouter une Plante Marine, ou plutôt une espece de *Fucus*, qui croît sur les Rochers à fleur-d'eau. Les Pêcheurs font exactement le quart, c'est-à-dire que de tems en tems ils visitent les Filets. Lorsque la Fole commence à *caler*, suivant leur langage, ce qui signifie s'enfoncer d'un côté plus que de l'autre, on se hâte de l'isser. Les Tortues ne peuvent se dégager aisément de cette sorte de rets, parceque les lames, qui sont assez élevées près

GUIANE FRANÇOISE.

des Ilots, donnent, aux deux bouts, un mouvement continuel qui les étourdit, ou qui les embarrasse. Au contraire, l'Espadon s'agite quelquefois si furieusement lorsqu'il est pris, qu'il s'échappe en brisant le Filet; & l'on reconnoît, à la rupture des mailles, si c'est un de ces Poissons qui a passé. Pour peu qu'on differe à visiter les Filets lorsqu'on y a pris quelques Tortues, on les trouve ordinairement noïées & tout-à-fait mortes.

Le tems reglé, pour foler la Tortue, est depuis Janvier jusqu'en Mai; mais la pêche de l'Espadon se fait au commencement de l'Hiver, surtout lorsque le vent du Nord regne. Dans le cours de Décembre, Janvier, Février & Mars, ce vent a quelquefois tant d'impétuosité, qu'il brûle & déracine les Plantes. Jamais l'Espadon ne s'approche tant de la Terre, que la Tortue. On place les Foles un peu plus au large; & lorsque ce Poisson est pris, on ne manque point de lui couper, avec une hache, l'espece d'épée qui fait sa défense, avant même que de l'isser dans le Canot, surtout lorsqu'il est d'une grosseur extraordinaire; sans cette précaution, il tueroit ou blesseroit dangereusement quelque Pêcheur. Il s'en

trouve de vingt-cinq & trente piés de long. La chair n'en étant pas assez bonne, pour compenser le travail & le danger, elle est abandonnée aux Indiens & aux Negres : mais le Foie est fort utile, par la quantité d'huile qu'on en tire, & qu'on brûle dans les Fabriques de Sucre. La grosse Tortue, au contraire, est excellente dans cette Mer.

On prend aussi, entre les quatre Iles, mais plus rarement, cette belle espece de Tortue qu'on nomme *Carret*, & dont l'écaille a toujours fait le fond d'un riche Commerce. M. Barrere ne la croit pas moins commune que l'autre, aux environs de Cayenne, & regrette encore ici que le petit nombre des Habitans ne leur permette point d'en faire une Pêche réglée (61).

Observations sur la difficulté de pénétrer en Guiane.

Les mœurs & les usages des Indiens de la Guiane sont les mêmes dans les deux Relations auxquelles on s'est ici attaché, que dans celles qui les ont précédées ; & cette confirmation doit plaire à ceux qui aiment l'exacte vérité dans ces peintures. M. Barrere a le mérite particulier de joindre à toutes les

(61) Voïez, ci-dessus, le Tome XLIV, article d'Histoire naturelle, où l'on a recueilli quantité d'observations curieuses sur les transmigrations, les Pontes, & les différentes especes de Tortues.

ſiennes un dénombrement des différentes Nations, qui ſont connues des François. » On les diſtingue, dit-il, » en Indiens des Côtes & des Terres. Le nombre de celles qui ſont » répandues dans le fond du Païs doit » être beaucoup plus grand; mais l'éloignement où elles ſont les unes » des autres, & la difficulté de pénétrer dans une Région ſi vaſte, » par d'affreux Déſerts, des Forêts » de cent lieues, & par des Rivieres telles qu'on les a repréſentées, » ne permettent gueres de ſe procurer les informations qu'on deſire, » & permettent encore moins d'y tenter quelque Commerce. Non-ſeulement cette difficulté ſeroit inſurmontable par la longueur & les mauvaiſes qualités du chemin, mais » encore par la diverſité des Langues, » par les pluies démeſurées, & preſque continuelles, qui rendent les » Rivieres auſſi dangereuſes à traverſer, qu'elles le ſont naturellement » à remonter, & ſurtout par la férocité des Habitans, qui, n'aïant jamais vû d'Européens, tueroient également un Voïageur pour le plaiſir de lui enlever ſes habits, ou » pour celui de le manger; car il eſt

1. Akoquoua. 2. Palikour





Indien et Indienne de la Guiane.



Tom. XIV. N°. III.

GUIANE FRANÇOISE.

» certain qu'ils sont tous Antropo-
» phages (63).

Habitans actuels des Côtes.

A l'égard de ceux qu'on nomme Indiens des Côtes, on a déja remarqué que leur nombre ne monte pas à plus de douze ou quinze mille. Si l'on excepte les Galibis, qui sont les seuls que la guerre n'a pas détruits, & qui s'étendent depuis l'Ile de Cayenne jusqu'au delà de l'Orinoque, tous les autres sont des Indiens Portugais, qui ont apporté avec eux leurs usages particuliers, en divers Cantons, d'où les Galibis n'ont point entrepris de les chasser. Depuis près d'un siecle, on s'efforce de leur communiquer des principes d'humanité & de Religion. Les Jésuites en ont rassemblé une partie dans des Habitations régulieres, & ne cessent point d'y exercer leur zele (64). C'est apparemment par cette voie qu'on est parvenu à connoître la plûpart de leurs noms : mais si la totalité de ces Indiens ne passe point quinze mille, on doit juger que dans une si grande variété de Nations, chaque Karbet ne peut être fort peuplé.

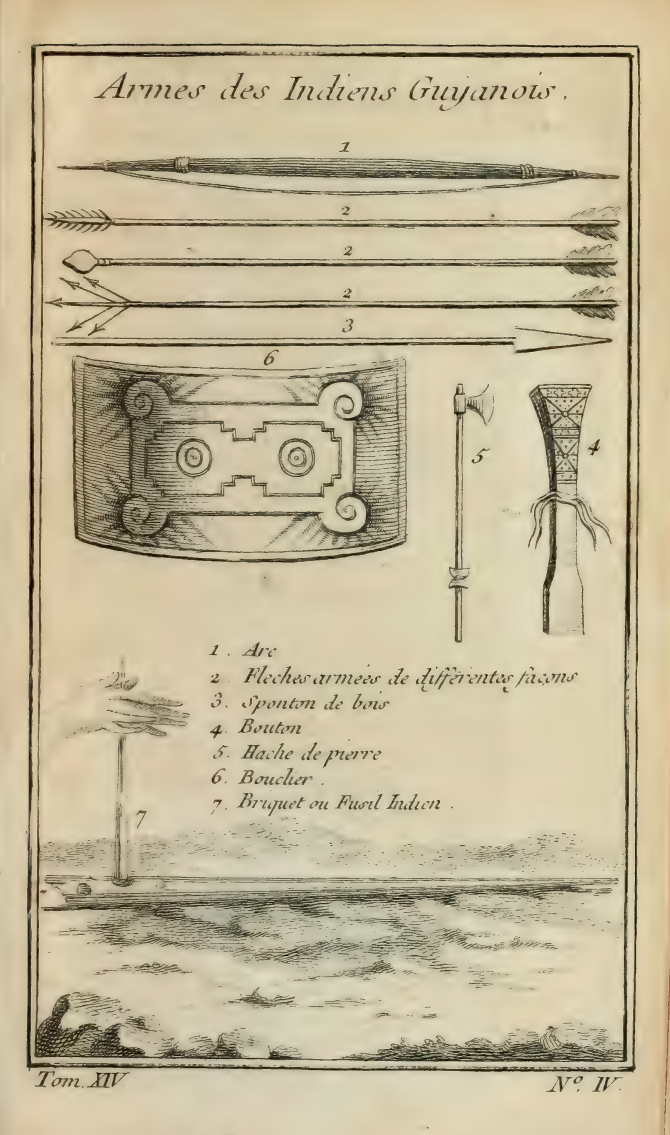
Les Galibis sont donc la Nation prin-

(63) *Ubi suprà*, pp. 234 & 235.

(64) Voïez les Lettres Edifiantes & curieuses, & la Relation des PP. Grillet & Bechameil.

cipale & la plus nombreuſe. M. Barrere donne le ſecond rang aux *Coſſanis* & aux *Maraonés*. Les Arouas, auxquels il donne le troiſieme, ſont guerriers & laborieux. La Miſſion de Kourou eſt composée d'un grand nombre d'Indiens de ces quatre Nations.

Les *Tairas* ſont moins une Nation particuliere, qu'un mélange de diverſes Nations qui habitent l'embouchure des Rivieres. Les *Karanes*, quoique voiſins des François & des Miſſions, paſſent encore pour Antropophages. Les *Ouayas*, que les François nomment *Ouens*, n'ont de remarquable que leur goût pour le Commerce. On a parlé des *Palicouris*, qui ſe gravent le viſage, d'une oreille à l'autre, d'une ligne circulaire qui paſſe par le menton. Les *Aramayons*, les *Noragues*, les *Pirioux*, les *Macouanis*, les *Maurious*, les *Tckoyenes*, les *Palangues*, les *Tareupis*, les *Armagoutous*, & les *Maprouanes*, ſont dix Nations éparſes le long des Criques & des Rivieres qui ſe déchargent dans l'Ouyapok. Les *Acouquas*, qui ont l'uſage de ſe percer les joues pour y inſerer des plumes, habitent les bords du Kamops. On ne fait que nommer les *Mayets*, les *Marakoupis*, les *Maykas* & les *Karana-*


Armes des Indiens Guyanois.
1
2
2
2
3
6
5
4
1. Arc
2. Fleches armées de différentes façons
3. Sponton de bois
4. Bouton
5. Hache de pierre
6. Bouclier.
7. Briquet ou Fusil Indien.
7
Tom. XIV.
N°. IV.

tious, sans faire connoître leurs Cantons. Les *Arikarets* sont les anciens Habitans de l'Ile de Cayenne ; leur Nation est presqu'entierement éteinte. Les *Itoutanes*, divisés en *Maoapés*, *Oyanpis*, *Ayouaniqués*, *Caïcouciannés*, & *Machicouens*, habitent des Forêts ; & c'est ce que signifie leur nom commun d'*Itoutanés*. On nomme dix Nations établies vers l'embouchure de l'Amazone ; les *Arouacanés*, les *Arouakas*, les *Coumaouts*, les *Maikianes*, les *Amacidous*, les *Ouroubas*, les *Ameneyous*, les *Apiaouas*, & les *Acouchiens*. Les *Farpouyranas*, qu'on paroît placer aussi du même côté, sont des Peuples féroces, qui ont le front & le derriere de la tête fort applatis. Dès la naissance, les Meres donnent cette forme à la tête de leurs Enfans, avec de petites planches qu'elles lient fortement ensemble. Les *Maroupis*, les *Manauts*, les *Certanés*, & les *Aronkayous* sont d'autres Nations établies dans les Terres. Celle des *Calipourus* parle une Langue, qu'on appelle du même nom, & qui est répandue dans une grande partie de l'Amérique méridionale. Les *Sakaqués*, les *Bacikourres*, les *Makés* ou *Anchions*, les *Ayés*, les *Parakouaris*, les *Cayas*, les *Sali-*

GUIANE FRANÇOISE.

nés, les *Soupayés*, & les *Pacaxés*, paroiſſent venus de différentes parties du Breſil. Il n'eſt pas douteux que les Tapouyas ne ſoient une branche de la Nation Braſilienne du même nom : elle habite un Canton de la Guiane, d'où l'on tire des pierres vertes.

Leurs Langues.

Au reſte, la plûpart de ces Nations ſe trouvent nommées auſſi dans Laet, mais ſans aucun éclairciſſement ſur leur origine. Il s'eſt même attaché à recueillir pluſieurs mots de leur langage, ſurtout, dit-il, de celui des *Yaos*, qui eſt le plus commun dans cette Région, & de celui des *Arouakas* & des *Chebaos*. Il en compare quelques uns entr'eux, pour faire ſentir leur rapport ou leur différence; obſervation curieuſe, & que nous n'avons jamais négligée, lorſqu'elle s'eſt préſentée.

	Yaos.	*Arouakas.*	*Chebaos.*
Pere.	Pape.	Pilplii.	Heja.
Mere.	Immes.	Saecki.	Hamma.
Tête.	Boppé.	Ouaſſiki.	Ouakeouirri.
Oreille.	Pannaë.	Ouadiké.	Ouakenoely.
Oeil.	Voëré.	Ouakoſié.	Noëyery.
Nez.	Hoënaly.	Ouaſſieri.	Ouaſſibaly.
Bouche.	Hopataly.	Daleroké.	Darrimaily.
Dents.	Hoicelii.	Darii.	Ouadacoely.
Jambes.	Pollelii.	Dadane.	Ouatabayé.
Piés.	Poëpé.	Dackoſié.	Ouakehirry.

	Yaos.	*Arouakas.*	*Chebaos.*
Arbres.	Ouéoué.	Hada.	Ataly.
Arc.	Hoërappé.	Lemarapé.	Hoërapally.
Fleches.	Mapoëtoé.	Symaré.	Heouerry.

Tous ces Indiens diſtinguent les tems, par les Lunes. Les Yaos nomment la Lune *Nonna*, ou *Noêné*; les Arouakas *Cattchi*, & les Chebaos *Kirtrirré.* Le Soleil eſt nommé *Ouejo* par les premiers, qui emploient auſſi ce mot pour ſignifier le jour; *Adaly* par les ſeconds, & *Ouëcoëlié* par les Chebaos.

Quoique l'uſage commun de ces Barbares ſoit de compter par les doigts, en levant les deux mains pour ſignifier le nombre de dix, & montrant en même-tems les doigts des deux piés pour exprimer vingt, les Yaos ont des noms propres pour chaque nombre. 1, *Teouyn.* 2, *Tagé.* 3, *Terreouan.* 4, *Taginé.* 5, *Mepatoën.* 6, *Teouyn Ieclikené.* 7, *Tagé Ieclikené.* 8, *Terreouan Ieclikené.* 9, *Taginé Ieclikené.* 10, *Iemerale Mepatoën.* Enſuite ils joignent un autre mot aux cinq premiers nombres; c'eſt-à-dire que 11 eſt *Teouyn Abopené*, &c. 15, *Teouyn Habopbopené*; 20, *Teouyn Pemoené.*

Les mots ſuivans ſont auſſi de la Langue des *Yaos :*

Goſier, *Icéné.*
Col, *Boppomery.*
Epaule, *Hoomotaly.*
Cœur, *Hoppelabollé.*
Ventre, *Holopotacy.*
Poitrine, *Pielapo.*
Mammelles, *Mannatii.*
Bras, *Iapelly.*
Genoux, *Goenaly.*
Frere, *Huoroié.*
Sœur, *Ouarié.*
Fille, *Corui.*
Ciel, *Capou.*
Etoile, *Chirika.*
Air & Vent, *Pepeïté.*
Pluie, *Kenapé.*
Tonnerre, *Tonimerou.*
Terre, *Soïé.*
Mer, *Parona.*
Feu, *Ouapoto.*
Pierre, *Tapou.*
Or, *Carecoury.*
Arbre, *Ouéoué.*
Cerf, *Ouſſari.*
Sanglier, *Pingo.*
Tigre, *Aroua.*
Chien, *Pero.*
Lapin, *Acouri.*
Oie, *Raponé.*
Heron, *Ouakaré.*
Perroquet, *Kourga.*
Ecreviſſe, *Coïa.*
Hache, *Ouoé.*
Couteau, *Rapoie.*
Rame, *Aguebuté.*
Hoïau, *Maſſeta.*
Manger, *Oueouine.*
Boire, *Evenike.*
Dormir, *Uniguené.*
Venir, *Taſe.*
Pleurer, *Ouamonci.*
Battre, *Pogué.*

Ils compoſent quantité de Verbes, en ajoutant, au nom ſubſtantif, le mot

Ery, qui ſignifie faire. Ainſi *Amaca-Ery*, c'eſt faire, ou l'art de faire, un Hamak. *Iaſay*, ſignifie oui; *Ouati*, non; *Toporué*, blanc; *Couré*, bon; *Iconé*, mauvais; *Topiorumé*, noir; *Nomoné*, grand; *Enchiqué*, petit (64).

GUIANE FRANÇOISE.

Témoignages des Hollandois ſur la poſition de divers lieux.

Les Hollandois, à qui l'on doit ces remarques, & dont le témoignage n'eſt pas plus ſuſpect ſur la ſituation de quelques lieux où l'on a vû qu'ils s'étoient établis, mettent la Riviere d'*Oyac*, qu'ils nomment *Wia*, par les quatre degrés quarante minutes de Latitüde ſeptentrionale, la font venir de fort loin dans le Continent, vantent la fertilité de ſes bords, & les font habiter par la Nation des *Chebaos*. Ils placent, comme Keymis, à peu de diſtance de cette Riviere, une excellente Rade, ſous certaines Iles, qui ſont face au Continent, dont ils nomment la plus grande *Gouateri*, habitée auſſi par des Chebaos, & fort abondante en toute ſorte de Proviſions, où l'on trouve d'ailleurs un très bon Port. Ils en comptent trois autres, plus extérieures, qui tirent leur nom, dit Laet (65), de leur ſituation en forme de triangle. Enfin ils mettent, entre la Riviere d'Oyak &

(64) Laet. Deſcript. Ind. Occid. l. 17, cap. 12.
(65) *Ibidem.* cap. 9.

celle de Cayenne, une Ile nommée *Mattory*, qui ne peut être que l'Ile même de Cayenne, puisqu'ils lui donnent seize lieues de tour. D'autres, dit Harcourt, la nomment *Mayeri*, & donnent le nom de *Moriori*, à la haute partie de l'Ile qui regarde l'Oyac, & celui de *Matorouy* à d'autres hauteurs qui sont au milieu de l'Ile. Ils ajoutent qu'elle étoit anciennement habitée par une Nation de Caraïbes, mais fort humaine, & qu'il y croît, à chaque pas, dans les Campagnes, des arbrisseaux de la hauteur de deux palmes, qui portent une espece de Prune, couleur de pourpre, & presque du même goût que les Myrobolans. Enfin ils parlent de quatre petites Iles qui sont à peu de distance de la grande vers l'Orient, dont ils nomment la plus orientale *Sannaoum*, la plus occidentale *Spenesari*, & les deux autres *Eporceregemera*: mais ils avouent que ce sont des noms barbares, qui peuvent avoir été changés par divers Européens (66).

Le même Harcourt assure que l'Ile de Cayenne étoit nommée Muccumbro par ses anciens Habitans, qu'ils étoient en effet Caraïbes, & qu'Arraouicary leur principal Chef, faisoit sa demeure

(66) *Ibidem.*

proche d'une Montagne, nommée *Cillicidemo*, du ſommet de laquelle on avoit la vue de l'Ile entiere. Ce Voïageur, qui ſe vante d'avoir obſervé fort ſoigneuſement la Côte ſuivante, ne compte que deux lieues de la Riviere d'Amana à celle de Marony; & place le Marony à cinq degrés quarante-cinq minutes de Latitude Nord. Il remonta cette Riviere en 1608. » Elle eſt large, » dit-il, de plus d'un mille d'Allemagne à ſon embouchure; mais quoiqu'aſſez profonde, pluſieurs Bancs » de ſable en rendent l'entrée difficile. Après avoir ſurmonté cet obſtacle, on trouve, vers la rive gauche, huit braſſes d'eau; & cette profondeur continue juſqu'à trois petites Iles, au-deſſus deſquelles elle diminue de plus en plus. Ces Iles portent, entre les Indiens, le nom de Curouapory; & ne peuvent être habitées, parcequ'elles ſe couvrent » d'eau dans la Saiſon des pluies «. Depuis la Mer juſqu'à ce lieu, la Riviere en reçoit pluſieurs autres, entre leſquelles Harcourt nomme celle de Cuſſeouini, qui s'y jette à deux milles de l'embouchure. » Au-deſſus des trois » Iles, il prit terre dans un Bourg » nommé *Mogunan*, & ſitué ſur la

GUIANE FRANÇOISE.

GUIANE FRANÇOISE.

» rive gauche, dont les Habitans, de la
» Nation des Paragots, avoient pour
» Chef *Maperitaka*, un des plus hon-
» nêtes Hommes du monde. Le len-
» demain, il descendit, sur la rive
» droite, dans une autre Habitation,
» dont le Chef se nommoit *Minapa*.
» Deux Canots, qu'il reçut de cet In-
» dien, le conduisirent à plus de vingt
» lieues de l'embouchure, entre plu-
» sieurs Bourgades qui se présentoient
» sur les deux rives; mais il rencon-
» tra quantité de rochers, d'où les
» eaux se précipitoient avec beaucoup
» de violence. Le secours des Indiens
» lui fit passer heureusement plusieurs
» de ces cataractes, qui ne faisoient
» qu'augmenter à mesure qu'il avan-
» çoit. Enfin, se trouvant à quarante
» lieues de la Mer après six jours de
» navigation, & l'obstacle des rochers
» ne lui permettant pas de pénétrer
» plus loin, il découvrit d'un lieu
» haut nommée *Sapporou*, des Monts
» beaucoup plus élevés, que ses Gui-
» des Indiens nommoient *Mataouere-
» Moupanana*. *Bosher*, son Cousin,
» profitant d'une crûe d'eau, continua
» de remonter avec les mêmes Gui-
» des, & parvint au Bourg de Taupu-
» ramuné, qui est à cent lieues de

GUIANE FRANÇOISE.

» l'embouchure. Delà s'étant avancé
» jusqu'à celui de Moreshego, quatre
» journées plus loin, il y apprit qu'à
» six journées delà on trouvoit des
» Indiens plus grands & plus robustes,
» qui se perçoient les oreilles, le nez
» & la levre inférieure, & dont les
» arcs & les fleches étoient d'une gran-
» deur extraordinaire. Dans une si lon-
» gue route, il vit quantité de Rivie-
» res, qui se jettent dans le Marony;
» telles que l'*Arrené*, le *Toppanaouin*,
» l'*Errewin*, le *Coouama*, le *Po-*
» *raketté*, l'*Arrova*, l'*Arretoueré*,
» l'*Ouaouné*, l'*Anapé*, l'*Aunimé* & le
» *Karapion*. Du Bourg de Taupura-
» muné, on l'assura qu'il y avoit
» vingt journées jusqu'aux sources du
» Marony.

FIN DU TOME LIV.





